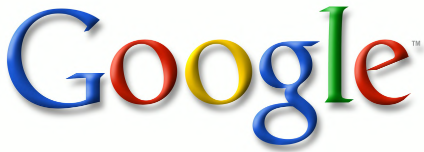



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582669 7

ALEXANDRE VORZOF

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE

PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Capitaine. 1 volume illustré de 76 gravures d'après Myrbach.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Le Général Du Maine. 1 volume illustré de 80 gravures d'après Myrbach.

L'Épave mystérieuse. 1 volume illustré de 80 gravures d'après Myrbach.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

En Esclavage. 1 volume illustré de 80 gravures d'après Myrbach.

Une Poursuite. 1 volume illustré de 57 vignettes d'après A. Paris.

Le Secret de la Grève. 1 volume illustré de 52 vignettes d'après A. Paris.

Prix de chaque volume : broché. . . . . 4 fr.
— — — cartonné, tranches dorées. . 6 fr.

26 605. — Paris. Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9.

Mme P. DE NANTEUIL

ALEXANDRE VORZOF

OUVRAGE

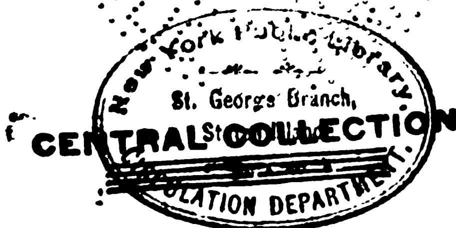
Illustré de 80 vignettes dessinées

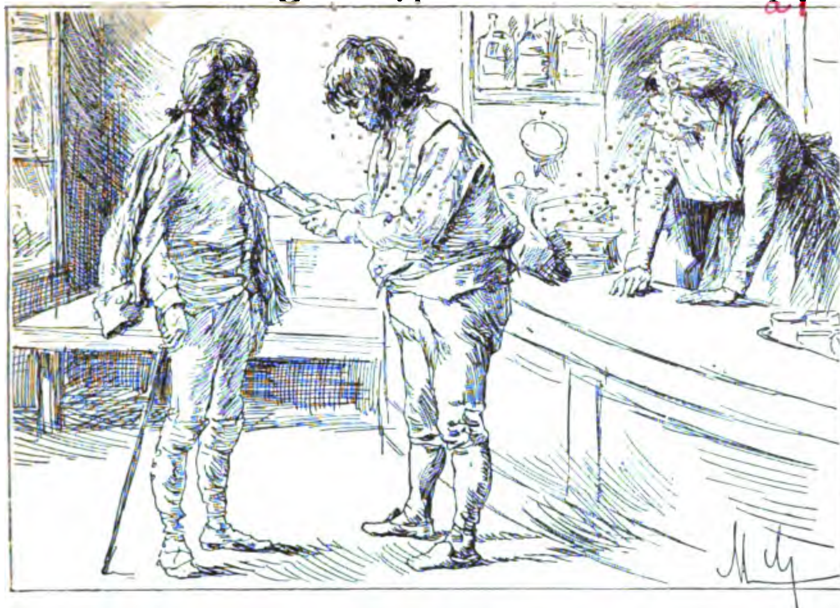
Par MYRBACH



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1894





L'aubergiste se mit à lire

CHAPITRE PREMIER

AU CABARET DE LA « PURE TRICOTEUSE »

Le comte de Limolin, qui fut le dernier ministre plénipotentiaire de la cour de Russie accrédité auprès du roi Louis XVI, quitta la France à la fin de l'année 1792. Bientôt chaque légation se ferma, bientôt la Terreur régna sur le pays; alors les guerres civiles s'allumèrent en Vendée, et les guerres étrangères au dehors. En embrasant l'Europe entière, les dernières devaient durer vingt-deux ans.

Tout le personnel de l'ambassade russe avait suivi son chef, à l'exception toutefois d'un jeune secrétaire, le prince Serge Vorzof. Ce dernier s'était excusé, donnant pour raison des affaires à régler, des créances à recouvrer; il rejoindrait Son Excellence à Cologne, tout au moins à Dresde.

Cependant le comte de Limolin insistait pour un prompt départ, car il était fort attaché au prince Serge et ami intime des Vorzof. « Vous avez tort, disait-il : aujourd'hui les routes nous sont encore ouvertes, mais l'orage gronde et il éclatera prochainement, plus terrible que personne

ne se l'imagine ; Serge Paulovitch, une raison d'argent doit-elle vous arrêter? Votre père est puissamment riche, et d'ailleurs je mets ma bourse à votre service. Peut-être saurais-je vous conseiller ? Parlez donc en confiance. »

Serge rougit, et ses yeux n'osèrent affronter ceux du ministre lorsqu'il répliqua :

« Excellence, vos bontés me touchent infiniment, mais ne me pressez pas davantage, parce qu'aujourd'hui il me serait impossible de vous répondre.

— Et que dirais-je à votre père, si je rentrais à Moscou avant vous?

— Excellence, vous mettriez mon amour et mon respect aux pieds de mes chers parents, avec ces lettres dont je vous prie de bien vouloir vous charger. En tout cas, si je ne vous ai pas rejoint en Allemagne, j'espère vous suivre de près à Moscou. »

M. de Limolin se rendit, estimant qu'il devait exister de bien sérieuses raisons pour que le jeune homme restât en arrière, au risque d'exciter la colère du prince Paul Alexandrovitch et celle plus terrible de l'impératrice Catherine.

Le ministre partit le lendemain, et, comme il le craignait, à Cologne pas plus qu'à Dresde il n'entendit parler de son protégé.

A Moscou il rendit visite au prince et à la princesse Vorzof, et, pour calmer l'irritation du premier, il feignit de croire aux mauvaises raisons qu'il donnait à propos de Serge et de son absence.

Les lettres du jeune homme ne contenaient que des phrases évasives, jointes à de nombreuses protestations de dévouement filial.

La princesse pleura : c'était une femme douce et maladive ; mais le prince entra en fureur et déclara que Serge serait puni comme il le méritait par la tsarine, auprès de laquelle il n'intercéderait sûrement pas lui-même.

Plusieurs mois s'écoulèrent sans que le coupable donnât signe de vie ; alors, cédant aux supplications de sa femme, le prince appela à Moscou un homme en qui il avait une pleine confiance, l'ayant élevé du rang de serf à celui d'intendant libre et considéré de ses immenses domaines.

Étienne Ivanitch était le frère de lait de la princesse ; il adorait « ses seigneurs » et, par-dessus tout, Serge, qu'il avait vu naître et souvent bercé.

« Etienne Ivanitch, lui dit le prince, il paraît qu'en France les étrangers sont suspects et courent risque d'être emprisonnés.

— Oui, je le sais, Paul Alexandrovitch.

— As-tu oublié le français que tu parlais autrefois?

— Non, puisque j'ai continué à l'étudier avec le vieux précepteur du prince Serge, et je crois le parler et l'entendre couramment. Je l'écris aussi, mais assez mal.

— Eh bien, tu vas aller en France, à Paris, en t'informant, en te cachant comme tu voudras, comme tu pourras. Surtout ne reviens pas sans m'apporter des nouvelles de mon fils, si tu n'as pu me le ramener. Voilà un passeport en règle que j'ai fait préparer pour toi. Voilà aussi de l'argent. Ne prends que le strict nécessaire en fait d'habits, tu en achèteras à mesure. Tu trouveras jointes à l'argent des lettres adressées à d'anciens amis, nobles et puissants seigneurs français, qui t'aideraient dans tes recherches au cas où tu ne rencontrerais pas Serge à son logement, rue Saint-Honoré. Quand partiras-tu?

— Ce soir, si tu le désires, Paul Alexandrovitch; puisqu'un convoi de riches marchands quittera Moscou aujourd'hui pour se rendre en Prusse, ce serait une très bonne occasion de commencer le voyage.

— En effet, Étienne Ivanitch, va donc, et d'abord reçois ma bénédiction. Que Dieu et les saints patrons de la Russie te guident et te ramènent. » Au moment de quitter la pièce, le serviteur s'agenouilla devant les saintes images, puis il baisa les deux mains de la princesse, qui, tout bas, lui faisait mille recommandations au sujet du fils absent.

Dans la nuit, Étienne sortait de Moscou, en même temps qu'un long convoi de marchands et de marchandises. Il emportait lettres et argent, mais aussi des doutes quant à la réussite de son entreprise, car des émigrés français, rencontrés le matin même, lui avaient appris des choses que le prince Vorzof semblait ignorer, à propos de la Révolution française, des prisons regorgeant de monde, des massacres de Septembre.

Le voyage fut long et difficile. Étienne dut faire maints circuits, il rencontra des armées levées contre la France; il courut mille dangers. Sans passeport, le sien eût éveillé des soupçons au lieu de lui être utile, il erra durant de longs jours à la frontière.

Enfin, caché dans une charrette de paille, il atteignit Strasbourg. Ensuite, grâce à ses vêtements sordides, à une barbe inculte, et surtout à un rôle de muet qu'il joua très bien, il arriva jusqu'à Paris sans trop d'encombre.

Ce fut à Strasbourg qu'il se déguisa en mendiant, parce qu'un brave homme d'hôtelier ajouta après l'avoir mis au courant des dernières nouvelles arrivées de la capitale :

« Votre accent vous trahirait et vous risqueriez d'être arrêté comme espion en continuant votre route. Croyez-moi, retournez en arrière. Si vos maîtres savaient ce qui se passe à Paris, ils ne vous y auraient certes

pas envoyé; pour votre jeune seigneur, il est probablement déjà retourné chez lui. »

Étienne entendait remplir sa mission jusqu'au bout, seulement il se résolut à contrefaire le muet. Alors, afin de ne pas exciter de curiosité dangereuse, il échangea ses habits contre d'autres très usés, et il se pendit au cou une ardoise sur laquelle il écrivait à mesure le nom des étapes qu'il devait fournir chaque jour.

Parfois aussi, s'il rencontrait le coche, il montait sur l'impériale, mais il descendait à l'approche des villes, car il craignait d'être examiné par les gendarmes qui se trouvaient toujours au départ et à l'arrivée des voitures publiques.

Personne ne se méfiait du voyageur indigent, auquel on indiquait volontiers sa route, et si on lui faisait l'aumône, il l'acceptait, afin de rester dans son rôle.

Les choses qu'il entendit raconter à mesure qu'il approcha de Paris l'effrayèrent de plus en plus.... Dans cette ville bouleversée, qu'était devenu Serge Paulovitch?... « Dieu veuille qu'il soit parti et que j'aie vite la preuve de son départ! » pensait Étienne. Enfin, après un mois de voyage, l'intendant des Vorzof franchissait la porte Saint-Honoré à la suite d'une douzaine de bateleurs, qui, moyennant un écu, firent passer le Russe pour le cocher de la troupe.

Ignorant que, depuis peu, la porte comme le faubourg ne s'appelaient plus Saint-Honoré, mais simplement Honoré, Étienne entra dans un cabaret à l'enseigne de la *Pure Tricoteuse*, puis il mit l'ardoise sous les yeux d'une jeune et jolie personne qui trônait au comptoir.

Sur l'ardoise on lisait : « Un povre mué demande où é la ru Saint-Honoré, où é le numéro 107, où é l'ôtel du marquis de Saint-Cyr, où loge le prince Serge Vorzof, mon mètre ».

N'arrivant pas à déchiffrer cette écriture irrégulière et cette orthographe fantaisiste, la cabaretière appela son mari, un gros homme ventru au nez fleuri. A mesure qu'il lisait à haute voix, le visage de celui-ci de rouge devenait violet, et de violet blafard.

Comment, ce loqueteux osait encore se servir des appellations prohibées! Eh bien, il n'en fallait pas davantage pour compromettre un honnête commerçant.

Pourtant, comme la boutique était déserte, le citoyen Lavigne (un nom prédestiné) se hasarda à considérer le mendiant supposé, puis à répliquer :

« Es-tu sourd aussi bien que muet? »

Étienne secoua négativement la tête.

« Pour lors, je te dirai qu'il n'y a plus de saints, plus de maîtres, plus

de princes, plus de marquis, plus de sires, qu'étaient des tyrans affreux qui voulaient la mort de tous les citoyens libres. Quant à l'hôtel en question, il est devenu un corps de garde, et pour le ci-devant marquis, il est devenu guillotiné parce qu'il conspirait avec Cobourg. »

Dominant son émoi, Étienne saisit l'ardoise, et avec un bout de craie il traça ces mots à la place des autres, qu'il effaça :

« Je demande la maison au baron de Lys, tout proche l'église Saint-Roc.

— Misérable ! hurla le cabaretier, tu parles de Lys et d'église ! Sais-tu donc qu'il y a de quoi nous perdre ? Ne me regarde pas avec des yeux de bœuf étonné et va-t'en, sinon j'appellerai la garde. Cornélie, poussons-le dehors. »

Mais Cornélie haussa les épaules et répliqua :

« Aristide, ce malheureux a l'air trop bête pour être un espion, peut-être ignore-t-il nos conquêtes et sort-il de prison ; sa barbe le ferait supposer. Ai-je deviné juste, citoyen muet? »

Étienne jugea prudent de laisser Cornélie dans son erreur et il baissa affirmativement la tête.

Très fière de sa perspicacité, Cornélie repartit :

« Sûrement qu'il était tout à fait innocent de complicité avec l'étranger puisqu'on l'a relâché. Ai-je encore tapé juste, citoyen ? »

Sur un nouveau signe affirmatif d'Étienne, Cornélie ajouta :

« Sache que nous avons secoué nos chaînes ! Maintenant tous les hommes sont égaux, tous sont frères et sœurs depuis que le sang des tyrans a fertilisé le sol de notre patrie. Tu es libre, je suis libre, et celui qui ose douter de nos libertés doit disparaître du sol que souille son âme d'esclave.... » Interrompant tout à coup ce petit discours, Cornélie (naguère Justine, comme Aristide était Baptiste) s'écria d'un air ravi :

« Ah ! n'entendez-vous pas le tambour?... Oui, oui, les voilà,... c'est la fournée.... Aristide, ferme la boutique, et toi, citoyen, apprête-toi à voir un grand spectacle. Allons, un coup de main : là, ce volet, puis cette barre derrière la porte. »

Parlant ainsi et donnant l'exemple d'une fiévreuse activité, la cabaretière tendait les lourds montants à son mari et à Étienne ou bien assujettissait les nombreuses barres intérieures....

La besogne terminée, Cornélie alluma une chandelle, puis elle ne fit qu'un saut jusqu'au haut d'un petit escalier qui occupait le fond de la boutique. Les deux hommes la suivirent et bientôt tous trois pénétrèrent dans une pièce très basse.

Là, Cornélie ouvrit promptement une étroite fenêtre et s'étant penchée au dehors, elle reprit d'un air joyeux : « Je ne m'étais pas

trompée,... ils ont devancé l'heure ordinaire.... Vive la nation ! »

Penché à son tour tandis qu'il essuyait son front ruisselant, Aristide murmurait : « Tout de même, Cornélie, je trouve qu'il y a trop de femmes, d'enfants et de vieux, vrai, ça commence à me fatiguer... et je préfère ne pas les voir, car j'en rêve maintenant toutes les nuits....

— Imbécile, fit la jeune femme en haussant les épaules, poltron,... eh bien, retire-toi et fais place au muet. »

Quittant aussitôt l'étroite ouverture, Aristide s'assit à l'écart et il ne prononça plus une parole tant que ses deux compagnons regardèrent au dehors.

Cependant Cornélie servait de cicérone au Russe :

« Tu vois, disait-elle, la charrette est pleine d'aristos, de sicaires de Brunswick ! Ah ! si les districts n'avaient pas soutenu le Comité de salut public, tous ces gens livraient Paris aux tyrans étrangers. J'étais au tribunal quand on les a jugés et tu peux m'en croire si je t'affirme que c'étaient des traîtres, des calotins et des conspirateurs, aussi les a-t-on condamnés à l'unanimité. »

Durant son voyage, évitant les grandes villes, dormant le jour dans quelque étable, marchant la nuit, Étienne n'avait jamais saisi que des lambeaux d'informations ; jamais il ne s'était trouvé face à face avec la réalité, c'est-à-dire avec la guillotine et les charrettes. Il demeura donc épouvanté, retenant son souffle, faisant des efforts inouïs pour rester dans son rôle et ne pas crier d'horreur.

A quelque distance, il y avait une grande place où dans un espace vide s'élevaient deux choses volumineuses en bois peint : une statue de femme et un échafaudage bizarre. Des piques, des baïonnettes brillaient aux mains de soldats qui gardaient l'horrible machine, dont Cornélie expliquait complaisamment le mécanisme à son voisin. « Un mécanisme bien ingénieux, citoyen muet, et qui prouve l'humanité de la république une et indivisible, qui épargne un travail pénible à l'exécuteur et presque toutes les souffrances aux criminels ! »

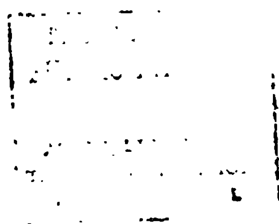
Un pâle soleil d'hiver éclairait la place, les deux machines en bois et la rue, celle-ci pleine de curieux, surtout de curieuses, massés sur le trottoir opposé au cabaret. Un large ruisseau roulant une boue liquide empêchait ces gens de descendre sur la chaussée.

Sous la fenêtre de la *Pure Tricoteuse* passèrent d'abord des soldats en tenue, mais en tenue peu soignée. Ils formaient un bataillon armé de piques. Deux tambours suivaient, précédant un détachement à cheval, les cavaliers sabre au poing.

Puis vint une longue charrette, si longue, qu'Étienne ne croyait pas qu'il en existât de pareilles. Peint en rouge, traîné par trois gros che-



La charrette n'avançait que lentement.



vaux blancs, le véhicule avançait lentement, car il était surchargé d'une soixantaine de personnes, peut-être même davantage.

Toutes les conditions, tous les âges, toutes les tailles semblaient représentés sur la charrette rouge : des prêtres sans soutane, qu'on reconnaissait à leur tonsure, de vieilles dames en cheveux blancs, des petites filles jolies et mignonnes, de jeunes hommes à l'air assuré, au regard défiant.

Tout à coup, partant de la charrette, une voix s'éleva disant :

« Nous pardonnons à nos bourreaux, répétez cela, mes frères, mes sœurs, mes enfants. »

D'un seul jet, ceux de la charrette répondirent :

« Nous pardonnons, bénissez-nous, mon père.

— Je vous bénis au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ : récitez le *Pater* avec moi, mes frères, mes sœurs, mes enfants ! »

Ensemble tous répétèrent la divine prière, et du milieu de la foule quelques femmes crièrent :

« Pitié, pitié pour les jeunes filles, pitié pour les enfants ! »

Mais un roulement de tambour couvrit toutes les voix.

A l'instant où, enfilant l'ex-rue Royale, l'attelage allait dépasser le cabaret, l'un des chevaux blancs butta, puis un trait se rompit. En conséquence, force fut au cortège de s'arrêter. Tandis qu'on réparait le trait, les voix s'élevèrent de nouveau, chantant un cantique.

Les têtes des victimes se trouvaient presque à la hauteur des entresols et les regards du Russe se croisèrent avec les regards de l'un des condamnés, un jeune homme très grand et très beau, qui soutenait une jeune femme. Celle-ci sanglotait, la figure cachée dans ses deux mains.

« Étienne Ivanitch ! » cria l'un.

« Serge Paulovitch ! » répliqua l'autre, qui fit mine de s'élancer, mais, l'arrêtant d'un geste, le premier reprit en langue russe :

« Étienne Ivanitch, voici ma femme, tu diras à mon père et à ma mère que nous sommes morts chrétiennement après avoir pardonné à nos bourreaux. Tu diras aussi que nous fûmes accusés et condamnés pour des crimes imaginaires. J'étais marié depuis trois ans, sans oser l'avouer à mes parents. Étienne Ivanitch, tu trouveras mon fils, mon petit Alexandre, chez l'un des geôliers de la prison de Saint-Lazare.... Ah ! dans l'armoire de la cellule que nous occupions il y a un petit sac qui renferme des papiers. Récompense le geôlier.... Emmène mon fils chez nous. Vieil ami, que Dieu te guide et te ramène dans la Sainte Russie. »

Étienne reprit d'une voix entrecoupée : « Petit père, qui me donnera

l'enfant? Comment le reconnaîtrai-je? Explique mieux ta volonté à ton serviteur, dis-lui le nom du geôlier. As-tu prévenu cet homme qu'on lui réclamerait ton fils? »

La jeune femme ouvrait la bouche pour répondre en même temps que son mari; mais le trait était réparé et les chevaux partirent au trot, parce que les conducteurs venaient de les fouetter brutalement. Bientôt la charrette disparut, tandis que les tambours battaient à coups redoublés, étouffant ainsi tous les autres bruits.





« Qu'a fait celui-là ? »

CHAPITRE II

L'ENQUÊTE

Presque fou de désespoir, Étienne s'arrachait les cheveux, appelait, demandait grâce. Il ne songeait plus à son rôle de muet, et il ne s'apercevait pas que Cornélie, l'ayant saisi par le cou, lui enfonçait ses dix ongles dans la chair en criant :

« Un étranger, un espion, un sicaire de Cobourg! A la garde! Aristide, va chercher de l'aide. Ah! le brigand! ah! le scélérat qui nous trompait!... »

Et Cornélie serrait de plus en plus fort, en enfonçant toujours davantage ses ongles, sous lesquels le sang ruisselait.

Suffoqué par cette attaque soudaine, Étienne râlait à demi asphyxié, la langue dehors, lorsque trois citoyens ramenés par Aristide saisirent la proie qu'on leur tendait, puis ils l'emportèrent, ou plutôt le traînèrent au prochain poste.

En reprenant l'usage de ses sens, Étienne se vit, dans une grande pièce, couché sur de la paille sordide à côté d'autres gens garrottés comme lui.

Il faisait nuit, deux hommes passaient, munis d'une petite lampe

fumeuse dont ils dirigeaient les rayons sur les prisonniers. Assis à une table, un troisième individu écrivait à la lueur d'une chandelle.

Arrivé devant la paillasse où Étienne gisait tout sanglant, l'un des deux hommes demanda :

« Qu'a fait celui-là ?

— Un espion, citoyen commissaire ; il contrefaisait le muet, mais il a échangé des phrases en langue étrangère avec le ci-devant prince russe Vorzof qui a payé aujourd'hui sa trahison.

— Très bien, son cas n'est donc point douteux. Qu'on l'envoie aux Carmes, demain matin avec la fournée, en attendant son jugement. D'ici là, s'il parle, s'il crie, qu'on le bâillonne. »

Ces dernières paroles étaient motivées par les supplications du malheureux, qui essayait de se justifier, jurant qu'il n'était pas un espion.... Et comme il continuait à se démener, on le bâillonna en effet, puis on le repoussa sur la paillasse, où il fut abandonné.

Le lendemain il était dirigé sur la prison des Carmes, rue du Cherche-Midi, et mis au secret dans une cellule glaciale. Ensuite, par je ne sais quelle raison, il fut oublié des accusateurs publics. Sans un geôlier compatissant, il serait mort de faim avant le 9 Thermidor, qui arrêta les exécuteurs et rendit la liberté à quantité de malheureux prisonniers prêts à monter sur les échafauds révolutionnaires.

Alors, grâce à l'aide d'un jeune officier nommé Lefèvre, libéré en même temps qu'Étienne, et qui prit en amitié l'honnête intendant, des recherches furent entreprises pour découvrir quelques indices au sujet du fils de Serge Vorzof.

Le personnel des prisons avait été changé depuis le 9 Thermidor, et aucun des geôliers ou des employés actuels n'était en état de fournir le moindre éclaircissement.

Le registre des écrous, au milieu de quantité d'autres noms, disait simplement : « Serge Vorzof et son épouse, ci-devant prince et princesse de nationalité étrangère, ont été amenés de Saint-Lazare à la Conciergerie le 6 fructidor an III,... exécutés le 11 brumaire de la même année.... »

M. Lefèvre ne se découragea pas encore, et, après bien des démarches, il put consulter les registres de la paroisse Saint-Roch, registres qu'on avait transportés à la commune de Paris.

Deux renseignements furent découverts sur l'un des registres :

1° A la partie concernant l'année 1789, un acte établissait le mariage de Serge Paulovitch Vorzof, sujet russe, et majeur, né à Moscou, de parents russes, avec Marfa Mirovitch, orpheline, née à Varsovie, Pologne, de parents russes.... Avaient signé comme témoins du marié Louis et

Jacquette Lenoir, grainiers, demeurant au numéro 7 de la rue de la Ferronnerie, et comme témoins de la mariée Alexis et Fédor.... (Un nom de famille suivait qu'il fut absolument impossible de déchiffrer.)

2° Au registre concernant les baptêmes on lisait encore :

« Le 13 avril 1791, a été baptisé par nous, curé de la paroisse Saint-Roch, Serge Alexandre, fils de Serge Paulovitch et de Marfa Mirovitch, son épouse. Ont signé les parrain et marraine, Jacquette et Louis Lenoir, grainiers, à Paris. »

Ensuite, par les habitants de la rue de la Ferronnerie, Étienne et l'officier espérèrent connaître quelques détails au sujet d'un mariage très secrètement contracté. Peut-être aussi l'enfant avait-il été recueilli par les Lenoir. En tout cas, malgré la différence de positions, ces gens paraissaient avoir été intimement liés avec le jeune prince ; autrement Serge ne les eût pas choisis pour témoins de son mariage d'abord, ensuite comme parrain et marraine de son fils.

Rue de la Ferronnerie, on ne rencontra personne s'appelant Lenoir, et une enquête arriva seulement à prouver que Louis Lenoir et la famille de ce riche et honorable négociant avaient disparu dans la tourmente, guillotinés, émigrés, on ne le savait pas, et la police ne put fournir le moindre renseignement à ce sujet.

Muni d'une copie des actes de mariage et de baptême et de ce très bref paragraphe cité plus haut à propos du registre d'écrou de la Conciergerie, Étienne retourna en Russie. Un passeport délivré sous un faux nom, que lui procura M. Lefèvre, et un peu d'argent emprunté au même officier rendirent le voyage assez facile.

A Moscou, où la princesse Vorzof venait de mourir, Étienne trouva le prince très cassé et très vieilli.

Le maître écouta, sans l'interrompre, le récit du fidèle serviteur, qui ajouta, en manière de péroraison :

« Petit père, comprends-tu la raison de ce mystérieux mariage? La jeune femme que j'ai aperçue sur la charrette était très belle et certainement de très noble lignée.

— Étienne Ivanitch, tu es trop jeune pour te rappeler qu'une haine mortelle divisait les Mirovitch et les Vorzof au temps de mon père. En outre, un Mirovitch conspira contre la tsarine actuelle afin de placer sur le trône de Russie Ivan VI l'Insensé. Pour cette criminelle tentative, Mirovitch porta sa tête sur l'échafaud en 1764. Alors tous les siens furent emprisonnés ou bannis. L'un des derniers s'établit sans doute en Pologne, où naquit cette Marfa. Mon fils savait que je ne consentirais jamais à une telle alliance; d'ailleurs Catherine, notre souveraine, l'eût regardée comme un acte de haute trahison.

« Maintenant, Étienne Ivanitch, je te défends et je défends à tous mes serviteurs de prononcer à l'avenir le nom de Serge Paulovitch. Je dis encore que Dieu fait bien ce qu'il fait, puisque jamais je n'eusse reconnu pour mon héritier le descendant des Mirovitch.... Je n'ai donc plus d'autre héritier que Boris Andréitch, l'aîné de mes neveux. Va chercher ce jeune homme, qui désormais habitera sous mon toit. »

Ainsi fut-il fait. Au bout de quelques années, l'inflexible vieillard mourut sans avoir pardonné au fils qui l'avait précédé dans la tombe et aussi sans avoir cherché à rien découvrir quant à son petits-fils Alexandre.

.... Le matin du jour où Étienne avait aperçu son jeune seigneur pour la dernière fois, le petit Alexandre Vorzof souriait et poussait des cris de joie parce que sa mère venait de lui passer au cou une chaîne d'or à laquelle pendait une croix byzantine enrichie de pierreries étincelantes.

La croix, la chaîne et quelques papiers, très habilement dissimulés dans la doublure d'un corsage, avaient échappé aux perquisitions des gens qui arrêtèrent Serge Vorzof et sa femme Marfa, un soir où ceux-ci s'apprêtaient à quitter Paris avec leur fils.

Ils auraient fui plus tôt, quand la fuite était encore chose assez facile et lorsque, prévoyant l'avenir, leurs humbles amis les Lenoir avaient pris le chemin de la Hollande; mais, au dernier moment, le petit Alexandre était tombé gravement malade, et quand il fut jugé transportable, la loi des suspects rendait toute tentative de départ très dangereuse aux étrangers aussi bien qu'aux Français.

Cependant, après plusieurs essais infructueux, les Vorzof se croyaient assurés du succès. Ils avaient acheté une voiture et un cheval de laitier. Emportant assez d'argent et habilement déguisés, ils se mirent en route un matin, à la suite d'autres voitures semblables à la leur. Ils espéraient quitter Paris d'abord, puis la France, et gagner Anvers, où ils retrouveraient les Lenoir. Marfa et l'enfant resteraient avec ces braves gens, tandis que Serge irait à Moscou pour se jeter aux pieds du vieux prince Vorzof.

A la porte de Paris, la charrette qu'ils montaient fut arrêtée, et l'accent de la soi-disant laitière donna l'éveil. Conduits à la plus prochaine section, les fugitifs y rencontrèrent un ancien domestique, qui dénonça ses ex-maîtres comme des espions, et après les avoir dépouillés, on jeta les Vorzof à Saint-Lazare, en attendant qu'ils fussent jugés.

A cette époque, si le jugement était une pure formalité, en revanche la condamnation devenait une certitude pour quiconque comparaissait au tribunal révolutionnaire.

Les deux époux eurent au moins la consolation de n'être pas séparés et de garder leur fils tant que dura leur incarcération à Saint-Lazare, où,

parfois, sous l'œil sévère des gardiens, on permettait aux prisonniers russes de se réunir avec d'autres détenus dans une sorte de préau.

Par sa beauté et sa grâce, l'enfant amenait le sourire sur toutes les lèvres, et alors quantité de victimes désignées au bourreau s'attristèrent encore plus du sort réservé à la jeune Russe que de leur propre sort.

Une prisonnière qui allait sous peu monter à l'échafaud avec sa fille et sa petite-fille, la vieille duchesse de Noailles, se berçait et berçait Marfa d'espérances chimériques.

« Ma chère, disait-elle, il est impossible que l'on arrache une mère au fils qu'elle allaite.... Vous obtiendrez le sursis demandé,... et si vous gagnez des jours sans comparaître au tribunal, qui sait ?... »

Mais un matin, durant la promenade commune, le bruit des chariots ébranla les murs du vieux prieuré. Ce bruit était trop connu de tous. Aussitôt, retenant leur souffle, les mains dans les mains du voisin, prisonniers et prisonnières regardèrent les lourdes grilles qui fermaient le préau. Les grilles s'ouvrirent et deux commissaires parurent, vêtus d'habits sales avec des écharpes rouges.... Une troupe débraillée suivait et vociférait.... Le geôlier chef repoussa vite les grilles, auxquelles il donna un tour de clef.

Puis le plus petit des deux commissaires fit un pas en avant, prit une pose théâtrale, déploya un papier et lut vingt-cinq noms. Après chacun des noms, deux hommes se détachaient pour enlever brutalement du groupe le prisonnier ou la prisonnière cité à la barre du tribunal... et ces hommes disparaissaient avec leur proie derrière la grille un instant rouverte. Les derniers noms étaient ceux de Serge Vorzof, ci-devant attaché d'ambassade, et de la femme Vorzof, son épouse, ex-prince et princesse russes, trente-quatre et vingt-huit ans....

On devine la scène qui suivit.... Il fallut arracher l'enfant des bras de la mère ; celle-ci arrêta les sanglots convulsifs du petit bien-aimé en lui passant au cou la chaîne et la croix bénites qu'elle avait jusque-là celées aux geôliers.... Subitement calmé, l'enfant sourit et gazouilla, et l'un de ces hommes que rien n'émouvait cependant, fut un instant remué par tant de douleur et d'innocence.

« Allons, citoyenne, fit-il d'une voix rauque tandis qu'il saisissait l'enfant sans trop de brusquerie, allons, je te promets, si tu es condamnée, de le rendre à sa famille ; d'ici là ma fille en prendra soin, bien soin, sois tranquille. Où demeurent tes parents? »

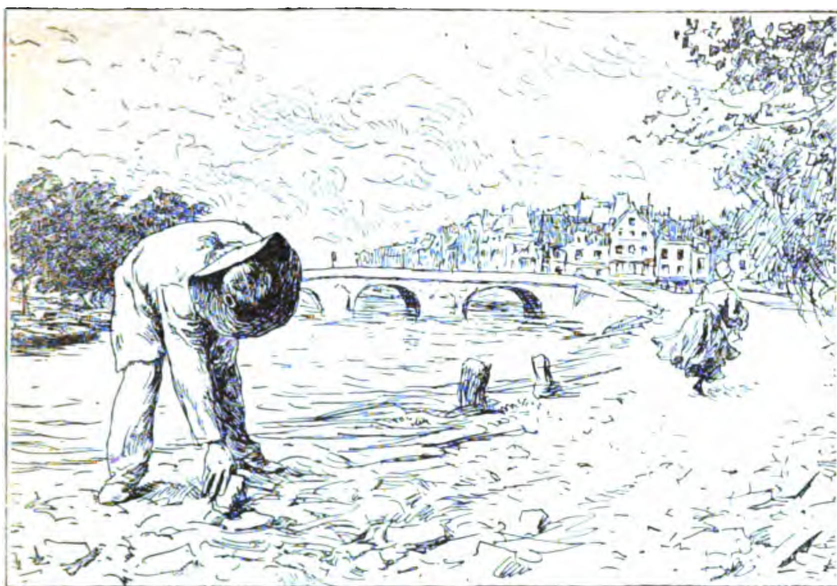
Serge reprit : « Dieu vous récompensera si vous faites cela.... Dans notre cellule vous trouverez des papiers qui vous guideront et.... »

En entendant le mot Dieu, toute la cohorte poussa des blasphèmes effroyables, et, sans pouvoir ajouter une parole, Serge et Marfa furent

entraînés loin de leur fils, demeuré aux bras du geôlier. Tous les prisonniers de la fournée se virent bientôt rejetés hors des grilles, puis liés sur les charrettes, tandis qu'une foule hurlante vociférait autour d'eux.

Du tribunal révolutionnaire les charrettes conduisirent les détenus, devenus des condamnés, à la Conciergerie, et, quelques jours après, ce fut sur le chemin de l'échafaud que l'intendant échangea les phrases qu'on sait avec son jeune maître.





Duclot cherche un gros caillou.

CHAPITRE III

COURSE NOCTURNE

Trois semaines se sont écoulées, nous sommes de nouveau à Saint-Lazare dans une grande pièce sale, noire, enfumée, où les employés de la prison boivent et fument, tandis que sans interruption des cris plaintifs se font entendre, partant d'une pièce contiguë.

Là, sur un misérable grabat un tout jeune enfant gémit, non point comme font les petits êtres inconscients, qui rient et pleurent sans raison. Celui-ci verse de vraies larmes et sa plainte est lamentable : « Mama,... mama ! » Il ne sait pas encore dire autre chose, mais depuis qu'on l'a arraché des bras de sa mère, nuit et jour il répète : « Mama,... mama ! » Il refuse de boire le lait qu'on présente à ses lèvres brûlantes, il faut lui faire avaler de force ce breuvage, souvent aigri par l'atmosphère du corps de garde voisin. Quelquefois, à bout de forces, il s'endort, et au réveil il reprend sa plainte monotone : « Mama... mama ! »

Le geôlier chef eut promptement regret de son bon mouvement. D'abord les cris résonnent sans cesse dans les deux étroites cellules

voûtées qui forment son logement, et puis Martine, sa fille, s'est tout de suite attachée au malheureux orphelin, et pour le calmer, le bercer, elle néglige les soins du ménage.... « Il faut que ça finisse, et ça finira ce soir », s'écrie Anthyme Duclot, le geôlier chef. Il est assis près d'une table couverte de flacons vides ou entamés. Les autres buveurs encouragent Duclot à se débarrasser du « braillard »; un porte-clefs ajoute même :

« Ce serait une charité de l'achever, je m'y connais, j'ai servi à l'hospice, ci-devant Hôtel-Dieu, et je dis que ce petit n'a pas quatre jours à vivre. »

A ce mot d'hospice, Duclot dresse l'oreille, et soudain il prend la résolution de jeter l'enfant dans le tour, destiné, depuis saint Vincent de Paul, à recevoir ceux que les parents ne peuvent ou ne veulent pas nourrir.

Il avait cependant promis à la mère de garder son fils pour le rendre à sa famille.... Oui, mais s'il avouait avoir caché un fils de noble, il serait peut-être compromis.... En tout cas, il ne pourrait sans doute s'approprier le collier, la croix, objets de sa convoitise, encore moins les papiers trouvés dans la cellule des Vorzof. Il ne sait pas lire, mais il s'imagine que ces papiers valent gros. Non, il n'achèvera pas l'enfant,... il craindrait trop un coup de tête de Martine, toujours docile, il est vrai,... pourtant deux ou trois fois il l'a vue se mettre en colère; alors elle était pareille à une folle,... et depuis que le petit se trouve auprès d'elle, Martine semble avoir perdu l'esprit.... Il faut seulement attendre qu'elle soit endormie bien profondément, et cette nuit même emporter l'enfant au tour de l'hospice.... Ensuite, ni vu, ni connu, faudra bien que Martine se résigne, car si elle réclamait, personne à l'hospice n'écouterait une fille de son âge.

Ayant ainsi réfléchi, Duclot avale une grande lampée et répète :

« Faut que ça finisse, ça finira, mais motus devant Martine. »

Les autres répliquent : « Entendu, on se taira, pourvu qu'on n'ait plus dans les oreilles ces cris de chat étranglé.... »

La nuit suivante, une lanterne sourde à la main, Duclot entrait dans la plus petite pièce de son logement. En dirigeant les rayons de sa lumière sur l'étroite couchette, il parut un instant indécis, parce que le spectacle qu'il aperçut en évoqua soudainement un autre déjà ancien.

Au pays normand, une jeune femme dormait ainsi, en serrant dans ses bras un petit enfant. Lui, Duclot, revenait alors d'une expédition de contrebande nocturne.... L'expédition avait été déjouée par les douaniers, et ceux-ci le traquaient, il fallait donc fuir, se cacher, en profitant de la nuit et d'une barque qui les conduirait au Havre.

Réveillée pour apprendre son malheur, et sans proférer une plainte, la pauvre femme avait suivi Duclot jusqu'à la barque, tenant sa fille d'une main, de l'autre serrant le petit Anthyme sur sa poitrine.

Du Havre on gagna Paris, où l'on vécut oubliés de la police, mais très misérables parce que le mari, loin de s'amender, devenait chaque jour pire. Quoique habile brodeuse, la femme n'arrivait pas souvent à se procurer le strict nécessaire. Bientôt, faute d'air et de bonne nourriture, le petit garçon s'étiola, puis s'éteignit. La mère suivit le fils dans la tombe quand Martine entrait dans sa douzième année; avant de quitter la vie, la malheureuse créature avait fait jurer à son mari qu'il renverrait sa fille à Yport chez ses parents.

Duclot ne tint pas son serment. On touchait alors aux premiers excès de la Révolution, et, grâce à ses amis des clubs, il obtint la place de geôlier chef à la prison de Saint-Lazare.

Depuis son veuvage, Duclot se faisait servir par la fille comme il s'était fait servir par la mère. D'ailleurs il abandonnait à elle-même la pauvre enfant, qui, heureusement, possédait une très bonne nature; aussi s'attacha-t-elle à l'orphelin, qu'elle soignait de son mieux, négligeant d'autant les choses du ménage.

Cela ne faisait pas le compte d'Anthyme, qui, nous l'avons dit, regretta vite sa quasi-adoption. La veille, comme il se plaignait que l'on n'eût point raccommodé son linge, Martine lui avait répondu :

« L'orphelin ne doit pas être négligé; si vous désirez vous en débarrasser, il faut chercher sa famille; mais j'imagine que cette recherche ne vous tracasse guère. Quant à moi, je me mettrai en quête dès que les temps changeront.... Ces tueries prendront bientôt fin, tout le monde le dit dans le quartier, et d'ici là je ne veux pas que le petit souffre. »

Exaspéré, Duclot battit alors cruellement la jeune fille.... Maintenant il répétait : « Faut que ça finisse », tandis qu'il dirigeait le jet de sa lumière sur les deux figures pâles appuyées joue contre joue.

Pourtant, depuis qu'il était entré, le geôlier avait beau murmurer : « Faut que ça finisse », il n'osait pas saisir ce frêle petit être,... il croyait entendre sa femme lui défendre d'avancer la main et le menacer....

Un cri plaintif du malheureux enfant rompit le charme.... Un coq chanta dans une ferme voisine.... Le jour allait paraître, et Martine s'éveillerait, elle crierait, elle bataillerait.... Quand tout serait fini, on la laisserait crier à cœur joie, on l'enfermerait même, enfin on serait tranquille, on garderait sans crainte le collier, la croix et les papiers.

Car le désir de s'approprier ces objets était le principal mobile qui poussait Anthyme. Cette fois, bien décidé, il enleva rapidement l'enfant de la couchette, et plus rapidement encore il le roula dans une vieille

carmagnole. Puis, comme il détenait toutes les clefs de la prison, il en sortit par une porte de derrière qui donnait accès dans un terrain vague. Là Anthyme s'assit, posa sa lanterne à terre et entr'ouvrit la carmagnole afin de laisser respirer le petit Russe. Celui-ci ne criait plus, son front était glacé comme ses lèvres, dont aucun souffle ne sortait, et le cœur ne battait plus.

Une minute avait suffi à Anthyme pour constater tout cela. Alors, saisi d'un grand trouble, il demeura immobile, hébété, en disant : « Assassin,... assassin,... j'ai assassiné... ».

Mais bientôt l'émotion et la stupeur firent place à une espèce de soulagement. Ce qui était fait était fait.... Après tout, ce petit n'avait pas trois jours à vivre. A présent mieux valait le rapporter à côté de Martine ; pourvu qu'elle dormît encore, tout irait bien.

Duclot s'apprêtait à rebrousser chemin après avoir soigneusement rabattu la manche de la carmagnole sur la figure de l'enfant, quand un nouveau vagissement le cloua sur place.

Ça vivait donc, ça ne voulait donc pas mourir ! Eh bien, ça mourrait tout de même.... Et, fou de rage, décidé au crime, Duclot prit son élan avec l'idée fixe de rencontrer le fleuve et d'y lancer le « paquet ».

Il avait jeté sa lanterne et il courait au hasard, l'informe carmagnole sous le bras et les cris plaintifs dans les oreilles.... Il s'égarait, il revenait sur ses pas,... toujours courant, sans apercevoir la ligne blanche qui annonçait le jour, sans entendre à quelque distance des appels et une course précipitée.

Enfin la Seine était là, il la voyait, il voyait aussi un pont. Sous la première arche, il jetterait la « chose ». Ah ! on y était pour ce coup, mais le jour paraissait déjà. Quel contretemps ! Cependant personne sur les berges, et en haut un passant matinal ne pouvait apercevoir l'arche et la berge. Seulement il fallait se procurer une pierre qu'on mettrait dans la carmagnole, en attachant ensemble les deux manches, puis « ça » coulerait vite, « ça » resterait au fond de l'eau noire toujours, toujours,... et jamais on n'en entendrait parler....

D'abord à tâtons, parce que sous l'arche il faisait encore sombre, il chercha un gros caillou, qu'il eut quelque peine à rencontrer ; tous ceux qui se trouvaient sous sa main étaient ou trop volumineux ou trop légers. Il finit par choisir un beau galet lisse, pesant, étroit,... on le glisserait au milieu du paquet. Dans une minute tout serait achevé....

Ce disant, il revint vers la « chose » ; mais, en s'agenouillant pour la saisir, il n'embrassa que le vide.... Il s'était donc trompé,... le paquet était à l'angle opposé,... eh bien, il perdait un beau temps et le jour grandissait, le soleil allait éclairer le fleuve,... la berge,... tout.... D'un bond

il fut de l'autre côté, où il découvrit une place également vide. Est-ce que ça avait roulé tout seul dans l'eau? Non, impossible, aucune pente n'existait là et l'enfant ne marchait point encore; d'ailleurs il était étroitement attaché.... Tout à coup il pensa : « Quelqu'un me suivait-il?... » et il reprit sa course vers la berge,... en gardant la tête baissée pour fouiller encore du regard les environs immédiats.... Un bruit soudain l'obligea à lever les yeux.... Alors il comprit et il poussa un cri de rage....

Là-haut, sur le pont, qu'illuminait un rayon du soleil levant, une femme fuyait si rapidement qu'elle paraissait voler.... En arrière, deux sortes de bras flottants ajoutaient à l'illusion.

Peu à peu une conviction entrait dans l'esprit du misérable geôlier. Cette femme qui fuyait, dont il n'apercevait qu'une silhouette indistincte, ne pouvait être que Martine, et ces deux objets flottant en arrière étaient les manches dénouées de la carmagnole.

De plus en plus sûr de son fait, Anthyme se précipita en avant, gravit la berge escarpée, et à son tour il enfila le pont désert que l'autre s'apprêtait à quitter. Tout en courant, il se souvenait trop tard d'un très léger bruit perçu à l'instant où, ayant déjà ouvert la porte de Saint-Lazare, il était revenu sur ses pas afin de pousser les verrous extérieurs du préau. Imbécile de s'être laissé jouer par Martine, qui avait dû l'épier et sortir avant lui! Mais il la rattraperait; ah! comme il la battrait alors! Avant tout, il fallait la tenir,... certes il n'aurait jamais cru que cette fille pâle et dolente pût courir de la sorte.

Cependant la distance augmentait au lieu de diminuer entre le poursuivant et la poursuivie. Tous deux avaient quitté le pont pour entrer dans une longue rue. Là, en plein soleil, Anthyme reconnut parfaitement Martine, qui bientôt tourna à gauche. Il fit de même deux minutes après elle. Et tout à coup le geôlier se vit environné d'une foule de gens, de voitures, d'animaux. C'était un marché où à cette heure matinale arrivaient quantité de maraîchers, de coquetiers. Quant à Martine,... invisible!... Ahuri par un bruit assourdissant qui succédait à un silence absolu, Anthyme resta indécis durant quelques secondes, puis il se décida à s'enquérir coûte que coûte.... Les premiers auxquels il s'adressa ne voulurent pas l'entendre, et retournèrent à leur marché; d'autres répondirent qu'ils n'avaient aperçu aucune jeune fille et non plus aucun petit enfant. Un laitier s'écria pourtant : « Si, vraiment, j'ai remarqué ce que tu cherches, citoyen, seulement c'était point une fille, car c'était un garçon, et sauf ton respect, c'était pas un enfant, mais un jeune cochon qu'il emmenait. »

Anthyme déclina alors sa qualité de geôlier chef à Saint-Lazare, en quête d'une évadée.... A ces mots, tous les voisins se turent, puis s'éloi-

gnèrent, comme si l'homme qui leur parlait eût été un pestiféré. Une femme seule demeura à sa place, et, les poings sur les hanches, elle repartit :

« Eh bien, je crois que je l'ai vue, ton évadée, et pas plus tard que tout à l'heure. Nous disons, citoyen geôlier, une fillette toute jeunette avec un moutard tout petiot, enveloppé dans une carmagnole. Ah ! de quelle couleur qu'était la susdite carmagnole, s'il te plaît, citoyen geôlier ?

— Rouge, et les manches défaites. Allons, dis vite, citoyenne, et tu auras droit à une récompense.

— J'y tiens pas, et je te donne mon renseignement pour rien.

— Parle donc, les minutes passent....

— Ah ! faut point bousculer le pov' monde, tu sais.... Bon, t'irrite pas, citoyen;... pour lors, l'aristo en question, all a pris ce chemin là-bas, à gauche du marché, et toujours droit devant elle, le long du mur de clôture;... cours donc à sa poursuite, car y a pas à s'y tromper, et au bout c'est un champ découvert où all' sera visible comme mon nez. »

En se baissant sur un tas de pommes, la grosse femme riait ensuite à bouche fendue, puis murmurait : « Je l'avons fourré dedans que c'est un plaisir;... pourvu que la malheureuse lui échappe,... en tout cas il la pincera point dans la prairie. »

Sans méfiance, Anthyme avait repris sa course. Après avoir quitté le marché, il trouva bien le mur de clôture, puis le champ qui était une prairie dévastée dans laquelle, auprès de nombreux caissons d'artillerie, bivouaquaient plusieurs compagnies de soldats....

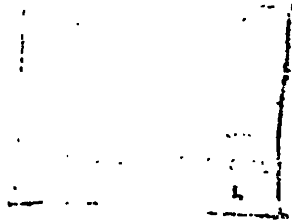
Tête baissée, le geôlier donna contre une sentinelle avancée ; celle-ci commença par injurier le maladroit, qui voulut néanmoins passer outre.... Et la sentinelle de crier : « A la garde, un suspect, un évadé déguisé ! »

La garde, c'est-à-dire quatre hommes et un caporal surgirent et empoignèrent le suspect. Comme il se défendait, on le terrassa ; ensuite, non sans le houspiller, on le traîna en prison. Là il fut soigneusement fouillé. Le collier avec la croix, dissimulés dans la doublure de sa veste, suffirent à rendre vaines toutes ses affirmations ou dénégations. Un homme possesseur d'un semblable bijou, d'une croix surtout, que pouvait-il être, sinon un émigré, un Cobourg, un conspirateur, un calotin ?...

Mis au secret, Anthyme fut jugé sans autre enquête et par conséquent condamné. Le 9 Thermidor interrompit les exécutions, et nombre de victimes innocentes furent mises en liberté. Duclot profita de la réaction, mais il trouva sa place de geôlier chef occupée par un subordonné qui le dénonça aux autorités en l'accusant de s'être montré dur et cruel envers les prisonniers. Bientôt il tomba dans la plus abjecte misère ; incapable d'un travail assidu, il buvait le peu qu'il gagnait. Mau-

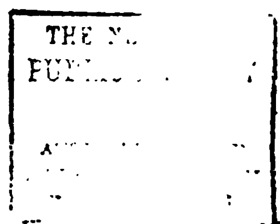


« Elle a pris ce chemin. »



dissant Martine et le petit Russe, il les accusait de son malheur,... il nourrissait des projets de vengeance contre celle qui l'avait empêché de commettre un crime.... Sans Martine, il aurait gardé sa place et aussi le collier, la croix.... Les papiers avaient échappé aux recherches, mais il se convainquit promptement que ces papiers écrits en russe n'avaient aucun rapport avec des assignats et il les jeta au feu.







La fermière chargea la femme sur ses épaules.

CHAPITRE IV

A LA FERME RAIMBAUD

Quelques heures après cette fuite qui avait donné lieu à une poursuite si acharnée, le soleil baissait rapidement, et comme il fallait avoir franchi les portes de Paris avant leur fermeture, les maraîchers se hâtaient de remplir les charrettes et brouettes des marchandises non vendues, on attelait ânes et chevaux, on criait, on discutait avec les derniers acheteurs arrivés là pour profiter du bon marché de la dernière heure.

Cependant les mendiants du voisinage glanaient les denrées abandonnées, légumes ou fruits avariés, très avariés généralement, car le paysan ne se dessaisit pas volontiers des biens qu'il a tirés du sol à la sueur de son front.

Une femme agissait plus libéralement que ses voisins, et montée sur sa carriole, donnant à pleines mains des choux, des carottes, des navets à une famille qui tendait les bras, elle disait :

« A toi, la petite mère; à toi, la fillette; à toi, le garçon, voilà pour faire la soupe, et voici une miche de pain pour la tremper.

Maintenant la charrette était vide : « Hue, Roussotte, hue! » fit a mar-

chande en caressant de la mèche du fouet la croupe d'une solide percheronne. Celle-ci partit au trot en poussant un joyeux hennissement.

La jument témoignait ainsi du plaisir qu'elle éprouvait à rentrer au logis en traînant un véhicule très allégé.

La nuit tombait et Roussotte trottait toujours. On avait franchi la porte et laissé les faubourgs derrière soi. Après avoir gravi les hauteurs de Meudon, on s'était engagé dans un chemin de traverse ombragé de grands hêtres où les ornières rendaient les cahots extrêmement durs ; aussi la fermière s'efforçait-elle de ralentir l'ardeur de Roussotte qui, secouant ses oreilles, refusait d'obéir. Dame Raimbaud tirait vainement sur les brides en répétant les mots qu'elle jugeait propres à calmer l'ardeur de l'entêtée.

« Allons, ma fille, allons, Roussotte,... tu vois bien que je suis tout essoufflée.... Voyons, t'arriveras toujours,... ton picotin t'attend,... personne ne te le mangera.... Quelle enragée !... elle cassera quelque chose, si elle continue.... »

La prédiction ne tarda pas à se vérifier. Roussotte tirant toujours, la carriole sautant d'ornière en monticule, il arriva qu'un trait se rompit.... Alors l'animal rua et un brancard se brisa.

Comprenant tout d'un coup sa faute, la jument demeura immobile, tête basse, « car, disait plus tard sa maîtresse, c'est point là une bête à prendre sottement le mors aux dents quand elle a fait une sottise! La bonne créature, si elle est un peu vive, a le cœur très bien placé. »

Cependant, à la lueur du crépuscule, la fermière essayait de réparer le dommage au moyen de cordes, dont elle emportait toujours une provision. Mais cela prit du temps; enfin, trait et brancard rattachés tant bien que mal, dame Raimbaud se disposait à repartir, quand elle entendit un cri accompagné d'un gémissement plaintif.

N'écoutant que son bon cœur, dame Raimbaud sauta à terre en disant : « Reste tranquille, Roussotte, je vas revenir ». Puis elle gravit la berge couverte de broussailles. En haut il y avait un champ encore éclairé par le jour mourant. Au milieu du champ une masse informe attira les regards de la fermière. « Jésus, fit-elle en s'approchant, une femme et un enfant assassinés peut-être,... j'aurai alors dérangé les brigands, mais ils vont sans doute revenir.... Eh bien, tant pis, à la grâce du bon Dieu.... »

Tout en parlant, elle s'était agenouillée, et avait accoté la femme à un tronc d'arbre voisin, puis, saisissant l'enfant, un tout petit être qu'elle prit dans ses bras, elle demanda à voix basse :

« Citoyenne, es-tu malade? t'aurait-on attaquée? Parle, je t'en conjure. »

D'une voix éteinte la femme répliqua : « Nous sommes affamés....

— Comment vous trouvez-vous ici? Ah! suis-je sotte de te questionner! Pauvre malheureuse, suis-moi, j'ai ma charrette ici près. Dans un quart d'heure nous serons à la ferme Raimbaud, et là on vous réconfortera. Mignon, crie donc pas ainsi », ajouta la bonne femme qui essayait vainement d'apaiser le petit enfant. Ensuite, voyant que la mère n'arrivait pas à se tenir debout, elle reprit : « Reste tranquille, je vas déposer le chérubin dans ma carriole et je reviendrai te querir,... je suis assez forte pour te porter. Là, recouche-toi et attends.... Jésus Dieu! est-il possible que des gens meurent de faim, tandis que j'engloutis mes quatre repas journellement? Crie donc pas, mignon, t'auras du bon lolo tout à l'heure. »

En monologuant de la sorte, la fermière descendait la berge, puis couchait l'enfant sur un sac vide. Avant de s'éloigner, elle attacha Roussotte à une grosse racine, « crainte de lubie ».

Ensuite elle gravit de nouveau la berge escarpée, et, chargeant sur ses épaules la femme presque évanouie, elle fit un petit détour pour gagner une coulée où la pente était moins raide.

Une fois la femme étendue sur le sac à côté du petit enfant, dame Raimbaud prit Roussotte par la bride, et, comme la jument ne paraissait pas satisfaite :

« Ma fille, lui dit sa maîtresse, faut pas raisonner, je ne te lâcherai point que devant la ferme, car tu serais capable de courir et d'achever ces pauvres créatures en les faisant sauter et se cogner.... Là, et au pas.... »

Roussotte parut comprendre et, d'une allure modérée, elle consentit à descendre le chemin creux qui tombait dans une route passable. La route aboutissait à une longue avenue au bout de laquelle on apercevait quelques lumières.

Dans l'avenue, Roussotte donna de tels signes d'impatience que sa maîtresse dut se résigner à remonter dans la carriole pour rendre la main à l'animal, qui partit alors à fond de train. Avec une rapidité vertigineuse Roussotte enfila bientôt une grande porte heureusement ouverte à deux battants.

Ayant contourné une vaste cour, la bête s'arrêta brusquement devant un perron de pierre moussue sur lequel des valets et des servantes étaient groupés. L'un des valets, qui tenait en main une torche de résine enflammée, s'écria :

« Ah! not' maîtresse, quoi qu'il est advenu? Jamais de la vie on ne vous avait vue arriver aussi tard, et Gros-Bois il allait partir pour s'informer.

— La paix, Claude, éclaire-nous au lieu de bavarder. Toi, Fanchon, prends ce marmot, et toi, Gothon, aide-moi. Vous vous étonnerez plus tard, c'est pas le moment à c'te heure. »

Arrêtant leurs exclamations, serviteurs et servantes s'empressèrent d'obéir. Claude dirigea le feu rouge de sa torche sur l'intérieur de la carriole, et Fanchon tendit les bras pour recevoir le petit être qui continuait à vagir. De son côté, Gothon saisissait les pieds d'un corps inerte dont sa maîtresse soutenait les épaules et la tête.

« Claude, reprit alors la fermière, pose la torche et emmène Roussotte à l'écurie, tu appelleras le charron demain matin. Gothon, c'est devant le feu qu'il faut étendre ces malheureux ; mais d'abord, que Fanchon m'apporte une botte de paille. »

Une minute après, sur un bon lit de paille devant un feu clair et vif, une affamée buvait avidement un bol de lait tiède, que, sans l'aide de Fanchon, ses mains eussent maintes fois laissé échapper.

De l'autre côté de la cheminée, ayant à demi couché le petit enfant sur ses genoux, la fermière laissait doucement couler le contenu d'une tasse entre deux lèvres décolorées.

En même temps l'esprit de la bonne dame travaillait. Elle groupait différents événements, elle croyait comprendre... et elle prenait une généreuse résolution.... Oui, coûte que coûte, elle sauverait ceux que la Providence lui avait adressés.... Pour réussir, on devrait ruser, surtout vis-à-vis de Gros-Bois ; mais, Dieu merci ! on n'était pas trop bête, et une femme pas bête vaut un homme, cet homme fût-il l'adjoint du citoyen maire de Meudon. Fallait seulement ne pas se troubler et prévenir la dame, une suspecte, une évadée peut-être.... C'était, en tout cas, celle qui se sauvait le matin même, poursuivie par cet homme à figure de scélérat.... Jésus Dieu, un temps pareil allait-il durer !... Là-dessus, s'adressant aux deux servantes qui considéraient curieusement la femme et l'enfant, dame Raimbaud leur dit :

« Toi, Gothon, prends ce marmot qui dort enfin, couche-le dans le lit de la chambre à Jacques, je t'appellerai pour le souper ; toi, Fanchon, achève de dresser la table, puis trempe la soupe ; tu ne penses pas qu'elle se trempera toute seule, hein ? pendant que tu écarquilles ta paire d'yeux ? »

Les deux servantes allèrent où on leur disait, et, sûre de n'être pas entendue, dame Raimbaud se pencha vers la femme qui paraissait un peu remise, et lui murmura de la bouche à l'oreille :

« Je me doute de la vérité, et je vous jure de faire l'impossible pour vous sauver. Dites comme moi et parlez le moins possible. Je suis votre tante, vous êtes la fille à défunt mon frère.... Surtout méfiez-vous de cet homme que vous voyez entrer son bonnet sur la tête ; il n'est pas

méchant, mais, les idées du jour lui ayant tourné l'esprit, il croirait bien agir en vous livrant.... Naturellement il faut me tutoyer, tout le monde à présent se dit tu et toi,... pourtant j'ai déclaré aux valets et aux servantes que je les mettrais à la porte si chez moi ils s'avisaient de manquer au respect. Gros-Bois seul prend cette liberté. »

Sans bien comprendre tout ce discours, Martine (on l'a sans doute reconnue) baissa la tête en signe d'acquiescement, et bientôt, engourdie par la douce chaleur du foyer, elle se laissa aller au sommeil.... En dormant elle s'agitait, elle se plaignait, elle rêvait des derniers événements, elle croyait se sentir engloutie dans des profondeurs glacées où elle essayait de rattraper le malheureux petit Russe... que Duclot enfonçait toujours plus profondément au moyen d'une longue gaffe, dont les crocs labouraient le crâne de l'enfant.

Il faisait grand jour, et un clair soleil entrait dans une chambre très simplement mais très proprement meublée, lorsque Martine ouvrit les yeux.

Alors, promenant ses regards d'un objet à l'autre, elle pensa : « Je rêve encore, car je n'ai jamais aperçu cette pièce. Où donc étais-je hier? » Peu à peu sa mémoire lui retraça les scènes de la veille : sa course folle à travers Paris quand elle n'avait plus retrouvé l'enfant endormi à ses côtés, puis ses terreurs en s'entendant interpeller grossièrement par des buveurs attardés. Ensuite elle avait butté contre un paquet d'où sortaient des plaintes.... Ah! l'enfant, l'enfant,... où était l'enfant?...

Au moment où elle criait ces derniers mots, la fermière qui entrait lui répondit :

« Ne craignez rien, le poupon est en bas, il chauffe ses petits pieds devant le feu après avoir avalé une bonne assiettée de bouillie. Gothon l'a décrassé et habillé avec des effets d'un petit que j'ai perdu autrefois,... je les conservais précieusement... et je suis contente de les employer aujourd'hui.... Tenez, voici pour vous un paquet de hardes bien propres.... Dame, c'est pas élégant comme celles dont vous aviez peut-être l'habitude,... mais, ainsi que dit mon fils, un beau canonnier : à la guerre comme à la guerre ! Pas vrai, madame?...

— Oh! merci, merci, je me remémore tout à présent.... Vous m'avez sauvée,... vous avez sauvé l'enfant.... Pourquoi m'appelez-vous madame?... Je ne suis point une dame, seulement une malheureuse fille, sans parents, sans asile.

— Et l'on vous nomme?

— Martine.

— Martine! Quoi ensuite?

— Simplement Martine, je..., je,... n'ai pas d'autre nom... ou plutôt

je vous prie de ne pas me demander mon autre nom... ni..., ni pourquoi je me sauvais. »

En parlant de la sorte, Martine obéissait à un sentiment de honte très naturel ; il lui paraissait affreux de révéler l'état de son père, et surtout le crime que ce père indigne avait voulu commettre. Si cette excellente femme était mise au courant de cela, elle chasserait sans doute la fille du geôlier de Saint-Lazare. Dans le quartier voisin de Saint-Lazare, est-ce que tous les honnêtes gens ne regardaient pas avec aversion les geôliers et les porte-clefs de la prison où l'on enfermait tant d'innocents?

L'hésitation puis la confusion de Martine achevèrent de donner le change à dame Raimbaud. S'imaginant simplement que cette malheureuse craignait d'être dénoncée si elle avouait son nom et sa position sociale, la fermière reprit :

« Vous n'êtes pas forcée d'avoir confiance.... Nous vivons dans de tels jours qu'on n'a plus foi en personne.... Enfin, habillez-vous.... Voilà de l'eau, du savon.... Les souliers sont peut-être un peu grands,... j'en ai pas d'autres.... Mettez un peu de paille dans le bout. Quand vous serez prête, descendez l'escalier pour entrer dans la salle à gauche, vous y trouverez un bon déjeuner et votre poupon, qui est bien votre petit, est-ce pas?

— Oui,... oui....

— Eh bien, vous êtes une jeune maman, je puis le dire. Quel âge que vous avez, sans vous commander? Et votre mari, où est-il? »

Regrettant déjà son manque de franchise, Martine tremblait, rougissait et pâlissait tour à tour. De nouveau trompée par ce trouble, qu'elle prit pour l'expression d'une grande douleur, dame Raimbaud s'écria d'un air contrit :

« Il est donc mort, victime de ces jours affreux?... Pardonnez-moi, madame, et comptez sur mon dévouement. D'abord convenons bien de nos dires : Vous passerez ici pour la nièce de défunt Raimbaud, mon mari, une jeunesse qui se serait mariée presque enfant contre le gré de défunt mon beau-frère, Jean Bertrand! Votre mari vous a abandonnés, vous et son fils, dans une grande misère. Pour moi, je vous ai rencontrée par hasard sur le marché, mendiant votre pain. Tout ça, c'est pas une histoire très flatteuse, mais encore une fois : à la guerre comme à la guerre! Est-ce pas, madame? Et il ne faut plus dire : Madame, mais citoyenne et citoyen. Au jour d'aujourd'hui, il n'y a plus que des citoyens et des citoyennes, ne l'oubliez pas, ne l'oublie pas, citoyenne Marie-Jeanne Bertrand,... et n'oublie pas non plus que tu dois me tutoyer et tutoyer les gens d'ici. D'ailleurs il sera sage que tu parles le moins possible, surtout en présence de Gros-Bois, l'adjoint au maire du Bas-

Meudon et mon métayer. Il voit des conspirateurs partout, il en chercherait jusque sous les choux et dans les petits pois. Il lit des gazettes et des bulletins; enfin, s'il n'était pas mon camarade d'enfance, et aussi si je ne le redoutais pas un brin, il y a beau temps que je l'aurais envoyé chercher des ci-devant, comme il les appelle, hors de chez nous. »

Tandis qu'elle enfilait ainsi paroles sur paroles, la fermière montrait ses grandes dents blanches dans un bon sourire.

C'était une forte créature, âgée d'environ cinquante ans, aux traits accentués, aux cheveux grisonnants; elle avait dû être fort belle, et sa physionomie restait très plaisante. Sur cette honnête physionomie on lisait : Charité, vaillance et franchise.





L'enfant s'était assoupi.

CHAPITRE V

DÉNONCIATION

Demeurée seule, Martine eut grand'peine à faire sa toilette, car elle était encore d'une faiblesse extrême; ses jambes, ses mains tremblaient, sa tête tournait,... elle essayait de se rappeler les recommandations de la fermière, qu'elle embrouillait l'une avec l'autre.... Une tante, une nièce, des citoyens, Gros-Bois....

Enfin vêtue, lavée, peignée, elle éprouva un grand soulagement à se trouver propre, convenablement habillée, et tandis qu'elle descendait l'escalier elle se disait : « Je suivrai les conseils de dame Raimbaud; avant tout, je me tairai autant que possible et bientôt je lui avouerai l'entière vérité, oui, je le dois, je le veux, elle paraît si bonne; elle aura pitié de mon malheur, peut-être trouvera-t-elle quelque ouvrage à me donner... et m'aidera-t-elle à retrouver les parents du pauvre enfant. Pourvu que mon père ne découvre jamais nos traces! »

En pénétrant dans l'immense cuisine, Martine ressentit une délicieuse impression. Là tout était en place; là tout respirait la paix et l'ordre. De

larges fenêtres ouvrant sur la campagne laissaient entrer les rayons du soleil levant. Autour d'une table monumentale, des valets et des servantes buvaient à même d'énormes écuelles remplies de soupe au lait. Aux larges poutres du plafond étaient accrochés des jambons, des légumes secs; les dalles du sol n'avaient pas une tache; les murs, la table, pas une souillure. Dans la haute cheminée brûlait un feu de sarments, devant lequel la servante Gothon achevait d'habiller un petit enfant à l'air souffreteux, mais qui riait et gazouillait en regardant la joyeuse flamme, spectacle nouveau à ses yeux et qui les charmait.

Martine s'approcha de la cheminée et, agenouillée devant Gothon, elle embrassa le petit Alexandre. Celui-ci jeta ses bras autour du cou de la jeune fille, et, collant sa joue pâle contre une joue également pâle, il murmura : « Maman,... maman... ».

« Quel âge qu'il a cet amour d'enfant? » questionna Gothon très attendrie de la reconnaissance.

Sur le point de répondre étourdiment qu'elle ne le savait pas au juste, Martine se ravisa à temps et répliqua d'un air très naturel :

« Un an et dix jours, citoyenne.

— Pauv' mignon, il n'est guère avancé;... à onze mois le mien courait déjà seul, et il était autrement gros,... mais faut dire que je suis autrement forte que toi.... A quel âge que tu t'es donc mariée?... Tu ressembles à une petite fille. »

De nouveau prise au dépourvu, Martine répétait : « A quel âge, citoyenne?... » Mais la fermière se chargea de la réplique :

« Voyons, Gothon, restons point à bavarder. T'ai-je donc pas déjà conté l'histoire de notre nièce qui doit avoir faim.... Marie-Jeanne, voici on écuellée de soupe au bout de la table. Gothon, donne-moi le poupon tandis que sa mère déjeunera et que tu feras de même.... Hâtons-nous, car les poules attendent leur tour. » Puis, voyant que le bébé ne voulait pas lâcher le cou « de sa mère », dame Raimbaud ajouta : « Marie-Jeanne, emporte ton fils, il ne t'empêchera pas de manger ta soupe, il est trop délicat pour qu'on le laisse crier ».

Martine obéit. Chargée du petit Alexandre, elle s'assit à la place assignée à côté de Fanchon et d'un homme d'un certain âge, mieux habillé que les autres valets. Celui-ci avait déjà rempli l'assiette de bois d'une soupe fumante en ajoutant :

« Citoyenne, réconforte-toi à cette table hospitalière. »

Martine ne se fit pas répéter l'injonction, et, grâce au bel appétit de la jeunesse, elle avala toute l'écuellée et encore une seconde après la première. Le bébé s'était assoupi, la tête sur l'épaule de la jeune fille. Après qu'elle eut dévisagé le pauvre enfant si pâle et si mince, Fanchon, fai-

sant preuve de franchise, mais non de tact, dit à la mère supposée : « T'auras grand'peine à l'élever,... il n'a que la peau collée sur les os, et regarde comme ses yeux sont noirs en dessous et son nez pincé,... il fait pitié. »

En considérant à son tour une petite figure tirée et des mains diaphanes, Martine avait le cœur très gros. Elle se rappelait un enfant rose, épanoui, plein de vie et de force, que son père lui avait un jour mis dans les bras en disant : « Soigne-le jusqu'à ce que les parents viennent le chercher.

— De quels parents est-il question? avait demandé Martine.

— Les parents des deux étrangers qui viennent de partir pour la Conciergerie, autant dire pour la guillotine. Au dernier moment j'ai eu la bêtise de me charger du petit, en attendant qu'on le réclame; la mère l'appelait Alexandre; mais comme je ne me connais guère aux enfants, c'est affaire à toi.... »

Durant les premiers jours Martine accomplissait sa tâche avec un profond ennui. D'abord l'enfant pleurait sans cesse, refusant aussi toute nourriture; la mère improvisée ne savait comment l'apaiser, et si elle demandait conseil à quelque matronne du voisinage, celles-ci répondaient : « Le pauvre petit a faim du lait de sa nourrice; certainement qu'il n'était pas encore sevré, mais sans doute qu'il s'accoutumera à boire, puis à manger... ».

Cependant, loin de s'accoutumer, Alexandre geignait chaque jour davantage et il dépérissait à vue d'œil. Il serait mort d'inanition si une jeune paysanne qui apportait chaque matin du beurre et des œufs à la prison n'avait été saisie de pitié, et comme elle-même nourrissait un beau garçon « avec du lait à revendre », elle offrit le sein au malheureux orphelin, qui le prit avidement. Ensuite il n'en cria que davantage, s'obstinant davantage aussi dans son refus de toute autre nourriture.

Malgré des veilles et des fatigues croissantes, Martine aima bientôt passionnément cet être chétif et pleurard qui ne savait reposer hors de ses bras.... Bientôt aussi Duclos regretta son espèce d'adoption. Enfin il écouta ses méchants instincts et les conseils de ses camarades.... On sait le reste....

Maintenant qu'elle se croyait sauvée, Martine se disait qu'elle reprendrait volontiers son collier de misère pour revoir le petit garçon de nouveau frais, rose et vivace,... et de grosses larmes coulaient des yeux de la jeune fille sur les cheveux très blonds de l'enfant. Ému de ces larmes, Claude, l'un des valets, s'écria : « Tant qu'y a vie, y a espoir, citoyenne,... te déconsole donc point... Regarde-moi plutôt; eh ben, jusqu'à deux ans, y paraît que j'étais si petiot, si chétif, qu'on m'a plusieurs fois jeté le

drap sur la tête,... ça ne m'a point empêché de pousser dré et carré.... »

En regardant Claude, Martine se prit à sourire. En effet, celui-ci était bien dré, bien carré, ses joues rebondies ressemblaient à des pommes d'api et ses bras à des pattes d'ours.

Gros-Bois reprit : « Cet enfant ne peut être à toi, citoyenne, je jurerais pour ma part que tu n'es point sa mère, dis-nous donc le nom de ses parents. Ah! c'est sans doute un fils d'émigré.... »

Martine éprouva d'abord un mortel embarras,... comprenant qu'elle ne devait pas donner prise au soupçon, et se rappelant les injonctions de la fermière.... Un émigré.... Elle savait trop les risques qu'on courait à laisser germer une semblable idée. Elle essuya donc ses yeux humides, puis elle se moucha pour gagner du temps,... et, un peu remise de son trouble, elle répondit d'une voix qu'elle s'efforçait d'assurer :

« D'émigré, citoyen,... vraiment non. Alexandre est à moi, c'est mon fils....

— Ton fils, une gamine presque!... tu ne me feras jamais croire cela.... »

Mais, avec une assurance qu'elle ne se connaissait pas encore, Martine répliqua : « Je me suis mariée à quinze ans contre le vœu de mes parents, j'en ai été punie, puisque mon mari m'a abandonnée avec un enfant qui venait de naître. J'ai souffert de la faim et du froid, mon petit Alexandre aussi.... »

Tous les valets, toutes les servantes écoutaient d'un air compatissant; Gros-Bois seul paraissait incrédule lorsqu'il repartit :

« Alexandre, c'est pas un nom de gens comme nous, ça ressemble plutôt à un nom de noble.

— Mon mari l'a choisi, je ne sais pourquoi; d'ailleurs je trouve ça joli, Alexandre.

— Et sans te commander, citoyenne, est-ce qu'il tire de son papa, ce poussin-là? Pas de toi toujours.

— Oui, en effet, il ressemble trait pour trait à son père.... »

La fermière avait écouté anxieusement, n'osant intervenir, dans la crainte d'éveiller les soupçons de son premier valet, qu'elle voulait ménager, car Gros-Bois, l'adjoint au maire du Bas-Meudon, beau diseur villageois, était fort redouté des gens du pays, qu'il faisait voter à son gré et auxquels il expliquait leurs droits civiques. On le savait aussi très capable de dénoncer quiconque lui paraîtrait tiède ou attaché au régime passé. Cependant dame Raimbaud jugeait que l'entretien avait assez duré et que l'étrangère pourrait bien se trahir; s'avançant donc vers la table, elle s'écria :

« M'est avis que la pauvrette mérite un peu de pitié et que cela n'est

point charitable de lui rappeler son garnement de mari.... Huit heures déjà et la vendange à entamer.... Allons, à l'ouvrage, mes enfants, tous, moi la première; nous allons commencer par la vigne de la côte.... Marie-Jeanne, reste ici à te reposer avec le petiot.... Dès que t'auras repris des forces, tu travailleras tout comme une autre, pas vrai? Faut que chacun peine ici pour gagner son pain. Pas vrai, Gros-Bois, que chacun est égal devant le travail?

— Certes, citoyenne fermière, tu parles comme il faut.

— J'agis de même, est-ce pas, les enfants?

— Oui, oui », firent toutes les voix.

Les vendanges étaient achevées et le pressoir avait terminé son office. Dans le cellier de la ferme « aux Raimbaud », un petit vin très sur (encore prisé en ce temps-là) remplissait de grands tonneaux symétriquement alignés qui attendaient les acheteurs.

Deux fois par semaine, la fermière s'en allait avec Roussotte au marché de la rue de Sèvres. Mais elle en revenait plus soucieuse chaque fois, ayant entendu raconter des choses terribles, ayant encore aperçu dressée sur l'ex-place Louis XV l'horrible machine rouge, et elle se demandait si le monde n'allait pas faire la paix, et si ces tueries dureraient toujours.

Tout l'amour, toutes les espérances de la bonne femme étaient concentrés sur son fils, le seul enfant que Dieu lui eût laissé d'une nombreuse famille. Ce fils, Jacques Raimbaud, un brave cœur mais une détestable tête, s'était engagé au premier appel, au premier cri de guerre.... Il était encore à Paris, canonnier au 6e d'artillerie, hélas! pour combien de temps? Tous les jours fériés, Jacques accourait à la ferme et il la remplissait du bruit de sa franche gaîté.... Jamais il ne s'attardait au cabaret, jamais il ne sortait de la maison, et, tout à sa mère, il lui laissait, comme elle disait ensuite, « du soleil pour la semaine ».

Cependant on se battait et la lutte allait grandissant du côté des frontières.... Jacques avait soif de voir le feu, de tirer sa pièce... et sa mère pensait chaque décade qu'elle embrassait pour la dernière fois son fils chéri.... Dernièrement elle lui avait confié ses craintes au sujet de ses hôtes et d'elle-même; car un danger sérieux menaçait protectrice et protégés : une dénonciation était à craindre. Or, en ces jours-là, une dénonciation équivalait à une arrestation.

Un soir, le soleil venait de disparaître derrière les grands arbres de l'avenue, lorsqu'en descendant au cellier, une chandelle à la main, Gothon poussa un cri étouffé et se mit à trembler si fort que son chandelier lui échappa.... Se détachant d'une futaille, un homme s'avançait vers

elle; il ramassa le chandelier où la chandelle brûlait encore, et murmura d'une voix étouffée : « Tais-toi donc, grosse bête, est-ce que tu m'as pris pour un revenant?

— Toi, Jacques, ici à cette heure!... Qui aurait pensé?... Comment es-tu là?

— C'était pas malin, puisque je connaissais l'entrée du vieux souterrain. Autrefois nous avons assez joué, assez fait de niches ensemble de ce côté-là, au lieu d'aller à l'école, pour que je me rappelle encore aujourd'hui la place, où cependant les ronces ont joliment poussé. Ah! ça n'a pas été chose aisée, je t'assure, que de me tirer des épines.

— Moi, je n'ai plus jamais pensé au souterrain.... Enfin, Jacques, si tu te cachais, c'était donc que tu avais fait quelque mauvaiseté,... peut-être déserté.... On dit que beaucoup désertent plutôt que de s'aller battre. Je te comprends et tu peux compter sur mon aide. »

D'abord Jacques fut sur le point de répondre avec colère qu'il était incapable d'une telle infamie.... Cependant il prit le parti de laisser la servante dans son erreur, erreur qui assurait probablement la discrétion de cette fille toute dévouée à la famille Raimbaud. Il reprit donc :

« Tu devines à peu près juste, et je serais perdu si tu disais à âme qui vive que tu m'as vu ici. J'espérais que ma mère descendrait au cellier. Quand elle sera seule, prie-la de venir me trouver dans un endroit retiré. Il ne fait pas chaud en ce lieu et elle risquerait d'y prendre mal.

— Eh bien, à ton tour, as-tu oublié le vieux pigeonnier, où personne ne va jamais plus?

— Et dont l'escalier est justement tout proche; tient-il encore debout?

— Oui, comme autrefois.... Alors c'est dit. As-tu pas faim, soif?

— Un morceau ne serait pas de refus.

— Bon, je mettrai quelque chose dans le tablier de ta mère. Sortons maintenant. Là! je ferme la porte. Trouveras-tu le chemin, veux-tu ma chandelle?

— Non, on pourrait apercevoir du dehors la lumière; éclaire-moi seulement tandis que je cherche la première marche.... Ça y est, maintenant je me reconnaîtrai sans peine. Au revoir, Gothon, et tiens ta langue, ma fille.

— Aie pas peur, Jacques! Attends bien tranquillement ta mère et ton souper. »

Une heure après, tous les habitants de la ferme étaient endormis (on se couche tôt à la campagne). Alors la fermière, munie d'une serviette pleine de provisions, s'engagea dans le vieil escalier et, nu-pieds afin de ne pas faire de bruit, elle gagna le pigeonnier abandonné, où, dès le seuil, elle toussa légèrement.

Jacques reconnut tout de suite la petite toux dont sa mère avait l'habitude et il fit quelques pas en disant :

« Je suis là; bonsoir, maman.

— Bonsoir, mon Jacques; d'abord prends ce tapis, que tu étendras devant la lucarne pendant que je battrai le briquet. Ah! Jacques, serait-il vrai que tu aies déserté?

— Non certes. Gothon ayant imaginé cela, j'ai cru sage de ne pas la détromper, mais calmez-vous, je suis en paix avec ma conscience, et si je me cachais, c'était rapport à la pauvre fille que vous avez recueillie. »

Ayant ainsi rassuré sa mère, Jacques s'empressa d'étendre le vieux tapis de laine noire devant l'unique lucarne du grenier, puis, en se retournant, comme il vit la chandelle allumée et les éléments d'un bon souper étalés sur le plancher, il s'écria :

« Nom d'une grenade, il fait grand'faim et ça va être délicieux de tordre ces morceaux-là. » Puis, avec un soupir : « Chère maman, vous me gâtez.... Ah! je n'aurai plus longtemps à être dorloté....

— Plus longtemps? Jacques, vas-tu donc partir?... Ton régiment a-t-il reçu l'ordre... ? Mon Dieu!... »

Et, toute pâle, la fermière se prit à trembler, tandis que, subitement attristé, le canonnier pensait :

« Non, j'aurai pas le courage, avec les autres mauvaises nouvelles, de lui annoncer celle-là; elle saura toujours trop tôt qu'on va nous conduire à la frontière.... » Et tout haut :

« Il n'y a rien de précis..., pourtant faudra nous faire une raison; nous partirons un jour ou l'autre. . et je reviendrai.... Voyez-vous, j'en mettrais mes deux mains au feu, oui, je reviendrai sous-officier,... qui sait? peut-être officier....

— Mais tu ne dois pas partir demain,... cette semaine peut-être ou l'autre.... Ah! mon Dieu, mon Dieu!

— Pleurez pas, maman, non pas demain ni cette semaine... Là, embrassez votre soldat et laissez-le vous conter de quoi il retourne.

— Parle donc.

— Eh bien, cette matinée, je m'en venais joyeux à travers bois parce que j'avais une permission de trois jours, et ça me semblait tout plein bon de passer trois jours à la ferme....

— Oh! Jacques, si tu avais voulu ne jamais quitter la ferme.. .

— Je marchais vivement, et pour raccourcir, je m'engageai dans le fourré qui aboutit à l'étang aux Bécassines. Tout à coup je restai très ébaubi d'entendre le nom de la citoyenne Raimbaud prononcé à plusieurs reprises. Voulant savoir pourquoi l'on causait de vous, je me coulai sans bruit jusqu'au-dessus du sentier. Là, caché dans les fougères, j'ai vu et

entendu Gros-Bois et ce pas grand'chose de père Couturier, le maire de Meudon.

« Gros-Bois disait : « Citoyen maire, je ne crois pas que la citoyenne « Raimbaud se doute que sa prétendue nièce est un imposteur femelle ».

« Et l'autre : « Faut de suite la dénoncer à la Commune, c'est ton « devoir civique de faire arrêter des ex-princesses ».

« Et Gros-Bois : « On sait jamais ce qui peut arriver et je n'aimerais « pas tout de même à voir les gendarmes chez nous ».

« Et le maire : « Demain matin, est-ce que la fermière ne s'en va pas « au marché?

« — Si fait, répliqua Gros-Bois.

« — Pour lors, reprit son compagnon, la chose est bien simple. Tu « diras à la prévenue qu'on la mande dehors, puis tu l'emmèneras dans « l'avenue, où des gendarmes postés l'appréhenderont. Après ça, tu « arrangeras la chose de manière que ta patronne n'y voie que du feu. « D'ailleurs, crainte de se compromettre, elle n'osera pas réclamer, et nous « aurons bien mérité de la patrie. Quant au bijou dont tu parles, il faut « me le remettre, je le garderai comme pièce de conviction. Sais-tu où le « trouver?

« — Oui, citoyen maire, il est dans le tiroir de la prévenue ; ce « tiroir ne ferme pas à clef, je prendrai l'objet en question dès que l'ex- « princesse sera arrêtée.

« — Ne l'oublie pas, car si l'on perquisitionnait, ce serait une chose « bien compromettante pour tous les habitants de la ferme. »

« Là-dessus, mère, le coquin et l'imbécile se sont éloignés dans la direction du village.

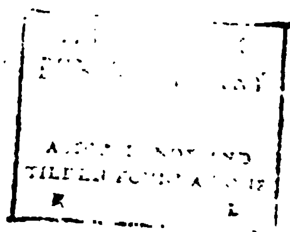
— Oh ! Jacques, on veut donc arrêter Martine ; princesse ou paysanne, innocente ou coupable, n'importe ! nous répondons d'elle tant qu'elle est sous notre toit. Ah ! comment faire à présent qu'elle est dénoncée?

— Quant à être princesse, cette jeune femme ne l'est sûrement pas plus que vous. Ressemble-t-elle en rien à ces grandes dames qui venaient autrefois boire du lait chez nous? Enfin, pour finir mon histoire, je vous dirai que j'ai juré de la sauver et que je la sauverai. D'abord il n'y avait pas une minute à perdre ; en ce temps-ci les choses ne traînent guère en longueur, et autant dire exécuté que soupçonné. Alors, au lieu de venir ici en plein jour, je me suis enfoncé dans le bois jusqu'à l'oseraie qui borde la Seine. Comme je l'espérais, le père Brochet se trouvait déjà là avec son coche amarré pour la nuit, tout seul, son matelot étant parti aux provisions. Après l'avoir salué, je lui ai dit :

« — Père Brochet, vous êtes un brave homme et ma mère a besoin « de vous.



« Le coquin et l'imbécile se sont éloignés. »



« — Heu! qu'il a fait.

« — Père Brochet, il y a chez nous une femme et son enfant, des « suspects que nous voudrions sauver....

« — Heu !...

« — Pouvons-nous compter sur votre aide?... En ce cas, conseillez-« moi. Je sais très bien que, sans être bavard, vous êtes aussi malin « qu'un avocat....

« — Heu, heu !...

« — S'agit pas de heu!... faut parler et répondre oui ou non. »

« Avec sa tête il a fait oui; puis, non sans efforts et en grimaçant comme un vieux singe, il a répondu :

« — A minuit ici, amène femme et enfant. Après, Dieu aidant, je m'en « charge. Pas lune, tant mieux. Tâchez personne vous voie.... » Là-dessus il m'a tourné le dos et s'est assis les yeux fixés sur le courant. Je savais très bien qu'il ne parlerait pas davantage; c'était déjà beaucoup pour lui. Je suis donc parti, et sans avoir rencontré une âme j'ai gagné l'entrée du souterrain sous les broussailles,... même que depuis ma jeunesse les épines ont joliment crû. Il m'a fallu me battre avec elles pour retrouver l'ouverture.

— Ensuite....

— Ensuite, au lieu de vous, c'est Gothon qui est venue chercher le vin du souper. On peut compter sur elle, n'est-il pas vrai?...

— Oui, elle a su m'avertir quand personne n'était à portée. Elle ne ressemble pas à sa camarade Fanchon, qui, découvrant un bijou de prix dans la doublure de la vieille robe du petit Alexandre, cria sa trouvaille sur les toits, au lieu de m'en parler secrètement. Il était trop clair qu'une croix d'or enrichie de brillants ne pouvait appartenir à une femme que je disais abandonnée et misérable. Voilà le point de départ des soupçons de Gros-Bois qui, de fil en aiguille, de déduction en déduction, aura cru être sur la piste d'une princesse dont les gazettes racontaient dernièrement l'évasion de la Conciergerie....

— Avez-vous idée de la vérité quant à la pauvre fille?

— Aucune idée, elle raconte une histoire si embrouillée que j'y démêle seulement quantité de mensonges.... La confiance ne se force pas, et tout en me témoignant beaucoup de gratitude elle se trouble dès que je l'interroge.... D'ailleurs après les premiers jours je l'ai laissée en repos.... Ce serait mal de la tourmenter pour prix de ce que je fais pour elle.... Maintenant je vais la réveiller, puis je la mettrai au courant.... Un triste réveil, et justement son petit garçon paraissait reprendre à la vie....

— Ne vous paraît-elle pas bien jeune pour être déjà mère?

— Si fait; pourtant on se marie parfois presque au sortir de l'enfance....

En tout cas je vais lui proposer de garder le petit garçon, dont j'aurai grand soin.

— Mère, vous êtes bonne comme le bon pain. C'est ça, gardez le poupon, il vous tiendra compagnie et il me remplacera pour un temps.

— Jacques, rien au monde remplace-t-il un fils? Ne me bouleverse donc pas en parlant de départ. Tu n'as plus faim?

— Non, j'ai tout dévoré, juste comme un loup....

— Pauvre petiot, t'avais grand appétit. Eh bien, redescendons au cellier, où je t'amènerai Martine, si elle se décide à partir.

— Faut qu'elle se décide, ou bien....

— Je l'effrayerai au besoin.... Allons, cache la chandelle avec tes doigts. Ah! Martine pourra-t-elle se couler au travers des épines comme toi tout à l'heure?

— Certes, puisqu'elle est plus mince que moi. Seulement qu'elle attache ses jupes, pour ne pas trop les déchirer.... Qu'elle fasse aussi un tout petit paquet de ses effets les plus nécessaires. Je sais que vous lui en avez donné.

— Oui, et elle m'a remerciée de façon à prouver qu'elle n'avait jamais possédé de bonnes hardes. »





Martine avait revêtu un costume de garçon.

CHAPITRE VI

LA FUITE

Environ une heure et demie après ce conciliabule secret, deux ombres émergèrent d'un paquet de ronces ; l'une soutenant l'autre, les deux ombres contournèrent bientôt le mur extérieur, avant de s'engager dans un petit bois taillis voisin de la ferme Raimbaud.

Tout à coup Jacques poussa une exclamation étouffée, à laquelle Martine répondit par : « Ah ! dieux ! les chiens vont donner l'éveil ».

En effet, flairant quelque chose d'insolite, les chiens de garde aboyaient furieusement à l'intérieur de la cour, tandis que de la maison, des jappements aigus répondaient à la voix des dogues.

Immobiles, indécis, Jacques et sa compagne s'étaient arrêtés, et retenant leur haleine, ils écoutaient, prêts à s'enfoncer de nouveau dans les ronces pour regagner le souterrain, si un autre bruit leur annonçait un danger quelconque. A cet instant, pour comble d'ennui, le petit Alexandre

se mit à pleurer piteusement, comme pleurent en général les enfants maladifs.

Par tous les moyens en son pouvoir, Martine essaya d'abord d'apaiser l'enfant, qu'elle avait énergiquement refusé de laisser derrière elle. S'imaginant que cette obstination provenait de l'amour maternel, la fermière n'avait pas osé insister outre mesure. Avec une hâte fébrile, on s'était préparé au départ. D'abord, sur l'invitation de dam eRaimbaud, Martine avait revêtu un complet de jeune garçon : culotte et bas gris, gilet et veste de ratine, cheveux poudrés retenus par une bourse de soie noire, petit tricorne en feutre; en un mot le costume que les hommes de la classe moyenne portaient communément à la fin du siècle dernier.

Lorsque Martine arriva dans le cellier, Jacques ne la reconnut pas, il fallut que sa mère lui dît en riant :

« C'est bien elle, Jacques, avec tes habits d'il y a dix ans. Tu fis alors une maladie et tu grandis de toute la tête, sans pouvoir user ces vêtements neufs que je conservai par hasard.

— Mais pourquoi la déguiser de la sorte?

— Afin qu'elle passe plus inaperçue sur le coche d'eau. Dieu veuille que le poupon ne la trahisse pas! Voici toujours un paquet où Martine retrouvera ses robes de fille et des effets destinés à son petit. Vous direz au père Brochet de cacher le tout très soigneusement. »

Ensuite, et non sans verser des larmes abondantes, Martine avait embrassé la fermière en essayant de lui exprimer sa gratitude; puis, sur les instances de Jacques, on s'était vivement séparé, la fermière pour rentrer chez elle, la jeune voyageuse pour s'enfoncer dans l'inconnu.

Le petit Alexandre venait enfin de se rendormir et les chiens n'aboyaient plus, quand les fugitifs perçurent un bruit de pas précipités.... Les feuilles sèches étaient violemment remuées derrière eux sous la futaie; Jacques pensa que ce misérable Gros-Bois les épiait sans doute et qu'il avait lâché les dogues. Ces bêtes à demi sauvages se jetteraient sur la malheureuse femme et la mettraient en pièces. Lui-même, elles le connaissaient à peine.

Un pistolet d'arçon à la main droite, un grand couteau dans la main gauche, Jacques se disait encore : « Je me ferai tuer, mais ça ne sauvera pas les autres.... Nom d'une grenade, si tant seulement on pouvait percer cette satanée obscurité.... Ah! les voilà tout près. Faut-il tirer ou bien nous découvrir?... Oh!... oh!... Ah! Médor,... tais-toi, tais-toi,... là! tais-toi.... »

Ces dernières paroles s'adressaient à un gros chien fauve de l'espèce dite chien-loup, qui, tout en obéissant aux injonctions du jeune soldat, se roulait à terre et agitait frénétiquement sa queue.

Après que Médor eut rejoint son maître préféré, rien ne troubla plus le profond silence de la nuit.... Et le lendemain, lorsque Jacques fut rentré au logis après qu'elle eut causé des diverses péripéties de la fuite, dame Raimbaud dit à son fils :

« Médor s'agitait tellement, hurlait si fort au perdu, que je lui ai donné la clef des champs; il avait déjà excité les dogues et je craignais que Gros-Bois ne flairât quelque chose à son tour s'il s'était réveillé, ce qui, Dieu merci, n'arriva pas. »

On s'était remis en route, mais comme Martine trébuchait à chaque instant, Jacques se chargea bientôt du bébé endormi. Médor suivait en silence.

On gagna ainsi les hauteurs de Meudon. Alors Jacques invita Martine à s'arrêter, parce qu'il fallait attendre d'y voir clair afin de s'orienter et d'arriver à peu de distance de la place assignée par le père Brochet.

Une fois assis sous un arbre au tronc moussu, Jacques déposa l'enfant sur les genoux de Martine, puis en riant il s'écria :

« Voici le petit bonhomme, je puis dire qu'il m'a pesé plus que de raison. Je craignais ou de trop serrer, ou de lâcher le fardeau; ma parole, j'aurais mieux aimé porter une caronade à bras tendu qu'un pareil diminutif d'enfant. Savez-vous qu'il ne vous ressemble guère, même pas du tout? Je ne vous fâche pas en parlant de la sorte, madame, mam'selle, citoyenne?... Vrai de vrai, je ne sais point de quelle façon vous appeler... et sans vous offenser je vous avouerai que je vous trouve plus accorte que votre garçon, avec ses yeux clairs, si clairs qu'ils en paraissent tout blancs.... Moi, je préfère les yeux bleus et les cheveux châtains, comme les vôtres. Votre mari est sans doute blond, et le petit ressemble probablement à son père. Ai-je bien deviné?

— Je ne sais », fit Martine, qui rougissait et se troublait. Décidée à tout avouer à son guide, elle ne savait comment s'y prendre.

Cependant Jacques répétait : « Vous ne savez...? »

Alors, prenant son courage à deux mains, Martine repartit : « Oh! monsieur Jacques, écoutez-moi, car je ne puis vous quitter, vous et votre mère, pour toujours peut-être, sans que vous sachiez tous deux ma triste histoire.

— Parlez donc, nous avons au moins un quart d'heure à nous; soyez assurée que je vous entendrai comme on entend une sœur.... Ayez donc confiance, je vous en prie. Nous imaginions bien que vous aviez un triste secret. Quel qu'il soit, nous ne vous en aimerons pas moins. N'êtes-vous pas malheureuse et abandonnée? »

Ainsi encouragée, Martine ne cacha rien des antécédents de sa famille : sa mère était morte à la peine; son père, dur et grossier, l'avait négligée

et rudoyée surtout depuis son veuvage. Cependant elle tâchait de bien faire et de suivre les avis que sa mère lui donnait de son vivant; elle dit encore que Duclos, devenu geôlier de Saint-Lazare, s'était chargé de garder l'enfant de deux détenus probablement sur le point d'être exécutés. Enfin, après avoir raconté tout ce que le lecteur sait déjà, Martine ajouta :

« D'abord votre mère me prit pour une évadée et je n'osai la détromper.... Vous comprenez combien il me paraissait affreux d'accuser mon père.... Ensuite j'eus regret de ce demi-mensonge, sans avoir le courage de l'avouer. Voilà tout, monsieur Jacques, me méprisez-vous maintenant? »

Jacques avait écouté très attentivement le récit de Martine :

« Non certes, répondit-il; je vous estime au contraire et ma mère vous estimera comme on estime une brave fille courageuse et dévouée. Si vous aviez parlé plus tôt, nous vous aurions démontré que vous n'étiez nullement responsable des fautes de votre père. Donnez-moi une poignée de main et prenez cette boîte qui contient la croix trouvée dans la robe du petit Alexandre, avec quelques louis d'or et quelques assignats que ma mère vous offre de grand cœur; elle n'a pu faire davantage, parce que l'argent devient rare chez nous.

— Oh! monsieur Jacques, vous êtes trop bons tous deux. Quel chagrin de vous quitter! Quel malheur aussi que je n'aie pas connu l'existence de ce bijou! Sans lui on ne m'aurait pas dénoncée et je serais restée à la ferme. Quand dame Raimbaud aurait connu la vérité, elle m'aurait peut-être employée et... aimée.... Personne, depuis la mort de maman, ne m'a aimée.... »

En achevant, Martine pleurait, et, à la lueur du jour naissant, Jacques, prêt à pleurer aussi, regardait la pauvre fille qu'il plaignait de tout son cœur.

« Pourquoi, dit-il enfin, vous être chargée de ce petit enfant qui ne vous est de rien, au lieu de le laisser chez nous?

— Parce que je l'aime », fit Martine au milieu d'un gros sanglot.

Jacques n'oublia jamais ce sanglot et le regard profond qui avaient accompagné ces mots : « Parce que je l'aime », et il n'eut pas même la pensée de dire à la jeune fille ce que des gens raisonnables lui eussent sans doute dit, que c'était là un amour mal entendu, qu'Alexandre aurait été mille fois plus heureux à la ferme qu'auprès d'une créature sans position et sans ressource.

Cependant Jacques et sa compagne s'étaient remis en marche, le premier encore chargé de l'enfant qui venait de se réveiller en gazouillant comme gazouillaient les oiseaux dans les arbres du chemin.

« Tout de même, reprit le canonnier, il n'est pas vilain ce petit, et

je l'avais mal regardé ; il lui faudrait seulement un peu plus de graisse sur les os.

— Oh! il a déjà repris : votre mère m'a montré la manière de le soigner ; auparavant je n'avais pas d'expérience.... J'espère que je trouverai partout de bon lait....

— Je l'espère aussi. Pouvez-vous me confier le nom des parents de ce petit garçon ?

— Je ne l'ai jamais su ; mon père disait que c'étaient des étrangers, des nobles riches, sans vouloir m'en apprendre davantage à propos de ces malheureux.

— Ah ! repartit Jacques d'un air soucieux, ce serait chose malaisée de retrouver une famille sur des données semblables. Mais nous voici au bord de l'eau, le coche est déjà arrêté au milieu de la rivière, et le père Brochet vient à nous dans son bachot. Je vais vous souhaiter un heureux voyage, Martine. Bonjour, père Brochet. »

Ces derniers mots s'adressaient à un homme vêtu en batelier, qui accostait la berge où Jacques et sa compagne l'attendaient.

Le père Brochet, âgé d'environ soixante ans, était ridé, tanné, d'une maigreur improbable et d'une taille très élevée.

« Heu, heu ! » fit-il tandis que ses petits yeux bleus, perçants et brillants, dévisageaient Martine.

Enfin, détournant ses regards, le père Brochet murmura : « Heu, déguisée, compris, embarque. Toi, va-t'en, mon garçon, et vite ; des gens là-bas s'étonneraient voir soldat ici. »

Jacques sentit la sagesse de ces brefs avis. Son uniforme pouvait, en effet, attirer l'attention sur les fugitifs. Il partit donc après avoir crié : « Adieu, au revoir », et, le cœur très gros, la jeune fille répéta : « Adieu, au revoir, merci... ».

Ensuite, avec toutes sortes de ménagements, le père Brochet aida Martine à sauter dans le bachot, puis à s'asseoir commodément à l'arrière de ce bachot, que le patron accrocha bientôt aux flancs du coche d'eau ancré à une petite distance de la berge.

Ce coche d'eau était une longue barque, qui se relevait en deux roufs à l'avant et à l'arrière. Sur l'un des roufs il y avait la roue du gouvernail, sur l'autre une plate-forme entourée de bastingages. Des marchandises de toutes sortes encombraient le bateau. Celui-ci n'avait ni voile, ni avirons. La cabine du capitaine se trouvait dans le rouf de l'arrière, celle de l'avant servait aux passagers, lorsqu'il s'en présentait, mais cela n'arrivait plus bien souvent, car d'autres coches mieux aménagés faisaient aussi le même trajet depuis quelque temps.

A la fin du siècle dernier, de nombreux coches sillonnaient les rivières

et les canaux de notre pays. Tous étaient remorqués par des chevaux, qui suivaient les chemins de halage. De solides amarres allaient de l'avant du coche au licou du cheval ou des chevaux. Un conducteur surveillait l'attelage, et cahin-caha, descendant au fil de l'eau, remontant le courant, s'ensablant parfois, parfois aussi, aux heures de tempête, heurtant les piles des ponts ou encore rompant ses amarres, le coche finissait généralement par arriver à destination avec plus ou moins de retard. Ces retards, s'ils les contrariaient, n'étonnaient jamais nos aïeux, que l'on eût fort surpris avec ce proverbe, destiné un jour à faire loi chez un grand peuple : *Time is money*.

Pour nos aïeux, le « temps » n'était jamais « monnaie », on le comptait peu; on n'avait jamais souci de rien finir. La construction d'un édifice durait un siècle; commencée dans un style, elle se terminait dans un autre. Il y eut la guerre de Cent Ans, celle de Trente Ans, etc. On mettait des années pour faire le tour du monde, des mois pour traverser l'Europe, des semaines pour parcourir la France. Les modes elles-mêmes ne changeaient pas durant un règne entier. Les filles se mariaient avec la robe de noce de leur mère sans même y changer la moindre petite chose.

.... En montant sur l'horizon, le soleil éclairait de ses rayons la rivière et les coteaux d'alentour, lorsque Jacques s'arrêta sur la pente boisée, pour considérer le paysage du côté du fleuve.

Le coche d'eau descendait le courant. Sur la berge un très gros homme tenait en main la bride d'un cheval très maigre. Le cheval remorquait lentement le bateau, sur le pont duquel on apercevait une longue silhouette : c'était le père Brochet qui manœuvrait la roue du gouvernail.

D'un rouf à l'autre, Martine allait et venait en berçant le petit Alexandre. L'enfant pleurait, mais ses cris s'apaisèrent peu à peu tandis que la jeune fille chantait une chanson bien connue. L'air très pur en apportait chaque parole aux oreilles de Jacques :

Madame à sa tour monte,
Mironton, mironton, mirontaine.
Madame à sa tour monte
Si haut qu'elle peut monter.
« Beau page, mon beau page,
Quelle nouvelle apportez ?
— La nouvelle que j'apporte
Des pleurs fera verser »,
Mironton, ton taine tonton.

Un peu ému, le canonnier demeura immobile sur le monticule où il

s'était arrêté, où il resta tant qu'il aperçut le bateau, tant qu'il entendit l'air populaire.

Bientôt le coche d'eau disparut derrière un rideau d'arbres à un coude de la rivière, et, de plus en plus affaiblie, la voix de la chanteuse fut enfin couverte par celle des oiseaux du voisinage. Alors Jacques reprit le chemin de la ferme Raimbaud.

Plus tard, au milieu du fracas de la guerre, quand le canon grondait aux alentours, et pendant que Jacques pointait sa pièce sur l'ennemi, le souvenir de cette matinée ensoleillée lui revint à l'esprit, et au moment même où le coup partit, il fredonna :

« Beau page, mon beau page,
Quelle nouvelle apportez?
— La nouvelle que j'apporte,
Des pleurs fera verser »,
Mironton....

Un autre servant interrompit le chanteur en s'écriant : « Es-tu donc fou, Raimbaud, de chanter en cet instant, et encore avec ton épaule en sang?

— Tiens, fit Jacques, je suis blessé, pas très fort, il me semble. Aïe! tout de même je crois que je ferai mieux de pointer avec le bras gauche. »

Un jeune capitaine d'artillerie entendit la conversation des deux canonniers, et le soir même, arrivant au rapport chez le général commandant le corps d'armée, après avoir parlé des officiers placés sous ses ordres, il ajouta :

« Mon général, l'un des servants de ma batterie mérite une mention toute spéciale; d'abord son tir a été très remarqué à cause de sa précision et de sa promptitude; puis, plus tard, blessé d'un éclat d'obus, et le bras droit brisé, ce canonnier n'en continua pas moins à pointer du bras gauche, tout en chantant, très juste ma foi, la chanson de Malbrough. Mon général, je me suis arrêté durant dix secondes au moins pour l'admirer et l'écouter.

— Le nom de ce brave, mon capitaine?

— Raimbaud, mon général, canonnier de première classe.

— Est-il bien noté?

— Parfaitement bien, mon général. Très sobre, jamais puni, toujours gai et serviable. Enrôlé volontaire depuis deux ans.

— A-t-il quelque peu d'instruction?

— Il sait lire et écrire tout au moins, car j'ai eu entre les mains un rapport très correctement rédigé par lui à propos d'une affaire concernant son service.

— Fort bien, il sera fait brigadier demain, et je le proposerai ensuite pour le grade de maréchal des logis. »

Cela se passait le 26 juin 1794 (8 messidor an II), le jour même de la bataille de Fleurus, qui nous donna la Belgique. Le général se nommait Jourdan, et le capitaine Davout.





Zéphir coucha l'enfant à portée des mamelles.

CHAPITRE VII

SUR LE COCHE D'EAU

Depuis une vingtaine d'années le coche d'eau au père Brochet (ainsi disaient les riverains) remontait et descendait la Seine, non sans s'arrêter en maints endroits entre Bas-Meudon et Caudebec, entre Caudebec et Bas-Meudon.

En dehors du patron, l'équipage se composait uniquement d'un matelot factotum, aussi gros, courtaud et replet que Brochet était grand, maigre, efflanqué. Le matelot se nommait Zéphir : « Le nom me va, disait-il, comme iraient des manchettes en dentelle aux bêtes soyeuses qui grognent en bas ».

Lorsqu'il parlait de la sorte, Zéphir riait aux éclats, tandis que ses mentons sautaient sur sa poitrine, et Brochet souriait en montrant une double rangée de dents énormes ; il devait à cette étrange mâchoire le surnom qui avait fait oublier l'autre reçu au baptême.

Les braves mariniers se montrèrent paternellement bons pour les deux passagers fortuits ;... d'abord ils les tinrent cachés, puis ils leur four-

nirent tout ce que des moyens plus restreints chaque jour leur permettaient de se procurer.

Enfin, lorsqu'on dut songer à la séparation, Martin ouvrit timidement un petit sac de cuir en disant :

« Mes chers amis, acceptez aujourd'hui ces assignats et ces louis d'or, présent de dame Raimbaud. »

Mais Brochet interrompit la jeune fille en s'écriant d'un air indigné : « Heu, heu, quelle idée, jamais !... heu ! »

Et Zéphir reprit : « Oui, quelle idée, ma pauvre petite ! Les honnêtes gens ne doivent-ils pas s'entr'aider ? D'ailleurs tu ne nous as rien coûté, car tu ne manges pas plus qu'un moineau.

— Mais Alex, mais la chèvre ?

— Allons donc ! Alex tette, et la bique paît l'herbe des berges.... Et si tant seulement on pouvait rester tous ici, on ne se plaindrait de rien.... Ah ! combien nous nous ennuierons de vous quand vous ne serez plus là !... est-ce pas, Brochet ? »

Tristement Brochet répliqua : « Heu, heu, chagrin ».

Alors un bel enfant, qui marchait en s'aidant du cabestan, répéta : « Heu, heu », de sa voix aiguë et claire.

Cela fit rire les deux hommes, tandis que Martine enlevait dans ses bras le petit impertinent, qu'elle couvrit ensuite de baisers.

A cet instant, personne n'eût identifié avec le chétif enfant embarqué six mois auparavant ce beau garçon, image de la force gracieuse et de la beauté physique.

La cure était due à une bonne nourrice, mais surtout à Zéphir, qui avait acheté la susdite nourrice.

Peu de temps après son arrivée sur le coche, voyant le malheureux orphelin dépérir et geindre, Zéphir pensa :

« Martine aura beau veiller, peiner, donner un tas de choses à boire au misérable poupon, celui-ci n'en mourra pas moins, car il pleure le lait de sa mère, sûr et certain. On le mettrait bien en nourrice dans l'un des villages où l'on passe, mais faudrait répondre à un tas de questions, et finalement ça pourrait très mal tourner. »

Le jour même, le coche mouillant à Pont-de-l'Arche, un berger s'embarqua avec un troupeau de chèvres qu'il allait vendre au marché de Rouen. L'une des chèvres ne cessait de bêler et refusait même de manger, parce que, disait son conducteur, « j'avons vendu ses biquets pas plus tard qu'hier, et pour lors le lait la travaille ».

Zéphir entendit et réfléchit, puis il eut une idée, ensuite il entrava la chèvre, dont il entoura les cornes d'un chiffon, et, sans prononcer une parole, il emporta le petit Alexandre qui, justement, était occupé à

pousser les hauts cris pendant que Martine essayait de lui entonner un peu de bouillie. Tout en se frayant un passage au milieu du troupeau qui encombrait le coche, Zéphir murmurait : « Si ça ne réussit pas, il sera enterré avant trois jours, et c'est peut-être un bonheur, vu ce qui l'attend. Enfin, tout de même, j'en aurai le cœur net, faut seulement qu'il veuille, que la bique veuille, ensuite que le berger veuille itou. »

Monologuant de la sorte et suivi de Martine, le gros homme coucha d'abord le petit Alexandre à portée des mamelles gonflées. Madame la chèvre commença par bêler en se débattant. Bientôt elle se décida à flairer l'intrus qui, arrêtant ses cris, ouvrait déjà la bouche. Alors, en un clin d'œil, l'animal s'apaisa, tandis que, saisissant la mamelle pendante, deux lèvres avides se mirent à téter voracement. A ce spectacle, Zéphir s'écria :

« Eh! ma fine, fallait pas y mettre tant de façons. Vois donc, Martine, maintenant que le poupon a plus soif, il s'endort comme un bienheureux... et la bonne bête demeure coite sans remuer, crainte de le réveiller. Ah! je te réponds qu'y sont contents l'un de l'autre; ils ne demandaient qu'à s'entendre. »

En effet, dès ce moment tous deux s'entendirent à merveille et le pacte se trouva conclu entre la chèvre et le chevreau à deux pattes.

Peu à peu on enleva des entraves reconnues inutiles, l'instinct de Biquette lui ayant enseigné la façon de ne jamais heurter son pseudo-biquet.

Moyennant finance, le berger consentit à vendre au père Brochet la nourrice improvisée, puis, durant six mois que dura l'allaitement, nourrice et nourrisson ne se quittèrent qu'avec des bêlements ou des larmes. L'un dormait dans les pattes de l'autre, sous un petit hangar fermé. Le seul inconvénient fut que le premier s'obstina longtemps à courir à quatre pattes derrière « sa nounou » et à faire « bééé ! » quand il voulait téter. Il n'en apprit pas moins à parler aux humains. A deux ans ou environ, puisqu'on ne savait qu'approximativement son âge, c'était le plus bel enfant du monde ; les bateliers l'admiraient et l'aimaient presque autant que le faisait Martine.

Pour celle-ci, les derniers six mois passèrent comme passe un heureux temps, très vite, en laissant des regrets après lui.

La jeune fille avait repris les habits de son sexe ; elle oubliait ses inquiétudes et les heures sombres ; elle rendait mille services à ses bons amis, qui eussent désiré la garder toujours ; mais le commerce allait très mal, la gêne commençait à se faire sentir, et souvent le coche restait en panne au milieu de la rivière, le patron n'ayant pas d'argent comptant pour payer les chevaux de halage.

Sur ces entrefaites, le 9 Thermidor mit fin au régime de la Terreur.

Quand cette délivrance fut connue aux pays riverains de la Seine, Zéphir, qui en rapporta la nouvelle sur le coche, ajouta : « Les prisons s'ouvrent, les guillotines sont démontées et un individu arrivant de Paris a dit comme ça : « Vrai de vrai, c'est les coquins qui tiendront la place des « braves gens en prison ».

— Heu! fit Brochet, sceptique par nature.

— Y a pas de heu! camarade, les affaires reprendront, et nous pourrons acheter une robe neuve à Martine et de jolis souliers au petit.

— Heu... heu!... affaires pour nous, non. »

Brochet voyait trop juste. Ensuite, et chaque jour davantage, voyageurs et marchands désertèrent la vieille carcasse à moitié désemparée, soit pour d'autres coches infiniment mieux aménagés, soit pour les diligences, dont la rapidité parut alors extraordinaire. Ces diligences, en moyenne, faisaient leurs trois lieues à l'heure et marchaient la nuit.

Désolée des privations que s'imposaient pour elle les deux bateliers, Martine prit la résolution de les quitter. Puisqu'on n'arrêtait plus les gens sans rime ni raison, elle irait chez dame Raimbaud qui, certainement, lui procurerait un emploi à la ferme ou ailleurs.

Une fois décidée, Martine attendit que le coche se fût rapproché de Paris. Alors elle demanda au père Brochet la permission de descendre à terre, pour aller rendre visite à la bonne fermière.

Brochet fit un heu, heu! affirmatif, puis il dit : « Laisse enfant, trop lourd, trop petit... ».

En regardant avec orgueil son fils adoptif, Martine pensait qu'il était bien pesant en effet, et trop petit pour faire le trajet à pied.

Alexandre, ou plutôt Alex, comme on l'appelait déjà, demeura donc sous la garde de Biquette et de Brochet ; Zéphir était en courses.

A mesure qu'elle approchait de Bas-Meudon, le cœur de Martine battait très fort.... Serait-elle la bienvenue? Et si on l'interrogeait à propos de ses capacités, oserait-elle répondre : « Je ne sais rien faire du tout, on ne m'a rien appris, ni couture, ni repassage, ni à lire, ni à compter.... Cependant j'ai bonne volonté, je suis robuste, et j'accepterai n'importe quelle condition, pourvu qu'on veuille me nourrir, ainsi qu'un malheureux orphelin que je n'abandonnerai jamais.... Dieu merci, pensait-elle encore, j'ai conservé l'argent que m'avait donné dame Raimbaud, il suffira à nous procurer des vêtements, des chaussures au moins pendant deux ans. »

La porte de la cour était grande ouverte ; à la chaîne les dogues aboyèrent comme autrefois, lorsque Martine franchit le seuil de la ferme. Dans la grande salle, moins nette par exemple, Gothon trempait la soupe destinée au repas de midi, tandis que Fanchon poursuivait une demi-

douzaine de poulets et de canards qui piaillaient autour de la table.

« Comment dame Raimbaud supportait-elle cela, même un seul instant ? » se disait Martine, de plus en plus étonnée du désordre qu'elle découvrait de-ci, de-là. Et tout haut : « Bonjour, Fanchon, bonjour, Gothon ; ne me reconnaissez-vous point?

— La citoyenne Martine, pas possible! s'écrièrent ensemble les deux servantes, qui cessèrent l'une de couper le pain, l'autre de chasser les volailles.

— C'est pourtant elle-même. Embrassez-moi et donnez-moi des nouvelles de votre maîtresse, je vous prie. »

En parlant, Martine allait de l'une à l'autre, et les embrassait sur les deux joues.

Gothon et Fanchon rendirent les baisers, puis, la mine allongée, saisissant chacune le coin de leur tablier, et en frottant leurs yeux respectifs :

« Oh! oh,... hi, hi... », firent-elles, puis elles sanglotèrent bruyamment....

« Mon Dieu, serait-elle morte?

— Oui, oui. La pauvre créature n'avait pour ainsi dire jamais ni bu ni mangé qu'à contre-cœur après le départ de Jacques pour l'armée de la guerre, et v'là-t-il pas que le mois dernier all' était au marché ous qu'un crieur a crié : « Grande victoire du général Jourdan à Fleurus, mort héroïque du sergent Raimbaud ». Pour lors, sans réfléchir que Jacques était point sergent, all'a feinté sur place. Ensuite elle a compris son erreur, mais le coup était porté et all' a décédé en appelant Jacques,... Jacques.... Auparavant elle parlait de vous avec amitié et également du petit. »

Gothon ajouta : « Et pire encore que tout, c'est que Gros-Bois il a affermé tout le bien à la défunte. Ah! servantes et valets y n'ont pas gagné au change, je t'en réponds, citoyenne Martine.

— Eh! tu sais, je te retiens pas, la Fanchon, si t'es point contente, toi non plus, la Gothon, et vot'paquet sera vite fait à toutes les deusses, je vous en réponds, pisque vous déchirez la réputation de vot' maître avec des vagabondes. »

C'était Gros-Bois qui parlait ainsi d'un air furibond. Entré sans être aperçu des trois femmes, il avait écouté leur conversation.

Les servantes baissèrent la tête, mais, fixant le grossier personnage, Martine repartit : « Je ne suis point une vagabonde, et vous le savez parfaitement, citoyen Gros-Bois.

— Vagabonde ou non, détale ou j'appelle les gendarmes, qui te demanderont où tu as pris le bijou que tu cachais si bien.... Ah! la citoyenne Raimbaud était trop bonne, trop crédule, tu lui faisais croire un tas de

mensonges;... moi, je n'étais pas dupe.... Tu entends, sauve-toi ou gare la prison!... D'abord je lâche les chiens.... »

Gros-Bois en voulait mortellement à Martine, et de sa propre méprise, et des quolibets dont ses camarades s'étaient plu à le cribler en apprenant la vérité de la bouche de Jacques, ce dernier ayant naguère jugé opportun de dire l'entière vérité à propos de la fille du geôlier de Saint-Lazare.

Gothon et Fanchon n'osèrent intervenir, non plus que les valets arrivés durant l'altercation;... tous craignaient la colère du nouveau tenancier, aussi dur et avare que la défunte et son fils s'étaient montrés généreux et indulgents. Tous regrettaient amèrement les anciens maîtres. Ah! pourquoi Jacques avait-il chagriné sa mère en s'enrôlant?

Cependant Martine avait quitté la salle sans prononcer une parole. Poursuivie par les injures que Gros-Bois continuait à lui lancer, elle traversa la cour, où les dogues, heureusement à la chaîne, aboyèrent de plus belle et firent mine de s'élancer. Une fois seule dans l'avenue, la malheureuse se laissa aller à sa douleur, pleurant sur dame Raimbaud, sur elle-même aussi.

Elle resta longtemps affaissée, livrée à un profond chagrin. Enfin, voyant le jour baisser, elle se hâta de reprendre la route du fleuve. Comme elle apercevait déjà l'eau à travers un rideau d'arbres, elle s'assit pour reprendre haleine, puis, regardant au hasard au-dessous d'elle, elle vit un homme traverser le chemin de halage. Alors, étouffant un cri et plus morte que vive, elle suivit des yeux cet individu en haillons, qui disparut sous l'auvent d'un cabaret situé à une petite distance.

La tête perdue, se croyant poursuivie, Martine prit sa course et gagna la rive, où elle trouva le petit bachot. En godillant tant bien que mal, elle parcourut les quelques brasses qui séparaient la berge du coche mouillé en pleine rivière.

« Qu'est-ce? qu'as-tu? » lui cria Zéphir en l'aidant à monter à bord, tandis que le père Brochet amarrait le bachot à l'arrière du coche.

Dès qu'elle eut repris haleine, Martine mit ses amis au courant de la mort de dame Raimbaud et de sa rencontre fortuite avec son père. « Il ne m'a pas vue, ajouta-t-elle, mais cachez-moi, emmenez-moi; j'ai peur, j'ai peur!... S'il nous découvre, il nous tuera....

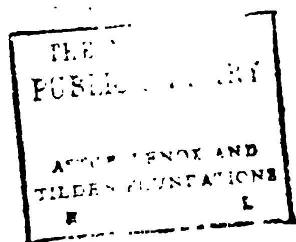
— Savoir, répliqua Zéphir; qu'il y vienne seulement et il verra!

— Heu! fit Brochet : pères ont autorité,... faut partir.

— Certainement, reprit Zéphir; d'ailleurs ça ne va pas mieux ici qu'autre part. Arrivés sur lest, nous nous en irons de même.... Martine, ma fille, cache-toi sous le rouf jusqu'à la nuit. A l'aube nous nous remettrons en route.



Martine se retira.


THE
PUBLIC
RY
AND
TILDEN
ATIONS

— Auras-tu argent pour cheval?

— Sois tranquille, Brochet, il y a de quoi payer les relais jusqu'à Caudebec. Ensuite, à la grâce de Dieu ! »

Martine l'interrompit : « Pour l'amour du ciel, s'écria-t-elle, prenez tout ce que j'ai, c'est bien peu, hélas!... Ah! je voudrais tant, tant vous aider!

— Je le sais, ma petite poulette, mais ça ne nous tirerait pas d'affaire. Non, pour moi, j'avalerais plutôt la gaffe, oui, je l'avalerais plutôt que de prendre ton argent.... Qué que tu dis de ça, toi, Brochet?

– Heu, heu! jamais, jamais!.... »

Martine pleurait à chaudes larmes. Très ému du chagrin de « Mam », le petit Alex se dressa contre la pauvre fille, et, l'attirant par le cou, il baisa ses joues et ses yeux, puis, comme les larmes coulaient toujours, d'une mèche de ses cheveux d'or il essuya le visage de « Mam ».

Les deux mariniers se détournèrent, craignant de montrer qu'ils pleuraient aussi. Intérieurement ils maudissaient leur misère qui les allait séparer de ces enfants. Cependant ils ne les quitteraient pas sans avoir assuré le sort de l'un et de l'autre, le mieux ou le moins mal possible.





Une rustique carriole emmena la jeune fille.

CHAPITRE VIII

CHEZ LES VATTEVILLE

..... Le coche était de nouveau mouillé en aval de Caudebec, dans une anse très sûre, à l'abri des violences du flot, si dangereux en amont de ce bourg, quand, au renversement d'une grande marée, le courant de la Seine se rencontre avec le flux de la mer pour former une barre formidable.

Une grande résolution avait été prise. Brochet et Zéphir s'étaient engagés, l'un comme pilote, l'autre comme matelot, sur un coche d'eau tout neuf, dont ils connaissaient le capitaine et qui faisait le service entre Caen et l'embouchure de l'Orne.

Mais, avant de se mettre à leur nouveau métier, Zéphir et Brochet s'étaient fait raconter par Martine le peu que celle-ci connaissait à propos de sa famille, originaire d'Yport. Martine se rappelait que sa mère parlait quelquefois d'une sœur, mariée à un pêcheur d'Yport, qui se nommait Cyprien Vatteville.

Partant sur d'aussi vagues indications, Zéphir avait emprunté le bidet d'un fermier, puis, enfourchant ce bidet, il s'était rendu de Caudebec à Yport. Après quatre jours d'absence, de nouveau à bord du vieux coche, il causait de son voyage avec le camarade, ou plutôt il parlait, et le cama-

rade écoutait, tandis que, descendus à terre, Martine, Biquette et Alex couraient le long des berges, alors en pleine floraison printanière.

« Vois-tu, Brochet, disait Zéphir, je voudrais que ce fût chose terminée, parce que ça me fait trop de peine.

— Enfin....

— Enfin, je m'ai départi, et après avoir couché à Montivilliers, j'ai arrivé d'une traite, c'est-à-dire en laissant souffler le bidet une heure à Criquetot. Et jusqu'à Yport, je te réponds que les chemins ressemblent au lit de la rivière desséchée, et aussi que Cyprien Vatteville ressemble à un vieux chien de mer. Pourtant nous nous sommes entendus après un petit moment où il voulait pas du tout ce que je voulais.

— Brave homme, Cyprien?

— Les voisins en disent pas de mal, je les ai questionnés, il est pêcheur de son métier et maire d'Yport. On l'aurait pas nommé maire s'il était malhonnête, pas vrai?

— Heu, heu! fit Brochet toujours sceptique.

— D'ailleurs nous n'avons guère de choix, et Martine est assez intelligente pour ne point se laisser maltraiter. Je te dirai encore que Cyprien Vatteville a une femme qui a l'air d'être malade et très douce, et un gars que j'ai point vu parce qu'il était à la mer. Pour finir, je te dirai aussi que j'ai baillé ma foi de payer aux Vatteville vingt-quatre petits écus par an, tant que Martine, le petit et la bique, par-dessus le marché, habiteront avec eux et qu'ils ne se plaindront pas.

— Comment se plaindre, à qui?

— A nous, parbleu!

— Et de quelle façon, au loin?

— Ventre de carpe! par lettre.

— Martine sait ni lire ni écrire. »

Zéphir se gratta l'oreille d'un air désolé. « Ah! reprit-il, c'est vrai, mais toi tu écris et Martine trouvera bien quelqu'un pour écrire à sa place. Nous aurons ainsi des nouvelles, pas vrai? et peut-être toi ou moi irons-nous voir ce qu'elle devient.

— Chagrin, fit Brochet d'un air accablé, chagrin, laisse-moi seul. »

Zéphir obéit en soupirant. Lui aussi, il avait beaucoup de chagrin. Depuis la mort de ses parents, survenue quand il était tout petit, il ne se rappelait pas avoir eu le cœur aussi gros. Bientôt il prit le bachot pour aller apprendre « tout ça » à Martine.

Cependant, accoudé sur la rambade du rouf, Brochet suivait le courant du regard.

De temps en temps, un papillon effleurait l'eau du bout de l'aile, une fine poussière brillait à la surface du fleuve. Le soleil illuminait le paysage,

les oiseaux se pourchassaient sur les arbrisseaux des berges, quelques pêcheurs passaient en chantant.

Par ce temps radieux qui mettait toute la nature en fête, Brochet éprouvait une sorte d'agonie, et sans qu'il s'en rendît bien compte, le contraste entre la joie du dehors et sa peine intérieure augmentait encore l'amertume de ses pensées.

Jamais il n'avait fait de mal à personne, au contraire, il s'était montré pitoyable à plus pauvre que lui, il avait peiné, travaillé sur ce misérable coche dont il aimait chaque planche. Après avoir perdu femme et enfants, il s'était attaché à deux orphelins; maintenant il fallait quitter cette barque vendue comme bois à brûler. Martine et le cher petit s'en iraient bientôt au hasard. Aux pauvres gens tout était donc peine et misère !

Le jour baissait lorsque Zéphir et ses compagnons rentrèrent à bord, sans attirer l'attention de Brochet, toujours immobile, les yeux fixes, occupé à souffrir.

Le soleil disparut, la nouvelle lune se coucha derrière la forêt de Maulevrier. Les uns après les autres, tous les bruits avaient déjà cessé; la nature dormait.... Alors peu à peu un grand apaisement se fit en l'âme du vieux marinier, qui murmura en regardant les belles étoiles brillantes reflétées par la rivière :

« Dieu! Dieu oublié,... tout remettre à Dieu.... »

Le jour suivant, Brochet quittait sans émotion apparente le pauvre vieux coche d'eau, acheté par les démolisseurs déjà armés de scies et de maillets.

Quant à Zéphir, il pleurait, et Martine sanglotait, malgré les efforts qu'elle faisait pour rester maîtresse de sa douleur.

Une rustique carriole emmena la jeune fille, les deux hommes, puis enfin Alex et Biquette, que, non sans peine on avait attachée à côté d'un coffre antique renfermant le modeste trousseau des deux orphelins.

Par des chemins détestables, au pas d'un cheval hors d'âge, on n'atteignit que le soir le gros bourg de Bolbec, où bêtes et gens soupèrent et couchèrent dans une modeste auberge.

Le lendemain, dès l'aube, après de tristes adieux, Brochet se sauva en courant; ensuite, le cheval de nouveau attelé, Biquette de nouveau attachée au fond de la charrette, Alex aux bras de Martine, Zéphir assis en lapin, on se remit en route.

Au bout de la seconde étape, c'était Yport et l'inconnu pour les orphelins, dont les jeunes vies avaient déjà subi tant de vicissitudes.

Zéphir demeura vingt-quatre heures à Yport, et au moment de remonter seul en carriole, il dit à Cyprien Vatteville (le gros homme nourrissait de grandes illusions au sujet des capacités des officiers de l'état civil) :

« Citoyen maire, il n'est point besoin de te demander si tu sais lire et écrire, tu serais point maire si t'étais point lettré.

— Certes non, répliqua hardiment et sans rougir le maire d'Yport.

— Pour lors on t'adressera les choses destinées à ta nièce et tu lui expliqueras l'écriture, pas vrai ?

— J'y manquerai point.

— Je suis donc tranquille. » Puis se penchant, de la bouche à l'oreille, Zéphir ajouta :

« Vaut mieux cacher à ta nièce le petit arrangement, rapport aux vingt-quatre petits écus.

— Pourquoi donc ça?

— Elle est si bonne fille, si désintéressée, elle se chagrinerait, sûr et certain, si elle pensait que Brochet et moi nous nous privons p't-être ben pour elle.

— T'as raison, citoyen, sois donc en repos, je le lui dirai point. »

Cyprien Vatteville n'eut garde, en effet. Au contraire, il reprochait souvent à Martine d'être une charge, une bouche inutile qu'il nourrissait par charité. A Pâques, lorsque arrivait, par une voie ou l'autre, un paquet contenant un habit neuf pour sa nièce et un autre pour le petit Alex, Cyprien dérobait toujours quelques morceaux dont il pouvait se servir lui-même. Après quoi, il offrait le reste, « acheté, disait-il, de ma belle argent, et en ce temps d'assignats, l'argent elle est pourtant rare ; aussi je compte que tu me rendras tout ça en travail, petite féniante ».

Quand arrivait une lettre, Vatteville n'en prenait pas souci et pour cause, mais il la brûlait, non sans empocher l'argent, qu'il regardait comme son dû, et aussi parfois un ou deux petits écus enveloppés dans un papier où on lisait : Étrennes de Martine et d'Alex.

Les deux mariniers s'étonnaient ensuite de ne pas recevoir autre chose qu'un bref accusé de réception. Ils étaient loin de s'imaginer que pour cela même le maire d'Yport attendait le passage de quelque voyageur, chose assez rare en ces jours-là. Car, ne se sentant pas très blanc, le maire susdit n'osait se fier aux « lettrés » de la commune, qui eussent pu bavarder. D'ailleurs ces lettrés étaient au nombre de trois ; encore n'habitaient-ils pas le village même.

En agissant ainsi, Cyprien avait beau jeu, car les objets invariablement adressés à M. le maire d'Yport arrivaient à la masure décorée du nom pompeux de mairie.

Tant qu'ils vécurent, Brochet et Zéphir espérèrent toujours qu'une heureuse chance leur permettrait de se rendre à Yport ; mais cette chance ne se produisit pas, et de mois en mois, d'année en année, ils remirent leur voyage. Cependant, piécette à piécette, sol à sol, ils économisaient,

ils se privaient afin de payer régulièrement la somme convenue avec M. le maire, et aussi afin d'augmenter le contenu d'une vieille petite cassette, épave ramassée sur le sable un jour que Zéphir pêchait des coques.

Quelques années ont passé, des gouvernements ont changé, des guerres terribles ont éclaté, et une paix qui semble établie sur des bases solides vient d'être signée, lorsque nous retrouvons Martine, assise auprès d'une malade, au fond d'une grande salle basse et sombre. Malgré une scrupuleuse propreté, le sol dallé en grossières ardoises inégales, le plafond aux vieilles poutres irrégulières, l'unique fenêtre aux vitres verdâtres, bosselées, donnent à la chambre un aspect des plus lugubres par cette fin de journée où les rafales de vent d'ouest ébranlent les toits et les murailles des maisons cependant fort basses qui bordaient alors l'unique rue d'Yport.

Ce village, même de nos jours, n'est point ce que son nom ferait supposer, un port, ni même une anse ; il ne rappelle en rien d'autres plages voisines, également bordées de hautes falaises qui parfois s'abaissent en de larges vallées (on dit *valleuses* en Normandie). Là, des hameaux deviennent l'un après l'autre des bains de mer peut-être trop fashionables avec de très nombreuses villas, des hôtels, des casinos, etc.

En arrière, un bois qui fut naguère une forêt ; en avant, une longue et très étroite coulée qui aboutit à un petit havre ouvert dans lequel, par certains vents, les lames atteignent une hauteur prodigieuse.

A droite et à gauche, deux immenses falaises, qui semblent avoir été taillées à pic protègent quelque peu la coulée et le havre des vents d'amont, mais ces murailles naturelles enlèvent aussi beaucoup de lumière à l'étroite valleuse, où le soleil se couche plus tôt et se lève plus tard qu'ailleurs, où les belles journées sont courtes, où les tempêtes s'engouffrent avec des cris sinistres.

Cependant ceux qui aiment la vraie mer trouvent à Yport un charme particulier. Et puis les marins de ce village constituent une race à part, hardie, audacieuse, dévouée entre toutes.

Ainsi que nombre de cimetières bretons, celui d'Yport renferme bien des pierres commémoratives de marins disparus à la mer, victimes de leur dévouement.

Lorsque la tempête hurle, quand les vagues lèchent les flancs des falaises, si une barque est aperçue en perdition au large, tandis que les gens des havres voisins réfléchissent, discutent s'ils iront, s'ils pourront, sans se briser, traverser ces lames échevelées, eux, les Yportais, sont déjà partis.

Depuis l'établissement des canots de sauvetage, l'équipage de celui

d'Yport a été l'un des plus utiles. A la dernière assemblée générale de la société, notre cœur battit très fort en entendant vanter le dévouement du patron Vatinel et de ses compagnons, et en voyant le premier s'avancer très heureux, très fier, quoique bien intimidé, pour recevoir sa médaille d'or. Bientôt la joie étouffant l'embarras, il fit deux pas sur l'estrade où se trouvaient des amiraux, des généraux, une foule d'officiers, et alors, toute sa bonne figure hâlée s'éclairant dans un sourire, le digne homme cria : « Vive la marine ! »

En regardant les autres personnes invitées à cette réunion, il me parut que plusieurs avaient comme les yeux pleins de larmes. C'était là une saine émotion telle que les Parisiens n'en éprouvent pas assez et dont le souvenir reste très doux.

Mais revenons à la maison des Vatteville. Dans la pièce sombre il y avait encore un garçon d'environ dix ans et un autre plus âgé ; tous deux tournaient le dos à la cheminée où brûlaient, en fumant, des débris de planches goudronnées, et tous deux mordaient à même une miche de pain noir. Seulement, tandis que les yeux de l'aîné s'en allaient tristement au fond de la chambre, ceux du cadet avaient une expression irritée.

« Martine, murmurait une voix très faible et très douce, un peu chantante, comme les voix normandes, Martine, tu as été une bonne fille et je veux te dire quelque chose. » Et plus bas : « Il n'est point là, tu es sûre qu'il ne peut nous entendre ?

— Il chasse au guillemot. Mais ne vous agitez pas, buvez un peu de bouillon, tandis que je soulèverai l'oreiller, prenez la tasse, puis essayez de dormir. »

La malade saisit la tasse de ses mains débiles : « Ah ! que c'est bon, dit-elle.... J'ai jamais rien bu de meilleur ». Ensuite, d'un air effrayé : « Qu'est-ce qu'il dira s'il s'aperçoit que tu as mis la poule au pot pour moi ?

— Tante, ne vous émouvez donc pas de la sorte....

— J'ai si grand'frayeur de lui, Martine !

— Le bouillon ne vient pas d'ici, mais du manoir de Grainval. M. Jean l'a donné à Noël pour vous.

— M. Jean est bon.

— Ne l'avez-vous point nourri de votre lait ?

— Il est loin d'être heureux, Martine, parce qu'il n'aime pas sa vie. il se périt d'ennui à Grainval. »

En baissant tristement la tête, Martine répliqua :

« Qui donc est heureux, tante ?

— Tu ne te plains pas souvent, malgré tout.

— A quoi bon? Allons, dormez, au réveil il y aura encore du bouillon, et puis Noël a pêché une jolie sole pour votre souper.

— Cyprien sera fâché.

— Non, mère, reprit le jeune garçon qui s'était approché, non. répéta-t-il, car au moment où il partait en chasse j'arrivais de la mer et je lui ai dit que je vous réservais la sole. Et il a répondu : « Comme tu voudras ». Maintenant, dormez, je vais raccommoder les filets tandis qu'il fait encore jour.

— Et moi, je prends mon rouet. Alex jouera avec les bateaux de M. Jean. Tu entends, Alex, ne fais pas de bruit, tante a besoin de repos ».

Alex baissa affirmativement la tête, puis il s'en alla près de la fenêtre retrouver quelques jouets artistement sculptés.

La malade s'assoupit bientôt et l'on entendait sa respiration sifflante lorsque les rafales ne couvraient pas les autres bruits.

Le jour fit place au crépuscule. En silence, à la lueur de quelques menus fagots, Noël et Martine continuaient cependant leur travail, mais Alex s'agitait, soupirait, bâillait. Plusieurs fois il essaya de quitter la chambre ; mais ses tentatives furent toujours déjouées par Martine. Alors, les yeux attachés aux petits carreaux verdâtres et ruisselants d'eau, sa physionomie n'avait rien de plaisant.

Bientôt la porte de la rue grinça sur ses gonds rouillés, et, accompagnée d'une rafale humide, une chose informe pénétra dans la salle.

La porte soigneusement repoussée, l'arrivant se débarrassa d'une immense houppelande qui l'enveloppait des pieds à la tête, et l'on vit alors un homme très jeune qui dit d'une voix bien timbrée : « Bonjour, mes amis, comment va nourrice aujourd'hui? »

Jean de Grainval, ainsi s'appelait le nouveau venu, était fort grand, il avait une figure imberbe, des traits réguliers qui s'harmonisaient parfaitement les uns avec les autres, de grands yeux bruns au regard profond, une bouche correctement dessinée, des cheveux naturellement ondulés qui ne tombaient pas plus bas que le cou et couronnaient un front élevé. Mais une taille légèrement voûtée, des membres grêles, des joues caves, donnaient au jeune homme l'apparence d'une extrême délicatesse.

Noël et sa cousine ayant répondu au bonjour amical, Martine ajouta :

« Ma tante est moins oppressée, elle a bu avec plaisir la moitié de votre bon bouillon et un peu de vin. Remerciez M. le baron de ses envois. »

Jean inclina la tête sans répondre et Noël reprit :

« Votre père aura trouvé le temps long, lui qui déteste rester au logis.

— Aussi n'est-il point demeuré au logis, où je faisais mon possible

pour le retenir ; il l'a quitté dès le matin, malgré mes prédictions au sujet de la tempête prévue.

— La tempête, monsieur Jean ! rien ne l'annonçait avant le milieu du jour où elle est arrivée subitement.

— Tu sais, Noël, dit Martine, que M. Jean est à moitié sorcier. »

Avec un sourire qui illumina sa physionomie, Jean repartit :

« Il n'y a point de sorcier, j'observe et je réfléchis en regardant cette mer que je voudrais tant parcourir.... Eh bien, je n'aperçois plus Alex ; où est-il donc passé?

— Alex, Alex ! » répéta Martine à voix basse, car elle craignait de réveiller la malade.

Mais Alex ne répondit pas, et un courant d'air glacial arrivant par la porte entr'ouverte expliqua bientôt cette disparition.

Narguant la défense formelle de Martine, Alex s'était faufilé au dehors.

« Mon Dieu! fit la jeune fille, je parie que, malgré la bourrasque, il a couru au port, où les lames doivent être terribles. Ah! il me fait mourir d'inquiétude, et ces bohémiens du côté de Vaucottes qui passent pour des voleurs d'enfants!...

— Je vais le chercher, reprit Noël, qui déjà se dirigeait vers la porte.

— Oui, mon bon Noël, vas-y, prends la houppelande à M. Jean ; vous voulez bien, monsieur Jean?

— Certes. »

Mais en haussant les épaules et en riant d'un bon rire, Noël déclina l'offre et sortit à pas de loup.

Alors, après s'être assis sur un escabeau qu'il avait rapproché du rouet où la fileuse s'était remise à l'ouvrage, Jean dit très doucement :

« Vous pleurez trop, Martine, vous avez trop de soucis, trop de chagrins; vraiment, ma pauvre fille, votre existence n'est que peine et soucis.

— Monsieur Jean, rien ne me serait pénible si Alex était bon et docile. Ah! mon Dieu, mon Dieu, il se perd ici; conseillez-moi. Il n'était pas fait pour vivre au milieu de nous. Je l'aime, Dieu sait! Pourtant, si je trouvais un moyen de l'éloigner, de le confier à quelque bon maître de pension.... Le vieux magister de Fécamp dit que ce serait la seule chose à tenter; mais il faudrait de l'argent. »

Jean se tut. Quel conseil pouvait-il donner? Lui, fils d'un gentilhomme, n'était-il pas aussi pauvre que son ami Noël, et plus impuissant encore à sortir de cette inaction qui le minait sourdement? Sans le maltraiter, son père lui témoignait une constante froideur. Revenu de l'émigration quatre années auparavant pour retrouver son manoir à demi ruiné, ses terres morcelées, le baron de Grainval, se déclarant plus pauvre que Job,

se refusait et refusait à son fils les choses de première nécessité. A dix-huit ans, Jean n'avait d'autre occupation que de passer, comme son père, la moitié des journées à la chasse ou à la pêche.

Une instruction d'abord assez bien dirigée par sa mère (morte au moment de rentrer en France), et une bibliothèque demeurée intacte au manoir empêchèrent seules le jeune homme de mourir d'ennui; mais, ne rêvant que voyages, aventures sur mer, il se désespérait de ne pouvoir embrasser la carrière où nombre de ses ancêtres s'étaient illustrés. A toutes les demandes, à toutes les prières qu'il adressait au baron, celui-ci répliquait avec colère :

« Jamais, tu entends, jamais je ne te laisserai servir les hommes qui oppriment notre patrie. Quand le roi reviendra, et cela ne peut tarder, je te présenterai à la cour; alors tu obtiendras d'emblée le grade d'officier de vaisseau. N'a-t-on pas, chose inouïe, nommé d'emblée adjudant général un simple capitaine d'artillerie qui s'était, dit-on, signalé au siège de Toulon? »

Mais le roi ne revenait pas.... Au Directoire avait succédé le Consulat, puis le Consulat à vie, et l'on entrevoyait déjà l'ombre de la couronne impériale sur le front du jeune Consul toujours triomphant, dont l'épopée paraissait incroyable, surnaturelle même, à ceux qui la suivaient seulement de loin.

Le génie de l'homme destiné à relever l'Empire d'Occident atteignit son apogée durant la courte période de 1796 à 1802, qui vit réussir tant d'entreprises gigantesques, livrer tant de batailles épiques, éclore tant de conceptions grandioses. En ces jours les lieutenants se montrèrent dignes de leur chef. Les fautes des adversaires même semblèrent conspirer pour l'heureux général.

La première campagne d'Italie (1796-97) fut entamée dans les circonstances que l'on sait : troupes mal nourries, non vêtues, non payées, et néanmoins constamment victorieuses, à Arcole, à Mondovi, au pont de Lodi, à Rivoli, etc. Ces mêmes troupes poursuivirent encore l'armée autrichienne du prince Charles sur la route de Vienne jusqu'à Léoben.

L'expédition d'Égypte suivit (1798) : le manque de renforts, les maladies, enfin le mauvais état de notre marine de guerre (qui succomba à Aboukir) en causèrent l'insuccès définitif.

Mieux compris, le plan conçu par Bonaparte nous eût peut-être assuré l'empire absolu de l'Inde et des mers de l'Extrême Orient.

Après la campagne d'Égypte, le Consulat remplaça le Directoire, et le premier Consul se remit à la tête de l'armée d'Italie.

« A peine savait-on qu'il était en chemin », qu'il avait déjà franchi les Alpes avec son artillerie. Alors c'est Marengo, que suivent d'autres

victoires; alors c'est Moreau, le plus grand capitaine de la République, qui passe le Rhin et, de bataille en bataille, ouvre à son armée les portes de Vienne après la victoire de Hohenlinden.

Hohenlinden et Marengo décidèrent la paix de Lunéville, signée avec l'Empereur d'Autriche (1801). L'année suivante, le traité d'Amiens conclu avec l'Angleterre parut assurer à la France toutes ses récentes conquêtes, et au Consul (nommé Consul à vie, 1802) une renommée plus éclatante que la renommée d'Alexandre, de César et de Charlemagne.

Le pays entrevoyait une ère de prospérité durable, les églises se rouvraient, les émigrés rentraient chez eux, la guerre civile était apaisée, les lois de proscription abolies, la Banque de France créée, la fortune et l'épargne protégées par le grand livre de la dette publique, enfin l'ordre de la Légion d'honneur, proposé en récompense à tous les soldats et à tous les capitaines, mettait le comble à l'enthousiasme de l'armée pour ce général constamment vainqueur, dont rien n'avait encore terni la gloire sans précédent dans l'histoire moderne.





« Il faut nous entendre. »

CHAPITRE IX

OÙ LES JEUNES GENS MONTRENT DE LA TÊTE

Mais quittons ces sphères élevées pour ramener nos regards sur les personnages de notre histoire.

Noël était un garçon intelligent, naturellement très courageux et très droit; quoiqu'il fût de deux ans moins âgé que Martine, il devint son ami, et, grâce à cette amitié, la pauvre fille eut au moins quelques consolations.

En retour, Martine rendit de grands services à son cousin, auquel elle inspira l'envie de s'instruire et le désir de ne pas ressembler à ses camarades, la plupart fort grossiers, presque sauvages, vrais descendants de l'ancienne race normande, qui est la moins policée du monde, mais aussi la plus hardie, la plus résistante.

Au jour où la jeune fille arriva chez le maire d'Yport, Noël entrait dans sa quinzième année; c'était un grand et vigoureux enfant, que son père brutalisait et que sa mère, créature maladive et malmenée elle-même par un méchant mari, n'osait défendre. Mathilde, la *Maltide*, comme

on dit en Normandie, ne savait que pleurer ou gémir quand elle était loin de son tyran, en présence duquel elle baissait le front sans jamais répliquer. Noël ne résistait pas davantage, parce qu'il avait vite compris que sa résistance rendrait le sort de sa mère encore plus pénible, et il adorait cette mère souffrante et triste qui végétait sans se révolter. Ce fut à ce moment que Martine, Alex et la chèvre furent introduits au logis.

D'abord, craignant que Martine n'eût appris certaine transaction, Cyprien dissimula ses mauvais instincts et son aversion spontanée pour le petit étranger. Quant à la chèvre, cela lui parut une bonne acquisition: elle brouterait l'herbe et les pousses des haies, par conséquent elle ne coûterait rien; au contraire, son lait suffirait au premier déjeuner de la famille, puis elle aurait des chevreaux, qui se vendraient. Biquette fut donc acceptée et relativement bien traitée.... Il faut traiter doucement les bêtes à lait, si l'on ne veut pas tarir la source de ce lait.

L'oncle découvrit bientôt aussi le parti à tirer de sa nièce, qui de très bon cœur avait pris la direction du ménage. Seulement, elle nettoyait un peu trop : pourquoi laver le plancher, les ustensiles de cuisine, jusqu'aux vitres?... Jamais, de mémoire de Vatteville, on n'avait astiqué ces choses-là.... Enfin il fallait faire la part du feu, et puisque Martine se privait de sommeil pour agir de la sorte, on ne l'en pouvait quereller. Peu difficile d'ailleurs sur la nourriture, quand la pêche ne donnait pas, elle soupait de pain noir. Ah! si tant seulement il n'y avait pas ce petit Alex, plus vorace qu'un requin, et dont Martine s'occupait trop, le traitant comme un prince d'autrefois! Mais on mettrait Martine à la raison,... ce n'était qu'une fille après tout, et les filles sont faites pour servir les hommes.

Cependant, sur trois points, Vatteville ne mit pas Martine à la raison : c'était une fille très intelligente et elle savait que ses services payaient au delà son entretien et celui du petit Alex, et quoiqu'elle ignorât bien longtemps la générosité de ses amis les bateliers, elle se disait parfois : « N'importe quel métayer des environs me louerait sur l'heure, puisqu'ici je fais l'ouvrage de deux servantes sans me fatiguer ».

Un beau soir, Cyprien venait de rationner outre mesure l'appétit d'Alexandre, l'ayant aussi frappé sans aucun motif plausible.

Une fois seule avec le maire d'Yport : « Mon oncle, lui dit Martine, faut nous entendre. D'abord j'ai idée que je serai bientôt majeure, pas vrai?

— J'en sais rien, et je m'en moque.

— Cependant je voudrais connaître l'endroit où j'ai été baptisée.

— J'en ignore. Et puis, il n'y a plus d'églises; quant aux registres, je veux être pendu si je sais où l'on a mis celui de chez nous.

— Dans ce cas, rien ne prouve que vous soyez mon oncle. Par conséquent, je pourrais m'en aller, et vous n'auriez nul droit de me retenir en votre logis.

— Pas ma nièce ! mais chacun ici t'affirmerait que t'es la fille à défunte ma sœur Martine, qu'avait épousé Duclot, à Fécamp.

— A Fécamp! Alors j'ai donc été baptisée à Fécamp?

— Ai-je dit à Fécamp?

— Oui, mon oncle.

— Bon, ma langue aura tourné.... Enfin tu nies pas d'être ma nièce, et tu parles de me quitter, petite malheureuse, après tout ce que tu m'as déjà coûté !

— Allons donc, je gagne plus que mon pain chez vous, et plus que celui de l'enfant.

— Du tout, tu manges à toi seule tout ce que tu me rapportes; pour Alex, il est seulement une charge.

— Eh bien, vous en serez débarrassé lorsque vous m'aurez baillé le congé d'aller me louer à Fécamp, où mes maîtres accepteraient Alex par-dessus le marché, et l'on y perdrait point, dà! car je m'arrangerais pour gagner son pain avec le mien. »

Puis, voyant l'oncle blêmir de rage, la nièce ajouta :

« Oui, je me louerai dehors, à moins que nous nous accordions ensemble de bonne amitié. »

Le maire se retenait pour ne pas battre l'insolente. « Parle ! s'écria-t-il, dépêche-toi, que veux-tu obtenir, mauvaise coquine ?

— Je veux d'abord qu'Alex mange à sa faim et qu'il ne se couche pas sans souper, comme hier.

— Il avait mal répondu.

— S'il recommence, vous me le direz, et je..., oui, je gronderai le pauvre orphelin, sans doute né pour vivre dans des palais ; enfin, il ne sera pas privé du nécessaire tant que j'aurai bras et cœur pour travailler.

— Accordé ; es-tu contente?

— Jamais vous ne le frapperez?

— Jamais, foi de maire. De ton côté, tu me récompenseras en travail.

— Juste comme je fais depuis mon arrivée chez vous, pas plus, pas moins.

— Tu pourrais plus, il me semble.

— Non. Et puis il y a autre chose, et sans votre promesse au sujet de cette autre chose, je ne resterai pas chez vous, car je ne réclame que justice.

— Miséricorde! tu vas donc me rendre enragé en me demandant de l'argent? Eh! tu arrives bien... quand je suis ruiné, pillé.... Les assignats

m'ont mis la corde au cou,... il n'y a pas un liard au logis, et tu réclames de l'argent, misérable !... »

En disant cela, l'avare tremblait. Il croyait déjà voir Martine en possession du sac où il renfermait les écus envoyés par les mariniers. Non, plutôt mourir....

Loin de soupçonner les pensées de Cyprien, la jeune fille reprit :

« Écoutez donc et vous vous fâcherez ensuite, il en sera toujours temps. Je réclame une heure par soir pour Noël et moi, afin d'apprendre à lire et à écrire.

— A lire, à écrire ! » fit Cyprien ; il respirait, mais il s'étonnait. Quel besoin d'apprendre des choses pareilles ? Sans avoir jamais lu autre chose que les gros imprimés, il avait été nommé maire, et il dirigeait parfaitement la commune ; d'ailleurs les gens d'Yport n'étaient pas plus savants. Et tout haut :

« Qui donc vous enseignera?

— Le maître d'école de Fécamp, qui vient tous les jours de fête à sa métairie de Vaucottes.

— Pour rien ? Tu ne donneras pas d'argent à Césaire? »

Martine haussa les épaules, jugeant inutile d'expliquer à cet avare dépourvu de cœur que le brave magister ne réclamerait aucun salaire pour rendre service à Noël, qu'il aimait, l'ayant vu tout petit, et en même temps à la cousine de Noël.

Après avoir réfléchi un instant et pesé le pour et le contre, Cyprien repartit :

« Allons, c'est entendu, mais il ne faut pas que l'ouvrage en souffre.

— Tapez là et soyez tranquille, l'ouvrage marchera. »

Lorsque Noël apprit le résultat de cette conversation, il n'en pouvait croire ses oreilles, et il repartit :

« Faut qu'il y ait quelque chose que nous ignorons, sans quoi le père ne se serait point montré aussi accommodant. Ah ! tout de même. Martine, t'as eu grand courage de l'affronter de la sorte, moi j'aurais pas osé.

— Bah ! l'oncle est colère, mais peut-être point mauvais.

— Je ne dis pas qu'il soit mauvais....

— Nous avons toujours sa promesse, et puis, vois-tu, quand on sait bien tenir tête aux bêtes et aux gens, on est très fort. Ainsi quelquefois Biquette essaye de me corner, car elle n'aime et ne suit qu'Alex; eh bien, si je la regarde en face sans broncher, elle se détourne au lieu de foncer de mon côté.

— Martine, la première fois que le père voudra me frapper, j'essayerai de ton moyen et je lui dirai... quelque chose.

— Oui, mais faudra être dans ton droit et garder le respect. »

A quelque temps de là, Noël mit son projet à exécution. Étant à la mer avec son père, comme il faisait mauvais, la barre était très dure à maintenir en place, et deux ou trois fois un virement de bord manqua, parce que Noël ne put redresser à temps le gouvernail.

Cyprien se montra furieux, querella son fils, puis, lorsqu'ils arrivèrent à terre, les récriminations continuèrent de plus belle. Enfin, à bout d'arguments, le père allongea une tape formidable au garçon qui, pourtant, avait manœuvré de son mieux, sans répondre un mot aux injures paternelles.

Alors, très pâle, mais les yeux hardiment levés sur le visage courroucé du brutal :

« Mon père, dit Noël, avez-vous aperçu des voiles au large ?

— Rentrons, prends les filets, au lieu de dire des bêtises....

— C'est pas des bêtises.... L'une de ces voiles au moins est celle d'un corsaire qui court sur un anglais, j'en mettrais ma main au feu.

— Que nous fait cela ?

— Cela fait qu'au premier coup reçu de votre main je prendrai une barque, peut-être une des vôtres, et je m'en irai à l'aventure jusqu'à ce que je rencontre un corsaire. Le vieux pilote de Fécamp assure que ces gens sont en peine d'équipage,... ils m'embarqueront donc comme mousse,... c'est ce qui arrivera, si vous cognez encore. »

Tremblant de colère, Cyprien saisit un aviron, et s'avançant sur son fils, il leva le lourd morceau de bois. L'aviron toutefois ne s'abattit pas. Le père le rejeta à terre en criant : « Va-t'en ou je te tue ! »

Noël ne se fit pas répéter l'injonction.

Ensuite l'avenir donna raison à Martine. « Fallait tenir tête aux bêtes à cornes. » Cependant cette contrainte qu'il s'imposait eut pour effet de rendre Cyprien intérieurement mille fois pire et plus haineux vis-à-vis de Martine, dont il se servait pourtant comme d'une véritable esclave.

Son aversion provenait en premier lieu du tort qu'il faisait à la pauvre fille. Les méchants sont ainsi faits, ils détestent leurs victimes. En second lieu, devant sa nièce, il n'osait plus maltraiter sa femme autrement qu'en paroles. Enfin il soupçonnait Martine d'avoir inspiré à Noël l'esprit de rébellion.

Sur ces entrefaites il arriva au Havre une dénonciation à propos de marchandises anglaises débarquées en fraude à Yport. De l'enquête qui suivit, M. le maire d'Yport ne sortit pas très blanc. Les preuves palpables manquèrent et il ne fut pas traduit en justice; mais il perdit son écharpe, qu'obtint son ennemi particulier, Jérôme Valain, qui lisait très couramment. Le nouveau maire se gaussait volontiers de Vatteville avec ses

administrés, ce dont le maire révoqué éprouva un mortel déplaisir, et bientôt il se persuada faussement que nièce et fils avaient bavardé « sur les affaires de contrebande ».

Alors, mettant sa finesse de paysan normand au service de sa rancune, il devina que la meilleure vengeance consisterait à détacher Alex de Martine et de Noël. D'abord, à l'aide de caresses, de flatteries, de récompenses, il prit sur l'esprit de l'enfant une influence de plus en plus grande; ce fut, hélas! une très mauvaise influence;... il l'excitait secrètement à la désobéissance vis-à vis de sa mère adoptive et de Noël, en secret aussi il le poussait à refuser obstinément d'étudier des leçons que Martine s'efforçait de mettre à sa portée.

Né violent et emporté, mais avec un bon cœur, Alexandre n'était pas inaccessible aux réprimandes et aux raisonnements; il pleurait, il promettait de s'amender et ses caresses lui obtenaient vite le pardon qu'il n'implorait jamais en vain. Martine se disait alors :

« Les années venant, tout le mauvais s'en ira, et mon Alex deviendra ma joie et ma consolation. Un jour, si je retrouvais ses parents, je pourrais leur dire que j'ai élevé un brave garçon digne de son nom, de sa famille.... »

Que de larmes, que de prières, que de gâteries Martine employa tour à tour afin de corriger l'enfant ! Mais le tentateur avait à son service des moyens autrement puissants que ceux dont disposait sa nièce, sur laquelle il l'emportait toujours sans se démasquer.

En grandissant, les espérances de Martine s'envolèrent les unes après les autres, car, hélas! chez son fils adoptif les bons mouvements devinrent de plus en plus rares, tandis que les mauvais instincts se développaient tous les jours.

Lorsqu'il vit Alex capable de mentir et de dissimuler sans rougir, Cyprien l'utilisa pour de criminelles entreprises, et, malheureusement, Martine ne pouvait combattre un danger qu'elle ignorait. Noël était également à cent lieues de soupçonner la vérité. Cependant, trouvant un jour Alex caché dans une anfractuosité de la falaise et occupé à jouer avec une petite poignée de pièces blanches, de sous, de liards, Noël, très surpris, questionna l'enfant. Celui-ci raconta qu'il venait justement de ramasser ça sur le chemin de Vaucottes, le long d'une haie.

Étourdi comme sont généralement tous les enfants, Alex répondit ensuite à Martine que ce petit pécule provenait d'un voyageur qu'il avait conduit au manoir de Grainval pas plus tard que le jeudi de la semaine précédente.

C'étaient là des mensonges. On en eut vite la preuve, quoique Alex ne voulût jamais s'avouer en faute; au contraire, furieux d'avoir été démas-

qué, il menaça de quitter la maison pour suivre une bande de bohémiens alors de passage dans le pays.

Ce fut très peu de jours après la découverte de ce gros mensonge et durant cette soirée où la tempête faisait rage au dehors que le petit révolté quitta furtivement la salle où Martine, Noël et Jean de Grainval étaient réunis.





Alex disparut.

CHAPITRE X

NUIT DE TEMPÊTE

Pour Martine et Noël, la nuit entière s'écoula en de mortelles inquiétudes. Ils ne se couchèrent ni l'un ni l'autre, et alternativement ils sortaient afin d'épier le retour de l'enfant. Loin de s'apaiser, la tempête paraissait augmenter. A mer haute, les lames, déferlant avec un effroyable fracas, arrivaient jusqu'aux premières maisons d'Yport. Cyprien non plus ne rentrait pas : cela donnait un léger espoir aux deux jeunes gens. Le neveu était peut-être avec l'oncle; surpris par la tempête, ils s'étaient sans doute abrités sous la falaise, où il existait de nombreux trous que les plus grandes marées n'atteignaient jamais, mais dont on ne pouvait approcher qu'à basse mer. Au matin on serait à basse mer, alors les absents reviendraient ensemble.

Sans ajouter grand crédit à cette conjecture, Jean s'en revint à Grainval, parce qu'il craignait d'inquiéter son père s'il prolongeait davantage son absence.

Au manoir, Nice, la vieille servante qui veillait encore, semblait avoir perdu la tête. « Ah! s'écria-t-elle aussitôt qu'elle eut repoussé les verrous de la grosse porte d'entrée, ah! Jean, c'est la nuit des horreurs.... Votre

père, qui n'est pas au logis, a sûrement péri, oui péri, sûr et certain, foi d'honnête femme....

— Péri, que veux-tu dire? Explique-toi. Sais-tu seulement où est allé mon père?

— Non, il a départi en me disant : « Si je rentre point, faut point « m'attendre. Jean soupera des restes du dîner et toi des restes du « souper à Jean. J'ai tiré pour vous deux cruches de cidre que tu trou- « veras sur la table de la salle ». Oui, il a dit ça, monsieur le baron, et penser que c'est ses dernières paroles,... oh!... oh!... hi!... hi!... »

Là-dessus, ramenant son tablier devant ses yeux, Nice sanglota bruyamment, tandis que Jean s'en allait visiter chaque pièce du manoir, afin de constater l'absence de son père, absence dont il doutait d'abord, car fort souvent le baron de Grainval s'enfermait soit dans une pièce, soit dans une autre, sans répondre aux appels de Bérénice ou plutôt de Nice, car il y avait beau temps que les deux autres tiers du nom primitif de la vieille fille étaient ensevelis dans l'oubli.

On remarque parfois chez des paysans normands de ces noms étrangement prétentieux : Bérénice, Clorinde, César, Titus, Pulchérie. Ils les doivent sans doute à leurs parrains et marraines, qui eux-mêmes en avaient probablement été affublés par de belles dames, de beaux messieurs, châtelains du voisinage ; mais, par abréviation, de Pulchérie par exemple, on fait Chérie, de Bérénice on fait Nice.

A la grande surprise de Jean, aucune porte n'était fermée intérieurement, du baron de Grainval cependant, nul vestige, et lorsqu'il revint dans la grande cuisine, où l'on soupait d'ordinaire, Jean eut encore à essuyer les radotages de Nice.

« Sûr et certain que M. le baron aura été dévalisé par des malandrins,... vous savez, ces bohêmes qui perchent derrière Yport, y sont pas autre chose,... ou bien, durant ces nuits d'équinoxe, et nous y sommes, pour ainsi dire, les loups-garous et les sorcières parcourent les falaises, les goules sortent des cimetières....

— Oh! cria Jean, qui repoussa son siège et courut vers la fenêtre, dont il ouvrit les volets. Oh! répéta-t-il, entends-tu, Nice, c'est un appel. Voyons, es-tu folle? Laisse-moi ou bien je vais te faire mal. »

Nice s'imaginait que Jean avait entendu, qui sait? vu des goules, des loups-garous, que ceux-ci appelaient du dehors,... et serrant de ses doigts calleux le cou de son jeune maître sans l'écouter, probablement sans l'entendre, elle claquait des dents....

Arrivé au paroxysme de l'impatience, Jean s'arracha violemment à d'aussi étouffantes étreintes, et tandis que la vieille fille tombait à genoux, il reprenait sa houppelande, ses gros souliers ferrés, son bâton.

Quand ce fut fait : « Où est le fusil? pas celui de mon père, l'autre, et la poudre et les balles?

— Je..., je sais... pas.... A quoi bon songer... à des balles,... à de la poudre. Les sorciers ont point de..., de... corps.... Ah! Jean, ne les écoutez donc plus, fermez les volets, mettez les barres, puis nous réciterons un chapelet.... En entendant les saintes paroles, les goules s'envoleront au loin.

— Sotte! il n'y a ni sorciers, ni goules.... Écoute en mer, au large, le canon, deux coups à intervalles réguliers. Cela veut dire : « Navire en « détresse, demande du secours... ». Du secours ici, on n'en peut donner, mais, en tirant de la falaise quelques coups de fusil, si le bruit arrive jusqu'au bâtiment, ceux qui le montent comprendront peut-être qu'il est possible d'aborder sur la plage de Grainval, bien moins dangereuse qu'aucune autre des environs. »

Nice avait enfin repris l'usage de ses sens, et bientôt elle seconda efficacement son jeune maître.

« Les balles sont dans le coin de la cheminée, dit-elle, et voilà des bourres toutes prêtes. La poire est pleine, et cette espingole fait un bruit du diable quand on la charge double.... Allez, Jean, et que Dieu vous ramène avec les naufragés. Moi, je vas prier en vous attendant.

— Tu es une brave fille, conserve le feu allumé. Si mon père rentrait, tu lui apprendrais ce que j'ai cru devoir tenter. »

Cinq minutes après, Jean gravissait les flancs gazonnés de la falaise au pied de laquelle le vieux manoir avait été construit quelques centaines d'années auparavant.

Il ne pleuvait plus, mais le vent soufflait toujours en foudre. De grands nuages, chassés avec une extrême vitesse, tantôt masquaient, tantôt démasquaient la lune, alors à son troisième quartier. Répercutés par l'écho, les coups de canon se faisaient encore entendre environ tous les quarts d'heure.

Arrivé au sommet de la falaise, Jean s'approcha précipitamment du bord et essaya de distinguer quelque chose sur la mer qui grondait en dessous.

La lune éclairait suffisamment les vagues pour que leurs crêtes blanches fussent visibles et aussi les rochers noirs où les volutes se brisaient avec fracas; mais en mer, au large, rien absolument ne ressortait. Sans se lasser, en espaçant ses coups, Jean tira tant qu'il eut des projectiles et de la poudre. Parfois il croyait entendre des appels désespérés juste sous ses pieds. Impossible cependant d'aller s'assurer si cela était ou n'était pas une imagination, car les lames battaient encore les assises de la falaise.

Enfin une ligne blanche parut, annonçant le jour, et Jean s'engagea dans un sentier à peine frayé. Des chèvres seules eussent apprécié ce sentier, taillé à pic, mais qui abrégeait beaucoup le trajet du hameau à la plage de Grainval.

Au moment où il allait atteindre cette plage, que le jusant commençait à découvrir, quelle ne fut pas la surprise de Jean d'y apercevoir des ombres qui se dessinaient sur les parois blanches de la falaise!

Les naufragés auraient-ils gagné sains et saufs la plage hospitalière?... Non, cette hypothèse tombait d'elle-même puisqu'un nouveau coup de canon venait de retentir.

Ces gens arrivaient-ils à l'appel du bâtiment en détresse, soit d'Yport, soit de Grainval, par le rivage?

Non, car la mer battait encore les deux caps avancés sous lesquels il leur eût fallu passer.

Descendaient-ils des fermes ou des hameaux qui se trouvent disséminés sur les hauteurs?

Non, cela était inadmissible, puisque, sauf en doublant les deux caps, on ne pouvait accéder à la plage que par le sentier du haut duquel Jean surveillait la mer depuis plusieurs heures sans avoir rencontré un être humain.

Cependant ces personnes qu'on voyait se mouvoir, dont on commençait à entendre les voix irritées, ne tombaient pas du ciel. D'où venaient-elles donc, si ce n'était ni des hauteurs, ni des pays riverains?

Jean se posait ces diverses questions en descendant le sentier, afin d'atteindre le groupe qu'éclairaient les rayons rouges du soleil levant, un soleil qui, par parenthèse, présageait de nouvelles tempêtes.

Enfin, à une dizaine de toises du cap qui sépare le territoire de Grainval de celui d'Yport, l'attention de Jean fut tout à coup distraite par ce qu'il vit pour ainsi dire se dresser à ses côtés, un tout petit homme, ou du moins cela lui parut d'abord être un homme; ce n'était en réalité qu'un enfant revêtu d'une longue limousine dont l'extrémité laissait à découvert un très jeune visage.

« Alex, cria Jean, Alex, malheureux, d'où viens-tu? On s'inquiète de ton absence. Ah!... eh bien, arrête! où vas-tu?... Attends-moi, attends donc. »

Alex n'avait garde; au contraire, ayant rejeté la houppelande, il escaladait déjà non pas le sentier, mais les rochers presque à pic, avec l'agilité d'un chat sauvage.

Cependant, courant à sa suite, Jean le devança à un coude du sentier où le fugitif devait forcément passer pour gagner le sommet et la falaise.

Mais là, comme au jeu de saute-mouton, se faisant un point d'appui

des épaules de Jean, Alex franchit d'un seul bond l'obstacle et le coude. Après quoi, sans respirer, reprenant son ascension, il disparut subitement derrière un amas de ronces.

Tout abasourdi, Jean perdit quelques secondes; il allait cependant revenir à sa poursuite, lorsqu'il se sentit appréhender à bras-le-corps, et en un clin d'œil garrotté, puis transporté assez brutalement en bas, au milieu du groupe observé naguère, où il se vit en butte à d'assez mauvais traitements. On l'interpellait en même temps de plusieurs côtés à la fois, et il ne pouvait se faire écouter.

Rien n'étant éternel ici-bas, ceux qui vociféraient durent s'arrêter faute d'haleine, et Jean profita de ce répit. S'adressant donc à l'un de ses capteurs : « Énault, lui dit-il, ne me reconnais-tu point? Est-ce que nous n'avons pas souvent tendu les filets ensemble ? Voyons, conte-moi ce dont il s'agit et tâche d'être clair. »

Énault demeurait bouche bée. Maintenant il reconnaissait Jean, et au lieu de répondre, il murmurait en traînant les syllabes : « Ah! bé dame, monsieur Jean, c'est-il possible.... Jarnicoton, ça me fait de quoi, vrai de vrai.

— Que veux-tu dire? Explique-toi.

— Eh! que le fils d'un propriétaire qu'a été baron et noble, et un joli jeune homme, bien poli encore, soit une espèce de voleur,... pas tout à fait! je sais bien que les contrebandiers sont pas des voleurs, quoiqu'ils volent tout de même. Est-ce pas, brigadier? »

Le brigadier rentrait en scène après s'être éloigné un instant et il répliqua :

« Pour être des voleurs, c'est pas des voleurs, mais pour être des honnêtes citoyens, c'est pas des honnêtes citoyens. Voilà mon opinion, Énault, et pour lors, puisque celui-là est complice....

— Complice! s'écria Jean, complice de quoi?... J'ignorais même qu'on fît la contrebande par ici.

— Et, différentement, pourquoi est-ce que vous couriez à mettre vos jambes à votre cou, manière de parler, s'entend? »

Jean répliqua : « Les appels d'un navire en détresse m'avaient attiré hors ma maison, et je descendais le sentier quand j'ai aperçu Alexandre, le petit garçon de Cyprien Vatteville, d'Yport, disparu de chez ses parents, qui le cherchent depuis hier soir. C'est au moment où j'espérais saisir cet enfant que vos hommes m'ont garrotté.

— Cyprien Vatteville est fortement accusé d'avoir dirigé l'entreprise,... probablement que le petit servait de chien d'arrêt. En tout cas, on va vous remettre en liberté; seulement je vous demanderai de ne pas vous éloigner; excusez-moi si je dois remplir mon devoir.

— Certes, brigadier, je comprends cela, soyez donc tranquille : je resterai à portée jusqu'à ce que vous ne doutiez plus de mon innocence. »

De nouveau libre, Jean put se rendre un compte exact du lieu où il se trouvait. Il connaissait fort bien cet endroit, sorte de plate-forme qui précédait une espèce de couloir, large d'environ six ou huit pieds, ménagé par la nature entre deux roches énormes. A mer basse, il avait bien souvent inspecté les assises de ces roches où s'attachaient des coquillages de toutes sortes, mais il ignorait, et, sauf les contrebandiers, chacun ignorait dans le pays, qu'au fond du couloir il y eût une grotte où la mer n'arrivait jamais, et que cette grotte très spacieuse s'étendit assez loin sous la falaise. Un bloc de granit, des amas de varech, en masquaient l'entrée, et c'était au travers de ces amas de varech, toujours habilement replacés, que les contrebandiers se glissaient avec les denrées prohibées qu'ils venaient de débarquer sur la plage de Grainval, d'un abord plus facile qu'aucune autre des environs. Malgré cela, on la surveillait moins que les anses voisines, parce que l'on en croyait l'accès impossible, sauf par le sentier et aussi par les deux petits caps, qui étaient constamment gardés.

Sur ces entrefaites, deux hommes revinrent, en déclarant que le jeune brigand demeurait invisible, caché on ne savait où, et qu'aussi loin que la vue pouvait s'étendre il n'y avait pas un être humain sur la falaise.

« Bon, nous le repincerons », répondit le brigadier, qui ajouta : « Monsieur Jean, vous devez être curieux tout de même ; eh bien, je vous promets que vous ne regretterez pas d'avoir éprouvé un peu de désagrément. Suivez-moi donc, tandis que mes hommes guettent les hauteurs en attendant mon lieutenant, que j'ai envoyé querir à Fécamp. C'est lui qui décidera des mesures à prendre. »

Avant d'accompagner le brigadier, Jean jeta un dernier regard sur la mer, toujours démontée, où l'on n'apercevait aucune voile, aucune carcasse de navire.

Évidemment le bâtiment naguère en détresse avait péri, s'il ne s'était pas éloigné des côtes, car depuis le point du jour, c'est-à-dire depuis environ deux heures, on n'entendait plus ses coups de canon.

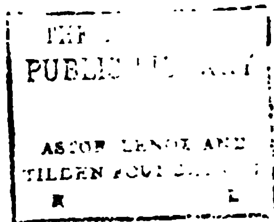
« Venez », disait le brigadier en entraînant le jeune homme par la main au travers des galets, de la terre et du varech repoussés çà et là.

En effet, Jean ne regretta plus le « petit désagrément » lorsqu'il eut franchi divers obstacles que les douaniers achevaient de démolir, et derrière lesquels, précédé du brigadier, il pénétra dans la « cache ».

C'était une grotte naturelle sans doute, mais agrandie par la main de l'homme. Des demi-colonnes fouillées à même les parois, une sorte d'autel avec quelques rudiments de sculpture, donnaient à penser qu'an-



Chacun interpellait Jean.



ciennement cela avait dû être un lieu consacré. A terre gisaient plusieurs individus solidement garrottés, à la face très brune, aux traits accentués, qui gardaient un silence farouche. Des torches fumeuses assujetties contre les murailles jetaient de rouges lueurs sur les prisonniers et en même temps sur quantité d'objets disparates, amoncelés de tous les côtés du vaste souterrain : ballots éventrés d'où sortaient des tapis, des châles, des étoffes tissés en Hindoustan, des fûts pleins de liqueurs des îles, des défenses d'éléphant et, en plus grand nombre, des caisses, des paquets, des barillets remplis de tabac et de cigares.

Lorsqu'il l'eut conduit auprès des choses si diverses que les douaniers arrangeaient symétriquement les unes sur les autres, le brigadier dit à Jean : « Tout ça arrivait d'outre-mer, faut pas être malin pour le deviner; mais quant à expliquer par où tout ça s'en allait, voilà une question à résoudre ».

Jean répliqua : « N'y aurait-il pas une seconde ouverture, qui aboutirait à quelque endroit éloigné et non surveillé?

— J'ai déjà sondé les murailles, voulez-vous que nous recommencions? Tenez, voici une hachette à vos pieds. »

Jean ramassa la hachette : « C'est une chose anglaise, fit-il; un nom gravé sur le manche l'indique clairement : « Sheffield. »

Puis les deux hommes frappèrent soigneusement les parois, en les examinant à la lueur d'une torche qu'avait décrochée un douanier.

Rien ne sonnait creux, rien ne donnait à penser qu'une ouverture existât autre part qu'à l'entrée du couloir.

« Avez-vous interrogé les prisonniers? ce sont sûrement des bohémiens ? demanda Jean après qu'on eut abandonné ces inutiles investigations.

— Oui, répliqua le brigadier, mais ils refusent de répondre. Ils paraissent en effet ne pas savoir parler français.

— En tout cas, ils ont des complices par ici, dont ils n'étaient sans doute que les instruments.

— Certes, puisque le petit garçon aux Vatteville les guidait tout à l'heure.

— Racontez-moi donc comment vous avez éventé la mèche?

— Je le veux bien; asseyons-nous d'abord sur ce tas de châles. Ah! quand j'ai passé à Paris il y a un peu plus de deux ans, de belles dames étaient bien fières lorsqu'elles se promenaient dans le jardin des Tuileries en portant des châles du même genre et qu'on appelait, j'ai jamais su pourquoi, des cache-mères.

— Cachemires, rectifia Jean, à cause du pays où ils sont fabriqués. Mais continuez.

— Eh bien, pour lors, hier, tandis que nous étions de corvée sur les hauteurs de Grainval, j'ai dit au caporal Enault :

« — Caporal, la mer monte; dès qu'elle battra la falaise, les gueux de « contrebandiers ne pourront plus débarquer, surtout que la tempête va « être salée ; alors nous ferons un somme jusqu'au jour, moi, toi et les « camarades. »

« Je m'endormais déjà d'un œil, et les camarades de deusses quand une ombre vint à passer devant l'ouverture de la cahute où nous reposions. Vite je me coulai dehors, et comme la lune éclairait justement les environs, je vis comme je vous vois le neveu à Cyprien Vatteville l'ancien maire, et il courait le long du chemin qui aboutit chez votre père.

« A minuit, je ne comprenais pas ce que l'enfant faisait loin de sa demeure, ni pourquoi, au lieu de rentrer à Yport, il s'en allait vers le manoir,... et c'est pas l'embarras, cette dernière chose, je ne la comprends pas encore.... Enfin, sans me préoccuper du jeune brigand, j'essayai encore de regarder vers la plage, sans rien y voir, car à ce moment la lune s'était cachée.... Et voilà que j'entends des pas, et voilà que le petit Alexandre repasse à environ dix toises, en traînant des choses qui raclaient la terre. Il s'engouffre dans le sentier, nous nous engouffrons derrière lui, et même que Thomas a failli tout perdre, parce qu'il a juré comme un diable d'enfer. »

Là-dessus, Thomas de s'écrier, en coupant la parole à son chef : « Brigadier, ma jambe était prise, et je me sentais enlacé par un long cordage ».

« Thomas se dégagea vite, et nous atteignîmes la plage, où le flot montant commençait à battre le pied des falaises. Du petit, plus la moindre trace ; la lune, qui avait reparu, ne le démasquait nulle part. Nous commencions même à croire que j'avais rêvé ou que le gamin s'était précipité dans la mer.

« Tout à coup, une, deux, trois pierres tombent à l'eau je ne sais d'où. Tandis que je regarde la place, juste au-dessus de notre tête une lumière brille et disparaît. Je crie : En avant, et tous nous nous élançons au milieu de l'écume, et tous sains et saufs nous escaladons la roche au couloir où vous nous avez vus d'abord. La plate-forme était déserte et noire comme l'entrée du couloir. Impossible aussi de redescendre sans être brisés par les lames qui commençaient même à nous attraper. « Dans « une heure nous serons tous écrabouillés », que je dis à mes hommes. Et eux me répondent : « Pour ça, vous avez raison, brigadier ».

« Une minute ne s'était pas écoulée que, derrière nous, nouvelle chute de pierres, puis une nouvelle lumière et une demi-douzaine d'individus foncent sur nous.

« Nos fusils mouillés ne partent pas, et pour nous défendre, rien que nos couteaux et nos mains, dont nous avons probablement joué adroitement, puisqu'avant l'arrivée du flot les coquins étaient terrassés, garrottés, et nous à l'abri dans la grotte, dont nous avions d'abord agrandi l'entrée.

« Nous trouvons l'endroit parfaitement éclairé par des torches fichées aux murailles. Alors nous essayons de faire causer les prisonniers ; ils se taisent et plus nous les houspillons, plus ils se taisent. Vous avez bien dit, ce sont des bohémiens, je les ai reconnus pour avoir visité leur camp près de Vattetot.

— Et le petit Alexandre?

— Ce méchant drôle fut découvert plus tard derrière un ballot où il se tenait caché, et, comme les bohémiens, il refusa de répondre un traître mot; menaces ou tapes, promesses ou caresses, rien ne l'ébranla.

« Thomas, qui le gardait à vue solidement garrotté, s'endormit malheureusement durant l'espace d'un quart d'heure à peine ; au réveil, plus d'enfant, rien que les cordes qui l'avaient attaché, coupées en différents endroits. Cependant les lames déferlaient toujours sous nos pieds ; je le crus noyé et je fus assez bête pour dire : « Malheureux bonhomme! » Eh bien, le scélérat s'était simplement jeté à l'eau, et là où de braves gens auraient péri, il avait trouvé moyen de passer, puisque je l'ai vu un instant après qui escaladait le sentier.

« Maintenant vous en savez autant que moi. En attendant le renfort que j'ai envoyé querir à Fécamp, sortons de ce lieu étouffant, où deux hommes resteront auprès des prisonniers. Excusez-moi si, de ma propre autorité, je n'ose vous rendre la liberté. »

Jean sourit et répliqua : « Remplissez votre devoir jusqu'au bout, et soyez sûr que je ne vous fausserai point compagnie ». Puis il suivit le brigadier sur la plage ,complètement découverte ; un douanier les y avait déjà précédés.

Le temps restait aussi mauvais, il pleuvait; le ciel était noir de grains, la mer soulevée, et toujours menaçante. Au milieu des lames vertes dont l'écume volait de tous côtés, on vit bientôt une petite barque, que les trois hommes regardèrent un instant, puis le brigadier, qui avait la vue très longue, s'écria :

« Je les distingue parfaitement, ils nagent avec vigueur; ils sont plusieurs, mais le jusant entraîne la barque sur la Roche aux Moules. Ah! mille noms! ils vont s'écrabouiller, et nous autres nous ne ferons donc rien pour eux? Si tant seulement on pouvait leur lancer une corde! »

Jean repartit : « Une corde, dites-vous?

— Oui, sûr et certain, quand je servais à l'État, j'ai vu lancer des grelins à des barques en perdition, toutefois lorsqu'on était en mesure de

lancer, alors ceux de la barque saisissaient le bout du grelin, que nous tirions ensuite à nous, et ça réussissait presque toujours.... Ici, impossible, faudrait être oiseau ou poisson, car nous sommes bien loin de la Roche aux Moules.

— Brigadier, je suis bon nageur, je tenterai l'aventure.

— Vous serez brisé avant d'arriver sur eux.

— A la grâce de Dieu! Hâtons-nous tandis qu'ils luttent encore; je le veux, qu'on aille chercher des cordes dans la grotte, tandis que je me dévêtirai. »

Les douaniers s'empressèrent d'obéir, et deux minutes ne s'étaient pas écoulées que, le corps entouré d'une corde, Jean nageait ou plutôt essayait de nager, pendant que, l'extrémité de cette corde aux mains, le brigadier se tenait prêt soit à la filer, soit à la tirer à lui.

Cependant, plusieurs fois renversé par des paquets d'eau, Jean se relevait toujours. Enfin les plus dures volutes étaient franchies, et l'on vit le jeune homme, tantôt ballotté au gré des lames monstrueuses, qui semblaient prêtes à l'engloutir en se brisant sur lui, tantôt presque entièrement découvert et nageant dans le vide.

De terre, le brigadier suivait les péripéties de cette bataille, et il disait à son camarade resté en arrière :

« Là, il est dessous, non, il remonte.... Ah! le voilà tout proche du Rocher aux Moules.... Seigneur Dieu! il est projeté sur la rive.... Ah! c'est fini.... Nom d'un chien! je donnerais..., qu'est-ce que je ne donnerais pas afin qu'il s'en tire!... Vois-tu, Thomas, les fils de nobles, ils vous ont du cœur au ventre, quoi qu'on en veuille conter.... Ah! ah!... il y est,... il y est,... larguons toujours.... Oui, le voilà grimpé sur la Roche Noire.... Ah! nom d'un marsouin, il lance le bout de la corde.... Tiens, il se rejette à l'eau,... il accoste la barque, il se hisse dedans, sûrement pour leur montrer l'endroit où l'échouage est possible.... La barque arrive.... Ah! quel paquet sur eux!... ah! bon, la voilà chavirée.... Maudite mer, t'en viens à tes fins.... Eh! je t'en empêcherai tout de même.... Thomas, prends la corde, j'y vas aussi, tant pis si je me noie avec les autres! »

Et d'un bond, ayant au préalable dépouillé quelques-uns de ses habits, le digne brigadier se précipitait à son tour dans les lames pour tenter de secourir ces malheureux que les flots repoussaient constamment au large.

Par bonheur, la mer baissait encore, et quelle que soit la tempête, les lames se brisent avec beaucoup moins de violence au jusant qu'au flot.

La lutte dura peu, autrement l'issue en eût été fatale à presque tous les naufragés. Enfin, la plupart blessés, les moins éclopés poussant les

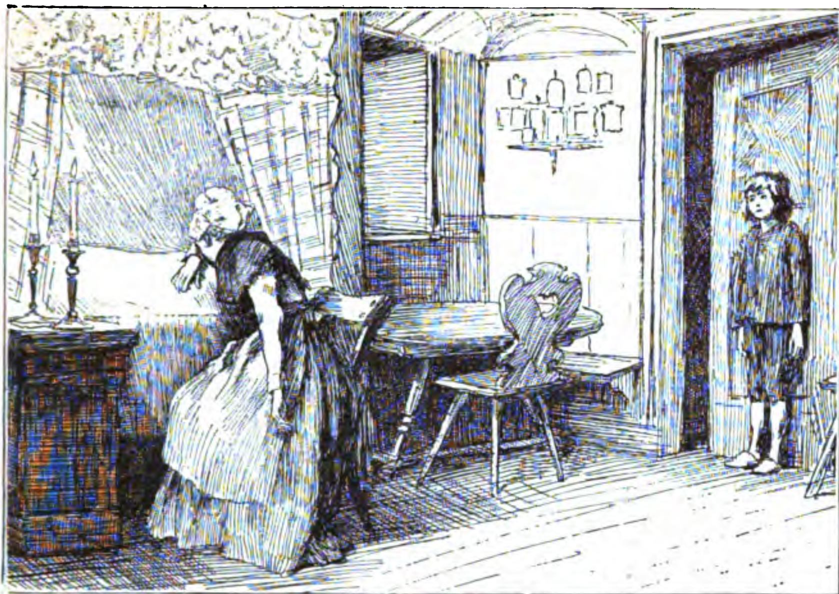
autres, avec l'aide des douaniers accourus à leur rencontre, sauveteurs et sauvés atteignirent la terre ferme.

En comptant le brigadier, ils étaient là une douzaine, dont plusieurs sans connaissance.

A l'instant même, descendant du sentier abrupt, quantité de gens envahissaient la plage.

C'était d'abord une escouade de douaniers avec un lieutenant, puis le commissaire de Fécamp, puis des paysans ou des pêcheurs habitants des hameaux voisins, qui, ayant rencontré l'escouade, accouraient en curieux « pour voir ». Le baron de Grainval et Cyprien marchaient côte à côte à l'instant où ils aperçurent deux des naufragés que les nouveaux venus considéraient en poussant des oh! et ah! Alors d'une seule voix le baron et le pêcheur s'écrièrent : « Jean! Noël!... » Et, chose étrange, au lieu d'imiter le gentilhomme qui s'était jeté à genoux près du corps inanimé de son fils, Cyprien se mit à courir, à sauter, à répéter des mots incompréhensibles. En agissant ainsi, il paraissait interpeller les bohémiens que des douaniers venaient d'amener sur la grève, entraves aux pieds et menottes aux mains.





Alex resta cloué sur la place.

CHAPITRE XI

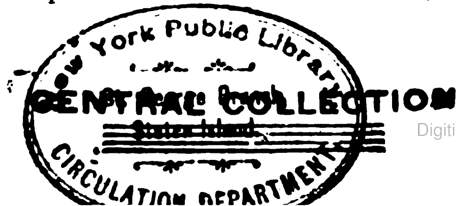
DE L'ÉTABLE A LA CHAMBRE MORTUAIRE

Dans la soirée toute la commune d'Yport, y compris les hameaux de Grainval et de Vattetot, semblait en ébullition ; sur le pas des chaumières, dans les cours vertes des fermes, on causait, on amplifiait, on dénaturait les événements de la journée et de la nuit précédentes.

Le maire était le plus loquace, et il disait à son adjoint : « Sûr et certain, citoyen Coquille, que ce brigand de Vatteville y faisait la contrebande, puis y recevait, y vendait tout cela très loin, au moyen de ses complices, qu'on ne connaît point encore, mais qu'on connaîtra, parce que le procureur il va s'amener du Havre avec la justice dès demain matin à cette fin de conduire l'enquête.

— Pour lors, citoyen maire, tu dis que Vatteville y commandait la bande des bohèmes ?

— Non, je dis point ça, les bohèmes, il les a embauchés pour un temps. Le chef des bohèmes, un qui comprend et parle le français, me l'a déclaré pas plus tard que tout à l'heure. Différentement, il paraît cer-



tain que ces bohèmes ils ignoraient même l'existence de la grotte avant leur arrivée au pays, puisqu'ils n'y avaient jamais mis corps ou âme auparavant. Alors, comment veux-tu qui z'auraient déjà fait métier de contrebande par nos côtes?

— Je ne veux rien du tout, citoyen maire....

— Si tu ne veux rien, écoute en silence. Donc les bohèmes ont trahi Cyprien. Cyprien, de son côté, jure que les bohèmes mentent; il jure aussi que si Noël, son fils, a pris une de ses barques, et la meilleure, c'était nullement par sa permission, mais pour aller secourir un navire qu'appelait au secours en tirant le canon.

— Ça, c'est vrai que toute la nuit on a entendu tirer du canon au large. Et Noël, quoi qu'il dit?

— Y dit rien du tout, vu qu'il est quasi mort au manoir de Grainval oùsqu'on l'a rapporté sur une civière avec le fils à M. le baron, quasi mort aussi pour s'être jeté à l'eau à cet effet de sauver la barque prête à se briser sur la Roche aux Moules.

— Comment M. Jean se trouvait-il sur la grève avec les douaniers?

— Je ne sais point, car je ne lui ai point demandé. D'ailleurs si je l'avais questionné, y m'aurait point répondu, puisque je viens de t'apprendre qu'il est quasi mort. Puis il y a un autre individu au manoir, et m'est avis que celui-là est le chef des voleurs : un grand, fort, bel homme, armé de pistolets, superbement vêtu. Une fois séchés, on a vu ses habits de beau drap avec des galons d'or, et si je te disais que ma mère grand, elle nous contait des histoires effrayantes ousque les chefs des voleurs étaient toujours couverts d'or et de bijoux, et voilà une preuve que tu ne nieras point.

— Je la dénie point. As-tu interrogé ce bel homme?

— Morgué, bé sûr, et il a répondu, après que j'ai eu décliné ma qualité : « Je parlerai à la justice. Jusque-là je te prie, citoyen maire, de « me laisser soigner ces malheureuses victimes de leur dévouement ». Comme je le houspillais un tantinet, ce malappris m'a secoué si rudement que je m'en ai tombé sur la grève mouillée; alors il a ajouté : « Je « te conseille de ne pas m'ennuyer, citoyen maire, et toi, brigadier. « fais-moi respecter, ou bien il t'en cuira. Vous saurez plus tard tous les « deux mon nom et ma profession ». Après, il a suivi les douaniers qui « emportaient les blessés le long du sentier.

— Et les contrebandiers, ceux qu'on est sûr qu'ils sont contrebandiers?

— Les bohèmes et Cyprien?

— Oui.

— Des gendarmes de Fécamp les ont emmenés. Et d'autres gen-

darmes attendent le magistrat qui va arriver du Havre pour constater le décès des deux bohèmes et instrumenter les marchandises de la grotte.

— Eh bien, en voilà une affaire très surprenante, citoyen maire!

— Oui, citoyen adjoint, c'en est une qui nous donnera à gausser durant les prochaines veillées. La ménagère va-t-elle ouvrir de ces yeux en m'écoutant tout à l'heure. »

Mais, comme elle avait déjà longuement bavardé avec tous les voisins et toutes les voisines, la ménagère en savait déjà long, et ce fut elle qui apprit à son mari la mort de la pauvre Mathide « qui était décédée sû le coup de la mauvaise nouvelle; non, pas juste sû le coup, car la Martine elle a eu le temps d'aller querir le vieux curé d'Yport revenu des étranges pays justement l'autre semaine parce qu'il paraît que les églises vont redevenir des églises ainsi que dans notre jeunesse.

— Oui, je sais cela; eh bien?

— Eh ben, après qu'all a été extrêmisée, la Mathide a fait : « Ah!.. « ah!... » puis elle a ouvert la bouche, et, comme elle ne respirait plus, chacun a dit : « Elle est morte ». De vrai, il y avait de quoi : savoir en même temps que mari et fils sont arrêtés pour vol,... car le fils vaut pas mieux que le père....

— Et la Martine?

— La Martine, il y a pas dire, c'est une fille à plaindre, d'autant que son petit, tu sais, qu'elle a quasiment adopté, après l'avoir trouvé à Paris, eh ben, ce petit est disparu.... Malgré le mauvais renom de la famille, moi j'engagerais bien la Martine comme servante,... d'abord elle est adroite, propre, active; tout de même elle se louerait pas cher à cause du mauvais renom de la famille.

— Faudra lui proposer un écu par mois, un petit écu, s'entend.

— Un petit écu, c'est beaucoup; peut-être bien qu'elle serait contente tout de même si on la payait en assignats. Et encore elle devrait pas se montrer difficile, toujours à cause du mauvais renom de la famille. »

Tandis que les dignes Normands spéculaient de la sorte sur le malheur de la pauvre Martine, celle-ci sommeillait à bout de larmes, la tête appuyée au bois du lit où sa tante dormait du grand sommeil dans des draps bien blancs. A la lueur de deux grosses chandelles allumées, la morte n'avait rien d'effrayant; ses traits reposés disaient qu'elle ne souffrait plus, et des lignes jadis très belles reparaissaient sur son visage couleur de cire.

Pour Martine, le chagrin des dernières heures avait passé ses forces : d'abord cette nuit d'attente et d'anxiété, puis au matin une longue course entreprise à jeun sous une pluie diluvienne, course infructueuse, dont

elle était revenue sans avoir découvert la moindre trace de son fils adoptif.

Puis c'était le départ de Noël et de deux intrépides pêcheurs, qui, bravant la mer en furie, étaient allés au secours du canot qu'on venait d'apercevoir démâté et entraîné vers les brisants.

La journée s'était ensuite écoulée mortellement triste, au chevet de la malade, qui demandait continuellement son mari, son fils et Alex. Vers le soir, des voisines envahirent la chaumière, et sans ménagements elles crièrent les mauvaises nouvelles, dénaturées, comme toutes celles qui passent de bouche en bouche : Mathilde en reçut le coup de grâce.

Le vieux prêtre, récemment revenu à Yport, adoucit ensuite les angoisses de l'heure suprême, et la malheureuse mère s'éteignit en bénissant sa nièce, qu'elle pria de bénir pour elle les deux enfants absents.

Maintenant, après avoir tout remis en ordre, Martine s'était assoupie. La tempête venait de s'apaiser subitement, comme s'apaisent souvent les grandes bourrasques, et rien ne troublait plus le silence du petit village, endormi depuis plusieurs heures.

De l'étable contiguë à la chambre mortuaire, un bêlement s'élevait, parfois très triste et très prolongé. Biquette, la vieille nourrice d'Alex, réclamait ainsi contre une négligence qu'elle jugeait sûrement impardonnable, étant coutumière d'un tout autre traitement jusqu'à ce jour.

Deux grosses vaches laitières, également oubliées, restaient à l'attache, n'ayant à leur portée que du foin et de la paille souillée. Les vaches s'en accommodaient faute de mieux; mais, pareille en cela à quantité de ses semblables, bêtes délicates et dégoûtées entre toutes, Biquette se fût laissée mourir de faim devant une nourriture malpropre, et sans y mettre la dent.

Tout à coup, de lent et plaintif, le bêlement devint joyeux et précipité, une petite queue s'agita, et ,tirant sur la corde, Biquette essaya de se mâter contre la muraille. Bientôt la porte cria sur ses gonds, puis un enfant parut, et, après avoir repoussé cette porte, il vint tomber entre les bras, je veux dire entre les pattes de Biquette. Alors enlacés, se roulant sur la paille, l'un embrassait la tête, le cou, le poitrail de l'autre, qui de son côté mordillait délicatement le visage, les cheveux, les mains de son ex-nourrisson.

Biquette courait sur ses douze ans. Pour une chèvre, c'est presque l'extrême limite de la vieillesse. Elle avait mis au monde quantité de charmants biquets, aimant ceux-ci tant qu'ils réclamaient ses soins, ne les regardant plus après le sevrage, tandis que son premier nourrisson demeurait l'enfant de son cœur. Elle était toujours prête à suivre

Alex à travers les champs et les bois; souvent aussi elle laissait Alex se désaltérer de son lait, au détriment des petits chevreaux affamés, qui semblaient indignés de retrouver la source tarie.

En récompense, quoi qu'il advînt, Alex n'oubliait jamais « nounou ». Dans ses jours de révolte et de méchanceté, nounou n'était pas délaissée, il la menait à l'herbe, s'il faisait beau, ou bien, lorsque le temps était mauvais, il veillait à ce que « nounou » eût litière fraîche, foin sec et breuvage limpide dans des vases très propres. Puis il jouait dans l'étable avec nounou pour la désennuyer.

Maintenant il accourait, bravant des dangers que triplait sa jeune imagination. Malgré tout, au risque de se faire prendre, il voulait embrasser encore une fois « nounou » et « mam », mais il espérait retrouver la dernière endormie.

Certes il aimait beaucoup « mam », quoiqu'il la fâchât et lui désobéit, et il sentait, à cette heure décisive, combien il serait malheureux loin d'elle. Cependant mam le grondait, le punissait quand il était méchant, tandis que nounou ne lui avait même jamais donné un coup de corne. Aussi commença-t-il par nounou, et en couvrant la chèvre de baisers il pleurait comme si son petit cœur fût prêt à se briser.

Ah! il avait déjà bien pleuré durant ces interminables heures, où il était resté blotti au milieu d'un inextricable fouillis épineux. On n'imaginait pas qu'un être humain eût jamais gagné sain et sauf cet amas de débris, tombés sur un entablement de la falaise à pic en dessous comme en dessus. Pour l'y relancer on aurait risqué gros, et d'ailleurs personne n'y songea.

Entré dans le fouillis au risque de se rompre dix fois les os, Alex en sortit de même lorsque la nuit tomba. Alors, rampant sur le sol et rasant les haies, il arriva au village, puis dans l'étable. Là, oubliant une résolution prise naguère, écoutant sans doute la voix de son bon ange, il se dit : « Je vais tout conter à mam, elle verra bien que je me repens et que, si je continuais à mentir, à aider ces méchants, c'était parce que l'oncle Cyprien m'y forçait.... Ah! mam saura-t-elle me défendre contre l'oncle Cyprien, qui m'a promis de me tuer le jour où l'on découvrirait la cache? »

En effet, pour se mettre en garde contre une délation de l'enfant qu'il entraînait à mal faire, Cyprien lui répétait chaque jour : « Si les douaniers nous pinçaient, toi seul serais puni et puni de mort, brûlé ou pendu par les juges ».

Trop jeune et trop ignorant pour découvrir la fausseté de telles menaces, Alex obéissait aveuglément, et de nouveau il jurait de se taire. Maintenant, saisi de terreur, il n'osait plus envisager l'aveu auquel il

venait de songer et il continuait à pleurer, la tête enfouie dans les longs poils de « nounou », tandis que, nonchalamment étendues à l'extrémité opposée de l'étable, les deux vaches noires ruminaient lentement, et de leurs gros yeux bêtes suivaient les mouvements du groupe enlacé, sur lequel tombait d'aplomb un large rayon de lune.

Enfin, repoussant doucement Biquette, Alex alla chercher de l'herbe fraîche déposée hors de la portée des animaux, il changea la litière et nettoya le sol. Quand tout fut terminé, sans détourner la tête vers celle qui le rappelait en bêlant, il quitta l'étable par une autre porte, qui ouvrait dans la salle où Martine dormait. Il savait que mam couchait là depuis que sa tante ne quittait plus le lit et il se disait : « Je l'embrasserai sans l'éveiller, je ne veux pas partir sans avoir embrassé mam ».

Mais les enfants, ceux des campagnes surtout, éprouvent de la mort une peur irraisonnée ; aussi dès le seuil Alex demeura-t-il cloué sur place, épouvanté, claquant des dents, prêt à crier et incapable de se sauver, malgré la bonne envie qu'il en avait.

Les pieds comme attachés au sol, les regards rivés sur le lit mortuaire, il demeura quelque temps immobile ; pourtant il se rassurait peu à peu parce que rien ne remuait sous les draps blancs, et que la respiration égale de mam lui semblait être une sauvegarde. D'ailleurs Alex possédait une grande dose de volonté native. Il se décida donc, et tout frissonnant il s'approcha du lit. Là, ayant fait le signe de la croix, il récita le *De profundis* que mam lui avait appris avec d'autres prières. Puis il baisa doucement les cheveux et les deux mains pendantes de la dormeuse, dont le visage était encore enfoui dans les draps.

Ensuite il sortit à reculons, les yeux noyés de larmes, la poitrine soulevée par de gros sanglots. Les bêlements plaintifs de Biquette augmentaient encore pour lui le chagrin de l'heure présente.

Alexandre Vorzof n'oublia jamais la désolation amère de ces adieux, et jamais il n'entendit un bêlement sans revivre la course qu'il avait faite ce matin-là en pleurant et en répétant : « Mam me le disait : « Tu « seras puni si tu es méchant ». Mam, nounou, je suis perdu, je ne vous verrai plus. »

Avant d'entrer sous bois, il regarda la mer, où la lune jetait des clartés très douces. C'était sur cette mer qu'il projetait de s'embarquer. Au Havre, ville dont il connaissait le chemin, il trouverait facilement un bateau à bord duquel on le prendrait comme mousse. Mais subitement il entrevit des difficultés qu'il n'avait pas encore envisagées. Que dire au capitaine? Il faudrait encore mentir! Croirait-on ses mensonges?... Non, décidément, il valait mieux retourner pour tout avouer à mam,... qui le cacherait. Et comme il était encore si petit, on aurait com-

passion de lui. Il revenait sur ses pas quand un coq chanta et à l'instant même une ligne blanche parut à l'horizon; alors il murmura : « Trop tard, je serais pris avant d'arriver chez nous ».

Trop tard! Que de mal a été commis, que de bien l'on n'a pas fait, à cause de ces deux simples mots : Trop tard !

Cependant Alex demeurait indécis au milieu d'un sentier à peine frayé à la lisière de la forêt, quand, surgissant tout à coup, un homme sauta sur l'enfant terrifié et l'entraîna au plus épais du fourré. Là, desserrant son étreinte, sans toutefois lâcher le prisonnier, l'homme s'arrêta et dit : « Tu me reconnais, gibier de potence, c'est toi qui as donné l'éveil; à cette heure je vas te faire payer ta trahison ».

Alex tremblait de tous ses membres. Hélas! oui, il reconnaissait ce vilain homme roux, si méchant, si brutal, arrivé une nuit dans la grotte aux contrebandiers, et qui depuis lors participait à tous les coups de main, sans se montrer jamais à Yport. Les compagnons et Cyprien l'appelaient : Le Bœuf.

Comme sa victime essayait de se débattre et poussait des cris d'appel, l'homme eut peur. Un paysan matinal pouvait entendre. Sans plus hésiter, de la lame de son couteau il effleura la gorge d'Alex.

La peau seulement fut enlevée; le sang n'en coula pas moins avec abondance, si bien que l'homme craignit d'avoir appuyé trop fort. Le coquin pâlissait.... « Bon, se dit-il, le voilà évanoui. Non, la blessure ne semble pas profonde. Allons, c'est pour le mieux, il ne criera plus jusqu'à ce que je l'aie mis à l'abri. Cyprien, de son côté, ne me dénoncera pas, à cela il risquerait plus qu'il ne gagnerait. L'autre qui me connaissait est heureusement mort. Au besoin, nous verrons à faire disparaître ce petit;... mais ici, en tout cas, ce serait imprudent.... »

Monologuant de la sorte, l'homme chargeait Alex sur ses épaules, pour l'emporter à travers bois, jusqu'à une clairière où les bohémiens avaient établi un campement composé d'une dizaine de tentes très grossières, faites en peau de vache mal tannée. Trois longues voitures, à peu près semblables à celles dont les tribus nomades se servent encore aujourd'hui, complétaient le campement, que gardaient plusieurs chiens pareils à des loups énormes. Une demi-douzaine de chevaux, un ours, un grand singe et un renard étaient attachés à des arbres.

Des femmes sordidement vêtues allaitaient des enfants presque nus, quelques hommes dormaient, tandis qu'à l'écart, assise sur le seuil de la plus grande voiture, une vieille, horrible et sale, s'arrachait les cheveux en poussant des cris sauvages. Cependant elle interrompit ses clameurs quand l'homme chargé de l'enfant déposa celui-ci à ses pieds en disant : « Le voilà, je te l'apporte ».

La vieille se précipita sur Alex, puis, le pressant à l'étouffer, elle commençait déjà à le mordre à belles dents; jugeant alors utile d'intervenir, l'homme murmura quelques paroles en un patois étrange, et, subitement lâché, l'enfant tomba sur le sol, tandis que la vieille continuait à vociférer en le regardant d'un air féroce.

Cependant Alex était très affaibli à cause du sang qu'il avait perdu et qui coulait encore goutte à goutte de la blessure reçue naguère sous le menton. Une jeune femme s'approcha, un vase plein d'eau à la main, et, s'emparant d'un morceau d'étoffe qu'elle trouva à sa portée, elle se mit en devoir de panser déchirure et morsures, car les joues d'Alex présentaient les traces livides des coups de dents de la vieille.

En agissant de la sorte, la jeune femme ne semblait ni étonnée, ni émue, et sa physionomie gardait la même expression ennuyée et somnolente.

Durant le pansement, Alex perdit connaissance. Lui ayant tâté le pouls, la jeune femme murmura en français avec un très mauvais accent, et d'une voix gutturale :

« Affamé, pas mangé de très longues heures. » Et, sans se presser, traînant de méchantes sandales dont ses pieds sortaient à chaque enjambée, elle disparut sous une tente. Au bout d'un instant, elle revint apportant une tasse de bois pleine d'un breuvage très parfumé. Ensuite, sans écouter les injures de la vieille, elle se mit en devoir de faire avaler ce breuvage à l'enfant, qui avala jusqu'à la dernière goutte et sans se faire prier.

Quand la tasse fut vidée, Alex, tout à fait revenu à la vie, avait en même temps repris le sentiment de sa triste position ; pourtant j'ai déjà dit qu'il possédait une dose de sang-froid très rare dans l'enfance, et, tout en regardant à droite, à gauche, le campement et ses voisins immédiats, il pensait :

« Depuis son arrivée au pays d'Yport, Le Bœuf m'a toujours montré qu'il me haïssait. Et ces autres ont l'air méchant, c'est bien sûr des sauvages pareils à ceux des histoires de M. Jean. Bien sûr aussi qu'aucun n'aura compassion de moi. »

Cependant Le Bœuf (désormais nous l'appellerons ainsi) et les femmes causaient dans un patois composé de termes étranges et de méchant français. Les mots : découverts, trahir, cage, bor, revenaient sans cesse dans la conversation. La vieille paraissait discuter et ne céder que pied à pied. Enfin, le trio étant tombé d'accord, les femmes s'éloignèrent, et, demeuré seul avec l'enfant, Le Bœuf lui dit en appuyant lourdement sa grosse main brune sur ses épaules :

« Cette vieille qui commande aux bohémiens, sur lesquels elle a tout

pouvoir, voulait te saigner comme un renard saigne un jeune poulet, mais j'ai obtenu ta grâce.

— Ah! » fit Alex. Il se méfiait quand même, car la mine de Le Bœuf n'avait rien de rassurant.

« Oui, on te nourrira, on te gardera ici caché jusqu'au départ.

— Alors vous me lâcherez, dites, oh! dites, est-ce vrai? Oh! que vous serez bon! que je serai content! Martine vous récompensera, je vous le promets.

— Oh! j'y compte bien, repartit l'homme en riant d'un mauvais rire.

— Quand ces gens partiront-ils?

— Dès que les gendarmes et les juges auront disparu. Vois-tu, si les juges et les gendarmes savaient tout, ils voudraient nous mettre en prison, puis nous serions tous condamnés à mort, toi le premier.

— Mais vous êtes des hommes très grands, vous avez des couteaux, des fusils, sans doute, pour vous battre avec les gendarmes.

— Eux sont des soldats, mieux armés que nous. Non, quand les juges et les gendarmes viendront, il ne faut pas qu'ils te découvrent, autrement ils t'arracheraient les ongles et les yeux pour te forcer à leur raconter le secret de la grotte....

— Les ongles, les yeux,... ah! ah!...

— Oui, c'est ce qu'on fait aux prisonniers qui ne veulent rien dire.

— Je parlerai, soyez tranquille.

— Je m'en doute bien, et c'est ce que nous ne voulons pas non plus.

— Quoi faire? Ah! Dieu, quoi faire?

— Rester caché, ainsi que je te l'ai dit.

— Dans la grotte noire? Je le veux bien, quoique les rats y mènent une vie terrible.

— Non pas, car les gendarmes rôdent aux environs. Tu demeureras dans un endroit où personne ne songera à regarder, je t'en réponds.

— Est-ce un endroit tout noir avec des rats?

— La place n'est pas très claire, cependant il n'y a point de rats. Enfin, dépêchons, es-tu prêt? »

Alex baissa affirmativement la tête, mais il tremblait, et sa vive intelligence flairait déjà quelque trahison.

« Viens donc. » Disant ainsi, Le Bœuf entraînait Alex dont la faiblesse était extrême. Tous deux arrivèrent à l'extrémité du camp, près d'une grande cage grillée avec d'épais barreaux de fer. Contournant aussitôt cette cage, Le Bœuf en rabattit une planche derrière laquelle parut une sorte d'armoire assez haute et fort étroite.

Moitié de gré, moitié de force, Alex fut hissé dans l'armoire. Alors, comme il vit Le Bœuf prêt à relever la planche, il voulut sauter dehors, mais sans y parvenir, et cria : « Oh! citoyen, monsieur, oh ! Le Bœuf, au nom de Dieu, ne m'enfermez pas, je serai sage, je ferai tout ce que vous voudrez. Je vais étouffer, j'étouffe, oh!... oh!... »

Ces derniers mots paraissaient arriver de loin, car la planche, de nouveau redressée, se trouvait déjà solidement assujettie par une énorme barre de fer. Ensuite, appliquant sa bouche contre la rainure, de manière à être bien compris :

« Imbécile, idiot ! fit Le Bœuf, tu n'étoufferas point, puisque le haut de la cage est un grillage à jour. Pourtant, si tu dis un mot, si tu pousses un cri aujourd'hui ou demain, ou le jour d'après, enfin tant que nous jugerons utile de te garder au secret, eh bien, en ce cas, on ouvrira la cage, bel oiseau, seulement on l'ouvrira de l'autre côté, et ton voisin te mangera, et tu ne seras pas le premier qu'ait dévoré Martin; chair et os, l'ours ne laissera rien de toi. Ah! tu fermes ton bec, tu fais bien ; au revoir, mon petit, si tu es très tranquille, on te donnera la pâture en même temps qu'à l'autre. »

Demeuré seul, Alex s'affaissa sur lui-même, toutefois sans arriver à s'étendre dans cet espace resserré. Longtemps il demeura évanoui. Des grognements furieux le rappelèrent au sentiment de son horrible position ; alors il cria, il essaya d'ébranler les lourdes murailles de planches ; mais plus il criait, plus il se débattait, plus Martin l'ours, qu'on venait de réintégrer en sa maison, secouait la cage et hurlait après la chair fraîche qu'il sentait derrière lui. Quelques coups de nerf de bœuf que son gardien lui appliqua changèrent en grognements sourds les hurlements de l'animal, et bientôt, demi-mort de peur, Alex retomba dans un état léthargique où il trouva au moins l'oubli.





Les bohémiens avaient établi leur campement.

CHAPITRE XII

CAPTURE MANQUÉE

Pour différentes raisons inutiles à rapporter, les funérailles de Mathilde Vatteville eurent lieu seulement quatre jours après son décès. Et, suivant l'usage normand, des femmes mariées portèrent à bras le cercueil. Pour les veuves, ce sont des veuves; pour les garçons, des célibataires; pour les jeunes filles, des jeunes filles; pour les enfants, des petits garçons ou des fillettes, suivant le sexe du défunt.

Dans les regards de chacun on lisait de la pitié à l'endroit de Martine et de la curiosité, parce que c'était le premier service funèbre que célébrait le clergé depuis la réouverture de la petite église; enfin une extrême envie de bavarder de « tout ça » se peignait sur la physionomie de quantité d'assistants.

Ceux qui avaient grandi depuis la Révolution suivaient avec étonnement les cérémonies des funérailles et ils se communiquaient mutuellement leurs remarques. Malgré tout, le service s'acheva dans un recueillement suffisant. Après l'absoute, on se dirigea vers le cimetière, situé autour du sanctuaire fermé depuis dix ans. Puis, dans un trou creusé à l'avance les fossoyeurs laissèrent glisser la lourde caisse de bois blanc. Alors le

vieux curé murmura les dernières prières et les fidèles jetèrent l'eau bénite, tandis que Martine pleurait, toute seule à l'écart. Les larmes l'aveuglaient, elle était partie de la maison, elle avait prié sans regarder en arrière, et maintenant elle n'écoutait ni le prêtre qui lui disait d'affectueuses paroles, ni les voisines qui essayaient de l'entraîner.

Cependant elle tressaillit violemment et elle détourna les yeux en s'entendant interpeller ainsi par une voix mâle et sonore :

« Ma pauvre fille, je vous plains de tout mon cœur et je vous supplie de quitter ce lieu avec moi. »

L'individu qui parlait de la sorte était un homme de belle prestance, dans la force de l'âge, chez lequel, malgré un costume civil, la moustache, la physionomie et l'allure décelaient un militaire.

Malgré les années écoulées, Martine reconnut immédiatement l'étranger et elle reprit :

« Jacques, monsieur Jacques Raimbaud !

— Oui, Martine, Jacques Raimbaud qui est bien heureux de vous retrouver. Venez donc et conduisez-moi chez vous. »

Après avoir rabattu son grand voile noir sur son bonnet aux ailes immenses, Martine se préparait à obéir lorsqu'un autre personnage, qu'elle n'avait jamais vu, s'approcha et dit en lui tendant sa main ouverte :

« Mon enfant, je dois la vie à votre cousin, un homme brave et un brave cœur. C'est à sa prière que je viens d'assister aux funérailles de sa mère et en son nom que je vais remercier les assistants. Merci donc, mes amis, et adieu, laissez-nous passer maintenant, car je désire avoir un instant d'entretien avec Mlle Duclot. » Puis, s'adressant à Jacques Raimbaud : « J'aurai l'honneur de me présenter à vous, citoyen, dès que toutes ces oreilles ne seront plus à portée de nous entendre ».

Jacques s'inclina, déjà gagné par la haute mine de l'étranger.

Cependant les assistants ne s'ébranlaient pas, au contraire, ils barraient l'unique porte du cimetière. Irrité de ce mauvais vouloir, l'inconnu s'écria : « Retirez-vous promptement, sinon je vous bousculerai ». Puis, comme les curieux se regardaient sans bouger, il ajouta : « Une, deux, trois, par file à gauche, marche ». Et, en effet, bousculant quelques-uns, il s'ouvrit un passage. Jacques et Martine emboîtèrent le pas à sa suite.

Arrivés devant la demeure des Vatteville, tandis que Martine disparaissait dans la grande salle basse, ses compagnons aperçurent deux gendarmes, dont un brigadier à cheval, qui galopaient bride abattue, non sans risquer de se rompre les os sur le pavé glissant et inégal : les chevaux s'arrêtèrent et les cavaliers sautèrent lourdement à terre. Aussitôt l'un d'eux s'adressant aux étrangers leur dit :

« Que je vous arrête au nom de la République une et indivisible, ou

plutôt que j'arrête l'un de vous, alors que l'autre il m'aura démontré son innocence, s'il en est loisible toutefois. »

Durant ce discours, le second gendarme avait mis la main au collet de Jacques Raimbaud. Celui-ci repoussa un peu la main indiscrète et repartit en souriant : « Dis donc, mon camarade, à bas les pattes! Je vais te satisfaire; mais ne me touche pas, veux-tu? Lis donc et sois convaincu. »

Ce disant, il ouvrait un portefeuille et en tirait un grand parchemin qu'il tendait au brigadier.

Par malheur, les dignes gendarmes étaient complètement illettrés. Avisant alors le maire d'Yport, arrivé là en tapinois, le brigadier l'interpella en ces termes :

« Que si c'était un effet de ta bonté, citoyen maire, de me déchiffrer le pli ci-joint, je t'en serais très obligé, et tu rendrais service à l'autorité que j'en suis le délégué. »

Sans respect pour l'autorité et son délégué, Jacques Raimbaud ajouta d'une voix irritée :

« Lis vite, espèce d'animal, et ensuite qu'on nous laisse en paix. Je vous avertis tous, d'ailleurs, que, pour ma part, je suis d'un naturel peu endurant. »

Ces derniers mots s'adressaient particulièrement aux gens déjà bousculés qui, après s'être rapprochés, d'abord avec une certaine prudence, entouraient maintenant les gendarmes, les chevaux et le magistrat municipal, puis s'apostrophaient en ricanant tandis que le maire déchiffrait non sans bredouiller : « Au nom de la République une et indivisible, « le commandant d'artillerie Jacques Raimbaud jouira..., jouira... d'un « congé.... » Oh! commandant, excuse-moi, c'est les gendarmes.. . Moi, je me disais bien : Ça peut pas être celui-là, sûr et certain, qu'était le chef aux contrebandiers, mais l'autre.... Allons, tes papiers et plus vite que ça, tu sais, l'autre. »

Très excitée, la foule faisait chorus et montrait le poing au second personnage avec des : « Le voilà, c'est le chef, nous le disions bien. Il a une vilaine figure. Ah! t'es pris pour ce coup.... »

Le maire continua : « Ni vu, ni connu, les papiers, est-ce pas ? Pour lors fais ton devoir, citoyen brigadier, et empoigne cet homme. »

Cependant, très intimidés par le sourire narquois de l'homme susdit, les gendarmes demeuraient indécis, et, après avoir remis le parchemin au commandant Raimbaud, ils se regardaient en tortillant leurs moustaches d'un geste analogue. Enfin le brigadier fit un pas en avant :

« Citoyen, dit-il, je puis me tromper, et les plus dignes citoyens y peuvent errer dans une appréciation; mais voilà un mandat d'amener qui me paraît t'aller comme une culotte de peau neuve. Par conséquent, je

compte sur ta soumission à cet effet de ne pas opposer d'insubordination à la volonté nationale qu'est, pour l'heure, représentée par le commissaire du gouvernement près le tribunal civil correctionnel de l'arrondissement du Havre, qu'a chargé le juge d'instruction Lebaudet d'instruire la chose, lequel juge d'instruction a requis notre commandant, lequel commandant nous a ordonné à moi, Théophile Salanquier, et à mon subordonné, Jérémie Leflambe, de t'arrêter ousque je te trouverais, si ta physionomie et généralement toute ta personne répondaient au signalement écrit sur le papier dont auquel je suis porteur, et que, sans te commander, citoyen maire, tu vas nous lire à haute et intelligible voix ; l'écriture en étant un peu trop fine pour mes yeux fatigués au service de la nation. »

Prêtant encore une fois ses talents à la force armée, le citoyen maire lut ce qui suit :

« Au nom de la République une et indivisible,

« Au nom du peuple français,

« Nous, juge d'instruction de l'arrondissement du Havre, département de la Seine-Inférieure,

« Mandons au commandant de gendarmerie de Fécamp d'amener devant nous, en se conformant à la loi, le nommé : Inconnu. Age : Inconnu. Taille : Élevée. Cheveux : Supposés roux. Nez : Fort. Front : Large. Bouche : Moyenne. Menton : Moyen. Signe particulier : Néant. Profession : Inconnue.

« Inculpé de se livrer à la contrebande et dénoncé comme étant leur chef par d'autres inculpés déjà sous les verrous.

« Requérons tous les dépositaires de la force publique de prêter main-forte en cas de besoin pour l'exécution du présent mandat.

« Délivré au Havre, le 11 vendémiaire an XI.

« *Signé :* Brutus Lebaudet,

« *Juge d'instruction.* »

Absolument convaincu par l'inspection à laquelle il se livrait au fur et à mesure, le brigadier s'écria ensuite :

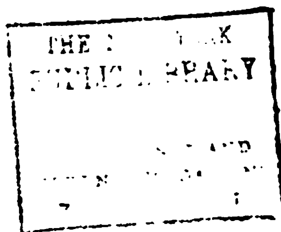
« Que ce signalement et toi, citoyen prévenu, vous vous répondez réciproquement.

— Tiens, mes cheveux seraient-ils devenus roux par hasard? répliqua l'inculpé en touchant du doigt une abondante chevelure châtain foncé.

— Non, mais le signalement dit : « Supposés roux », et pour le reste, tu ne dénieras pas la vérité, et le signe « Néant », est-il assez visible, que j'aperçois sous ton oreille droite ?



Le maire déchiffrait lentement.



— Oui, oui, crièrent vingt voix, celle du maire plus aiguë que les autres. Oui, oui, voici le signe, le signe est la preuve. »

Toujours souriant et moqueur, l'étranger repartit :

« Ma mère l'appelait un grain de beauté, et moi je nomme cela une verrue. »

Alors le commandant Raimbaud dit au brigadier :

« Brigadier, je me suis cru obligé d'écouter sans intervenir, mais à présent je vous certifie que ce citoyen est innocent et cela je vous l'affirme sur ma parole d'honneur. Quant au signe, vous faites fausse route, car ici le mot : Néant doit être traduit par : Nul.

— Merci, mon commandant, répliqua l'inconnu ; merci, je suis charmé de votre sympathie. A charge de revanche. Maintenant, lorsque j'aurai prié tous ces braves gens de m'excuser si je me suis légèrement diverti à leurs dépens, j'adresserai quelques paroles secrètes au citoyen maire et au brigadier. Suivez-moi donc tous deux à l'écart. Voyons, hâtez-vous. Sandieu ! ne m'échauffez pas les oreilles ! ou bien... je ferai un éclat. Commandant Raimbaud, veuillez avoir patience encore un instant. Dès que j'en aurai fini avec ces oisons, j'aurai l'honneur de me faire connaître. »

Fort impressionnés du ton de l'inconnu, le maire et le brigadier s'empressèrent de lui obéir. Et quand ils eurent entendu sa confidence, ils saluèrent très bas le prétendu contrebandier.

Après quoi le maire rentra au logis, sans daigner répondre à ses administrés, qui pourtant l'assaillaient de questions. De leur côté, bouches closes, les gendarmes sautèrent en selle, puis, éperonnant vivement leurs chevaux, ils partirent au grand trot.





Les deux étrangers entrèrent chez Martine.

CHAPITRE XIII

LE CAPITAINE ROBERT SURCOUF

Les deux étrangers avaient déjà quitté la place. En se faisant quelques cérémonies, ils franchirent bientôt la porte des Vatteville, et, cette porte une fois repoussée, tous deux s'approchèrent de Martine, qui pleurait, assise devant la haute cheminée de pierre grise.

Avant de prendre un siège, l'inconnu tendit la main à Jacques Raimbaud.

« Commandant, dit-il, je vous remercie, pour avoir cautionné de confiance celui qui se nomme Robert Surcouf, enseigne de vaisseau, chevalier de la Légion d'honneur, naguère capitaine de corsaire avec des lettres de marque dûment délivrées et enregistrées. Depuis la paix, armateur à Saint-Malo, j'attends de nouvelles luttes pour courir sus aux ennemis, qui me gratifient volontiers du nom de pirate. Or, l'autre semaine, me trouvant à Nantes, et comme des affaires importantes m'appelaient à Anvers, je pris passage sur le premier navire hollandais que je rencontrai. Le *Texel*, un beau brick, ma foi, avait pour capitaine la plus

lourde bête qu'on puisse imaginer. En conséquence, après avoir reconnu le Havre, et malgré la tempête que le plus petit mousse eût prévue sans peine, cet animal de capitaine s'entêta à ne jamais perdre la terre de vue. Et quand la tempête fondit sur nous, il manœuvra de façon à engager, et naturellement il engagea, puis il tira le canon d'alarme, puis il ordonna le « sauve qui peut ». Enfin, le premier, il se jeta dans la grande chaloupe avec ses matelots et son second. Un tas de marins d'eau douce !

« Avec trois passagers demeurés à bord, je partis en baleinière au moment où le *Texel* coulait à pic ; mais, sans connaître les atterrissages des côtes vers lesquelles nous drossait le courant, nous aurions infailliblement péri, si Noël Vatteville et des pêcheurs, puis Jean de Grainval et un douanier n'avaient risqué leurs jours pour sauver les nôtres. Plus ou moins éclopés, ces braves gens et mes trois Hollandais sont encore les hôtes du manoir de Grainval. Seul je n'ai pas attrapé une égratignure. D'abord je suis né sous une heureuse étoile, en second lieu je sais que la destinée m'appelle à faire encore beaucoup de mal aux ennemis de ma patrie. »

Tandis qu'il parlait, la physionomie de Robert Surcouf rayonnait et son sourire avait un charme inexprimable.

Comme nombre de Français, Jacques avait déjà lu avec un intérêt passionné le récit des croisières entreprises contre vents et marées, des coups de main extraordinaires, des batailles navales souvent livrées avec succès par le jeune corsaire à des adversaires quelquefois très supérieurs en force. L'histoire du capitaine malouin serait traitée de légende si elle n'était appuyée sur des preuves absolument authentiques.

Alors âgé d'une trentaine d'années, Surcouf était grand et parfaitement découplé. Ses membres robustes, ses traits accentués, ses yeux magnifiques qu'il ne baissait jamais, son sourire fin et en même temps ouvert, tout chez lui décelait l'intelligence, la force et la volonté. Un pli des lèvres, une proéminence de l'os frontal annonçaient aussi la résolution poussée jusqu'à l'extrême limite. En effet, Surcouf possédait cette qualité ou, si l'on veut, ce défaut commun aux vrais Bretons. Il était entêté, et lorsqu'il avait décidé une action quelconque, quoi qu'il arrivât, jamais il n'y renonçait. Pour un homme de guerre, l'entêtement touche au génie, s'il se combine avec la valeur et le coup d'œil.

Lorsque Jacques eut rendu avec effusion son étreinte au Malouin, les deux officiers prirent des sièges, et, en se réchauffant au feu de la vaste cheminée, Jacques dit à Martine :

« Je vais maintenant vous informer du but de ma visite, car malheureusement mon congé touche à sa fin et je dois être rendu au Havre ce soir même. J'en reviendrai seulement la semaine prochaine pour vous

faire mes adieux, mais je vais d'abord vous apprendre comment je suis arrivé ici aujourd'hui, bien ignorant des tristes circonstances où je vous rencontrerais.

— Suis-je de trop? fit Surcouf.

— Nullement. Cela n'est point un secret. Martine, vous rappelez-vous les deux bateliers de Seine, Brochet et Zéphyr?

— Oh oui! monsieur Jacques; combien de fois ai-je pensé à eux! Ils avaient été si bons, si charitables pour nous. Où sont-ils?

— J'ai la conviction qu'ils sont avec ma mère, en paradis.

— Morts! Ah! mon Dieu, eux aussi!

— Hélas! oui. D'ailleurs ils n'étaient plus jeunes. Eh bien, Zéphyr, le dernier défunt, vous a légué une dizaine de mille francs qu'il possédait. C'était chose convenue entre ces deux braves cœurs que le survivant hériterait de l'autre, et à son tour vous léguerait sa modeste fortune. »

Martine pleurait; Jacques reprit :

« Par le testament déposé chez un tabellion de Caen, j'étais nommé exécuteur testamentaire; il paraît que les deux bateliers s'informaient toujours de moi. Ils se rendaient parfois dans mon village natal, mais sans m'y rencontrer jamais. Lorsqu'en arrivant à Meudon, après la paix d'Amiens, pour en chasser mon fermier qui maltraitait ses domestiques....

— Gros-Bois, sûrement?

— Oui, lui-même,... je trouvai à la ferme une lettre du tabellion de Caen qui m'appelait à son étude.

— Mais comment m'avez-vous découverte?

— Des reçus d'un oncle à vous m'apprirent que cet oncle demeurait à Yport, dont je pris le chemin aussitôt que cela me fut loisible. Lorsque j'arrivai, l'aubergiste que j'interrogeai m'informa de votre malheur. On sonnait justement pour les funérailles et je vous y suivis.

— De quels reçus parlez-vous donc, monsieur Jacques?

— Des reçus adressés deux fois par an par Cyprien Vatteville pour l'entretien de Martine Duclot et de son fils adoptif. Cet enfant vit-il encore? Hélas! non, car je m'aperçois que son souvenir ravive votre douleur.

— J'espère qu'il vit, cependant achevez de m'éclairer. Dites-moi si ces reçus étaient nombreux. »

Un peu étonné d'une semblable insistance, Jacques répliqua :

« Autant que je puis m'en souvenir, le premier datait d'une dizaine d'années. Ils continuèrent à être envoyés aux bateliers jusqu'à Pâques dernier, époque de la mort de Zéphyr. Mais vous paraissez fâchée?

— Oui, monsieur Jacques, et surtout indignée, parce que mon oncle me laissait ignorer de tels bienfaits, et qu'il exigeait de moi un travail

qui souvent dépassait mes forces, jurant aussi qu'il nous hébergeait par grande charité. Je serais partie vingt fois, sans ma pauvre tante malade que je soignais de mon mieux. En retour, mon oncle entraînait au mal le pauvre petit Alex.... Quel misérable! Si vous saviez, monsieur Jacques, le mauvais père et le méchant mari qu'il a été !

— Calmez-vous, ma pauvre fille, vous me parlerez tout à l'heure de l'enfant, dont l'histoire était déjà bien extraordinaire lorsque ma mère vous recueillit. A présent, Martine, ne pourriez-vous pas me donner un peu de lait ? J'ai grand soif.

— Certes! Excusez-moi de n'avoir point encore songé à vous offrir quelques rafraîchissements. Hélas! il y a bien peu de choses ici.

— Du lait suffira avec du pain. »

Surcouf ajouta : « Je partagerais volontiers un tel repas, et l'on n'est pas difficile dans nos métiers. Pour ma part, j'ai souvent déjeuné, dîné, puis soupé de biscuit moisi.

— Moi, de moins encore. »

Aussitôt que Martine les eut quittés, Surcouf s'approcha de son compagnon et lui dit à voix basse :

« On suppose que cet oncle a fait disparaître l'enfant, dont il craignait les révélations. Arrêté hier seulement au plus profond du bois, Vatteville, enfermé dans la prison de Fécamp, y demeure muet et farouche. Cependant l'un des contrebandiers capturés accuse l'ancien maire d'Yport et son petit neveu. Ce dernier, qui servait de limier aux fraudeurs, fut d'abord pris dans la grotte même, lorsqu'on y découvrit le pot aux roses, et par parenthèse, commandant, je vous conseille d'aller visiter cette mystérieuse grotte.

— Mais, capitaine, où donc est resté l'enfant?

— Fait prisonnier avec les bohémiens contrebandiers, il s'est échappé de la plus audacieuse façon, et il a disparu sans laisser de trace. Savez-vous à quelle famille il appartient réellement?

— C'est un enfant trouvé que Martine Duclot amena à la ferme de ma mère il y a une dizaine d'années. Si vous êtes curieux de cette histoire qui se rapporte au régime de la Terreur, Martine pourra vous mettre au courant des détails que j'ai oubliés, si toutefois je les ai jamais connus.

— Oui, je suis naturellement curieux et plus affamé encore. Déjeunons vite avec cet excellent impromptu que nous apporte notre hôtesse. Voilà du café qui sent pas mal la contrebande, mais il fleure délicieusement quand même; à table donc, mon commandant. »

Les deux hommes s'approchèrent de la table bien propre où Martine avait disposé le mieux possible tasses, assiettes, couteaux, vases de grès remplis de lait et de café bouillants. Des œufs frais, du pain bis complé-

taient le frugal repas, auquel les deux officiers firent le plus grand honneur. Lorsque son appétit fut un peu calmé, Surcouf interrogea Martine au sujet de l'enfant disparu, en ajoutant :

« Si je vous questionne de la sorte, c'est que je m'imagine pouvoir vous être utile. Confiez-vous à moi sans arrière-pensée tandis que nous achèverons notre repas. »

Mise en confiance par le bon sourire de l'ex-corsaire, Martine lui raconta tout ce que le lecteur sait déjà à propos d'Alexandre, dont les parents avaient été guillotinés le 5 ventôse an II, et des autres événements ayant rapport au même enfant jusqu'à la terrible nuit où il avait disparu. Puis elle ajouta : « Cependant il vit, j'en suis convaincue, et j'ai la certitude qu'il est venu ici la nuit qui suivit la mort de ma tante. Seul il savait la manière d'ouvrir la porte de l'étable verrouillée en dedans. Cette nuit-là, il a soigné sa chèvre, puis il est entré dans cette salle et il y a laissé choir un petit couteau, présent de M. Jean de Grainval, qu'il aimait beaucoup, et que j'ai retrouvé à mes pieds en me réveillant. Alex reviendra, s'il croit pouvoir revenir sans être battu par mon oncle. Oh! alors, je l'emmènerai bien, bien loin, et j'emploierai tout l'argent que m'ont laissé mes vieux amis à l'élever comme il doit l'être.

— Brave fille, fit Surcouf dont les yeux étaient humides, brave fille, elle ne pense qu'à se dévouer encore et toujours. Oui, je vous aiderai à chercher ce garçon, et si nous le retrouvons, nous aviserons pour le mieux. En tout cas, il faudra le retirer des mains de ce vieux coquin de Vatteville. A présent, êtes-vous disposée à m'accompagner au chevet de Noël, votre cousin, qui désire vous voir?

— Est-il mieux? Hier, une femme de service au manoir m'a dit qu'il était encore très faible.

— Oui, mais le médecin appelé de Fécamp assure que toutes ses plaies ont bonne apparence. Jean de Grainval et les autres sont également en voie de guérison. Dieu en soit loué!

— Je suis prête à vous suivre, répliqua Martine, donnez-moi seulement quelques minutes pour prévenir une voisine en la chargeant de soigner les animaux.

— Très bien. Je vous attends.

— Moi, reprit Jacques, je vous verrai partir et je reprendrai ensuite mon cheval qui m'attend à l'auberge. Dans quelques jours je reviendrai ici, afin d'aider ou de conseiller Martine si elle avait besoin d'aide ou de conseil. Alors je lui expliquerai de quelle façon elle pourra toucher son legs, alors aussi, capitaine Surcouf, ce me serait un vrai chagrin de ne plus vous rencontrer.

— Dans quatre ou cinq jours il est probable que vous me retrouverez de ces côtés. Ah ! veuillez ne pas me nommer à Yport, ni au Havre, ni même à Grainval, dont les propriétaires seuls connaissent mon métier passé. Je désire lever secrètement les plans de ces parages ; et j'ai visité ces jours-ci des plages que je voudrais signaler au département de la marine; elles offriraient, je crois, des points de débarquement trop commodes à nos ennemis, si la guerre s'allumait de nouveau. Afin de ne pas exciter la curiosité publique, j'ai donc prié le maire et les gendarmes de respecter mon incognito. M'obéiront-ils?

— Hem! fit Martine, le maire est bavard comme une pie, sa femme plus encore. Quant à moi, je m'engage au silence. »

Cependant il se trouva que, pour une fois, le maire et la mairesse ne commirent pas d'indiscrétion, mais ce fut bien malgré eux.

D'abord, craignant d'irriter cet homme aux regards terribles, Valain rentra chez lui, et aux questions de sa moitié il opposa un silence prudent. Ensuite, comme la Valaine le tourmentait outre mesure, il inventa une fable au sujet des deux inconnus. « Des émissaires du gouvernement de Paris, des gens haut placés, titrés, puissants, qui avaient le bras long, long!... »

Tout est dit en Normandie lorsque l'on a affirmé qu'un individu « a le bras long ».

Très impressionnée, la Valaine jura de se taire.

Elle se tut durant un jour entier. Mais le lendemain, dès l'aube, en le dénaturant quelque peu, elle confia le secret à ses deux plus proches voisines, auxquelles elle fit jurer de rester « muettes comme des poissons ».

Les voisines imitèrent la femme de la fable et coururent au lavoir. C'était jour de grande lessive à Yport.

« Allais, marchais, j'en savons gros, dit l'une. Les étrangers, ils étaient des nobles.

— Allais, marchais, j'en savons itou plus gros que té. Le grand, c'était un prince du temps des rois....

— Et le petit un général, la Valaine me l'a dit. D'ailleurs on n'avait qu'à voir ses moustaches pour le reconnaître. »

Et les langues de courir tandis que les battoirs tapaient en cadence.

Quand la lessive fut « échangée », la légende était établie et chaque commère savait tout, oui, tout,.. répétèrent-elles à leurs maris, qu'elles convainquirent promptement.

Dès le soir, le plus grand des étrangers se trouvait transformé en un prince de l'ancienne famille royale, et l'autre n'était rien moins que le premier consul Bonaparte, descendu à Yport sur son cheval de bataille,

à preuve que le cheval avait mangé deux picotins à l'auberge au père Fabien!... Bonaparte arrivait donc pour causer avec ce prince dont le bâtiment « s'était péri en mer », et, afin de récompenser Noël d'avoir secouru ledit prince, ben sûr et certain que le premier consul ferait grâce à ce coquin de Cyprien Vatteville, « allais, marchais, vous verrez ça... ».

Après le départ simultané de Jacques Raimbaud et de Surcouf, il eût fallu une réelle perspicacité pour démêler la vérité du mensonge.

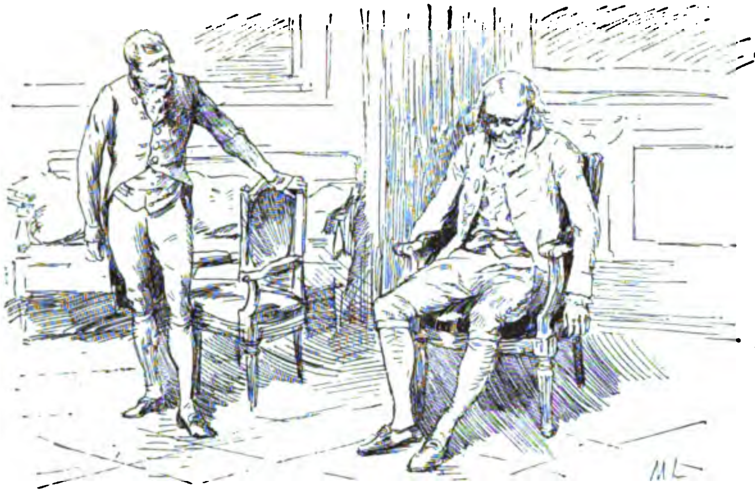
Alors, entraîné par ses administrées et par sa femme qui répétaient la fable à la veillée, au marché, partout où bavardent les commères, le maire avait fini par hurler avec les loups. Bientôt même il en arriva à se dire : « Pourquoi pas? c'est peut-être vrai après tout. Y a rien d'impossible à ça. »

De fil en aiguille, la légende devint article de foi à Yport, et deux, trois générations passèrent sans qu'ascendants ou descendants songeassent à la révoquer en doute.

Dans ma jeunesse, un vieux pêcheur me raconta une foule de détails au sujet de la rencontre d'un prince du sang des rois de France et du grand empereur Napoléon, arrivés aux jours d'autrefois à Yport, et « que je les avions vus, de mes yeux, vus, juste comme je vous vois, et qu'ils ont déjeuné chez une Duclot qu'était de la famille aux Vatteville, dont il existe encore des membres. Et voilà une preuve, vous le dénierez point. »

Je ne songeais nullement à nier, car j'estime qu'il ne faut jamais toucher à une légende inoffensive. Beaucoup, je gage, n'ont pas eu de bases plus solides que celle de la « fameuse visite de ces deux grands personnages au pays d'Yport, allais marchais !... ».





Le baron venait de s'affaisser sur une chaise.

CHAPITRE XIV

LE SECRET DU SOUTERRAIN

La semaine suivante, cinq messieurs soupaient dans la vaste salle à manger du manoir de Grainval. Le maître du logis, un homme à la physionomie chagrine, aux paupières rougies, aux traits fatigués, à la taille voûtée, avait à sa droite un étranger vêtu de noir, petite perruque poudrée, jabot de dentelle, bas de soie, culotte courte, menton rasé, lèvres et nez très minces, que surmontaient des yeux bleus clignotants : c'était le citoyen Brutus Lebaudet, juge d'instruction près le tribunal du Havre. Assis à la gauche du baron, Surcouf ne perdait pas un coup de dent, et, en face, Jacques Raimbaud mangeait aussi de grand appétit. Par contre, Jean de Grainval, encore pâle, touchait à peine aux mets que la vieille servante s'obstinait à lui servir.

La conversation roulait sur une perquisition, bien trop tardive, pensait Surcouf, opérée la veille au camp des bohémiens et qui n'avait produit aucun résultat.

Après un silence, le juge reprit d'un ton uniforme, comme s'il eût parlé en public :

« Oui, messieurs, de tout cela il appert que nous suivions une fausse piste

et que le chef des contrebandiers n'avait point nom Cyprien Vatteville. Comme les bohémiens, celui-ci n'était qu'un vulgaire comparse ignorant le mystère que nous avons cherché vainement à percer, mais que la justice percera, j'en ai l'intime conviction. D'ailleurs je suis décidé à ne point perdre cette affaire de vue, et je me pique de finesse....

— Alors, citoyen Lebaudet, vous avez jugé bon de donner *campos* aux bohémiens?

— Oui, citoyen Surcouf, à tous ceux que nous ne prîmes point le jour où le délit fut constaté, *flagrante delicto.*

— Et Vatteville?

— Cet homme est alité à la suite d'un coup de sang, et il mourra promptement dans une complète imbécillité. Tel est l'avis du médecin de Fécamp. Je pense que nous rendrons en sa faveur une ordonnance de non-lieu, eu égard à son présent état et aussi à la belle conduite de son fils, dont notre amphitryon et vous-mêmes, citoyens, vous vous êtes portés garants. Quant aux bohémiens déjà emprisonnés, ils seront jugés pour fraude simple aux prochaines assises. »

Jacques Raimbaud reprit : « Je suis bien heureux de ce résultat, puisqu'il me permettra d'écouter la prière de Noël Vatteville. Ce jeune homme désire s'engager dans mon régiment. Avec un père flétri, il aurait rencontré trop de mauvais vouloir parmi ses camarades. D'ailleurs il me plaît et je le crois destiné à fournir une honorable carrière, si un boulet, une balle, ou un coup de sabre ne l'arrête pas en chemin. »

Jean de Grainval avait pâli, puis rougi violemment, tandis que le commandant parlait. Remarquant cet émoi d'une part et, de l'autre, l'air irrité du baron, le capitaine Surcouf jugea prudent de rompre les chiens, et s'adressant au juge :

« Citoyen Lebaudet, dit-il, êtes-vous blessé? j'aperçois un bandage sous votre manchette.

— Oh! ce n'est pas grand'chose, quoique je l'aie échappé belle. Figurez vous que, durant notre descente au camp des bohémiens, voulant perquisitionner dans tous les lieux qui me semblaient propres à recéler le fameux individu roux, je montrai à l'un des gendarmes la base d'une grande cage : or la cage contenait un ours, et, comme j'appuyais imprudemment la main contre les barreaux, l'ours susdit m'allongea une tape du bout de ses griffes acérées. D'instinct, je retirai promptement la main et je reçus à peine une éraflure.

— Et sous la cage ne découvrîtes-vous rien de suspect?

— Non, rien absolument.

— Et l'homme roux?

— Tous sont noirs comme des Africains, et, sauf une vieille sorcière qui



Cinq personnes soupaient dans la salle à manger.

hurle sans trêve ni répit, tous ont l'air très doux et très inoffensifs, à ce qu'il m'a semblé du moins, et je suis bon physionomiste.

— Généralement parlant, les tribus bohémiennes que j'ai rencontrées ne brillaient guère par la douceur de leurs mœurs ; celle-ci fait sans doute exception, citoyen Lebaudet.... Et n'avez-vous point découvert de fil conducteur pour vous guider vers le secret du souterrain ?

— Non, pas encore, mais je le découvrirai. La justice découvre tout avec le temps, et au premier indice je rouvrirai l'enquête. »

Surcouf repartit d'un air innocent, tandis que ses yeux brillaient de malice :

« C'est comme si je la voyais déjà rouverte, citoyen Lebaudet. »

Bientôt l'on quitta la table. Après le café, le juge d'instruction enfourcha la paisible mule qui devait le ramener au Havre. Jacques Raimbaud demanda l'autorisation d'aller retrouver Noël, et Jean suivit le commandant.

Demeuré seul avec le baron, qui arpentait la vaste pièce à demi obscure, Surcouf lui dit à brûle-pourpoint :

« Ce juge n'y voit pas plus loin que le bout de son nez.

— Que voulez-vous dire, monsieur?

— Tout simplement : *primo*, que l'homme roux eût été facile à découvrir, car, la figure noircie, les cheveux teints, il se cachait parmi les bohémiens.

— Oh! » fit le baron de Grainval, et il s'appuya contre un bahut sans rien ajouter. Il avait blêmi, et son interlocuteur, qui le surveillait du coin de l'œil, vit que sa main tremblait.

Surcouf reprit : « *Secundo*, le secret de la grotte a une clef, et cette clef se trouve dans l'une des caves du manoir de Grainval. Les marchandises sortaient de ces caves en affectant la forme d'inoffensifs sacs de farine, de blé, de carottes, suivant la saison. Ensuite, on les écoulait ici, là, en Normandie, en Picardie, ou ailleurs.

— Monsieur, vous me rendrez raison d'une telle insulte, d'une telle raillerie, avec lesquelles vous payez mon hospitalité.

— Eh non, monsieur le baron, je ne vous rendrai nullement raison. Quelle mouche vous pique?

— Vous êtes donc un lâche, monsieur.... Je vous jette le gant.

— D'abord, vous n'avez pas de gant à portée. Ensuite, vous savez parfaitement que j'ai du courage. Là, restez tranquille, eh bien, qu'est-ce?... »

Cette exclamation était motivée par l'extrême pâleur et le tremblement du baron qui, subitement affaissé sur une chaise, semblait avoir perdu connaissance. Sans s'émouvoir et sans appeler, Surcouf donna les soins nécessaires à son hôte ; il lui fit respirer le contenu d'un flacon qu'il tira de sa poche, puis il desserra sa cravate.

En reprenant ses sens, M. de Grainval se redressa, prêt à insulter de nouveau l'hôte qui venait de le secourir; mais, toujours très calme, Surcouf reprit en haussant les épaules :

« Ne faites donc pas la sottise de mettre au pied du mur un homme qui détient votre secret. Voyons, serez-vous convaincu quand je vous aurai dit que dès le lendemain de mon arrivée, mis en éveil par votre air troublé, je vous épiai et que, durant la nuit, je vous vis sortir d'un souterrain? Vous étiez alors précédé d'un individu chargé de gros paquets. L'individu était roux, et il rejoignit au dehors ses complices, des bohémiens, que je suivis et reconnus parfaitement. Nierez-vous encore?

— Non, puisque j'avais affaire à un espion, à un vil espion....

— Des mots, rien que des mots, monsieur le baron. Les espions sont ceux qui vendent ou livrent leur patrie ou leurs concitoyens, et cela est fort loin de ma pensée. D'ailleurs je vous avouerai que, sans avoir envie d'y participer, je ne juge pas la contrebande un cas pendable. C'est pourquoi je ne vous dénoncerai pas, même si vous me refusez la faveur que je vais implorer.

— Parlez, monsieur, mais auparavant veuillez accepter mes excuses pour les mots malsonnants que j'ai prononcés. Vous voyez en moi un homme aigri par l'infortune. Mes parents ont presque tous péri sur l'échafaud révolutionnaire; ma femme, que j'adorais, mourut très jeune, à la suite des privations de toutes sortes qu'elle avait endurées dans l'exil; mon fils me traite en étranger.

— A qui la faute, monsieur? Jean est un noble enfant, intelligent et généreux, mais, en ce pays perdu, sans aliment à son esprit, sans intérêt d'aucune sorte, inactif et pauvre, l'ennui le dévore. Il mourra avant d'avoir atteint l'âge d'homme, s'il continue à végéter comme vous désirez qu'il végète.

— On ne meurt pas d'ennui, ni même de chagrin, puisque je vis.

— Vous vivez, hem! c'est une demi-vie que la vôtre. Encore avez-vous plus d'occupations que Jean! vos terres d'abord, puis... l'autre chose.

— Ah! monsieur, vidons cette question une fois pour toutes. Non, je ne m'occupe pas de ces choses auxquelles vous faites allusion; non, je n'y participe pas, non, je n'en profite pas.

— Cependant....

— Oui, vous voulez dire que j'ouvrais aux fraudeurs le chemin qui leur assurait l'impunité. Il est vrai que j'agissais ainsi, mais c'était par haine de tout ce qui se passe en France. J'ai plaisir à faire du tort, dans la petite mesure de mes moyens, au régime actuel. Monsieur, je vous en donne ma parole d'honneur, la parole d'un gentilhomme, monsieur:

malgré ma pauvreté, car la Révolution m'a ruiné et ces misérables terres qu'elle m'a laissées suffisent à peine à nourrir mon fils et moi, eh bien, malgré tout cela je fusse mort plutôt que de toucher un liard de dîme sur les marchandises dont je favorisais l'entrée en France.

— Je vous crois, monsieur le baron. » En effet, sans douter davantage, Surcouf pensait : « Cet étrange original ne ment point; oui, il courait de tels risques uniquement pour faire un tort secret au régime qu'il déteste. Je ne suis réellement pas fâché d'avoir fait sa connaissance. »

Le baron reprit : « Maintenant parlons de votre demande. En quoi consiste-t-elle, je vous prie?

— Elle regarde M. Jean, l'un de mes sauveteurs, auquel j'ai voué une véritable affection. Donnez-moi cet enfant, et je me chargerai de son avenir.

— Que ferez-vous de lui ?

— Si la paix s'établissait solidement, un armateur. Si la guerre se rallumait, et elle se rallumera fatalement, bientôt, je vous le jure, puisque l'Europe reste en ébullition, et d'ailleurs le premier consul est fou de batailles, de conquêtes.... Dans ce cas, Jean.... »

Interrompant Surcouf, le baron répliqua avec violence :

« Un armateur, un marchand en quelque sorte! Jamais! Un officier de marine ou un officier corsaire! encore moins! Un Grainval servirait donc ce Buonaparte qui veut être roi.

— Plus que roi, mais ne discutons pas. Vous refusez donc, mais est-ce là votre dernier mot?

— Le premier et le dernier. Jean servira nos princes légitimes s'ils reviennent; autrement il demeurera à Grainval.

— Vous agirez donc en mauvais père. Ah! ne vous irritez pas de nouveau. Vos emportements me laissent bien calme. Après avoir rempli ce que j'appelle un devoir, je vous quitterai, selon toute probabilité, pour toujours; ami ou ennemi, que m'importe? Cependant m'écouteriez-vous encore un instant ?

— Oui, et j'essayerai de garder mon sang-froid.

— Deux choses sont à prévoir au sujet d'un fils qui vous aime malgré vos rudesses: ou bien, à bout de résignation, Jean fuira le toit paternel un jour que vous l'aurez malmené. Alors il s'engagera dans n'importe quel régiment. Ensuite, inconnu, sans protection, il succombera aux premières étapes, trop dures pour sa délicate constitution, ou bien il s'éteindra phtisique, comme sa mère s'est éteinte naguère. De toutes façons, cet enfant, dont la santé pourrait se raffermir en des conditions normales, reposera sous terre avant deux ans, et vous l'aurez voulu. Regardez-le donc, aveugle que vous êtes! »

Le baron s'approcha de la fenêtre ouverte, et il vit son fils qui marchait courbé vers le sol, les joues pâles, les yeux cernés, toute sa personne respirant la fatigue et l'ennui.

A cette minute le père revécut tout à coup une scène d'autrefois : sa femme vivait encore ; pâle et courbée aussi, elle souriait, elle s'efforçait de jouer, dans un jardin public à Hambourg, avec un bel enfant tout rose, tout ébouriffé, débordant de vie et de force. Lui, regardait, le cœur serré, pressentant l'avenir, maudissant l'exil et cet âpre climat où la destinée les avait conduits, où la délicate fleur du Midi s'étiolait, faute de chaleur et de bien-être.

Or Jean ressemblait maintenant à Marie de Beauregard, la morte toujours pleurée ; il la rappelait aux jours de sa dernière maladie, quand elle s'était éteinte en bénissant son fils et son mari.

Surcouf se taisait, mais il se connaissait en hommes, et il attendait, sûr du résultat final. Emporté, aigri, lassé de l'existence, le baron n'était point mauvais. Aussi s'écria-t-il : « Je suis vaincu, faites ce que vous voudrez, car à l'instant même il m'a semblé entendre la voix de ma bien-aimée femme me crier : « Cède aux désirs de ton enfant, « écoute les avis de ton hôte ». Effet de pure imagination, n'est-ce pas ? Cependant vous avez ma parole d'honneur, monsieur.... Jean était sans doute d'accord avec vous et....

— Monsieur le baron, je rougirais d'avoir comploté avec le fils contre la volonté du père. Non, j'ai simplement lu dans l'âme de votre enfant, qui, Dieu merci, ne sait pas encore dissimuler ses pensées. Quant à l'inspiration d'une morte chérie, pourquoi refuser d'y croire ? En Bretagne, mon pays, l'on est fort superstitieux, et je me fais gloire d'être Breton. Votre main, monsieur, et merci. Soyez assuré que Jean, s'il me suit, me suivra de son plein gré, et sans avoir subi mon influence.

— Voici ma main, monsieur Surcouf ; excusez mes paroles discourtoises, je vous prie.

— Je n'ai nul besoin de les excuser, les ayant déjà oubliées. A votre tour, monsieur le baron, daignez ne point vous souvenir de mon apparente brutalité : j'agissais uniquement pour votre bien, croyez-le ! »

Le baron répliqua : « Hélas ! voilà ce que l'on dit aux enfants quand on les a contraints d'avaler une médecine très amère.

— On ne la leur impose jamais que pour un bon motif », repartit Surcouf en riant.

Les deux hommes se séparèrent, et tandis que le baron allait promener ses ennuis sur la grève déserte, l'ancien corsaire se mettait en quête de Jean, qu'il trouva assis au fond du parc. Ce parc, que les herbes folles avaient envahi, où des arbres morts restaient en place à demi pour-

ris, était l'image de la désolation. En jetant un regard autour de lui, Surcouf comprit davantage encore combien le jeune homme avait dû souffrir, inactif, en ce lieu triste et solitaire.

Surprenant ce regard, Jean y répondit ainsi :

« Oui, l'endroit n'est point gai. J'aurais voulu y rétablir un peu d'ordre; avec quelques journées de terrassiers, le parc eût pris un tout autre aspect; mon père a refusé de m'écouter.

— Votre père vous aime cependant, quoique tout ressort chez lui ait été brisé par trop d'épreuves.

— Cela est vrai, monsieur.

— Jean, vous souffrez beaucoup de votre inaction?

— Beaucoup, monsieur, surtout de ne pouvoir suivre une vocation qui m'attire invinciblement.

— Vers la mer, n'est-il pas vrai?

— Comment l'avez-vous deviné?

— Il m'a suffi d'observer votre physionomie lorsque je me laissais aller à raconter quelques-unes de mes campagnes.

— Et quelques-uns de vos combats. Oh! monsieur, celui du *Kent* par exemple. Être là au feu, à la fête, et crier sur un beau navire où l'on commande une compagnie : A l'abordage! puis, le grappin jeté, montrer le chemin à ses braves matelots: quel rêve, monsieur! Hélas! je ne le réaliserai jamais, puisque la paix est signée et que la volonté paternelle m'enchaîne à Grainval.

— Oh! quant à la paix, c'en est une plus que fourrée, et quant à votre père, sachez qu'il vous laisse pleine et entière liberté d'embrasser telle carrière qui vous serait ouverte.

— Vous dites?... Non,... ce n'est pas possible.... Mon père céderait,... changerait à ce point.... Vous l'auriez transformé ?

— Oui, mon cher enfant. Ne vous disais-je pas qu'il vous aimait? Il a donc écouté mes raisons. Là! ne m'embrassez pas à m'étouffer. Je suis ravi de votre joie, croyez-le. Écoutez-moi sans m'interrompre.

— Je vous écoute, cher bon génie.

— Ce bon génie vous propose de le suivre. Avant tout, je vous ferais apprendre le métier de la mer à bord d'un vaisseau de ligne que commande l'un de mes parents. Ensuite, si la guerre était déclarée, je vous prendrais à mon bord, et nous irions ensemble à ces combats dont vous rêvez. Enfin, si, contre mes prévisions, la paix s'établissait solide et durable, sur mer encore vous pourriez, montant de beaux navires, promener notre pavillon sur tous les océans, étendre bien loin nos relations, notre commerce.... Vous vous enrichiriez entre temps.... Vous souriez dédaigneusement : mais vous avez tort. Le commerce maritime

ne va point sans danger et sans honneur : bien sot celui qui le dédaignerait.... D'ailleurs, je vous répète qu'avant deux ans l'Europe entière sera de nouveau aux prises. A cette date, il vous faudrait être à même de me suivre comme officier. »

Électrisé par les regards étincelants et les paroles de l'ancien corsaire, Jean étendit les deux mains, puis il s'écria :

« Monsieur, je me donne à vous, décidé à suivre en tout votre fortune et vos conseils. Comptez sur mon dévouement absolu pour m'avoir enlevé à cette existence inutile et monotone. Que Dieu vous bénisse, monsieur, et qu'il bénisse vos entreprises, quelles qu'elles soient !

– Amen, mon cher enfant; comptez sur moi et fiez-vous à Robert Surcouf. »

Dix jours après cet entretien, les hôtes de Grainval se trouvaient encore réunis à la table du baron. Plusieurs étaient en costume de voyage; dans la cour, cinq chevaux, tout sellés, piaffaient et hennissaient sous la garde d'un artilleur, ordonnance du commandant Raimbaud.

Le père de Noël, frappé d'un coup de sang et tombé presque en enfance, venait de bénéficier d'une ordonnance de non-lieu; du chef des contrebandiers, nulle trace n'avait été découverte, non plus que du fils adoptif de Martine.

Aiguillonnés par une forte récompense que leur promettaient Surcouf et le commandant Raimbaud, les gendarmes avaient inutilement fouillé, battu les villages voisins, la forêt, le camp des bohémiens, puis visité la ville et les bateaux du Havre : personne n'avait pu fournir le moindre éclaircissement au sujet de l'enfant si mystérieusement disparu.

Jacques Raimbaud était encore au nombre des convives, en compagnie du vieux curé d'Yport, de Noël, de Martine et de Robert Surcouf.

Le repas s'achevait assez tristement, comme s'achèvent les repas d'adieu. Au dessert, le maître du logis se leva et dit en s'inclinant vers le prêtre : « Portons maintenant des santés, suivant le vieil usage. La vôtre, monsieur le curé !

— La vôtre d'abord, monsieur le baron, répliqua le curé ; ensuite, si vous le voulez bien, celle de Mlle Duclot, dont la vie n'a été qu'un long dévouement.

— Oh ! monsieur le curé », fit Martine toute décontenancée. Elle rougissait et n'osait porter le verre à ses lèvres.

Mais tous firent raison au prêtre, car tous pensaient comme lui, et admiraient sans restrictions mentales cette pauvre fille, bien humble, bien ignorante, qui allait encore se donner à une tâche ingrate, et celle-là sans la moindre compensation.

En effet, la veille, elle avait dit à son cousin :

« Noël, tu hésites, je le vois, et tu vas peut-être te décider à repousser l'offre de M. Jacques. Ne fais pas cela, Noël, car je suis résolue à demeurer au pays d'Yport, afin d'y prendre soin de mon oncle. Toi, tu serais trop malheureux ici. Les gens te reprocheraient bêtement ton malheur ; ils ne sont pas méchants au fond ; mais ils sont très grossiers. D'ailleurs beaucoup ont eu à se plaindre de ton père dont ils jalousent aussi la prétendue richesse. Envers une femme on est meilleur. »

Noël avait refusé d'abord : « C'était là un trop grand sacrifice. Sa cousine n'avait pas été si heureuse chez eux, et maintenant qu'il n'y aurait plus sa tante qui l'aimait et le pauvre Alex.... »

Martine interrompit : « Ceci, reprit-elle, est une raison de plus pour rester à Yport, où, s'il revenait jamais, Alex doit me retrouver. Laisse-moi croire que j'y ferai du bien. Ton père ne sera plus méchant, car le docteur affirme qu'il est quasi innocent à jamais. Mon petit héritage, dont M. Surcouf veut bien se charger, m'empêchera de souffrir de la misère. Puis je louerai une servante pour m'aider. Allons, ne te défends plus, mon cher Noël. »

Noël s'était rendu. Comme Jean, il se sentait invinciblement attiré, non pas du côté de la mer, quoiqu'il fût pêcheur, mais vers la guerre ; et puisque le commandant lui offrait son appui, eh bien, il s'engagerait dans l'artillerie.... Le commandant avait été simple soldat ainsi que bien d'autres dont le nom se trouvait déjà dans toutes les bouches.

Le vieux curé avait donc eu raison de louer Martine, et chacun l'approuva en portant la santé de l'humble fille.

Lorsqu'on quitta la table, le baron entraîna son fils à l'écart et lui dit :

« Mon enfant, vous partez de mon plein gré ; d'ici je vous suivrai de mes vœux et de mes prières. Restez chrétien, devenez brave : soyez, en un mot, digne de votre sainte mère et de vos ancêtres. Quoique je sois plus pauvre que beaucoup de mes anciens tenanciers, je vous enverrai tout ce que je pourrai. D'abord prenez ces quelques louis avec cette bourse.

— Père, je vous ai méconnu, pardonnez-moi.... Il en est temps encore, si vous voulez que je demeure. A Grainval nous vivrons autrement que par le passé. Je m'occuperai de notre petit bien. Je ne me désolerai plus. Dites, le voulez-vous ?

— Mon fils, je suis fort touché de cet élan.... Non, partez, car en ce pays vous ne pourriez jamais vous occuper suffisamment, et vous dépéririez fatalement. Allez donc, je vous l'ordonne.

— Père, je vous obéis, et, ne craignez rien, Dieu aidant, je suivrai la voie de l'honneur ; merci de cette bourse, je l'accepte, cependant je vous

supplie de ne rien m'envoyer dans la suite, à moins que je ne réclame un secours. Je veux, je dois me suffire, laissez-moi essayer de le faire. Maintenant, père, bénissez votre fils et embrassez-le comme vous l'embrassiez quand il était un petit enfant. »

Après avoir tendrement embrassé Jean, le baron lui donna sa bénédiction, et aussitôt il quitta la salle sans détourner la tête. Puis il s'enferma dans sa chambre, et derrière un rideau, en sanglotant, il assista au départ.

Sur le point de monter à cheval, les deux jeunes gens, bouleversés par l'émotion, paraissaient indécis. L'un regardait la fenêtre derrière laquelle il croyait apercevoir la silhouette de son père, toute sa figure inondée de larmes; l'autre serrait affectueusement les mains de sa cousine et du vieux prêtre. Il pleuvait, le vent faisait grincer les girouettes du manoir, et tout le paysage avait un aspect lugubre.

Très ému, se rappelant d'autres adieux à une mère qu'il n'avait plus revue, Jacques se mordait les lèvres et tortillait sa moustache. Le chien du manoir hurlait au perdu, les chevaux hennissaient en labourant le sol avec leurs sabots.

Martine sanglotait convulsivement et serrait dans les siennes les mains de son cousin, et Nice, sortie de sa cuisine, pleurait de tout son cœur, et au milieu de ses larmes : « Ah! monsieur Jean, disait-elle, ah! monsieur Jean, c'est-il Dieu possible que vous vous déportiez pour de bon aux étranges pays qui sont pleins d'embûches. Ah! monsieur Jean, j'aurais jamais cru que vous abandonneriez votre père et le manoir; et que voulez-vous que nous devenions après que vous nous aurez quittés, et encore si c'était point pour vous en aller sur la méchante mer qu'a déjà englouti défunt mon père et tant de braves gens qu'on n'a plus revus. »

Enfin Surcouf s'écria : « Abrégeons, abrégeons, ne disons pas adieu, disons au revoir, car on se reverra, sangdieu! Martine, comptez sur moi, comptez aussi que jamais je n'oublierai de m'enquérir du petit absent. Monsieur le curé, nous nous recommandons tous à vos prières. En selle, y êtes-vous? Pour aujourd'hui, Raimbaud, excusez-moi de commander le détachement. Une, deux, trois, par file à gauche, et au trot! »

En tête, Surcouf enfilait déjà la porte de la cour, les trois cavaliers suivaient. L'ordonnance fermait la marche. Un moment après, tous disparurent, comme noyés dans l'épaisse brume qui enveloppait le sommet de la falaise.

Les hommes faits rêvant de nouvelles luttes et de nouveaux dangers, les enfants partagés entre le chagrin du départ et l'espérance du lendemain, cet inconnu flamboyant pour la jeunesse, tous éperonnaient leurs montures. Sous cette pluie d'automne, les chevaux ruisselants ne deman-

daient qu'à galoper. La première étape fut Montivilliers, qu'on atteignit dans la soirée et où l'on passa la nuit.

Avant de se coucher, Jean et Noël parcoururent la petite ville endormie où des ruines non déblayées parlaient encore des excès de la Révolution, et en traversant le cloître de l'ancienne abbaye, nos deux jeunes voyageurs se communiquèrent leurs impressions, qui se trouvèrent absolument identiques. Ils s'étaient dit, en arrivant au gîte, qu'ils fourniraient probablement d'innombrables étapes avant de revoir la terre natale, si toutefois ils la revoyaient jamais.





Le baron de Grainval avait regardé flamber le manoir.

CHAPITRE XV

LES BOHÉMIENS

Une grande lueur embrasait le ciel, tandis qu'une fumée épaisse enveloppait la falaise et la *valleuse* de Grainval. La brise de nord-ouest qui soufflait par rafales dispersait parfois la fumée jusqu'à une grande distance ; alors les lueurs rouges, devenues plus ardentes, se reflétaient dans la mer. C'était la nuit : tout dormait aux villages et aux hameaux des environs.

En arrivant de la pêche, un homme d'Yport avait aperçu l'embrasement et sonné la cloche de la mairie. Bientôt le tocsin des églises d'Yport et de Vattetot réveilla les habitants. Accourus sur le lieu du sinistre, quantité de braves gens essayèrent de faire la chaîne, par malheur les récipients manquaient. D'ailleurs les mares voisines et deux puits n'eussent jamais suffi à fournir l'eau nécessaire pour combattre l'incendie du manoir de Grainval et de la ferme y attenant.

Quand le jour parut, les murs extérieurs en granit noir demeuraient

seuls debout; mais toitures, cloisons, meubles, effets, bétail, récolte, n'étaient plus que cendres encore fumantes.

La veille au soir, une odeur de brûlé, des tourbillons de fumée sortant des souterrains, avaient donné l'éveil au baron de Grainval, celui-ci crut alors pouvoir combattre seul le foyer très restreint, pensait-il, de l'incendie. En effet, quelques seaux d'eau parurent en avoir raison. Pourtant le maître du manoir demeura sur pied, et, obéissant à une inquiétude secrète, il empila dans un coffre ce qu'il possédait de plus précieux, papiers et bijoux de famille, souvenirs de sa femme, puis un peu d'or et d'argent économisés à grand'peine.

Vers minuit, succombant au sommeil, il s'endormit tout habillé, au coin de l'âtre éteint. Une heure s'était à peine écoulée que des cris perçants l'éveillaient en sursaut. En même temps une fumée âcre l'étouffait à demi. Cependant il put quitter sa chambre, puis, traînant après lui le grand coffre, heureusement fermé et muni de solides poignées, il descendit l'escalier en flammes, traversa la cour brûlante, et dans une prairie, il rejoignit les uniques habitants de Grainval après lui : la servante et un vieillard demi-perclus, auxquels il confia la garde du coffre, après les avoir enfermés dans une petite étable que les flammes ne pouvaient atteindre.

Ensuite il regarda brûler le manoir, depuis cinq cents ans la propriété de ses ancêtres, où il était né, où il avait espéré mourir. Il comprenait l'inutilité des efforts qu'on faisait pour combattre le fléau, et il comprenait autre chose encore.

Quand tout fut consumé, sûr de sa ruine irrémédiable (on ne s'assurait pas à cette époque), il récompensa ceux qui avaient voulu lui porter secours, puis, ayant accepté l'hospitalité provisoire du vieux curé d'Yport et emprunté le cheval et la charrette d'un métayer des environs, il arriva au presbytère avec ses domestiques et le coffre qui contenait maintenant tout son avoir, en dehors d'un peu de terre sans bâtiments. Plus tard, ayant tout avoué à son hôte, il ajoutait :

« Je m'incline sous la main qui me frappe, car j'ai mérité le châtiment.

— Ainsi vous êtes résolu à ne point dénoncer les incendiaires, au risque de les voir commettre d'autres crimes?

— Non, car, une fois pris, ils diraient que j'étais en quelque sorte leur complice, et mon déshonneur rejaillirait sur Jean.

— Vous m'avez affirmé n'avoir jamais profité de ces fraudes?

— Pas même pour une livre de tabac à fumer, dont je me privais souvent par économie; mais je n'en suis pas moins décidé à me taire, et vous ne pouvez me trahir. »

Le prêtre courba la tête; il déplorait cette décision, mais il était lié par le secret professionnel. M. de Grainval reprit :

« Je ferai en sorte que mon fils ignore longtemps ce malheur et ses conséquences.

— Puis-je vous demander quelles sont vos raisons?

— Certes. Mon fils a bon cœur : il reviendrait, s'il était au fait de la ruine dont mes passions politiques ont été l'artisan et dont je veux souffrir seul.

— Monsieur le baron, dit le curé, ce renoncement est déjà une expiation.... »

En conséquence, trois années s'écoulèrent durant lesquelles le baron de Grainval demeura à Yport, dans une grande pauvreté, car, sur le peu qui lui restait, il soulageait les malheureux et il envoyait parfois deux ou trois louis d'or à l'aspirant de marine, qui lui écrivait de telle ou telle relâche, de tel ou tel port. Jean apprit la vérité seulement au lit de mort de son père.

Des contrebandiers on ne parlait plus guère entre Étretat et Fécamp. Quant à l'issue de la caverne, elle demeura toujours un mystère insondable pour les gens de la contrée. « A croire qu'y avait eu là quéque sorcellerie, et c'était l'opinion de ma mère grand », me disait une fois Hippolyte Vatinel, un pêcheur d'Yport, en me désignant l'entrée du souterrain, maintenant bouché à la suite d'un éboulement, puis il dirigea mes regards vers une autre excavation; celle-ci paraissait inaccessible, creusée qu'elle était au milieu de la falaise, absolument perpendiculaire à cette place. On nomme encore le « Trou à Romain » cette cachette où un garçon d'Yport, fort hardi quant aux ascensions, mais très pusillanime quant à la bataille, se hissa en 1811. Il y demeura plusieurs années, nourri par ses parents qui, durant la nuit, lui faisaient passer des provisions au moyen d'un panier, de cordes, de poulies.

C'était l'époque des grandes guerres; alors, de gré ou de force, tous les hommes valides partaient soldats. Gras et joufflu, Romain ne sortit du trou qu'en 1814, pour prendre la place du panier et gagner le haut de la falaise.

Après m'avoir raconté cette véridique histoire il y a belle lurette, mon ami Vatinel, un philosophe sans le savoir, ajouta : « Romain n'était pas courageux de sa nature et il avait grand'peur du canon. Moi, j'ai fait la campagne de Russie, puis celle de France et sans m'emb.... Mais vous savez, mam'selle, d'aucuns sont braves, d'aucuns sont poltrons, rien à refaire à cela, c'est de naissance. Tout de même, Romain y devait joliment se ronger les pouces les veillées d'hiver, avant de s'habituer au trou. Par bonheur qu'on s'accoutume à tout.... »

La tribu bohémienne cependant avait quitté le pays, à la vive satisfaction des ménagères et habitants des fermes isolées, car il manquait constamment ici et là une volaille, une chèvre, un sac de pommes de terre, dont on chargeait, non sans raison, la conscience des nomades.

Maintenant, après trois jours de marche presque sans halte, ceux qui avaient campé sous les bois d'Yport venaient de dresser leurs tentes dans la forêt de Serquigny, de l'autre côté de la Seine.

Il faisait nuit, une froide nuit de novembre constellée d'étoiles, où les premières gelées jonchent le sol de feuilles encore vertes.

Les feux brillaient, on apprêtait le repas du soir, les enfants criaient la faim, les hommes juraient, inactifs et grognons, tandis que les femmes prenaient toute la peine. Tel est l'usage chez les Roma[1].

Derrière le campement, un individu très grand, au teint clair, aux yeux bleus, faux et durs, certainement étranger à la tribu, causait avec un Rom. Celui-ci était petit et brun, et son nez aquilin, ses yeux très longs disaient assez son origine asiatique.

Tous deux parlaient un bizarre dialecte où des mots français se mêlaient à d'autres aux consonnes dures.

Bientôt arriva une vieille, horrible, édentée, maigre autant qu'on peut l'être, couverte d'oripeaux très voyants, avec des pièces d'argent au col et aux poignets, et un cercle d'or sur sa chevelure grise ébouriffée.

S'adressant en langue rom à l'enfant de sa tribu, la vieille lui dit :

« As-tu réussi ? Et tes compagnons, et ton frère ? Parle, mon fils Hirko. »

Celui qu'elle appelait ainsi répliqua dans le même idiome :

« Ne sais-tu pas ? Oh ! dois-je t'apprendre ?

— Je sais qu'il est mort comme un bon Kola, en combattant de misérables soldats ; mais leur aurais-tu laissé ses os, mauvais frère ?

— Pouvais-je les enlever ? Ne m'avais-tu pas fait dire, quand nous étions encore en prison, de rapporter au camp les précieuses marchandises cachées dans le souterrain ?

— J'ordonnai aussi d'enlever le corps de ton frère, là où ces chiens l'avaient déposé.

— Ton messager (et il désignait l'homme roux) m'a seulement dit de

1. *Zigeuner*, en Allemagne ; *Zingari*, en Italie ; *Gypsies*, en Angleterre : *Tziganes*, *gitanos*, en Espagne et en Russie ; *Charam*, *Arah* (voleur), en Hongrie, ou encore *Pharaoh kepik*, peuple de Pharaon, les bohémiens se nomment eux-mêmes *Rom*, au singulier, *Roma*, au pluriel, ou bien *Kola* (les noirs). Ils sont communément appelés bohémiens parce qu'on les a crus longtemps enfants de la Bohême. Il semble qu'ils apparurent en masse au commencement du xv[e] siècle, arrivant des bords de l'Indus (Sind), probablement chassés par Timour-Lenk (Tamerlan).

On en rencontre des tribus répandues dans tout l'ancien continent, mais point en Amérique. De tous temps les Persans les désignèrent sous l'appellation de *Siah Hindous* (les Indiens noirs).

m'entendre avec le seigneur de Grainval, parce que lui-même était suivi et traqué. »

Le Bœuf, car c'était lui, interrompit Hirko, et, payant d'audace, il s'écria :

« Tu as sans doute oublié que je te parlai d'abord du désir de Roïna.

— Tu mens, tu mens, tu mens. Je n'ai su la mort de Zerb qu'au sortir de prison. Alors on nous délivra un passeport, et des gendarmes, qui épièrent toutes nos démarches, nous conduisirent au Havre, où ils nous quittèrent il y a trois jours. Les Roma campés aux environs nous reçurent et nous déguisèrent, puis, la nuit suivante, habillés comme des pêcheurs du pays et pour t'obéir, Roïna, nous reprîmes le chemin de la falaise qui renferme le souterrain ; mais le souterrain avait été muré du côté de la mer. Après m'en être assuré, je cachai mes deux compagnons et j'attendis le jour pour frapper à la porte du manoir. Le seigneur m'ouvrit lui-même sans me reconnaître d'abord.

« Sûr de n'être point entendu, car nous nous trouvions au milieu d'une cour solitaire, je m'expliquai et il m'écouta. Ensuite il me répondit ceci :

« —Tu as trouvé l'entrée du souterrain murée ; eh bien, la sortie est « également condamnée avec des pierres cimentées par moi, car jamais « plus je ne prêterai la main à ces fraudes. Va-t'en donc, si tu ne veux « être arrêté de nouveau. »

« Je le menaçai de notre colère, d'une dénonciation. Il demeura impassible ; puis il détacha un énorme dogue qui m'eût dévoré si je n'étais parti.

— Ensuite?

— Ensuite je rejoignis mes compagnons, et nous quittâmes le pays.

— Et c'est tout? fit la vieille en grinçant des dents, c'est tout? Lâches, lâches, lâches ! »

Hirko haussa les épaules et reprit :

« Non, cela n'est pas tout, car en quittant le pays une grande lueur illuminait déjà notre marche, et la lueur embrasa bientôt tout le firmament. Cette lueur venait de l'orient. Comprends-tu, Roïna?

— Oui, je comprends ; achève cependant.

— Au Havre, où nous sommes retournés pour quitter nos habits de pêcheur, on parlait déjà de l'incendie de Grainval et on ajoutait : « C'est la « ruine pour le seigneur, déjà bien appauvri par la Révolution. Aujour- « d'hui le voilà quasi un mendiant. »

— Et tes compagnons?

— Ils arrivent par Yvetot, ils y avaient de l'ouvrage. »

A l'instant même, deux Roma entrèrent dans la clairière, traînant chacun une brebis volée en route. C'était là sans doute l'ouvrage d'Yvetot.

Par ce qui précède, on voit que M. de Grainval attribuait sa ruine à qui de droit, et aussi que le juge d'instruction avait décidément manqué de flair en ne relevant point de charges contre les trois bandits, qui, en recouvrant leur liberté, commirent immédiatement de nouveaux crimes.

A cette époque et depuis peu de temps, Le Bœuf, l'homme roux, s'était joint aux bohémiens; ceux-ci le haïssaient, mais ils le craignaient, parce qu'il avait pris une grande influence sur l'esprit de Roïna, la vieille chéfesse de la principale tribu nomade, qui en ce temps-là parcourait la France.

Zerb, le fils aîné de Roïna, venait de périr dans l'attaque du souterrain. Hirko était le frère de Zerb ; ce dernier laissait une veuve, Narfé, et un enfant, Tzerko. Contrefait et infirme, Tzerko était pour tous l'objet d'une véritable aversion, et sans la crainte qu'inspirait son père, on l'eût certainement fait disparaître. En effet, quoique très irrités et fort humiliés de n'avoir qu'un tel rejeton, Zerb et Narfé auraient assurément vengé sa mort. D'après les lois de Pharaoh, Zerb devait succéder à Roïna, Narfé à Zerb, et, le cas échéant, la veuve était tenue de s'unir au plus proche parent de son époux.

Tandis qu'ils regagnaient les tentes, Hirko dit à Roïna : « L'enfant des pêcheurs est-il mort?

— Non, répliqua la vieille, non, et Tzerko l'a soigné.

— Que nous importe cela, puisqu'il doit mourir.... »

A cet instant une femme parut surgir de l'ombre à côté des deux Roma, qu'elle interpella avec colère en répétant :

« Ah! il doit mourir? Êtes-vous donc les maîtres de la vie? Eh bien, moi, je vous dis qu'il ne se versera plus de sang chez nous. »

Celle qui parlait avait dû être fort belle ; elle était très grande, très bien faite, et ses yeux magnifiques semblaient lancer des éclairs sur Roïna et sur Hirko.

Arrêtant d'un geste la vieille chéfesse prête à s'emporter, Hirko repartit :

« Narfé, la colère trouble ta mémoire. Cet enfant n'a-t-il pas causé la mort de ton mari?

— Tu affirmes cela, Le Bœuf le répète, et moi je sais que votre langue fourbe ne vous sert qu'à mentir. Si Zerb est mort, je veux voir son cadavre avant d'obéir à nos lois. J'ai dit, laissez-moi en paix et ne touchez pas au prisonnier, ou bien je soulèverai les enfants de Pharaoh contre toi, Hirko, et peut-être aussi contre toi, Roïna. »

Ensuite, menaçant du geste la mère et le fils, elle regagna sa longue voiture dont le fond lui servait de demeure. Par devant, elle disait la bonne aventure aux paysans crédules, elle vendait des charmes pour guérir les bestiaux, des onguents pour les coquettes, des philtres pour les fiancés.

Dans la première chambre, deux enfants dormaient sur le même grabat; l'un, pâle et blond, aux traits émaciés, semblait souffrir, et il geignait doucement: l'autre, très brun de peau, avait une tête énorme, une bouche fendue jusqu'aux oreilles, des cheveux broussailleux d'un vilain noir et des membres grêles.

Une lampe fumeuse à la main, après avoir considéré un instant les dormeurs, Narfé murmura : « Si celui-ci était beau comme celui-là, je serais fière et heureuse, mais on ne fera de mal ni à l'un ni à l'autre ».

Elle demeura encore un instant livrée à ses réflexions, puis, soulevant un vieux rideau, elle disparut en emportant le quinquet.

Cependant, à voix basse, Roïna et son fils parlaient avec colère de Narfé, la veuve de Zerb.

« Elle chante plus haut qu'un jeune coq, elle se voit déjà la reine de plusieurs tribus », disait l'une.

Hirko reprenait : « Elle se soumettra pourtant, car je ne renoncerai pas à mes droits.

— Les nôtres l'écoutent déjà plus qu'ils ne t'écoutent, et ils lui donneront raison.

— Que me conseilles-tu donc, Roïna?

— D'attendre et de laisser faire le temps. Lorsque je sentirai ma fin approcher, nous aviserons. Jusque-là garde le secret de tes ambitions vis-à-vis de chacun, de Le Bœuf surtout.

— Sois tranquille, je me méfie de cet homme, et sans tes ordres formels, il ne serait plus en vie.

— Il nous a servis, il nous servira encore. N'est-ce pas lui qui nous avait conduits auprès des contrebandiers. Alors, si Zerb et toi m'aviez écoutée, Zerb vivrait, car vous ne seriez pas retournés avec ce pêcheur d'Yport, et vous auriez emporté tranquillement votre part de butin. Maintenant, après deux mois de prison, ayant laissé les os de ton frère chez les étrangers, tu reviens plus pauvre qu'autrefois.

— Le destin a tout conduit, Roïna; pourquoi revenir sur le passé ? Sache pourtant que je veux être l'époux de Narfé quand les jours de son deuil seront écoulés. »

La vieille Rom répliqua en haussant les épaules :

« Tu veux, tu veux, sot, insensé! Les hommes peuvent-ils jamais dire: je veux? Va dormir. Demain nous lèverons le campement pour descendre

au midi et passer la frontière. Les corbeaux croassent déjà. Toutes les races que nous haïssons vont bientôt se livrer de sanglants combats. Nous les suivrons sur les champs de la mort, où je te promets du butin à ramasser, car les cadavres par milliers, et encore par milliers, encombreront les routes, le sang des blessés rougira les fleuves et les ruisseaux, et jusqu'à l'immense étendue des plaines neigeuses. »





Alexandre et Tzerko marchaient à l'arrière-garde.

CHAPITRE XVI

TZERKO ET ALEX

Dès l'aube suivante, les tentes étaient pliées, et, précédée des longues voitures, la troupe se mit en route dans la direction du sud.

Alors, l'un soutenant l'autre, deux enfants marchaient à l'arrière-garde. C'étaient Alexandre Vorzof et Tzerko, le Rom. Le premier, encore bien faible, serait tombé à maintes reprises sans l'aide de son compagnon; pourtant un coup de fouet les rappelait à l'ordre dès qu'ils s'attardaient une minute.

L'étape fut atroce pour Alexandre; par instants il était tellement désespéré, qu'il avait la tentation de braver ces hommes cruels. Eh bien, tant mieux s'ils le tuaient!...

Mais sans cesse Tzerko le réconfortait, et dans son méchant français il essayait de lui parler d'espérance, de liberté, de jours meilleurs. Alors, reprenant courage, Alex ne trouvait plus le malheureux petit bossu aussi répugnant que les premiers jours, où, tout en recevant ses soins, il ne pouvait s'empêcher de témoigner une grande répulsion à cet enfant si brun, si laid, si difforme, dont l'énorme tête se balançait sur des épaules monstrueuses, tandis que les jambes, les bras étaient ridiculement exigus; les yeux seuls, grands, doux, avaient une beauté, une transparence extra-

ordinaires, et un observateur eût dit que ces yeux-là reflétaient une belle âme.

En effet, Tzerko possédait une belle âme, une réelle intelligence et, pour son malheur, un cœur sensible. Il n'avait aucun des défauts, aucun des instincts de ses parents et de sa race. Peut-être devait-il ses qualités au phénomène que de nos jours on nomme l'atavisme et peut-être ressemblait-il moralement à quelque ancêtre des temps écoulés, alors que les Roma vivaient, peuple libre, sur les bords du Sind.

Les chrétiens seuls aiment les faibles et les infirmes. Chez les nomades, la difformité physique est regardée comme un opprobre : en conséquence, Tzerko, à peine toléré de ses père et mère, était maltraité, bafoué des autres, petits ou grands.

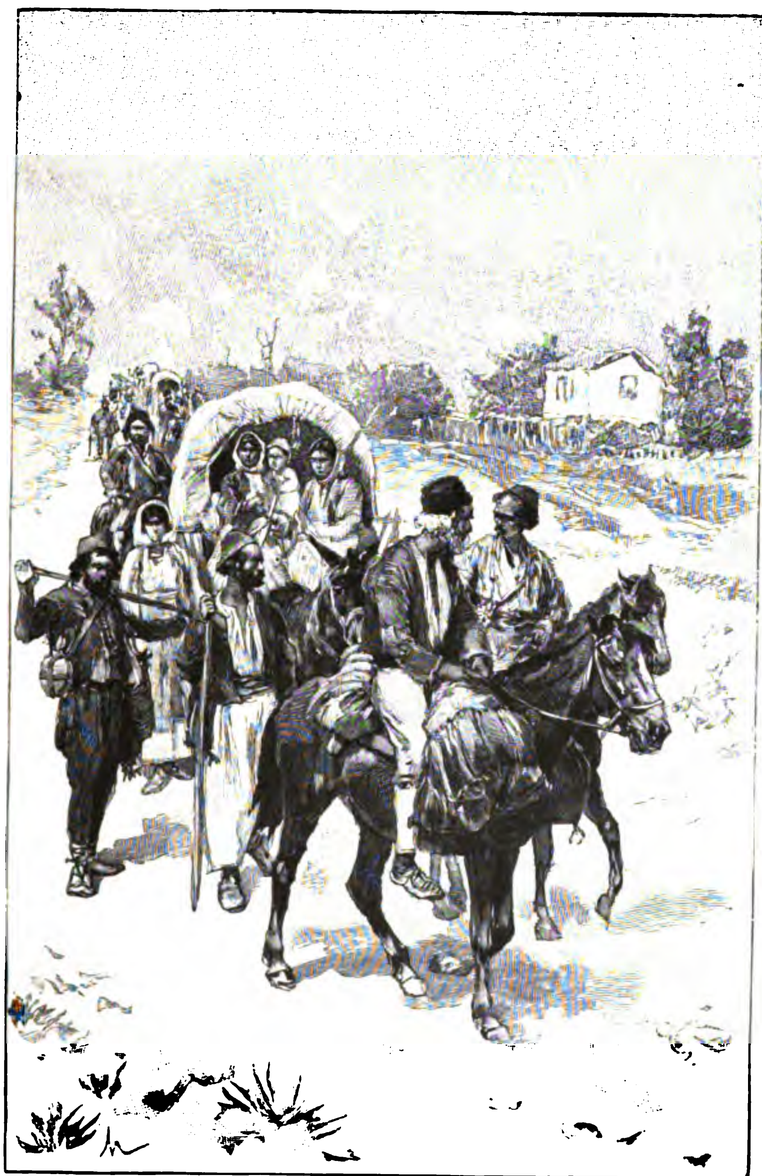
Pourtant les coups, les dures paroles ne l'avaient pas rendu méchant. Depuis douze ans qu'il vivait et souffrait, il essayait de se faire pardonner sa laideur en étant très doux, très patient.

Il gardait les petits enfants malades ou délaissés, il soignait les animaux blessés. Les animaux seuls se montraient reconnaissants, et l'ours même se laissait caresser par Tzerko; au contraire les enfants le griffaient, le mordaient, et sa mère elle-même le rebutait. Roïna, sa grand'mère, ne lui témoignait que de l'antipathie, et, de son vivant, Zerb répétait qu'il avait honte d'être le père d'un tel monstre.

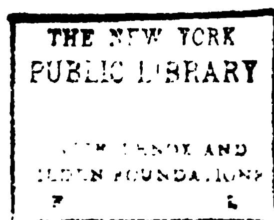
Il vécut ainsi douze ans sans un jour de bonheur, toujours de plus en plus maltraité, et pourtant une voix intérieure le consolait : il attendait, espérait sans bien avoir conscience de son espérance.

Presque constamment souffrant, car sa bosse comprimait sa poitrine, Tzerko comprit bientôt qu'il ne gagnerait rien à se plaindre, et il ne se plaignit plus. Était-il atteint des maladies de l'enfance, coqueluche, rougeole, etc., il demeurait silencieux, accroupi au fond de la voiture paternelle, grelottant, souffrant de la faim, de la soif souvent. Pendant ce temps, sa mère et les autres femmes s'en allaient durant des journées entières errer dans les villages voisins du lieu où campait la tribu, soi-disant pour offrir des paniers ou de petits ouvrages en paille, ou bien afin de conter la bonne aventure aux crédules paysans, auxquels, si l'occasion cherchée se présentait, les bohémiennes n'hésitaient pas à dérober tantôt une poule, tantôt autre chose, suivant l'occurrence. Si la chasse malhonnête était fructueuse, la tribu faisait bombance et Narfé apportait quelques reliefs au petit malade. Dans le cas contraire, les hommes querellaient les femmes, des querelles on allait aux coups, tandis que Tzerko, bien oublié, restait immobile et muet, sous peine d'être frappé à son tour.

Un jour on lui dit que Zerb était mort, et il eut un affreux chagrin;



La caravane se mit en route.



alors il vit sa mère comme folle de douleur, Roïna aussi. Peu après il découvrit qu'un être humain criait et se débattait dans la cabane à l'ours gris. L'ours hurlait nuit et jour.

Ah! comme Tzerko plaignait le malheureux enfermé là, comme il eût voulu le consoler! Il se faisait battre parce qu'il ne quittait plus les environs de la cabane. Parfois il se glissait inaperçu et il murmurait des paroles d'espoir au travers des rainures, ou bien il jetait quelques fruits par le haut.

Une semaine s'écoula, la tribu quitta le bord de la mer pour s'établir dans l'intérieur du pays, et Roïna ouvrit enfin la porte de la cage avec la grosse clef qu'elle avait toujours sur elle. « Il est mort, disait la vieille, car il ne crie plus ; il faut enterrer son corps. »

..... Tzerko venait de raconter à Alexandre sa propre histoire et tout ce qu'il savait au sujet des derniers événements, répétant souvent mots et phrases, car il s'exprimait dans un très mauvais français, que nous ne reproduirons pas. En terminant il ajouta : « Alors Narfé vit que tu respirais, et elle me laissa t'emmener dans la voiture sans écouter les injures de Roïna. Tu fus longtemps malade, maintenant tu es guéri. Comme tu es grand et beau à côté de moi si laid! Et je ne te fais pas horreur? »

Tzerko parlait ainsi parce qu'il s'était bien aperçu de la répulsion qu'éprouvait le malade vis-à-vis de lui.

Alex répliqua : « Non, je t'aime beaucoup, et si tu veux je serai ton ami pour toujours.

— Oh oui! nous ne nous quitterons plus jamais, jamais!

— Il faudra donc venir avec moi. Dès que nous le pourrons, nous nous sauverons, nous irons à Yport, chez Martine, et je me mettrai à genoux devant elle pour demander pardon. Je lui avouerai comment les deux pauvres contrebandiers anglais ont été assassinés par Le Bœuf, tandis que Hirko me serrait la bouche. Oh! pendant ma maladie, et après encore, bien souvent, j'ai rêvé de ces deux hommes. Ils criaient : « Pitaï, pitaï... », ça voulait sûrement dire pitié!... Mais les autres et l'oncle Vatteville ne montraient aucune pitié. Et puis on les a jetés à la mer, on a brisé leur barque. Le lendemain, l'oncle Vatteville m'a encore forcé de revenir, parce qu'il n'y avait que moi d'assez petit pour me couler dans les caves du manoir par la fente du roc. Ce jour-là, en entrant du côté de la falaise, je n'ai pas pris les précautions des autres fois, car j'étais affolé depuis la tuerie de la veille. Les douaniers m'ont vu et saisi. Je me suis bientôt échappé, je voulais rentrer chez nous, enfin Le Bœuf m'a rattrapé.

— Tâche de ne plus penser à toutes ces choses : dès que tu en parles, tu as comme la fièvre. Dis-moi plutôt si tu avais très peur dans la cage.

— Ah oui! L'ours grognait, grattait après la cloison, il me semblait

sentir ses griffes sur mon cou! Bientôt je n'ai plus eu ni peur, ni faim, ni froid, je n'avais plus que sommeil.

— Tu dormais toujours les premiers temps, et Narfé disait qu'il fallait te réveiller, te forcer à manger.

— Comme elle semble triste, ta mère, et fâchée!

— C'est parce que mon père a été tué, tu sais? Et puis Roïna et Hirko la tourmentent.... Aussi je ne partirai pas en laissant Narfé avec ces méchants. Pourtant, Alex, qu'est-ce que je ferai sans toi maintenant?

— Ne pleure pas, je ne m'en irai pas tout de suite, car tes gens me surveillent sans cesse. L'autre jour, quand j'ai été cueillir des fraises dans le bois, Hirko m'a poursuivi en me menaçant de son couteau.

— Attends quelques mois, promets-moi d'attendre; sais-tu qu'ils te tueraient sans hésiter s'ils étaient fâchés?

— Eh bien, je te promets d'attendre un peu de temps. »

Ce peu de temps dura plusieurs années. D'abord durant deux ans, la tribu, qui avait campé sous Barcelone, après avoir franchi les Pyrénées à Port-Bou, parcourut l'Espagne, du nord au sud, du levant au couchant; cependant Alex ne trouva jamais l'occasion, même sans grande chance de réussite, de tenter une évasion vers le pays natal.

En Espagne, il ne fut pas vraiment malheureux, et même il s'accoutuma peu à peu à cette vie errante, grâce à laquelle il visitait tant de pays nouveaux, mais plutôt les campagnes que les villes, parce que l'on campait rarement près des grands centres.

Tzerko et Alexandre ne se quittaient guère. Tous deux faisaient métier de montreurs d'animaux savants. Tzerko n'avait pas son pareil pour instruire, sans les battre, les chiens, les chats et jusqu'aux oiseaux.

Dans ces contrées généralement pauvres et déjà exploitées par d'autres gitanos, soit avoués, soit occultes, les affaires ne furent pas brillantes; aussi les querelles étaient-elles fréquentes entre les diverses bandes. Attisées par Le Bœuf et Hirko, ces querelles devenaient des rixes. Le sang coula à maintes reprises.

Un beau jour d'automne, la tribu eut des démêlés avec la justice: en conséquence elle fut chassée de la province de la Manche et elle regagna prestement la frontière sans avoir vu éclater les guerres prédites par la vieille chéfesse.

Rentrés en France, à Hendaye, du côté de Saint-Jean-de-Luz, les Roma passèrent l'hiver suivant dans les Pyrénées.

Alors, en jurant qu'ils ne bavarderaient pas et ne diraient à personne qu'Alex n'était ni un Rom, ni un fils de Rom, les enfants obtinrent de Narfé l'autorisation d'accepter l'offre d'un vieux moine franciscain qui habitait en solitaire les ruines d'un couvent dévasté.

Ce moine, ayant rencontré un soir les deux petits bohémiens transis, affamés, grelottants, leur avait proposé de venir loger dans une cellule encore debout, certes ils y auraient moins froid que sous la tente, moins faim aussi, car ils partageraient les aumônes en nature que faisaient au solitaire les paysans des villages voisins.

Les deux amis passèrent donc plusieurs mois au couvent, où le vieillard les nourrit et les instruisit. Là, l'un réapprit, l'autre apprit à lire, un peu à écrire, un peu de calcul et d'histoire sacrée. Et, mieux que tout, ils entendirent la bonne parole. Au milieu des bohémiens, Alex avait absolument oublié les prières de jadis, et Tzerko ignorait même le nom de Celui qui a promis l'éternité heureuse aux déshérités de la terre.

Le printemps venu, comme les Roma pliaient bagage, le moine alla trouver celle qu'il croyait la mère de ses protégés et il lui demanda de laisser les deux garçons au couvent. Il les garderait, les éduquerait, en ferait d'honnêtes travailleurs.

Mal en prit au vieillard : injurié d'abord, et bientôt menacé d'être battu, il partit sans revoir ni Alex ni Tzerko.

Ceux-ci furent durement frappés, puis enfermés jusqu'au départ. Alors ils regrettèrent d'avoir gardé le silence, surtout que Narfé ne les défendait plus. La jeune femme était malade et demeurait constamment dans la longue voiture. De son côté, Roïna ne quittait plus guère le lit, Hirko et Le Bœuf se disputaient après chaque partage. L'été, puis l'automne s'écoulèrent ainsi ; mais tandis qu'on remontait vers le nord, Alex déclara à Tzerko qu'il était temps de se sauver, que lui saisirait la première occasion et qu'il emmènerait alors son ami de gré ou de force.

Tzerko ne disait plus non avec autant d'énergie, lorsque, à la fin du mois de janvier 1806, la tribu arriva à Bordeaux, où il y avait une grande fête foraine. La ville d'ailleurs était en liesse : parce que l'on y célébrait la victoire d'Austerlitz et les gloires impériales.

Un soir qu'ils venaient de montrer leurs animaux à quelques buveurs attablés en plein vent, Tzerko et son ami entendirent la conversation suivante :

Deux individus, dont l'un n'avait qu'une jambe, l'autre qu'un bras, parlèrent d'abord en se chamaillant au sujet des mérites respectifs des soldats et des marins ; ensuite, prenant à partie la servante, point assez prompte à son gré, l'amputé d'une jambe s'écria :

« Ce n'est pas une Margoton de quatre sous qui fera attendre un militaire décoré par notre Empereur, quand ce militaire a été à Marengo, à Rivoli, au Caire, aux Pyramides, et à des batailles, à des victoires en veux-tu, en voilà. Je te dirai, ma fille, qu'à Vienne, qui est une grande capitale à peu près moitié de Paris et les trois quarts de Bordeaux, je me

suis vu servi par d'autres donzelles que toi et dans des gobelets d'or encore. Et pas plus tard que le mois dernier, sais-tu où j'étais ? Voyons, devine, grande sotte ?

— Je sais pas, m'sieu.

— Eh bien, j'étais de faction à la porte de la salle où Napoléon dictait ses volontés à l'autre empereur après l'avoir rossé d'importance, et si celui-ci ne s'appelait pas François II, empereur d'Allemagne, je ne me nomme point Boustignac. »

Là-dessus une jeune paysanne bordelaise s'écrie en roulant les *r* :

« Tout de même, avec votre jambe vous ne deviez pas faire belle figure à la porte des empereurs, père Boustignac. »

Comme un bon Gascon qu'il était, le soldat amputé s'entêta et renchérit, à propos de choses véridiques ou invraisemblables, sur ses campagnes et l'entrevue des deux souverains.

La Bordelaise rit aux éclats, puis reprit :

« Tout de même, vous voici joli garçon pour courir !

— Eh donc, la croix a guéri les blessures. Je regrette pourtant la guerre, et les marches et les contremarches, et les charges, lance au poing, sous les obus qui pleuvent, et surtout je regrette de n'être plus au milieu du régiment quand ce bruit courait : « Le v'là, il va passer, « il passe ». Et l'homme passait. C'était l'ancien petit caporal. Alors nous partions au triple galop. Je t'en moque, des obus, des balles et du tremblement. Est-ce qu'on y pensait que pour leur rire au nez ? Moi qui vous parle, j'ai vu un jeune canonnier sans barbe au menton sortir toute la tête écrabouillée de dessous sa pièce en criant : « Vive l'Empereur ! » et paff ! le voilà retombé : à preuve qu'il avait nom Vatteville. »

Alex et Tzerko écoutaient de toutes leurs oreilles, et même le premier fut un instant tenté d'interroger l'ancien. Vatteville, le canonnier sans barbe, était-ce donc Noël ? Et tout un monde de souvenirs dansait dans la tête d'Alex, et des regrets et des remords assoupis venaient l'assaillir.

Tandis qu'il hésitait, lui, misérable petit bateleur, à interroger le glorieux soldat, celui-ci s'adressa encore au marin, et en frisant sa grosse moustache :

« T'as point l'air de m'approuver, mille dious ! t'es donc point un Français, que tu ne chantes pas aussi victoire sur toute la ligne ? »

Le marin répliqua : « Si tu avais été à Trafalgar et si tu avais perdu ton bras à l'hôpital de Cadix des suites d'une blessure mal soignée, tu ne chanterais pas toi-même aussi haut.

— Trafalgar, connais pas ! qui parle de Trafalgar ? j'ai jamais entendu parler de ça.

— Ça, c'est une bataille sur mer où nous avons été battus par l'amiral anglais Nelson, et de notre flotte anéantie il....

— Tu mens, chien de Béarnais !... Jamais les Français n'ont été battus par les Anglais, jamais, tu entends ? Quelle sotte histoire !

— J'y étais, sur le *Redoutable*, qui s'est fort distingué, même que son commandant vient d'être récompensé.

— Imbécile ! En ce cas, pourquoi dis-tu que nous avons été battus ? Tu es donc un traître, un English?... »

Et, furieux, le Bordélais brandissait sa béquille, prêt à la lancer à la tête du Béarnais qui, de sa main unique, tirait déjà son couteau....

L'aubergiste les sépara. Ensuite, devant la mine furibonde du soldat, Alex n'osa plus s'avancer, et après une collecte qui ne produisit que quelques liards rognés, les deux amis regagnèrent le campement, où l'on se querellait aussi, mais de plus terrible façon.





Tzerko était agenouillé près d'Alex.

CHAPITRE XVII

LE TRÉSOR DE ROÏNA

Il s'agissait d'un partage après une belle affaire où Le Bœuf et deux ou trois Roma étaient accusés de s'être d'abord emparés de presque tout l'argent.

Le Bœuf et les autres niaient et récriminaient sur d'autres partages; les coups pleuvaient.

La nuit arrêta les combattants, et le lendemain, sans paraître se souvenir de la dispute, on se remit en route vers le nord.

Maintenant Alex avait pris l'immuable résolution de quitter ces détestables gens. Il parlait mal leur langue, mais il la comprenait très bien, et des bribes de conversation surprises çà et là lui avaient appris qu'on s'en irait bientôt en Bretagne sur les bords de la Manche. Or il se rappelait fort bien qu'Yport est au bord de la Manche. On se rapprochait donc d'Yport, et mieux valait patienter afin de n'avoir plus autant de chemin à faire sans argent et peut-être en étant poursuivis. Lorsqu'il par-

lait de ses projets à Tzerko, il ajoutait toujours : « Je ne m'en irai pas sans toi ». Tzerko soupirait, ne sachant à quoi se résoudre; sa mère, il est vrai, ne s'occupait plus de lui, mais elle semblait bien malade. Faudrait-il la laisser mourir seule, ou bien faudrait-il quitter son unique ami ?

A cette pensée, Tzerko était pris d'un véritable désespoir....

Peut-être s'étonnera-t-on que ni Alex, ni Tzerko n'eussent jamais songé à réclamer la protection d'un magistrat, d'un maire, d'un curé, dans les villes de France qu'ils traversaient.

Mais, d'un côté, ils s'exagéraient le pouvoir des bohémiens, et, de l'autre, ils étaient absolument ignorants de leurs droits et des lois. Cependant de plus en plus ils haïssaient leurs compagnons et le mal qu'ils voyaient commettre. C'était le fils des Roma, le bossu méprisé des siens, qui fortifiait l'honnêteté de son ami. Sans les encouragements ou les remontrances de Tzerko, Alex eût parfois goûté aux rapines ou bien trompé les acheteurs.

Les premiers enseignements, les premiers exemples laissent de si profondes empreintes! et ceux de Vatteville avaient été détestables.

La dernière étape fut enfin franchie jusqu'en amont de Dinan; elle avait été très fatigante, et l'on se coucha après un dîner plus que frugal.

Le lendemain, Narfé ne voulut ni sortir de son lit, ni prendre aucune nourriture, ni tolérer son fils auprès de sa couche. Le soir, en entrant sans bruit dans la tente, Tzerko trouva sa mère morte et déjà froide.

Alors une grande stupeur s'empara de la tribu, et tandis que les femmes veillaient la morte avec Tzerko, les hommes parlaient bas et plusieurs répétaient que cette mort arrivait à point pour Hirko, car Roïna elle-même n'avait plus longtemps à régner.

En effet, la vieille chéfesse s'éteignait comme s'éteint une lampe sans huile. Cependant, dès qu'elle apprit la mort de Narfé, elle rassembla les plus anciens de la tribu en leur enjoignant d'élire à l'instant Hirko comme chef et roi.

Bien qu'à contre-cœur, cela se voyait du reste, les anciens n'osèrent résister, et ils élevèrent Hirko sur une espèce de pavois « pour les commander, les guider ou les punir en qualité de chef des Roma de France ».

Durant cette élection, Tzerko pleurait dans la voiture, transformée en chambre mortuaire, où des cierges brûlaient auprès de Narfé. Depuis le matin, Alex errait autour du campement. Résolu au départ, il se demandait comment il accomplirait son dessein et il éprouvait une grande impatience de causer un moment avec son ami. Tout en combinant les moyens

de fuite, il s'était assis derrière une haie très épaisse. Bientôt, de l'autre côté, il entendit des voix, et, très intrigué, il écouta :

Le Bœuf et un des plus mauvais de la bande causaient très bas.

Le Bœuf disait : « Je pars, tu devrais m'imiter ».

L'autre répliquait : « Non, Hirko a le bras long, et je crains le sort de Narfé. Où tu seras, il te cherchera, car il t'accusera et voudra se venger.

— J'irai sur mer ; ce matin, à Saint-Malo, j'ai signé un engagement. J'embarquerai tout de suite à bord d'un bateau qui part pour des pays très lointains. Hirko ne m'y atteindra jamais.

— Comment t'a-t-on engagé? es-tu marin?

— Je l'ai été et j'ai su prouver que je connais le métier.

— Bonne chance! hâte-toi donc de disparaître.

— Tu me presses, parce que tu penses ainsi te mettre à l'abri, et qu'il m'accusera seul. D'ailleurs que m'importe? Je serai loin quand il découvrira le pot aux roses. »

Puis les deux hommes se séparèrent, l'un pour rentrer sous les tentes et l'autre afin de s'éloigner à grands pas.

Alex demeura longtemps à sa place, il essayait de comprendre.... Il était plein de noirs pressentiments, mais il n'osait déranger Tzerko de sa triste veille. Les nomades rendent un culte particulier à leurs morts : ils ne s'en séparent qu'à la dernière extrémité, et Tzerko faisait comme ceux de sa race.

Alex se coucha sans avoir autrement soupé que d'une croûte de pain noir. Il dormait depuis quelques heures lorsqu'une grande rumeur le réveilla en sursaut : il quitta sa tente pour voir ce qui se passait. Dehors, autour du camp, des cris, des vociférations s'échangeaient, et son chien favori, un bel épagneul savant, noir, avec des taches feu sur les yeux, s'approcha et vint lui lécher la main.

A l'instant même, deux hommes se jetèrent sur Alex et paralysèrent toute résistance de sa part ; d'ailleurs il était trop surpris pour songer à se défendre. Derrière les hommes Hirko accourait en criant :

« Misérable, on te prend ! Si tu ne veux être assommé, dis-moi où sont ton complice et le trésor?

— Quel complice, quel trésor? » Alex croyait rêver. Oui, pensa-t-il, je rêve, c'est sûr.

Un violent coup sur la tête lui prouva malheureusement qu'il était éveillé, et en le frappant Hirko répétait :

« Parle, si tu ne veux mourir !

— Parler sur qui, sur quoi?

— Sur Le Bœuf et le trésor de Roïna.

— Tout à l'heure j'ai entendu Le Bœuf dire à Rab qu'il s'en allait pour toujours, ils n'ont rien dit sur le trésor, et je ne savais même pas que Roïna eût un trésor. D'ailleurs fouillez-moi, fouillez mes effets. Est-ce que j'ai jamais volé? Voilà Rab, demandez à Rab ce que disait Le Bœuf tout à l'heure derrière la haie. »

Hirko interrogea Rab d'un air menaçant, et en même temps il donnait un formidable coup de pied à l'épagneul qui grondait en voyant maltraiter et retenir son maître. Tout sanglant, le chien roula à une grande distance. Cependant Rab niait, et avec des serments effroyables il affirmait n'avoir plus aperçu Le Bœuf depuis la veille, ensuite il accusa Alex d'être l'auteur du vol, car lui, Rab, avait vu Alex sous la voiture de Roïna la nuit précédente. Oui, Alex se traînait sous la voiture.

Trop tard, Alex comprit son imprudence, et qu'il s'était perdu en mettant en cause Rab, le pire des coquins. Il découvrait enfin le sens des paroles des deux scélérats, complices du vol, à n'en pas douter.

On le fouillait, on fouillait ses effets, sa tente, sans rien y découvrir, lorsque Rab s'écria : « Ah! je tiens une preuve! » Et en même temps il montrait un vieux doublon d'Espagne, en or, qu'il venait, assurait-il, de ramasser dans la paillasse d'Alexandre. Alors, tandis que le malheureux enfant essayait vainement de crier son innocence, en un clin d'œil il se vit garrotté, bâillonné par Hirko, aidé de Rab. Ensuite, approchant de la figure d'Alex une torche enflammée, Hirko lui dit :

« Avoue où est le trésor, fais un signe de tête pour dire que tu avoueras, sinon tu vas mourir. »

Alex demeura immobile, mais ses yeux accusaient Rab. Dans sa rage stupide, sans comprendre ce regard accusateur, Hirko reprit en s'adressant à Rab et à un autre :

« Emportez-le dans la cage à l'ours Martin. Il connaît déjà l'endroit. Moins idiot que Roïna, je l'y laisserai périr de faim. Encore une fois, veux-tu dire où tu as caché le trésor? Non. Obéissez donc, vous deux. »

Une minute après, quoiqu'il eût opposé une résistance désespérée en se faisant traîner, en se débattant, Alex était sous clef, et les barres se trouvaient assujetties à l'extérieur de l'horrible trou noir et chaud.

Il passa là une nuit effroyable : bien plus grand, plus gros aussi que trois ans auparavant, il étouffait; pourtant il parvint à débarrasser sa bouche du bâillon. Crier! pour quoi faire? D'ailleurs Martin, exaspéré du voisinage, hurlait sans discontinuer, et de sa voix rauque il couvrait tous les autres bruits. Il fallait donc mourir de faim, de soif!...

Le désespoir, le regret de s'être ainsi livré dominèrent d'abord tout autre sentiment chez Alex. Il pleura comme il n'avait jamais pleuré depuis le jour où il s'était sauvé d'Yport. Il se rappela tout à coup cette nuit-là,

puis sa nourrice, puis « mam », puis les prières apprises au pays, réapprises du vieux moine des Pyrénées. Ah! il oubliait souvent de prier! Sans Tzerko, peut-être serait-il maintenant aussi mauvais que tous les bohémiens. Pauvre Tzerko, comme il allait le chercher et le pleurer! Où était-il? Sans doute qu'il veillait encore sa mère.

Peu à peu l'engourdissement le gagnait, l'asphyxie commençait, car le trou d'en haut avait été bouché, et par les fentes il n'entrait pas une quantité suffisante d'air respirable.

Martine, Tzerko, Biquette! Son dernier souvenir fut pour sa nourrice à quatre pattes.

En s'affaissant sur lui-même, il entendit un hurlement étrange et il pensa : « L'ours a pris la voix de Kram ». Bientôt il perdit connaissance.

Il crut sortir d'un cauchemar lorsque, soulevant sa tête lourde comme du plomb, il aperçut un bois de pins à demi éclairé et Tzerko agenouillé, qui l'inondait d'eau glacée; l'eau sortait du bonnet de Tzerko. Celui-ci poussa un cri de joie en voyant s'ouvrir les yeux de son ami, puis tout bas : « Sauvons-nous, dit-il, tâche de te relever.... Ah! mon Dieu, mon Dieu, voilà le jour.... Tout à l'heure on verra l'ours et on devinera tout, alors on se mettra à notre poursuite. Mon ami, mon petit Alex, essaye de te relever, je te tiens, voyons, essaye.... »

Encore abasourdi, Alex fit d'abord des essais infructueux, mais bientôt il put se tenir, puis marcher, puis courir en s'accrochant à l'épaule de Tzerko.

Ils prirent quantité de détours sous bois sans rencontrer un être humain. Les lièvres, les lapins sautaient autour d'eux, le soleil éclairait les taillis où les oiseaux chantaient. Cette gaieté de la nature leur parut d'un bon présage, et lorsque, épuisés, haletants, ils arrivèrent au bord d'une jolie rivière bordée d'arbres, ils se crurent sauvés, et, subitement rassurés, ils s'assirent pour manger quelques fruits avec du pain, dont Tzerko avait heureusement pris soin de se munir.

Ils étaient horriblement las, et, leur faim apaisée, les deux amis causèrent longtemps. Avec la mobilité propre à l'extrême jeunesse ils firent des projets et bientôt des châteaux en Espagne. Ils iraient dans cette ville qu'on voyait là-bas, ils demanderaient à un capitaine de navire de les prendre comme mousses d'abord pour rien; ensuite ils seraient si zélés, si dociles, que bientôt on les garderait en les payant.... Jamais ils n'entendraient plus parler de ces méchants bohémiens et ils feraient leur chemin sur mer.

Puis ils se racontèrent mutuellement les événements de la veille. Alex parla d'abord. Interrogé à son tour, Tzerko répondit :

« Sans rien savoir de ce qui venait de t'arriver, je veillais ma mère

avec deux des nôtres quand j'ai entendu Kram hurler si plaintivement. si longtemps.... Une femme est alors entrée et elle a dit aux autres :

« Certainement que Kram hurle la mort d'Alex.... Il paraît, nous ne le savions pas, qu'Alex avait volé le trésor de Roïna. Tout à l'heure Hirko a fait enfermer Alex dans la cage de Martin pour qu'il y meure, puisqu'il ne veut pas dire où est le trésor. Alex n'est pas un enfant de Pharaoh et c'est bien fait qu'il disparaisse. »

Sans en écouter davantage j'ai quitté la voiture. Tout dormait aux alentours, et, sans être aperçu, je me suis glissé près de la cage, derrière laquelle Kram hurlait toujours, en grattant après la porte solidement barrée, dont la clef était enlevée.

Kram remuait la queue, il me léchait et, au clair de lune je voyais ses yeux qui me désignaient la cage. Alors le Seigneur Dieu m'a inspiré : et tournant de l'autre côté, devant le grillage où Martin appuyait son mufle, je me suis décidé à ouvrir ce grillage et à emmener Martin pour l'enchaîner au pied d'un arbre. Tu sais que Martin n'a jamais été méchant avec moi. Il m'a donc laissé faire sans mordre ni grogner. Après, c'était facile de faire rabattre la grosse planche qui te séparait de l'ours; c'est ce que j'ai fait en t'appelant doucement. Mais tu ne m'as pas répondu, tu paraissais mort. Pourtant je t'ai emporté ou traîné hors du camp; les dogues n'ont rien dit, par bonheur. Enfin, nous avons gagné le bois de pins où jusqu'à l'aube tu es demeuré sans vie. Ah! j'ai bien pleuré pendant que j'essayais de te ranimer!

— Bon Tzerko! sans toi je serais mort, et sans Kram aussi.

— Pauvre Kram, il n'existe plus.

— Comment le sais-tu?

— En t'emportant je l'ai touché; il restait aplati, déjà raide, baigné dans le sang.

— Ah! » fit Alex qui détourna la tête pour ne pas montrer ses larmes. Avec Tzerko, Kram avait été son unique ami et cet ami-là était mort pour lui.

Une exclamation terrifiée le rappela au danger de l'heure présente. Du doigt Tzerko lui montrait un individu que suivait un dogue énorme; homme et chien couraient sur le bord de la rivière.

Alors, au lieu d'essayer de découvrir un abri où se cacher, les deux enfants perdirent la tête et ils se précipitèrent en pleine lumière dans un chemin ensoleillé. La frayeur leur donnait des forces et, droit devant eux, ils semblaient voler; cependant l'homme et le chien les gagnaient de vitesse.

Ils atteignirent ainsi le bord de la mer, puis ils sautèrent sur des rochers, et enfilèrent une étroite langue de terre que battait le flot

montant. Là ils se crurent sauvés, parce que Hirko fut obligé de s'arrêter pour répondre à des pêcheurs.... Ces gens allaient sans doute leur prêter secours.... D'une seule voix ils appelèrent : « A l'aide ». Mais les pêcheurs s'éloignèrent, probablement satisfaits des mensonges de Hirko, qui reprit sa course, toujours suivi du dogue, une brute sauvage dangereuse pour tous, Hirko seul excepté.

Au même instant, les fugitifs s'aperçurent avec désespoir qu'ils s'étaient fourvoyés dans une sorte de presqu'île très étroite que le flot battait déjà en partie. Au bout, l'homme et le chien les atteindraient fatalement, et pas même une arme pour se défendre.

Ils étaient épuisés, hors d'haleine,... bientôt Tzerko s'abattit sur un rocher couvert de moules. Alors, faisant face au chien qui accourait la gueule ouverte, et saisissant une grosse pierre très coupante, Alex lança si adroitement la pierre qu'elle atteignit le dogue entre les deux yeux. Tournoyant sur lui-même, l'animal finit par glisser du rocher dans la mer, où il disparut.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, le rivage était désert, mais au large un grand navire avait ses voiles au sec. Alex s'écria : « Jetons-nous à l'eau, je nage très bien et je te soutiendrai, peut-être gagnerons-nous ce bateau ». Pendant qu'il tentait de soulever Tzerko qui, probablement blessé, ne s'aidait pas, Alex se sentit saisi par derrière et renversé. Cependant il ne renonça pas encore à la lutte et, tandis qu'il se défendait avec rage des pieds, des mains, des dents, il jetait à l'écho un appel, une prière. « Mon Dieu, mon Dieu, au secours ! à l'aide ! » Et de sa voix de fausset très aiguë, Tzerko répétait : « A l'aide ! au secours ! au nom de Notre-Seigneur Jésus ! »





« Qu'en dites-vous, capitaine Surcouf ? »

CHAPITRE XVIII

OU LE CAPITAINE SURCOUF RENTRE EN SCÈNE

Le 2 décembre 1804, à Notre-Dame de Paris, la vieille cathédrale gothique, depuis peu de temps rendue au culte, Napoléon Bonaparte avait reçu des mains de Pie VII la couronne impériale pour la placer lui-même sur sa tête orgueilleusement levée.

Alors la paix d'Amiens était déjà rompue. D'ailleurs, au lendemain du traité, les esprits réfléchis en prévoyaient la rupture, qu'ils jugeaient fatale, à cause de l'ascendant de plus en plus étendu de la France sur le continent, de l'ambition insatiable du premier consul, enfin de l'irritation toujours croissante du cabinet de Saint-James, irritation que partageait la masse de la nation britannique.

La guerre se ralluma après que l'Angleterre eut refusé de restituer Malte aux chevaliers de l'Ordre, comme il avait été convenu par le traité d'Amiens. Et tout de suite Bonaparte fit occuper militairement le Hanovre par le corps d'armée du général Mortier. On sait que le Hanovre était le patrimoine des rois d'Angleterre.

A la veille de son sacre, Napoléon, exaspéré de l'attentat connu sous le nom de Machine infernale, avait déjà souillé sa gloire d'une tache indélébile : je veux parler de l'exécution d'un malheureux prince, enlevé contre tout droit en plein territoire badois, et fusillé dans les fossés de Vincennes, après qu'on l'eut condamné sur une accusation dérisoire.

Cependant l'empereur n'abandonnait pas les projets du premier consul, et la descente en Angleterre lui tenait au cœur plus que tous les autres projets. Convaincu que pour être l'arbitre du monde entier il lui suffirait d'être le maître du détroit pendant une journée, il avait résolu d'attirer au loin les forces navales de son ennemie.

En conséquence, des ordres furent expédiés à nos différents chefs d'escadre. L'une de ces escadres, combinée avec la flotte espagnole, devait immobiliser une importante division navale anglaise aux Antilles. Malheureusement des vents contraires et des tempêtes empêchèrent Ganteaume de sortir de Brest, et, d'un autre côté, l'amiral de Missiessy avait déjà quitté les Antilles quand l'amiral Villeneuve y arriva.

Revenu sur les côtes d'Espagne, Villeneuve trouva à la Corogne un ordre de l'empereur lui enjoignant de remonter vers le nord afin d'entrer en Manche pour y devancer l'ennemi. Vu le déplorable état de son escadre, Villeneuve n'osa pas exécuter le mouvement prescrit; au contraire, il se rabattit d'abord sur le port du Ferrol, de là il gagna la rade de Cadix qu'il quitta bientôt cependant, après qu'il eut reçu une nouvelle dépêche disant que l'empereur se montrait exaspéré de n'avoir pas été obéi à la lettre.

Napoléon n'admit jamais son impuissance à commander aux éléments, à créer une escadre d'un trait de plume, à former en un jour des officiers et des matelots aguerris. Devant les choses de la mer, ce puissant génie témoignait parfois d'une ignorance extraordinaire, et il nourrissait aussi des illusions enfantines.

Le 20 octobre 1805, attaquée par Nelson[1] à la hauteur du cap Trafalgar, la flotte franco-espagnole éprouva le plus complet et le plus irrémédiable des désastres, désastre qui assurait pour de longues années la souveraineté de la mer aux Anglais, et rendait du même coup presque irréalisable ce débarquement dont l'empereur nourrit longtemps encore l'illusion et que le peuple anglais redouta sans cesse pendant la période triomphante de l'Empire.

1. Nelson succomba sur son vaisseau *The Victory* une heure après la bataille. Le vice-amiral espagnol Gravina mourut des suites de ses blessures et Villeneuve se suicida au mois d'avril 1806. Villeneuve était brave, son grand tort fut d'accepter un rôle au-dessus de ses forces. Il écrivait avant Trafalgar au ministre Decrès : « Nous avons de mauvais mâts, des voilures usées, de mauvais gréements, des officiers mécontents et par-dessus tout de mauvais matelots et en nombre insuffisant ». Et le tableau n'était pas chargé.

Cependant, en dehors des marins et d'un petit nombre de gens réfléchis, notre défaite de Trafalgar fut promptement oubliée au milieu des victoires successives et éclatantes qui la précédèrent ou la suivirent.

A cette époque, Pitt[1] avait réussi à former une troisième coalition contre la France. Avec des alliés tels que les princes de Bavière, de Bade, de Wurtemberg et l'impuissant roi d'Espagne, Napoléon dut alors combattre l'Europe entière.

L'Autriche ouvre le feu : et Malk, son général en chef, traversant l'Inn, s'avance à marche forcée vers nos frontières de l'est, dans l'espoir de les franchir sans même livrer bataille.

Napoléon apprend la nouvelle au camp de Boulogne, qu'il lève sur l'heure. Bientôt la grande armée a passé le Rhin, tandis que, en deçà, Bernadotte et Marmont opèrent leur jonction avec 25 000 Bavarois. Par la Forêt-Noire d'un côté, en tournant une chaîne de montagnes de l'autre, usant aussi d'heureuses feintes, Murat et Lannes coupent en plusieurs tronçons l'armée autrichienne. Quatre victoires successives forcent enfin Malk de capituler à Ulm.

La campagne avait duré trois semaines. « Et, disaient nos soldats, l'empereur y faisait la guerre encore plus avec nos jambes qu'avec nos bras. »

Puis, le 2 décembre 1805, c'est la journée aux combats épiques, illuminée par ce fameux soleil tant célébré, tant chanté. Durant les sanglantes batailles qui furent livrées aux Austro-Russes, sous les yeux de leurs deux empereurs, depuis le premier coup de canon jusqu'au dernier, rien ne fut donné au hasard. Devinant et déjouant le plan des Russes qui voulaient lui couper la route de Vienne, Napoléon décida la victoire en se jetant des hauteurs de Pratzen sur les ennemis. Ce jour-là 45 000 Français furent seuls engagés et vainquirent 90 000 Russes.

Alors les généraux français Lannes, Murat, Kellermann, Vandamme, Soult et tant d'autres braves soldats firent des prodiges de valeur.

Les troupes appelèrent d'abord la victoire du 2 décembre la « bataille des Trois Empereurs » ; mais, dans un ordre du jour qui ressemble plutôt à un chant de triomphe digne d'Homère, Napoléon lui donna le nom d'« Austerlitz », d'après le nom du château où il établit son quartier général.

Le foudroyant résultat de la campagne terrifia l'Europe entière, qui voyait grandir et se dresser devant elle l'idée de Napoléon, « la reconstitution de l'Empire d'Occident ». Napoléon distribuait les couronnes, dépouillait les familles, sapait les vieux trônes et dans leurs débris en taillait d'autres pour un peuple de grands feudataires. Ses frères, ses

1. Premier ministre de George III.

sœurs devenaient des rois ou des reines, ses généraux recevaient en dotation les principautés où ils avaient vaincu. Cette puissance inouïe paraissait établie sur des bases solides, elle allait cependant déterminer une nouvelle ligue, dans laquelle l'Angleterre entraînerait la Prusse. La conquête de ce dernier État devait suivre la quatrième coalition.

A Iéna, Napoléon, à la tête de son armée, écrasa le lieutenant du duc de Brunswick ; ce dernier fut défait le même jour (14 octobre 1806) à Auerstædt par le maréchal Davout.

Puis les Français entrèrent à Berlin, d'où le conquérant s'en alla méditer un instant à Potsdam sur la tombe du vainqueur de Rosbach.

Entre Austerlitz et Iéna, l'empereur était revenu en France. Il habitait Saint-Cloud. Et, tout en réglant les destinées du monde, les affaires intérieures, en organisant les corps politiques, en réformant les lois, il songeait encore à la traversée du détroit, il projetait la conquête de la Perse, de l'Égypte ; mais ici ou là c'était toujours à l'Angleterre qu'il en voulait.

« Quand tous mes voisins auront adhéré au blocus continental, si je pouvais en personne monter mes vaisseaux pour les conduire à l'Anglais, Rivoli, les Pyramides, Marengo, Austerlitz auraient de magnifiques pendants sur mer. Si je possédais seulement des chefs d'escadre tels que les généraux Ney, Murat, Davout, Eugène, je réunirais 150000 hommes à Boulogne, puis 4000 petits bâtiments de flottille sur lesquels embarqueraient troupes et artillerie : alors, tandis que mes escadres garderaient l'ouvert de la Manche, où elles retiendraient assez longtemps les navires ennemis pour me laisser traverser le détroit, soldats, chevaux et canons débarquant en des points divers, nous livrerions bataille, nous serions victorieux et, trois jours après, j'entrerais dans Londres comme je suis entré naguère à Vienne, comme j'entrerai bientôt à Berlin, à Moscou, si le roi de Prusse et le tsar sont assez ignorants de leurs intérêts pour s'allier à mes adversaires. »

En parlant de la sorte, l'empereur écrasait son pouce sur une immense carte des îles Britanniques suspendue à côté de la cheminée, et son regard luisant semblait percer les murailles de la chambre afin d'apercevoir, au delà de Saint-Cloud, au delà du détroit, les côtes anglaises.

En janvier de l'année 1806, Napoléon commençait à engraisser, il n'était déjà plus

> Ce Consul jeune et fier amaigri par les veilles
> Que des rêves d'Empire emplissaient de merveilles ;

mais sa taille restait encore souple, et les traits de son visage, qui rappelaient ceux des belles têtes romaines, gardaient une grande pureté de lignes.

Ce jour-là, il donnait audience à un homme que nous avons déjà vu, à Robert Surcouf, capitaine de corsaire.

Surcouf armait à Saint-Malo un grand bâtiment destiné à la course, lorsqu'une lettre du ministre de la marine Decrès lui transmit le désir qu'avait l'empereur de le voir très prochainement.

Un semblable désir était un ordre, auquel Surcouf obéit en montant, le soir même, dans le courrier de Paris.

Aussitôt arrivé, il rendit visite au ministre, qui lui remit une lettre d'audience pour le lendemain à dix heures au palais de Saint-Cloud. Et à dix heures un quart, le jour suivant, le chambellan de service introduisait Surcouf dans le cabinet impérial. Aussitôt et sans attendre les réponses à deux ou trois questions qu'il avait d'abord posées, Napoléon parla du blocus continental, qu'il voulait plus complet, plus étendu, puis de l'état de la flotte, de la mort de Nelson. Cette mort, disait-il, enlevait un redoutable adversaire à nos chefs d'escadre. Ensuite il revint à la descente et nous avons rapporté son dernier monologue. Après quoi, regardant son visiteur dans le blanc des yeux, il s'écria :

« Qu'en préjugez-vous, capitaine Surcouf ? Hardiment, sans crainte, ni fausse honte, exprimez-moi votre pensée. »

Soutenant le regard impérial de son propre regard, hardi et fier, Surcouf répliqua :

« Sire, je n'éprouve jamais ni fausse honte, ni crainte, et je suis prêt à répondre à Votre Majesté quand elle aura daigné préciser ses questions. »

En fronçant le sourcil, Napoléon repartit :

« La descente en Angleterre vous semble-t-elle réalisable ?

— Tout ou presque tout est possible au puissant génie de Votre Majesté, cependant je crois que cette descente ne s'accomplira point durant son règne.

— Pourquoi ?

— Parce que d'autres entreprises grandioses se mettront sans cesse à la traverse de celle-là, et aussi parce que de très longtemps nos escadres seront impuissantes à tenir en échec celles de bas ennemis. J'ajoute, Sire, que de grands capitaines peuvent surgir au jour d'une bataille, tandis qu'un commandant, s'il sauve l'honneur de son pavillon, comme l'ont sauvé à Trafalgar Lucas sur le *Redoutable*, Infernet sur l'*Intrépide*, n'aura quand même aucune influence sur le résultat définitif d'un combat mal engagé. D'ailleurs nos bâtiments de guerre français ont une réelle infériorité vis-à-vis de ceux des Anglais. Et, trop peu nombreux pour les vaisseaux qu'ils montent, nos hommes manquent d'expérience ; ils sont fatigués, découragés, sans confiance dans leurs chefs.

Il y a des exceptions, mais celles-là ne changent en rien le fond du tableau.

— Et au sujet du blocus?

— Sire, c'est une grande question que j'ai trop peu étudiée pour me permettre de donner mon opinion à ce propos.

— Enfin, pour un instant, vous mettant à ma place, que feriez-vous de la marine française?

— Sire, si j'étais l'empereur Napoléon, je ne livrerais jamais bataille aux flottes britanniques, et je brûlerais ou désarmerais tous mes vaisseaux : alors, lançant sur toutes les mers, sur tous les océans, une multitude de frégates, de corvettes armées en course, indépendantes les unes des autres, avant dix ans j'aurais ruiné le commerce de votre rivale, qui bientôt serait à votre merci.... Sire, voilà ce que je rêverais d'accomplir si j'étais le vainqueur d'Austerlitz.

— Avez-vous lu Molière?

— Oui, Sire, un peu tard, car j'ai dû faire moi-même mon éducation. Je me rappelle néanmoins cette phrase à laquelle pense Votre Majesté. « Vous êtes orfèvre, monsieur Josse? » Certes je suis corsaire et m'en fais gloire, puisqu'au bruit de mon retour, bruit très prématuré encore, les directeurs de la Compagnie des Indes ont mis à prix la tête du pirate qui les a longtemps fait trembler. Ils me nomment pirate, Sire, et jamais autrement.

— Capitaine, j'apprécie les hommes de votre trempe et je veux faire votre fortune. Comptez donc que dès demain vous en verrez les effets en recevant, des mains de Decrès, les épaulettes de capitaine de vaisseau avec le commandement de deux frégates qui sont à cette heure mouillées sur rade de Port-Napoléon à l'île de France.

— Sire, je suis confus d'une telle faveur et j'en remercie humblement Votre Majesté, mais....

— Mais? qu'est-ce à dire, monsieur? »

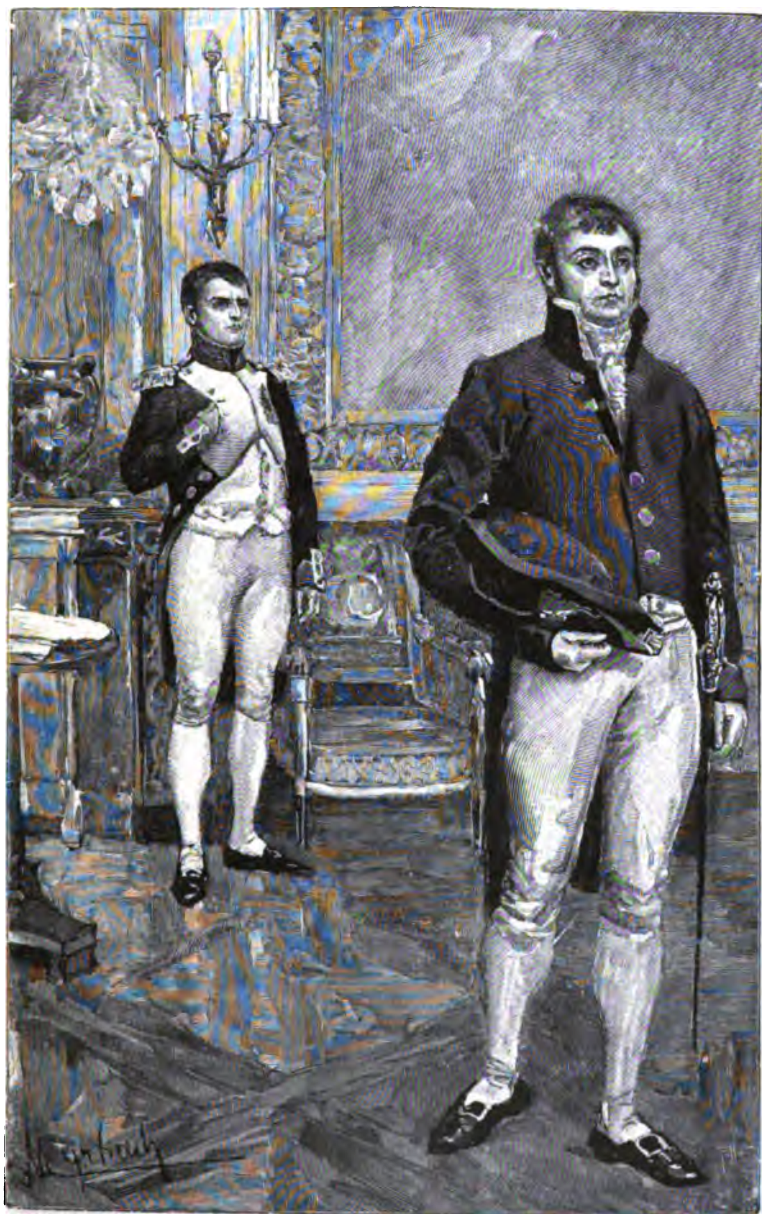
Et l'empereur fixait des yeux irrités sur ce pygmée qui osait lui dire « mais ».

Le pygmée répliqua sans détourner les regards :

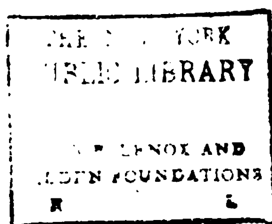
« Sire, j'ose représenter à Votre Majesté que je ne saurais accepter la grande faveur dont elle a daigné vouloir m'honorer, si je n'étais avec mes frégates absolument indépendant de tout officier supérieur que je pourrais rencontrer, ayant aussi pleine et entière liberté de manœuvre quant aux arrivées, départs, croisières, attaques, captures, etc., etc. »

D'un air ironique, Napoléon reprit : « En un mot, vous voudriez, sur mes vaisseaux, faire la guerre à votre unique profit.

— Nullement, Sire, mais au profit de ma patrie, et il me serait impos-



Surcouf se dirigea vers le fond de l'appartement.


YORK
LIBRARY
AND

sible de la faire glorieuse et utile en dehors des conditions que je viens d'avoir l'honneur d'indiquer à Votre Majesté.

— Sachez, monsieur, que je ne souffre pas de condition. Personne ne m'en a posé, personne ne m'en posera ; sortez, monsieur, votre audience est terminée. »

En parlant ainsi, Napoléon avait quitté son siège et, l'œil flamboyant, il étendait le bras. Surcouf s'inclina profondément, puis, sans paraître autrement troublé, il se dirigea vers le fond du vaste appartement.

Les plus intimes parmi l'entourage de l'empereur ne surent jamais démêler le vrai du faux dans les accès de colère de l'homme que le pape Pie VII, son quasi prisonnier de Fontainebleau, qualifia un jour de « *Comediante* », comédien.

Ce matin-là, Surcouf n'était pas encore arrivé au milieu de la pièce que, subitement rasséréné, Napoléon lui criait d'un ton affable :

« Eh, capitaine, où allez-vous de ce pas ?

— A la porte, Sire, pour vous obéir.

— Et ensuite ?

— Ensuite, après avoir rendu quelques visites à Paris, je regagnerai à franc étrier Saint-Malo où mon second, M. Drieux, achève d'armer un trois-mâts avec lequel j'espère tailler des croupières aux ennemis de mon souverain.

— Ce trois-mâts est-il déjà nommé ?

— Oui, Sire : ma femme, sa marraine, au jour où notre curé le baptisa, appela mon bateau le *Revenant*.

— Voilà un heureux nom, et il me plaît fort. Ah ! que me voulez-vous, monsieur de Flahaut ? »

Ceci s'adressait à un page dont le buste apparaissait sous une portière demi-soulevée.

Le jeune page répliqua : « Sire, de la part de l'Impératrice, je venais informer Votre Majesté que le déjeuner est servi depuis un moment.

— Bon, Joséphine me rappelle à l'ordre, car je suis en retard. Eh bien, capitaine, je vous invite à déjeuner ; l'Impératrice sera charmée de vous connaître, vous lui raconterez vos croisières et les bons tours joués aux Anglais. Monsieur de Flahaut, prévenez Caulaincourt que les audiences sont terminées pour aujourd'hui. Votre bras, Surcouf. »

Précédé du page, et familièrement appuyé au bras du corsaire malouin, l'empereur quitta le cabinet de travail, traversa la grande galerie des fêtes, et gagna le salon particulier de l'Impératrice : celle-ci, entourée d'officiers et de quelques dames, attendait depuis une heure le bon plaisir de Napoléon pour se mettre à table.

Durant le repas, le souverain prit à tâche de séduire son convive, et

Joséphine se montra ce qu'elle était naturellement, bonne et affable. Aussi Surcouf revint-il absolument charmé à l'hôtel de la Victoire, où il logeait. Là, comme il demandait des chevaux de poste, il rencontra un jeune enseigne de vaisseau en uniforme qui l'interpella ainsi d'une voix chaude et bien timbrée :

« Capitaine, monsieur Surcouf, ne me remettez-vous pas? »

Après quelque peu d'hésitation, Surcouf repartit : « Si fait! quoique vous ayez diantrement changé. Venez donc chez moi, et nous causerons. »

Une fois dans sa chambre, Surcouf prit les deux mains du nouveau venu en disant :

« Vous êtes un brave garçon et je suis plus qu'heureux de vous revoir. Sans votre voix, car je n'oublie point une voix entendue, même une seule fois, je n'eusse jamais reconnu, dans le beau et grand jeune homme que vous êtes, l'adolescent pâle et chétif que j'emmenai de Normandie il y a trois ans.

— Trois ans et trois mois. J'ai donc profité, comme on dit chez nous?

— Oui, et fort agréablement. Et qu'êtes-vous devenu sur l'escadre de l'amiral Villaumez?

— J'ai failli y mourir d'ennui.

— La campagne n'a donc produit aucun résultat sérieux?

— Pas plus pour nous que pour l'ennemi, avec lequel nous semblions parfois jouer à cache-cache. En somme, ayant tenu la mer pendant dix-huit mois, nous avons perdu plusieurs vaisseaux au banc de Terre-Neuve, où nous n'avons point détruit les pêcheries anglaises, et sans avoir livré un combat réel, nous revenons en France, ramenant des navires éreintés, des hommes malades, des officiers découragés, et des chefs qui ne se sentent pas soutenus en haut lieu. Enfin, depuis Aboukir et surtout Trafalgar, c'est un triste état que celui de notre marine; si l'empereur pouvait s'en douter, s'il inspectait en personne nos ports, nos arsenaux, son coup d'œil d'aigle découvrirait promptement les choses ou les hommes qu'il faudrait transformer, changer, édifier, condamner.

— L'empereur, je le crains, ne se préoccupera jamais assez de tout cela. Mais parlons de vos projets; que désirez-vous?

— Partir avec vous sans hésiter. J'ai soif d'action, de danger, de bataille.

— Vous ne serez pas humilié d'échanger votre grade d'enseigne de la marine impériale contre celui de second lieutenant d'un corsaire? Je ne puis vous offrir plus parce que Drieux, mon ancien officier, embarquera comme premier lieutenant sur le *Revenant*.

— Humilié, jamais de la vie. Seulement je voudrais aller dire adieu à mon père, ne fût-ce que pour rester vingt-quatre heures au pays.

— Accordé, vous me rejoindrez à Saint-Malo d'aujourd'hui en huit.

— Et puis, il me faut obtenir mon congé.

— Cela ne souffrira aucune difficulté : dès que je vous sus en France, je fis conditionnellement présenter votre demande au ministre, qui s'est déclaré prêt à l'accueillir. Dans deux semaines nous mettrons à la voile pour l'île de France. Ah! j'oubliais de vous dire que j'ai revu le commandant Raimbaud, l'an dernier; il était alors colonel, promu sur le champ de bataille d'Elchingen par Ney, qui le porte aux nues, m'a-t-on dit. Et le petit Noël, devinez ce que devient le petit Noël.

— Mon ancien camarade, le fils des Vatteville?

— Oui, lui-même. Eh bien, parmi des colonnes entières de promotions, de mutations, on lisait hier au *Moniteur* : « Vatteville, Noël, brigadier au 7e d'artillerie, est nommé sous-lieutenant au même régiment. Belle conduite à l'ennemi. » On va vite et haut à l'armée impériale, si toutefois la mitraille n'arrête pas l'ascension. Vraiment, Grainval, vous auriez eu plus de profit en partant simple soldat; avec votre nom (les anciens noms sont de nouveau très prisés aujourd'hui), quelque instruction et un peu de chance, un beau matin vous vous seriez peut-être réveillé maréchal de France.

— Je n'aime que le métier de la mer.

— Vous serez donc servi à souhait, et d'ici quelques années, si Dieu nous enlève de ce monde, ce ne sera pas à terre, mais sur l'eau, je vous le promets, que nous lui remettrons notre âme. »

Surcouf prit, le soir même, la route de Saint-Malo, tandis que Jean prenait également, à franc étrier, celle de Normandie. Arrivé chez lui, il y apprit ce qu'il ignorait : l'incendie du manoir, et il y reçut la suprême bénédiction paternelle.

M. de Grainval témoigna la plus grande tendresse à son fils. Une soirée d'effusion intime suivit, où Jean connut enfin le cœur de celui qui s'éteignit le lendemain, sans souffrance et sans agonie, la main droite dans la main de son fils, la main gauche dans la main du vieux curé d'Yport.

Après les funérailles, Jean s'éloigna tristement du pays où dormait son père, à côté de ses ancêtres.... Trois jours après, il franchissait la porte des vieux remparts de Saint-Malo, et il s'embarquait sur le *Revenant*, dont l'équipage et les officiers étaient déjà consignés. On n'attendait qu'un temps favorable, c'est-à-dire une brume épaisse, avec des vents de nord ou de nord-est, pour gagner la haute mer, en narguant les bâtiments anglais qui croisaient en Manche. Ceux-ci avaient ordre de couler le bateau corsaire, après s'être emparés du pirate, qu'on pendrait sûrement haut et court à Tyburn, avant la fin de l'hiver.

Tels étaient, du moins, les dires des feuilles anglaises au sujet de Robert Surcouf.

Surcouf enrageait, car le temps s'obstinait à demeurer calme et le soleil à luire, un pâle soleil d'hiver breton, il est vrai, mais trop brillant encore. Puis des nuits constellées d'étoiles succédaient les unes aux autres.

Enfin, un après-midi de février, cri de joie à bord du *Revenant*. Le vent venait de tourner, et il forcissait à chaque minute. Combinée avec la brise d'est, une brume épaisse qui entrait en rade, parut bientôt couvrir d'un grand voile grisâtre le paysage entier.

Alors, ayant dépêché ses adieux à sa femme et à son entourage, Surcouf courut au port, où son petit canot se balançait au ressac, sous la garde du maître d'équipage Alain, le frère de lait du capitaine.

Alain nageait, et Surcouf tenait la barre. Le crépuscule et la brume rendaient la navigation difficile et lente jusqu'au *Revenant*, qu'on avait le matin même mouillé assez loin, à l'ouest de la rade, et à l'abri de la côte où Dinard s'élève aujourd'hui.

On avançait cependant, lorsque Surcouf crut entendre des cris, des appels désespérés, sûrement des voix d'enfants. « Allons-y », dit-il en mettant la barre sous le vent de ces cris. Alain fit force de rames ; les cris devenaient plus aigus, mais rien ne paraissait encore.

« Capitaine, là, sur cette roche, au vent à nous, à dire que ça part de là, et gare au banc de moules !

— Tu as raison. En douceur, mon gars. »

Malgré les précautions, le canot toucha assez violemment la base rocailleuse d'une sorte de petite presqu'île, que le flot montant battait et envahissait.

Surcouf sauta sur une pierre glissante, puis, en s'accrochant des pieds et des mains, il gravit un rocher en forme de pain de sucre, et non sans peine il en atteignit la crête. Là, un reste de jour lui permit d'apercevoir un homme grand et vigoureux, qui essayait de précipiter deux enfants dans la mer. Ces derniers s'accrochaient en désespérés aux pointes hérissées de moules, tout en implorant du secours.

Criant : « A moi, Alain », Surcouf ouvrit son couteau, la seule arme qu'il possédât en cet instant, puis il s'abattit sur l'assassin qui, lâchant ses victimes, fit immédiatement face à l'ennemi. Ils luttèrent un instant. Par malheur, son pied ayant manqué, Surcouf glissa et tomba. L'autre, qui l'étreignait déjà à l'étouffer, avait réussi à le désarmer ; mais au moment même, saisi à bras-le-corps en arrière, l'assassin fut lancé dans le vide.

Tandis que l'homme roulait, une imprécation retentit. Puis un petit

remous se forma au milieu d'une lame, et tout fut dit pour Hirko, fils de Roïna, la chéfesse bohémienne.

Tout cela avait duré moins de temps que je n'en ai mis à le décrire; ensuite, essuyant tranquillement son front mouillé de sueur, Alain dit à Surcouf qui s'était relevé, encore un peu étourdi :

« A dire que voilà un coquin de moins sur la terre, à dire aussi que ces deux gars l'ont échappé belle, s'ils ne sont pas déjà *ad patres*. A dire encore que le moins grand ressemble à un poulpiquet; c'en est peut-être un tout de même, et j'apprécie point ces oiseaux-là.

— Imbécile, fit Surcouf, qui palpait Tzerko et Alex ensanglantés et inertes. Imbécile, répéta-t-il; embarque avec les enfants, aide-moi, prends le petit, je me charge du grand. »

Ainsi fut fait, non sans peine, car le ressac était très violent, mais, grâce à l'habileté du capitaine et du maître d'équipage, Alex et Tzerko purent être déposés dans le petit canot, où Surcouf sauta le dernier en s'écriant : « Que de temps perdu! Souque, souque dur, mon vieux.

— Et ces goélands de malheur, faudra-t-il perdre le jusant et cette belle brume pour les ramener sur le plancher aux vaches?

— Du tout. Ils resteront à bord jusqu'à nouvel ordre. Ah! nous y voilà, accoste en douceur.

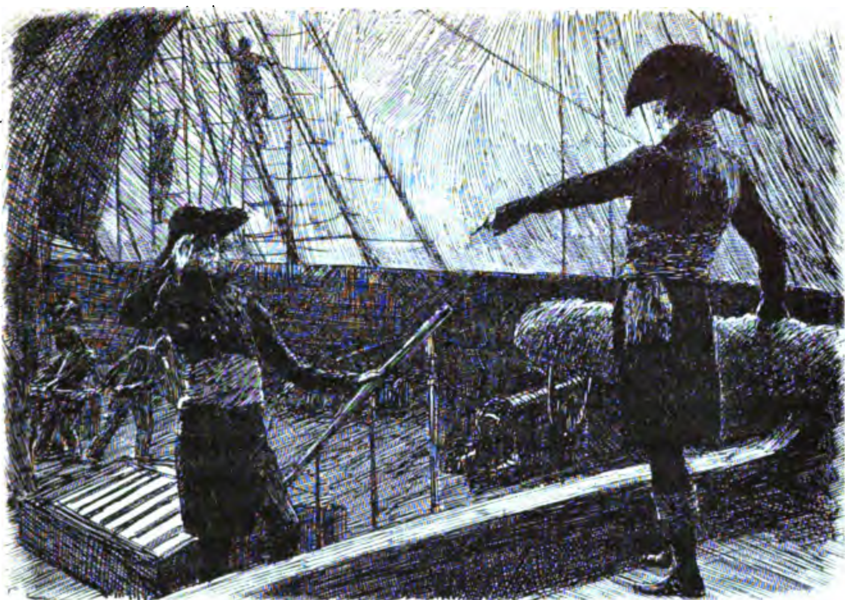
— Ohé! du bateau, crie une voix partant du *Revenant*.

— Ohé! du bateau, c'est le capitaine, réplique Alain.

— L'échelle est amenée.

— Très bien. Envoyez une corvée, il y a des blessés. »





Un instant après, Surcouf était sur le pont du *Revenant*.

CHAPITRE XIX

A BORD DU « REVENANT »

Un instant après, Surcouf était sur le pont du *Revenant*, entouré de ses officiers, et il leur dit, après les avoir salués :

« Nous appareillons tout de suite. Grainval, vous avez le quart. Ordonnez donc de hisser mon canot.

— Oui, commandant. »

Surcouf reprend : « Ces lanternes sourdes donnent encore trop de clarté, couvrez-les d'un linge à ne laisser filtrer qu'un simple rayon de lumière dirigé sur le pont. Drieux, faites descendre les blessés à l'infirmerie. J'expliquerai plus tard mon aventure. Docteur Lenouvel, accompagnez les blessés. Grainval, établissez la voilure, nous abattrons sur bâbord. »

Grainval monte sur le banc de quart, et, le porte-voix à la bouche, il crie :

« Larguez la grand'voile. Établissez les huniers et les perroquets. »

Le commandant reprend encore :

« Amenez l'ancre.

— Amenez l'ancre », répète l'officier.

Les gabiers, les timoniers exécutent les divers commandements. On brasse tribord devant bâbord arrière.

L'abattue se dessine, et le navire abat rapidement, encore immobile, malgré le grand foc établi à son tour.

Mais, une fois la voile de l'avant changée, le bateau commence à obéir au gouvernail. Bientôt la vitesse s'accroît, les basses voiles et les étais se gonflent, la brigantine est bordée. Alors, légèrement couché sur tribord, le fin corsaire paraît voler, en effleurant à peine la crête des petites lames blanches.

La nuit est noire, la brume cache le firmament, et, sans un fanal apparent, le *Revenant* pique dans le nord-ouest pour démancher avant l'aube.

Surcouf n'a pas quitté la passerelle; enveloppé d'un grand manteau, ses yeux clairs braqués sur tous les points, il essaye vainement de percer l'obscurité. Il sait qu'une flottille britannique croise dans ces parages afin de l'arrêter, et il ne veut pas être surpris. Tout à coup, à demi-voix, il dit à l'officier de quart qui vient de remplacer Jean :

« Fournier, n'entendez-vous rien?

— Non, rien du tout. Ah! si.... Ah! nom du diable d'enfer! »

Surcouf, qui était doué d'une ouïe extraordinaire, avait le premier perçu les sons criards d'une cornemuse, qui jouait un air écossais à bord d'un immense vaisseau de guerre, dont on vit tout à coup la sombre masse se dresser à l'arrière du *Revenant*.

Aussitôt Surcouf de murmurer : « Laissons porter en grand ».

En chuchotant, l'officier répéta à l'oreille du timonier : « Laisse porter en grand ».

Alors, tandis que le corsaire s'éloignait du vaisseau, des cris partirent de celui-ci où, en langue anglaise, on intimait des ordres auxquels le corsaire n'avait garde de répondre.

L'anglais prit-il la chasse? La chose est probable. Mais pourquoi n'appuya-t-il pas ses ordres avec ses canons? On ne le sut jamais. Peut-être craignait-il de se trouver attiré dans un piège, et croyait-il qu'une escadre française était entrée en Manche sans avoir été signalée.

En tout cas, grâce à sa marche rapide, toutes voiles dehors, sa barre sous le vent et grand largue, le *Revenant* fut bientôt hors de portée. Au matin, la brise, devenue coup de vent du nord, emmena le corsaire en plein Atlantique, et durant bien des jours il n'aperçut pas une voile amie ou ennemie.

..... « Commandant, dit un matin Grainval à Surcouf, les convalescents sont en état d'être interrogés, et le docteur les déclare hors d'affaire.

— Eh bien, je n'imaginais point que le bossu sortirait vivant d'ici.

— Moi non plus, commandant, et figurez-vous que je connais l'autre. Ce grand beau garçon blond, aux yeux bleus, est un enfant trouvé, adopté par une digne femme, fille d'un pêcheur d'Yport, nommée Martine Duclot.

— Quoi ! cette honnête cousine de Noël, mon sauveur ! Quelle étrange coïncidence et que le monde est petit où l'on se rencontre sans cesse d'une façon bizarre ! Si j'ai bonne mémoire, le petit garçon servait de limier aux contrebandiers.

— C'est bien cela, et on le captura d'abord, mais je le vis s'échapper, puis disparaître, je ne sais dans quel trou. Ensuite, on le chercha vainement, et le mois dernier, quand j'arrivai à Yport pour assister à l'agonie de mon pauvre père, Martine m'apprit qu'elle n'avait jamais reçu le moindre éclaircissement au sujet de celui qu'elle pleure toujours. Maintenant j'ai laissé croire au jeune homme que j'ignorais les fautes dont il s'était rendu coupable.

— Pourquoi donc ?

— Quantité de curieux se trouvaient à portée de nous entendre. Je pense qu'entraîné par un coquin d'oncle, et cruellement puni déjà, l'enfant pourrait devenir un honnête homme si on lui en fournissait les moyens. Suivant toutes prévisions, il passera de longs mois à bord, nous aurons donc le temps de le juger. Il ne faut pas qu'il entame une nouvelle vie en se croyant méprisé de moi, soupçonné par ses camarades et ses chefs. Sur la *Néréide*, lorsque j'y étais aspirant, un pauvre diable de mousse tourna très mal ; il avait cependant de bonnes notes de ses supérieurs, il faisait très bien le service, mais ses camarades lui rappelaient sans cesse un vol, fait à douze ans, avant d'embarquer. Peu à peu il devint querelleur, puis ivrogne, et il fut perdu à jamais.

— Je vous promets donc le silence ; Drieux, qu'il faut prévenir, fera de même, car il est muet comme la tombe. Mais avez-vous questionné votre protégé, à propos des trois dernières années ?

— Oui, et il m'a répondu des choses vraisemblables, auxquelles j'ajoute foi. Emmené de force par la bande bohémienne qui campait au bois d'Yport, puis, très étroitement surveillé, battu dès qu'il s'éloignait, il serait mort à la peine, sans le petit bossu qui le consola, et lui apprit à se résigner. Vraiment, commandant, l'affection et la sollicitude que témoigne ce beau garçon à son ami difforme parle bien en faveur du premier.

— Amenez-les-moi. Voici justement Drieux, je vais le mettre au courant, et il assistera à l'entretien. »

Alexandre et Tzerko entrèrent bientôt chez le capitaine Surcouf, qui

de ses yeux d'aigle regarda un instant les nouveaux venus en pensant: « L'un est en effet superbe, et sa physionomie a une vraie noblesse. L'autre vous porte à remercier Dieu pour vous avoir créés droit et sain. » Puis à haute voix : « Approchez tous deux, là, restez debout, et fixez le blanc de mes yeux. Ceux dont les yeux se dérobent lorsque je leur parle me font simplement horreur. Très bien, il n'y a d'ailleurs aucun mal à rougir. Toi, le grand, quel est ton nom? »

Alexandre répliqua d'une voix bien timbrée, mais où l'accent normand se mariait à un autre accent guttural, et un peu bizarre, gagné au contact des bohémiens :

« Alexandre, plus souvent Alex, voilà tout.

— Tes parents?

— Je ne les connais pas ; celle qui m'a élevé disait qu'elle les croyait étrangers et guillotinés durant la Révolution, mais elle n'a jamais su comment ils s'appelaient. Elle m'avait sauvé d'une grande prison et d'un très méchant homme qui voulait me tuer.

— Te parlait-elle souvent de cela?

— Non, elle me recommandait, au contraire, d'oublier que je n'étais pas son fils; c'est sa tante Maltide qui m'empêchait d'oublier, et Martine me fâchait, en ne voulant pas croire que j'avais eu des parents riches et nobles.... On guillotinait surtout les nobles en ce temps-là, vous savez.

— Les autres par-dessus le marché, et par centaines. Alors Martine est méchante?

— Oh! monsieur, elle est bonne, bonne comme tout.... Moi, j'étais méchant, désobéissant, paresseux, et le bon Dieu m'a puni d'avoir fait du chagrin à mam; j'appelais Martine mam, monsieur. »

A ce souvenir, les yeux bleus d'Alex se noyèrent. Surcouf toussa pour cacher un peu d'émotion, et il reprit :

« Tu connais Dieu?

— Oui; mam me faisait faire ma prière, et dans les derniers temps, quand Bonaparte commanda de rouvrir l'église de chez nous, un monsieur prêtre arriva des étranges pays, et il m'apprit le catéchisme. Tout ça m'ennuyait, je n'aimais qu'à courir, à désobéir. Puis, des bohémiens mauvais, cruels, voleurs, m'ont emmené, enfermé dans une cage d'ours, privé de tout, battu à chaque instant.

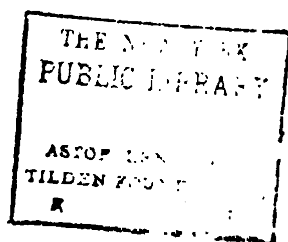
— Je sais cela, mais, dis-moi, comment vous trouviez-vous sur le rocher aux moules, quand je vous ai entendus crier? »

Après avoir conté ce que le lecteur sait déjà, Alex ajouta :

« Ah! monsieur, pour nous avoir sauvés, je suis prêt à tout.... Gardez-nous ici tous deux, je vous en supplie, vous verrez si je ne deviens pas un bon matelot, si je suis un ingrat.



« Approchez tous deux », dit Surcouf.



THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
TILDEN

— J'y vais songer. Toi, l'autre, parle maintenant, n'aie pas peur. Qui es-tu, d'abord? »

De sa voix aigrelette, ses doux yeux bruns levés sur le visage de Surcouf, et en un français plus que fantaisiste, que nous ne répéterons pas, Tzerko dit son nom et le nom de sa mère, et comment tous au camp de sa tribu le méprisaient ou le malmenaient, parce qu'il était laid et bossu,... et quand il avait apprivoisé un animal, on tuait ou vendait l'animal. Seul Alex s'était montré compatissant, et il lui avait appris à parler au « Seigneur Dieu de toute la terre ». Tzerko dit ensuite comment ils avaient fui le camp des Roma, et il ajouta : « Tandis que nous nous croyions sauvés, Hirko nous a découverts, frappés, traînés sur de grosses pierres coupantes. D'abord, avant d'être très blessé, je criais à Alex : « Sauve-toi, sauve-toi! » Il le pouvait, pendant que je m'accrochais à Hirko, et que je l'égratignais; mais Alex ne m'a pas abandonné. Après, je ne sais plus. »

En achevant, le malheureux enfant avait porté ses regards sur son ami, et ses yeux brillaient de reconnaissance.

Surcouf reprit d'une voix très douce : « Mon pauvre petit, que feras-tu si je garde Alexandre, pour qu'on lui enseigne notre métier ?

— Monsieur, je suis sûr que je saurai, un jour, vous montrer que Tzerko n'est pas ingrat non plus.

— Je te crois. Drieux, faites donc ajouter le nom d'Alexandre dit Alex sur le rôle de l'équipage; dès aujourd'hui ce garçon embarquera à mon bord comme matelot de pont. S'il se montre discipliné, brave, soumis, très sobre dans les relâches, son avenir est en ses mains, et j'y veillerai. Dans le cas contraire, je me montrerai inflexible. Tu entends, mon petit ?

— J'entends, monsieur.

— Ici chacun m'appelle commandant. Mais on t'apprendra tout cela. Grainval, conduisez Alexandre chez le capitaine d'habillement, pour qu'on l'équipe; il prendra le quart avec la bordée prochaine. Quant à toi, Tzerko, de quoi es-tu capable? Il faut savoir se rendre utile à bord. Voyons, tu ne peux être matelot, mon pauvre enfant, tu es trop petit. »

Tzerko demeura un instant perplexe, il dodelinait sa grosse tête, et il pressait son front de ses longs doigts maigres. Enfin, il répliqua : « J'ai trouvé! Dans la grande salle où nous étions couchés, j'avais souvent envie de quitter mon lit et d'essayer de soulager les autres qui se plaignaient à côté. Il me semble que je serais bien assez fort pour redresser les lits, donner à boire, ou préparer les tisanes. Le docteur Lenouvel m'apprendrait peut-être la manière, et quand les malades verraient que je suis

patient et utile, ils ne me reprocheraient sans doute plus autant ma bosse. Je ne me suis pas fait exprès comme cela, et ce n'est pas ma faute.

— Non, certes, mon enfant. Allons, ton idée est excellente, je t'attache donc à la personne des deux docteurs, que je vais prévenir de ce pas. »

Ainsi fut fait. Inscrit, le jour même, sur le rôle de l'équipage, Alex devint matelot de pont, bientôt gabier, et même excellent gabier ; il ne se faisait jamais punir, il ne se querellait jamais avec ses camarades. Doué d'une force peu commune, il fut promptement à l'abri des taquineries que les marins n'épargnent guère aux novices, d'ailleurs il n'était pas agressif, et il faisait volontiers la corvée du voisin. On le trouvait seulement trop sérieux pour son âge. « A croire que c'est un vieux qu'a rentré dans la peau d'un jeune tout à coup », disait un timonier, qui était aussi le barbier de l'équipage et, de plus, le loustic du bord.

Par contre, Tzerko eut grand'peine à se faire bien venir des matelots bretons, braves gens au fond, mais gens grossiers et rudes qui appelaient un chat un chat, une bosse une bosse, et pour lesquels la difformité était non pas un malheur, mais une tache honteuse. Ils donnaient à l'infirmier les noms les plus absurdes, ramassés dans les almanachs : Cupidon, Apollon, Narcisse. Ils s'informaient du tailleur qui l'habillait avec tant de grâce. Allait-on à terre, on lui rapportait une couronne de fleurs dont on l'affublait de force. A l'île de France, quand des dames vinrent rendre visite à l'état-major, un quartier-maître, beau parleur, raconta ensuite que la plus jolie des créoles avait demandé au capitaine la main du beau Tzerko, et que le mariage serait célébré demain ou le jour suivant, ou la semaine des quatre jeudis. Et de rire et de houspiller, sans brutalité cependant, le pauvre petit bossu, qui souriait tristement et ne se plaignait jamais. Pourtant, à mesure que son intelligence se développait, il souffrait davantage de ces railleries cruelles ; en revanche, il sentait mieux la bonté de quelques-uns, des deux docteurs, enchantés de son zèle, du maître d'équipage Alain qui le mettait au courant des choses du métier, et lui racontait le dimanche de belles légendes bretonnes, de Jean enfin, qui l'encourageait à assister aux leçons quotidiennes d'Alex, car Jean s'intéressait beaucoup à Alex, cet enfant connu au pays, chez lequel il pressentait de très nobles qualités. Les leçons étaient un plaisir pour tous trois, et l'élève apprenait avec une surprenante rapidité.

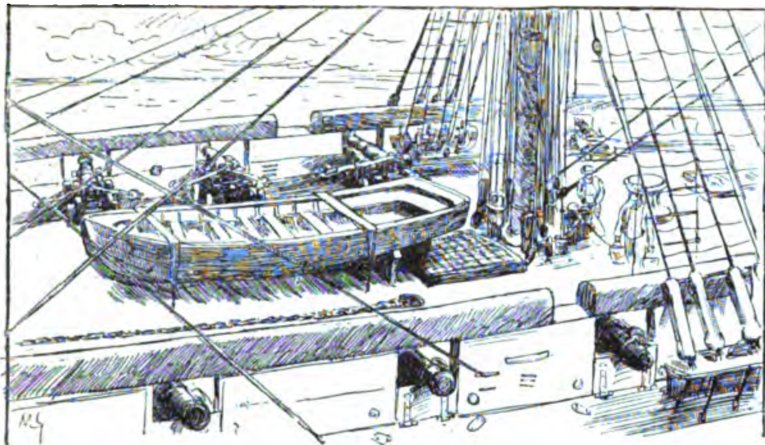
Parfois, les deux amis causaient du triste passé comme d'un mauvais rêve. Ah ! qu'ils se fussent dits heureux si.... (il y a toujours des si au bonheur humain) Le Bœuf n'avait pas été embarqué avec eux, et si surtout Alex, qui s'exagérait sa propre culpabilité, n'eût craint une indiscrétion de Le Bœuf. Et, à mesure qu'il devenait plus instruit, et que les officiers lui témoignaient plus de bienveillance, il redoutait davantage de

déchoir dans leur estime. Ah ! comme il regrettait de n'avoir pas tout avoué d'abord, coûte que coûte, et de ne s'être point révolté contre ce misérable, le jour où il l'avait aperçu pour la première fois, à l'infirmerie. Alors, sous prétexte d'intérêt, Le Bœuf, se penchant sur son lit, lui avait murmuré de la bouche à l'oreille : « Jure de te taire ou tu es perdu. Je t'accuserai en me blanchissant, et on vous jettera sur quelque plage déserte, toi et Tzerko ».

Affaibli par la souffrance, Alex avait juré : maintenant il comprenait sa sottise, il la regrettait amèrement ; malgré tout, l'aveu n'en restait pas moins terrible à faire, et puis on l'accuserait d'avoir menti jusque-là. Non, il est trop tard », répétait-il à Tzerko ; ce dernier, témoin des ennuis de son ami, l'engageait souvent à décharger sa conscience.

Trop tard ! ces deux mots, comme la fatalité antique, ne semblent-ils pas pousser l'homme vers le malheur ?





Les dix-huit canons étaient disposés sur le pont.

CHAPITRE XX

PREMIÈRE RELACHE

... Parti de Saint-Malo, le 7 mars, le *Revenant* n'avait pas encore atterri lorsqu'il mouilla en rade de l'île de France, à la fin de mai 1806.

En route cependant, il avait amariné et sabordé plusieurs bâtiments anglais dont il avait ensuite déposé les équipages à Port-Napoléon, et, en attendant qu'il fût statué sur les prises, les cargaisons demeuraient sous le séquestre à terre.

Ainsi que dans ses premières croisières, alors qu'il montait l'*Émilie*, l'*Adèle*, la *Confiance*, Surcouf avait déjà causé un tort immense aux ennemis de son pays.

A l'île de France, le *Revenant* était fiévreusement attendu, aussi le vit-on arriver avec une joie extrême. Chacun acclamait Surcouf et fêtait l'équipage. Le bateau apportait des nouvelles de la mère patrie, lettres, journaux, parlant des familles françaises et des batailles, et des victoires, et des splendeurs de la cour impériale. Cela semblait presque magique à ceux qui, depuis un an et plus, se trouvaient sans communication avec l'Europe. Les quelques navires neutres qui arrivaient parfois, soigneusement visités au départ des possessions anglaises, ne répandaient dans

l'île que des récits mensongers ou falsifiés au sujet de « Bonaparte », de la politique, etc.

Cependant cette première relâche, à propos de laquelle officiers et matelots bâtissaient mille châteaux en Espagne, tourna, pour la plupart d'entre eux, en une très amère déception.

Connaissant de longue date les tentations qui allaient assaillir les matelots, presque tous de grands enfants, le lieutenant Drieux commença par interdire à l'équipage de quitter le bord, sauf dans l'après-midi, et afin de donner l'exemple, les officiers n'eurent pas beaucoup plus de liberté que les hommes. Puis l'argent qui revenait à chacun comme arriéré de solde, ou comme parts dans les prises déjà jugées bonnes, cet argent ne fut payé que la veille du départ, avec défense de descendre à terre ce jour-là. Seulement, voyant la consternation peinte sur tous les visages, Drieux ajouta : « Demain, permission générale aussi étendue que le comporteront les besoins du service, si toutefois le commandant, qui va rentrer tout à l'heure, n'y voit pas d'inconvénient ».

A ce propos, on était plein d'espoir et on se répétait dans le faux pont, durant le souper, « que le lieutenant, un failli chien, n'avait qu'une joie, taquiner, molester les hommes ! mais, du moment où il permettait de descendre, c'était pas le capitaine, un bon lapin, un Breton, quoi ! qui empêcherait de s'amuser un brin, maintenant qu'on avait de l'argent plein l'escarcelle.... Ah ! quelle fête, mes enfants !... Nous irons dans tous les bazars ousqu'il y a des marchands de tout et du reste. Pour moi, j'achèterai à ma mère un beau châle indien. Sera-t-elle fière, la brave femme, quand elle le montrera au pardon de Plougastel !

— Et moi, je rapporterai à ma femme un bracelet d'argent, j'en ai marchandé un gros comme un câble. Dame, la femme a le bras gros aussi !

— Et puis, il y a l'auberge des « Trois Goyaviers », ousqu'il y a un de ces fricots, avec un petit vin doux du Cap, je ne vous dis que ça, et qu'on s'en pourlèche d'avance.

— Enfin, on boira jusqu'à plus soif, on mangera jusqu'à plus faim et davantage, on nocera jusqu'à plus un liard. Les Anglais sont là qui rempliront les poches à la prochaine croisière. Eh bien, pourquoi que tu ris, maître Alain ? »

Alain avait écouté en souriant, sans prendre part aux projets de ses camarades ; d'ailleurs c'était un homme très sobre, pourtant on savait qu'il aimait à se dégourdir « les pattes sur le plancher aux vaches », et sa mine gouailleuse commençait à inquiéter. Il répliqua :

« A dire que le capitaine m'a dit comme ça en partant du bord : « Si « t'as quelques emplettes à faire pour chez nous, mon vieux, je m'en char-

« gerai, dis-le sans crainte ». Et je lui ai répondu : « Capitaine, si c'était « un effet de votre bonté de m'acheter quelque objet à votre goût pour « chacun de mes sept petits et pour la mère aussi, je vous rendrai ça « sur mes parts ». Et y m'a répondu : « Combien que t'y mettrais? » « Et j'y ai répondu : « 40 écus de trois livres ». Et y m'a répondu : « Ça va, sois bien tranquille » ; et je suis bien tranquille, seulement, à dire qu'il avait son idée, le capitaine, et que de son idée, personne n'a l'idée ici, pas même le lieutenant, et que cette idée elle serait peut-être l'idée de déraper sans tambour ni trompette au premier moment.

— Allons donc, farceur! le bateau y n'a pas encore toutes ses rechanges, et ton idée est bête comme tout.

— Possible », répliqua Alain, qui s'en retourna à ses affaires. Le souper était fini; et après avoir nettoyé le faux pont, les hommes se dispersèrent de tous côtés.

Seul Le Bœuf demeurait assis à l'écart. Il était furieux contre Alain, contre le sort; il craignait de ne pas réussir à se sauver du bord, car il voulait déserter, ayant justement la veille, à terre, pris des mesures en conséquence.

Un capitaine espagnol, peu scrupuleux, l'avait alors rencontré et embauché à une haute paye pour remplacer son second qui venait de mourir. L'Espagnol comptait prendre la mer le lendemain. Afin de le rejoindre, Le Bœuf devait se jeter à la nage, puis gagner une barque qui le recueillerait à l'heure convenue, cinq heures du matin, un peu avant le branle-bas. Tout cela arrangé et résolu, faudrait-il continuer à naviguer sur le *Revenant*, en courant mille risques? Il y avait bien les parts de prises,... mais elles ne compensaient pas le danger des batailles, qu'on disait prochaines, contre des navires de guerre. Et cette dénonciation toujours pendante!

Alex et le bohémien se taisaient, ils le craignaient encore,... mais le premier, devenu le favori d'un officier, pouvait se décider à parler.... Ah! si l'on restait sur le *Revenant*, on se vengerait. Oui, sûrement, on en trouverait les moyens.... Tant pis pour le capitaine, tant pis pour cet enfant de malheur qui se trouvait toujours entre la chance et lui....

Tandis que les hommes se réjouissaient à l'avance des plaisirs promis, plaisirs dont ils rêvaient depuis le départ, et que Le Bœuf combinait ses traîtrises, Surcouf rentré depuis un instant causait à voix basse avec son second, puis avec l'officier de service. Ensuite, ayant gagné le banc de quart, et son porte-voix à la bouche, il cria :

« Tout le monde sur le pont, en ordre de bataille! »

L'officier de service répéta : « Tout le monde sur le pont, en ordre de bataille! »

Dix minutes après, les compagnies se formaient comme à l'heure d'un abordage. Premier abordage, commandé par M. Drieux, le second du navire. Deuxième abordage, commandé par Jean de Grainval, le plus ancien officier après le lieutenant. Enfin, sous la dunette, troisième abordage, où un enseigne remplace momentanément Surcouf.

Le temps était magnifique, le soleil couchant se reflétait dans la mer, qu'il rendait semblable à de l'or en fusion. Une jolie brise courait sur l'eau et faisait doucement grincer les poulies et les cordages du navire.

Dès qu'il vit l'équipage attentif et immobile, Surcouf s'avança, puis, de sa belle voix sonore et harmonieuse, il dit :

« Mes enfants, mes amis, mes camarades, officiers, maîtres et matelots, dans cinq minutes nous aurons levé l'ancre ; dans une heure nous serons en haute mer, et demain, poussés par la mousson de sud-ouest, nous fouillerons l'océan Indien, pour y chercher ce que, d'après mes avis secrets, nous sommes certains d'y rencontrer : un anglais, armé en guerre, et digne de se mesurer avec le *Revenant*. Quand nous aurons découvert celui-là, nous l'attaquerons, fût-il plus fort que nous,... et quand nous l'aurons attaqué, nous ne tarderons pas à jeter nos grappins à son bord. Alors mes vieux Bretons, mes chers camarades, mes braves officiers, suivant leur capitaine, tout sera vite dit pour l'anglais, pour sa cargaison et pour son équipage. N'est-il pas vrai, mes amis ?

— Oui, oui, à l'abordage, à l'anglais ! partons, partons ! Vive le capitaine ! »

Surcouf sourit et, ôtant son grand chapeau, il reprit :

« Vous êtes de vrais Français de Bretagne. Vive l'Empereur, vive les Bretons, vive le *Revenant* ! »

On fit chorus : avec leur mobilité d'esprit accoutumée, passant aussitôt d'un sentiment à un autre, tous ces gens, naguère désireux d'aller s'amuser en ville, ne songèrent plus qu'à déraper sans retard.

En conséquence, et fort allègrement, chacun s'empresse d'obéir. Les voiles sont vivement établies, moins les cacatois, à cause des risées qui descendent des hauteurs. L'ancre est lestement levée par l'équipage, qui chante en cadence, pour faire force sur les leviers du guindeau. Le navire abat. « Hors le grand foc ! » crie le commandant. « Les dettes sont payées », reprend le barbier loustic : celui-là sait ce que c'est que de déménager à la cloche de bois.

Le phare de l'avant est orienté pour le vent arrière. Les bonnettes sont hissées au mât de misaine. Alors le *Revenant* se couvre de toile, et il s'éloigne avec une vitesse d'environ neuf nœuds à l'heure.

Cette nuit-là, Le Bœuf pensa crever de rage, en voyant ses projets

anéantis, et encore il dut dissimuler et feindre le même empressement que les autres, sous peine de se trahir.

Il n'eut même pas la tentation de partir à la nage; il se serait infailliblement noyé en attendant l'heure convenue entre lui et l'Espagnol.

A l'aube, l'embarcation qui devait le recueillir revint bredouille, et bientôt le capitaine marchand comprit la raison du manque de parole de celui qu'il voulait traîtreusement embaucher. Le *Revenant* n'était plus au mouillage, mais on l'apercevait déjà en haute mer, prêt à franchir le canal des Mascareignes. D'une belle allure piquant dans la lame avec la mousson de sud-ouest, il s'en allait offrir la bataille au navire qu'on avait signalé à son capitaine.

Peut-être mes lecteurs aimeraient-ils à se représenter au juste le bâtiment corsaire auquel je désire les intéresser, et l'équipage prêt à combattre l'anglais.

Le *Revenant* était un bateau d'un millier de tonneaux, mâté en trois-mâts carrés, plus tard on appela le même type corvette à batterie barbette, c'est-à-dire avec des canons seulement sur le pont; il était peint en noir à l'extérieur, afin de passer plus inaperçu, en rouge brique à l'intérieur. Ce rouge, sous le grand soleil des tropiques, avait l'apparence du sang encore frais.

Le commandant habitait une dunette à l'arrière. Le petit gaillard d'avant servait d'abri au guindeau pour les ancres, et de poulaine pour l'équipage. Les 18 canons ou caronades étaient disposés sur le pont entre la dunette et le gaillard d'avant, leurs bouches au ras des sabords.

En mer, les deux ancres au bossoir. Puis au grand panneau, et verticalement, une ancre, dite de miséricorde, en usage soit pour porter secours à un navire, soit afin d'obvier à la rupture des câbles, et par conséquent de perte des ancres du bossoir.

Les embarcations n'étaient point sur des portemanteaux, mais toutes sur le pont, où durant le jour on ne montait jamais les hamacs de l'équipage. Dans ces hamacs les matelas étaient choses inconnues.

Les formes rondes rappelaient celles des galiotes hollandaises, et pour sa largeur, le bâtiment était relativement court. Il évoluait avec facilité, mais il roulait effroyablement.

Mâture, voilure, faux pont, chambres des officiers, hôpital, cale, etc., étaient alors à peu près tels qu'ils sont encore aujourd'hui.

L'emblème sous le beaupré, peint en couleur voyante, était plus grand que les emblèmes de nos jours et aucun navire n'en était dépourvu : guerriers, dieux, déesses, rois, héros, animaux, etc., l'imagination de l'artiste avait beau jeu. L'effet, toujours saisissant, devenait parfois grandiose.

L'emblème du *Revenant*, un guerrier peint au naturel, mais plus grand que nature, portait l'uniforme d'apparat et le chapeau empanaçhé d'un général du dernier siècle, peut-être était-ce l'un de ces héros qui firent trembler les Anglais en Hindoustan, La Bourdonnais, Dupleix. Celui-là étendait le bras d'un geste menaçant. Lèvres entr'ouvertes, paupières étrangement dilatées, il semblait dire ce qu'expliquait une légende dorée au-dessus de sa tête : « Je reviens, c'est moi ».

Quant au personnel embarqué à cette époque, rien n'était réglé comme de nos jours. Presque tous les matelots achetaient eux-mêmes leur équipement, et il y en avait de fort dégoûtants, car, avant de partir, quelques-uns vendaient leurs bons effets pour bambocher à terre. Cependant, en embarquant, un homme était tenu d'apporter quelques chemises, deux vestes, un pantalon de drap bleu, son hamac et sa couverture. On ne songeait pas encore au matelas.

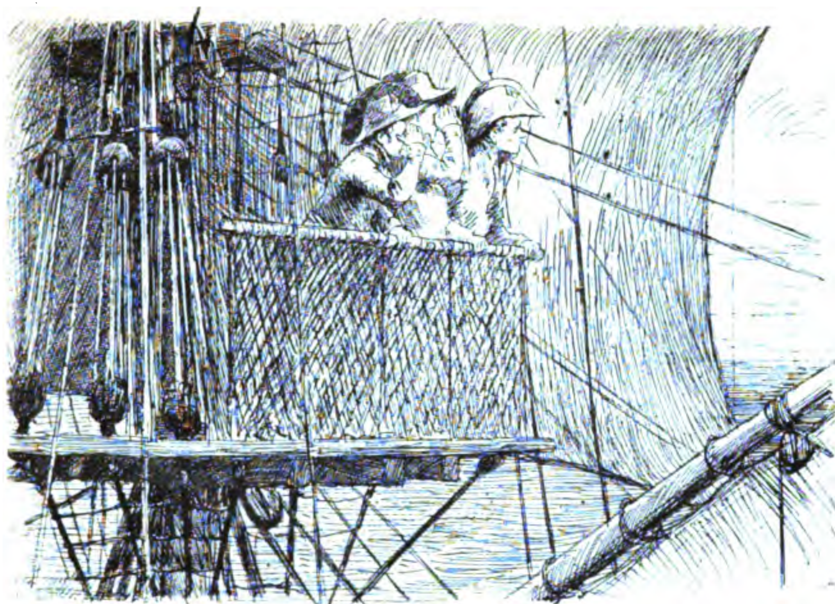
Nombre de gabiers ou de bons matelots témoignaient d'une très grande coquetterie. En voici un échantillon à la mode de 1808 : boucles d'oreilles en or, les cheveux longs et lisses avec une petite tresse de chaque côté, que l'on nouait à la hauteur de la taille par un gros nœud de ruban noir. Quelques-uns, près de l'oreille, portaient une mèche de cheveux « en accroche-cœur ». Le chapeau de castor à long poil, à moitié ébouriffé, était de rigueur. Le pantalon bleu, en assez beau drap, à petit pont, resserré sur les cuisses, se portait large et flottant par le bas. Col de chemise bien blanc, cravate de soie noire, gilet de drap écarlate bordé d'un petit cordonnet en or; la veste bleue, d'un bleu assez clair, avait de chaque côté une rangée de boutons de nacre cousus très près les uns des autres. Bas en coton blanc, souliers très découverts, soit avec une petite boucle d'argent, soit avec une grosse rosette de ruban noir.

Les officiers eux-mêmes s'habillaient un peu suivant leur fantaisie; plusieurs imitaient servilement le costume des Anglais, qu'ils détestaient. On portait indifféremment des culottes courtes, des pantalons, des bottes, d'après son goût ou sa jambe, etc. La botte russe passait pour le *nec plus ultra* du genre. Plusieurs lui préféraient celle dite à l'écuyère. Un chapeau d'uniforme en pointe, ou en bataille, était quelquefois remplacé par un énorme claque. L'habit à la française, non retroussé, avait des revers rouges et un collet rouge ou bleu. Après 1830 tout cela changea radicalement. Chaque chose à bord des navires de l'État fut réglementée et il fallut, comme il le faut encore aujourd'hui, un décret ministériel pour apporter la plus légère modification à la tenue des officiers et à celle des matelots en service.

Sur les corsaires, officiers et matelots faisaient le même service, ils suivaient les mêmes modes et les mêmes usages qu'à bord des navires de

guerre, ils portaient aussi les mêmes insignes de grade, et, fiers d'être assimilés à leurs camarades de la flotte, ils ne voulaient pas que leur tenue différât en rien de celle des derniers. L'avancement seul, et cela se conçoit, était bien moins hiérarchique; il se faisait suivant les besoins du service, les morts, les désertions, celles-ci trop fréquentes. A bord d'un corsaire, tel homme parti gabier ou timonier revenait enseigne, lieutenant, capitaine.





Les officiers gagnèrent les hunes.

CHAPITRE XXI

A L'ABORDAGE

Lorsque nous retrouvons le *Revenant* sur les brasses (hauts fonds) du Bengale, Alex est second maître d'équipage, et à ce propos un soir Alain, le premier maître, lui dit sans arrière-pensée de jalousie : « Tu me passeras promptement sur le dos, car tu as l'étoffe d'un officier, c'est le commandant qui le dit, et il a raison ; d'ailleurs tu sais déjà un tas de choses ; moi, j'ai jamais appris à lire que ma messe, et encore je la sais par cœur, et aussi signer mon nom, et encore faut me tenir les doigts. Allons, petit, et quand je dis petit, c'est une manière de parler, car t'es aussi grand que le capitaine, fais risette au père Alain ; t'es trop sérieux, à dire que t'as l'estomac plein de caïmans. »

Et après avoir lui-même ri de bon cœur, Alain serra les deux mains du nouveau maître, puis il s'en alla inspecter le gaillard d'avant, où il y avait un peu de désordre. Il faisait nuit, une nuit brûlante ; la lune, à son dernier quartier, et les étoiles n'envoyaient qu'une lumière affaiblie au travers d'une atmosphère humide et surchauffée. Toutes voiles établies,

même les voiles d'étais, le navire ne filait pas deux nœuds sur des eaux absolument blanches. Les marins appellent « mer de lait » ce phénomène assez rare, qui se produit seulement dans les régions intertropicales. En effet, cela ressemble à une mer où l'eau se serait subitement changée en lait. L'eau reste telle quelle si on la recueille dans un récipient quelconque, mais au jour la mer reprend sa couleur ordinaire.

Lorsque Alain l'eut quitté, au lieu de descendre comme les autres maîtres, pour se coucher au poste en toile établi dans le faux pont, Alex demeura immobile, les yeux attachés sur la mer de lait; d'abord il essaya de s'expliquer la raison de cette blancheur crayeuse, puis il revint en esprit à la conversation de tout à l'heure. Oh oui ! il était triste, et tous les jours davantage, car son secret l'étouffait depuis cinq ans, et jamais il ne dormait sans rêver de ces deux malheureux Anglais amenés par lui, ensuite torturés devant ses yeux dans le souterrain de Grainval.

Il n'était pas de quart cette nuit-là; cependant plusieurs heures s'écoulèrent sans qu'il bougeât de la place où il restait accoudé sur le bastingage bâbord avant du navire.

La lune se coucha, les étoiles disparurent, la mer redevint transparente. Alors des coups de sifflet stridents réveillèrent l'équipage. Les hommes sortirent des écoutilles, des panneaux, à peine vêtus. C'était l'heure de la « propreté » et un autre maître rendit le service à Alexandre.

A son tour, Tzerko parut ; il soutenait un petit mousse, naguère tombé de la hune d'artimon et encore tout endolori, le bras en écharpe, la tête bandée. En passant, Alex dit au bohémien, de manière à n'être entendu que de lui seul :

« Tzerko, dès ce soir, je dirai tout à M. Jean, après il fera ce qu'il jugera bon. A la grâce de Dieu, je viens de prendre ma résolution.

— Le Seigneur, qui t'inspire, t'aidera », répliqua Tzerko. Et il suivit d'un œil humide son ami occupé avec une corvée de gabiers.

On était maintenant habitué à Tzerko, on ne le houspillait plus, et on se montrait souvent même très bon pour lui. A force de patience, d'abnégation, le petit bossu avait conquis sa place au soleil du *Revenant*. Il était heureux enfin, quoiqu'il souffrît horriblement de la chaleur, et qu'il n'eût presque jamais faim, mais constamment soif. Pourtant il ne se plaignait pas, et personne ne se doutait de son extrême fatigue tandis qu'il se dépensait à l'hôpital, toujours encombré en ces temps-là où les conditions hygiéniques étaient si déplorables durant les lointaines croisières.

Et les docteurs disaient : « Vraiment, sans Tzerko, on perdrait la tête au milieu des malades parfois intraitables ».

Et les officiers, le commandant même, s'ils rencontraient Tzerko, lui souriaient amicalement.

Le bonheur de Tzerko eût donc été grand s'il n'avait pas vu son ami Alex miné par un chagrin secret, et si d'un autre côté il ne s'était pas rendu compte que Le Bœuf travaillait l'esprit de plusieurs matelots, les excitant contre les officiers, la discipline.

A cause d'Alex, il n'osait dénoncer le misérable, qui, très hypocrite, s'était concilié l'esprit du lieutenant.

Aussi, ce matin-là, éprouva-t-il un soulagement immense. Il attendait le résultat de l'aveu avec une confiance où se mêlait un grand trouble, lorsque la vigie du *Revenant* signala :

« Un grand navire tribord à nous. »

On se précipita vers les bastingages, et, munis de leurs longues-vues, quelques officiers escaladèrent les haubans, puis gagnèrent les hunes. Le premier qui s'orienta répéta :

« Un navire au vent vient de sortir du banc de brume, il navigue sur nous. »

Un autre ajouta : « C'est un vaisseau de guerre, je vois les sabords de ses deux ponts et la flamme de la Compagnie des Indes au mât d'artimon. »

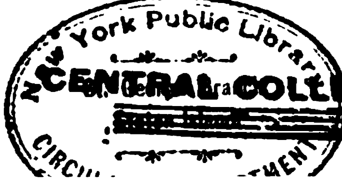
Après s'être assuré de la vérité de ces assertions, Surcouf sauta sur le banc de quart, et, le porte-voix à la bouche, il cria :

« Branle-bas de combat ! »

Il n'avait pas achevé que du vaisseau partait un coup de canon de semonce ; le boulet passa, sans rien toucher, par-dessus le gaillard d'avant du corsaire.

« Maladroit ! » dit Surcouf. Puis il fit donner le coup de sifflet ordonnant : « Tout le monde à l'arrière », et dès qu'il vit son équipage massé au pied de la dunette, il improvisa le discours suivant :

« Mes amis, depuis que nous avons quitté la France, nous avons amariné nombre de vaisseaux, et depuis deux mois, sur les mers où nous croisons encore, nous avons pris cinq bâtiments armés en guerre, qui étaient à peu près de notre taille. Aujourd'hui notre gloire sera autrement grande, et devant cet ennemi supérieur en force et en nombre nous allons apprendre au monde entier ce que peuvent le courage et l'entente chez les hommes dont plusieurs étaient déjà mes compagnons sur la *Confiance* à l'heure où nous conquîmes le *Kent*. Celui qui s'offre à nos yeux n'est pas mieux armé que l'était jadis le *Kent*, son équipage n'est pas plus fort, et nous sommes les mêmes gens qu'autrefois. Montrons donc à l'anglais le même front que nous lui montrâmes alors. Ce vaisseau doit contenir une fortune. Outre vos parts de prise, enfants, je vous accorde une heure de pillage. Maintenant, au combat, à l'abordage. Sous nos pieds, le *Revenant* va nous entraîner. A nous de vaincre ou



de mourir. A l'ennemi de trembler devant notre emblème en se disant : « Le voilà, il est revenu ! »

D'une seule voix, officiers et matelots répondirent : « Oui, commandant, au combat, à l'abordage ! vaincre ou sauter ! »

Et perché sur les haubans de misaine, Tzerko, de son fausset aigrelet, criait plus fort que les voisins.

Un seul homme ne disait rien. La haine peinte sur le visage, la rage au cœur, Le Bœuf tremblait, car il était lâche, et il cherchait le moyen de se cacher pour se rendre prisonnier dès que l'anglais prendrait d'assaut le *Revenant*. Car, il n'en doutait aucunement, ce colosse qui manœuvrait à une portée de canon ne ferait qu'une bouchée du corsaire.

Sur le *Sussex* aussi, on n'avait aucune appréhension ; on était certain d'écraser sans coup férir ce ridicule adversaire ; aussi le capitaine, appelant sur le pont des passagers et des passagères qu'il emmenait, leur dit-il :

« Ladies et gentlemen, vous allez voir la manière dont un vaisseau anglais de 40 canons, avec 440 hommes d'équipage, prend un bâtiment français, ou bien le coupe en deux, s'il ose essayer de résister. »

Puis, dès que les passagers eurent quitté le pont, le capitaine Revington ouvrit le feu.

La décharge du *Sussex* prend en écharpe le *Revenant*. Les bordages de l'arrière sont hachés, une vergue d'artimon tombe, quelques hommes avec la vergue.

Cependant Surcouf ne riposte pas, au contraire il ordonne de laisser porter en grand, comme s'il avait peur, et qu'il voulût s'éloigner. Mais il murmure tandis que l'équipage exécute la manœuvre : « Rira bien qui rira le dernier ». Alors l'équipage répète après Alain : « A dire que c'est une ruse de guerre, l'autre n'a qu'à se méfier ».

Le *Revenant* gagnant son ennemi de vitesse, une nouvelle bordée des canons du *Sussex* vient se perdre dans l'eau, à quelques brasses du corsaire.

« Gabiers, dans les hunes ! crie Surcouf, disposez les grenades et les grappins d'abordage. »

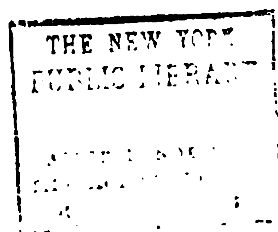
Puis : « Renforcez les écoutes et les amarres, les bras doubles. »

Enfin : « Couvrez largement le pont de sable (ceci pour éviter les glissades dans le sang qu'on allait sans doute répandre). »

Avec la brise fraîchissant de plus en plus, éclairé par un soleil d'orage, filant environ dix nœuds sur ses voiles bien gonflées, le navire français était joli à contempler, gouverné de main de maître par un de ces fins gabiers malouins qui, autrefois, n'avaient pas leurs pareils pour suivre les fluctuations du vent.



Une bordée des canons du *Sussex* prend en écharpe le *Revenant*.


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

Le *Sussex* devenait presque invisible. Et, à bord du *Revenant*, l'on commençait à ne plus rien y comprendre, lorsque, désignant d'un geste l'horizon, où montait un nuage floconneux pareil à une balle de coton informe, Surcouf donna de nouveaux ordres, que l'officier de service répéta après lui.

Alors chacun admira le coup d'œil d'aigle du chef. Seul à bord, il avait aperçu cette balle de coton qui, maintenant s'éparpillait, à couvrir une partie de la voûte céleste. C'était un grain blanc, destiné à causer de grands dommages aux navires non préparés à le recevoir.

Vivement les hommes grimpent dans la mâture, serrant perroquets et cacatois. Quand le grain fondra, violent et terrible, il ne fera aucun mal au corsaire.

Le *Sussex*, lui, ne s'était pas méfié, et il avait conservé toute sa toile : il lui en coûtera un mât de perroquet et un grand désordre de gréement, cela le mettra momentanément dans un réel état d'infériorité vis-à-vis du français.

Celui-ci ne tardera pas à profiter de son avantage.

Chassé par le vent du sud-ouest, le grain passe très vite, comme il était venu, et la brise change d'un demi-quart. Alors, en essayant de virer, le *Sussex* abat à contre-bord et se trouve carrément sous le vent du corsaire, qui se prépare au combat. Les bailles ont été remplies d'eau pour éteindre les incendies, la poudre a été apportée dans les postes à canons, et les caronades de l'avant ouvrent déjà leurs gueules, prêtes à vomir des projectiles.

Maintenant Surcouf est satisfait et, tandis que des éclairs s'allument dans ses magnifiques yeux noirs, il crie : « Ils vont sentir notre poudre ». Puis, s'adressant à Jean : « Faites sonner l'abordage ».

La sonnerie retentit d'un bout à l'autre du pont et de la cale aux vergues. Cependant l'allure est ralentie, les petites vergues sont apiquées sur le pont afin de diminuer, autant que possible, les avaries de mâture, et dans les hunes, les gabiers grenadiers, leurs grenades en main, se disposent à couvrir de feu le pont du navire ennemi.

Premier abordage : 60 hommes commandés par Drieux, le lieutenant du *Revenant*.

Deuxième abordage : 40 hommes sous Jean de Grainval.

Troisième abordage : Tout ce qui reste de valide à bord, sauf toutefois les chefs de soute demeurés à leur poste, les gabiers de hunes qui ne descendront qu'au moment d'une bataille corps à corps, et enfin les gabiers de sabord armés de piques, pour défendre l'approche des pièces de canon.

Ce dernier abordage est sous les ordres immédiats de Surcouf. Tous les

hommes ont des pistolets, des sabres, des haches.... Les officiers sont répartis également dans les trois divisions.

Le *Revenant* se trouvait en ce moment par la hanche bâbord de l'immense navire, qui fit feu de toutes ses pièces de côté ; mais, trop rapproché ou mal dirigé, le tir ne produisit pas grand dégât, et n'atteignit personne.

Au contraire, à l'instant où le pavillon impérial se déployait au grand mât du corsaire, celui-ci saluait le *Sussex* d'une volée à double charge de mitraille et de boulets. Sur le pont ennemi, les grenades éclatent de toutes parts, adroitement lancées des hunes du *Revenant*. Des incendies partiels s'allument bientôt çà et là, des vergues tombent, entraînant des grappes humaines.

Les deux navires se touchent à présent, et la plus grande ancre du *Sussex* accroche l'un des sabords du *Revenant* qui, aussitôt, jette ses grappins d'abordage. Les adversaires sont désormais rivés l'un à l'autre, le tangage soulève le plus petit, où tout craque sinistrement. Une avarie irréparable peut se produire.... « En avant, le premier abordage! » crie Surcouf, toujours impassible sur le banc de quart, exposé à la mitraille ennemie.

Et Drieux s'élance, avec ses 60 hommes, qu'il précède dans une audacieuse escalade. Quelques-uns tombent, mais les autres arrivent, puis, semant la mort en route, ils se frayent un passage jusqu'au centre du *Sussex*.

« Deuxième abordage, en avant ! » crie encore Surcouf. Ensuite il ajoute (car il craint de voir son propre feu décimer les assaillants) : « Arrêtez le tir du bord, les gabiers hors des hunes et des pièces ! »

Non sans pertes, le deuxième abordage a suivi le premier, et Jean de Grainval entraîne ses compagnons dans le faux pont du *Sussex*, où Anglais et Français luttent corps à corps.

Enfin, Surcouf quitte son bateau en emmenant tout ce qu'il y restait de valide.





Le flot houleux des Bretons l'entoura.

CHAPITRE XXII

LES PASSAGERS DU « SUSSEX »

L'ennemi essaye en vain d'arrêter l'élan des vieux gabiers bretons. Résolus, dents serrées, têtes baissées, sans lâcher les grenades qu'ils tiennent d'une main, ils s'accrochent, de l'autre, à toutes les saillies du *Sussex*. La muraille une fois escaladée, malgré un feu bien nourri, Surcouf saisit un projectile qu'un soldat anglais s'apprêtait à lancer, et lui-même le jette sur le gaillard arrière, où le capitaine Revington et l'élite de ses gens s'étaient fortifiés.

La grenade éclate, le capitaine Revington tombe, des officiers l'emportent. Une cinquantaine de survivants s'enferment dans la dunette, dont les nôtres défoncent aussitôt les portes à coups de hache.

Le combat recommence, déjà les morts et les blessés jonchent l'appartement, lorsque le yacht royal s'abaisse à la poupe du *Sussex*. Le navire s'était rendu après deux heures de bataille.

Tandis que les uns s'empressent de désarmer les combattants valides, le lieutenant Drieux faisait dégager le *Revenant*, que chaque mouvement de son ennemi menaçait d'engloutir. Mais de nouveaux coups de

canon ébranlent le navire.... C'est le second du *Sussex* qui, barricadé dans l'entrepont, espère saborder le bateau et périr avec le vainqueur.

Exaspérés, croyant à une trahison, les Français enfoncent un panneau, sautent dans l'entrepont, sabrant, fusillant tout ce qui résiste. Les Anglais demandent merci.

Deux officiers du corsaire étaient là qui accordèrent merci, sans pouvoir d'abord arrêter leurs hommes. Ivres de sang, les Bretons frappaient toujours d'estoc et de taille; il fallut que Surcouf arrivât et braquât sur les mutins ses deux pistolets armés. Ceux-ci rentrèrent enfin dans l'obéissance pour exécuter les ordres de leur capitaine, au sujet des prisonniers valides, qu'on enferma par escouades, soit dans le grand carré, soit dans les divers postes, soit dans les chambres du *Sussex*. Quant aux officiers anglais blessés, ils furent envoyés à bord du corsaire.

Cependant aucun passager ne s'était encore montré, et personne, parmi les Français, ne se doutait qu'il y en eût sur le *Sussex*.

Comme Surcouf s'apprêtait à quitter la batterie basse, il se vit entouré par quantité des siens, ceux-ci lui criaient : « Votre promesse, capitaine, votre promesse. Nous réclamons l'heure de pillage. » Le Bœuf criait plus fort que les autres.

Surcouf rougit. Il regrettait amèrement sa promesse. Sans répondre d'abord, il gagna le pont, où le spectacle était effroyable. Les morts gisaient çà et là, le sang coulait, noir, des plaies béantes. Sur les faces convulsées, dans les yeux démesurément ouverts, l'épouvante demeurait encore peinte.

Affaissés sur eux-mêmes, des cadavres paraissent menacer avec l'arme qu'ils n'ont pas lâchée. D'autres gardent les mains jointes, comme s'ils eussent expiré en priant, d'autres paraissent grincer des dents.

Sous les cadavres, en bas, en haut, dans les hunes, partout, des blessés implorent du secours.

Jamais Surcouf n'avait éprouvé un tel émoi après la victoire, mais jamais aussi il n'avait fait autant de mal à l'Anglais.

Cependant, les deux vaisseaux ayant été décrochés, Drieux et quelques-uns retournent à bord du corsaire; là aussi, les morts et les mourants doivent être nombreux....

Surcouf réfléchit, toujours immobile. Saisi de compassion pour ceux qui souffrent, il va donner ordre de soigner amis et ennemis.... Cependant autour de lui, très houleux, l'air irrité, ses matelots crient de nouveau :

« Votre promesse, capitaine, nous réclamons votre promesse.

— Enfants, je me suis engagé en effet, pourtant j'accorderai double part de prise à tous officiers, maîtres et matelots qui me rendront ma parole. Fournier, allez-vous-en à votre bord, et dites cela à mes

braves Bretons. Vous autres, choisissez, et passez à l'arrière si vous vous rendez à mes désirs. »

Ils sont là environ cinquante, qui se regardent un instant,... puis une vingtaine, le maître d'équipage en tête, défilent en silence ; les autres restèrent immobiles tête basse ; un peu honteux, mais résolus, ils approuvent du geste les paroles d'un vieux quartier-maître blanchi à la mer, qui répond :

« Une parole est une parole, capitaine ; nous réclamons donc l'heure de pillage promise, car vous nous la devez. »

Alors, très pâle, Surcouf reprend d'une voix dure :

« Fort bien, j'accorde une heure, pas une seconde de plus, et l'homme qui fouillera un blessé, qui molestera un prisonnier, peut trembler d'avance. Je reviendrai ici après le dîner. Grainval, je vous nomme provisoirement capitaine du *Sussex*, avec droit de vie et de mort sur ceux qui me désobéiraient. Provisoirement aussi, l'enseigne Vieillard sera votre lieutenant. Je vous laisse Millieu pour les blessés (M. Millieu était le second chirurgien du *Revenant*). Alain », et sa voix s'adoucit subitement, « mon vieil Alain, avec ces braves gens, va-t'en aider le docteur Millieu à panser les malheureux qu'on va transporter dans l'hôpital du *Sussex*.

— Oui, commandant ». Alain s'éloigna aussitôt, suivi de ses hommes, tandis que Surcouf se hâtait de gagner une petite embarcation qui le conduisit à son bord.

Là, comme on n'était plus échauffé par la bataille, on avait déjà obtempéré au désir du chef, en lui rendant sa parole, et dès qu'on l'aperçut, on poussa des hourras frénétiques, puis on baisa ses mains. On riait, on criait, on s'embrassait.

Après avoir félicité les vainqueurs et rendu les étreintes de chacun, Surcouf monta sur la dunette. Alors, regardant orgueilleusement son bateau, et le comparant au colosse qu'il venait de capturer, tout à la joie du succès, il oublia son mécontentement et se dit que « c'était là une victoire dont parleraient longtemps les annales maritimes ».

Bientôt, revenant au devoir du moment, il appela l'officier de quart.

« Combien de morts ici ? demanda-t-il.

— Pas un, capitaine ; treize blessés, dont trois semblent désespérés, répliqua le docteur Lenouvel.

— Je vais les visiter tout à l'heure. Ah ! je crois qu'à bord de l'ennemi, morts et blessés sont très nombreux. » Nous allons savoir tout cela. Ensuite nous nous occuperons de la prise et des récompenses. L'heure pique. Dieu merci, elle sonne aussi la fin du pillage que j'avais malheureusement promis à ces enragés....

Après le dîner (on dînait à deux heures, mais le combat avait retardé le repas des officiers jusqu'à quatre heures), Surcouf alla visiter l'hôpital, où il fut douloureusement ému de voir nombre de matelots, qui s'étaient battus avec tant de bravoure, étendus sur de mauvais lits dans la chambre trop encombrée. Là, malgré les hublots, les sabords largement ouverts, une fade odeur de sang chaud, de pharmacie, vous prenait à la gorge. Le docteur venait de couper la jambe à l'un, le bras à l'autre. Un troisième râlait.

En essayant d'encourager ces malheureux, Surcouf pensait que l'envers de la victoire, un triste envers, était son lendemain. Alors seulement, on savait combien cher on l'avait payée.

Arrivé devant la dernière couchette : « Ah! s'écria-t-il, aussi attristé que surpris. Ah ! c'est toi, mon pauvre petit ; j'avais pourtant donné l'ordre que l'on t'enfermât avec les mousses. »

Tzerko, dont tout le corps n'était, pour ainsi dire, qu'une plaie, faisait de vains efforts pour répliquer, mais il n'arrivait plus à s'exprimer que dans son idiome natal.

Un officier entrait justement dans la chambre, et il répondit à la place du malade :

« Commandant, celui-ci est un petit héros, on l'avait bien enfermé, suivant votre ordre, pourtant il s'échappa, gagna le pont, où, le premier, il s'aperçut qu'un projectile du *Sussex* venait de mettre le feu à une caisse pleine de grenades. Alors il saisit la caisse, et voulut la jeter par-dessus le bord; mais ses forces le trahirent au dernier moment. Cela se passa plus rapidement que je ne vous le raconte. De mon poste, à l'avant, j'avais tout vu et j'accourus. Quand une grenade éclata, nos efforts réunis avaient déjà été couronnés de succès. Ensuite, je retournai à l'avant du bateau, sans me douter que Tzerko était grièvement blessé.

— Et vous, ce bras en écharpe?

— Oh! une légère brûlure que je sens à peine.

— Vous disiez bien vrai. Tzerko est un héros. Guéris donc vite mon petit, et je saurai récompenser ton dévouement.

— Merci, commandant, merci.... Oh ! M. Roux a fait mieux que moi, d'abord il était plus fort, et c'est lui qui a poussé la caisse sur le bastingage.

— Brave petit cœur, va! murmura l'enseigne.

— Roux ne sera point oublié. Docteur Lenouvel, je vous recommande Tzerko.

— Inutile, commandant, je l'ai apprécié depuis longtemps, et aujourd'hui il me serait diablement utile.

— Allons, au revoir, enfants, bon courage à tous : soyez assurés qu'on

vous soignera le mieux possible, et que les blessés auront bonne mesure dans la distribution du butin. »

Surcouf se retira, laissant les moins atteints tout réconfortés par ces affectueuses paroles. Tandis qu'il traversait le faux pont, il fut rejoint par le docteur Lenouvel, qui lui dit :

« Commandant, cinq des blessés du *Revenant* ne passeront pas la nuit. Tzerko est du nombre. Il le sait, et il m'a supplié de lui envoyer son ami Alexandre, auquel il désire faire ses adieux. Or il paraît qu'Alexandre est de service à bord du *Sussex*.

— Je m'y rends de ce pas, repartit Surcouf, et sauf impossibilité absolue, je vous expédierai aussitôt Alexandre. A plusieurs reprises, j'ai admiré l'audace et le sang-froid qu'il a déployés pendant notre escalade, puis lorsque les nôtres enfoncèrent la dunette de l'anglais. »

.... Une demi-heure après, dans son canot, Surcouf accostait de nouveau sa capture. Le *Sussex* avait été mis en panne comme le corsaire. Les deux bâtiments restaient immobiles sur les flots apaisés, très bleus et transparents ; le temps était redevenu serein, et le grand soleil descendait sur l'horizon.

En gravissant l'échelle verticale, Surcouf se demandait, non sans appréhension, de quelle manière s'était passée l'heure de pillage. Une fois sur le pont, et en embrassant le spectacle qui s'offrait à sa vue, il éprouva des remords, de la colère et bientôt une grande surprise.

Des remords, pour avoir donné lieu à ce qui venait sans doute d'arriver ; de la colère, contre ces animaux sauvages qu'il voyait garrottés et entassés sous le grand mât ; de la surprise, enfin, d'apercevoir six hommes, élégamment vêtus à l'anglaise, et quatre dames, dont l'une était jeune et jolie.

Dès qu'il eut promené ses regards ici et là, il s'adressa à Jean accouru pour le recevoir, et lui dit : « Qu'est-ce donc ? Révolte, mutinerie ? En deux mots, Grainval, mettez-moi au fait. »

Jean répliqua : « Commandant, je dois vous informer que plusieurs ont abusé de l'heure de pillage, d'abord pour boire outre mesure du vin du Cap et de la bière anglaise. Ensuite, devenus très méchants, puis, excités par Le Bœuf et par Degoff, que je recommande particulièrement à votre justice....

— Soyez tranquille ; eh bien ?

— Ils se répandirent dans le bateau, jurant, hurlant, semblables à des bêtes enragées. En conséquence j'appelai à mes côtés Alain, le maître timonier, Alexandre et les hommes raisonnables, car, avec Fournier et Millieu, nous nous attendions à quelque chose de désagréable.

« En effet, ce quelque chose arriva : d'abord les ivrognes voulurent

mettre le feu dans la soute aux poudres. Ils étaient une douzaine, qu'Alain et une bordée purent maîtriser, puis enfermer dans la cale.

« Ensuite, des cris perçants retentirent, au milieu desquels, à notre grand étonnement, nous crûmes distinguer des voix de femmes. Guidés par le son, quelques matelots, Alexandre et moi d'abord, nous arrivâmes devant la porte du magasin général ; là des torches accrochées aux murailles éclairaient une dizaine de brutes, prêtes à assassiner trois dames.

— D'où sortaient ces dames?

— Elles et ces messieurs sortaient d'une cachette habilement dissimulée dans le bordage du magasin général.

— Je me précipitai, j'ordonnai aux brigands de lâcher prise. Sans m'entendre, l'un, Degoff, serrait à l'étouffer la plus âgée des dames, tandis que Le Bœuf s'apprêtait à étrangler à demi la plus jeune, en lui arrachant un collier en perles. Me jetant au secours de la malheureuse, je réussis à la dégager. Alors, tournant sa rage contre moi, Le Bœuf m'assaillit et me renversa ; je râlais déjà quand, arrivant à la rescousse, Alexandre saisit mon ennemi et, après une courte lutte, le terrassa, puis le maintint sur le plancher, avec l'aide d'un camarade. Ah ! je vous réponds qu'Alexandre est rudement vigoureux. En tout cas, je lui dois probablement la vie.

« Entre temps, Fournier et d'autres braves matelots étaient accourus. Finalement les coquins, garrottés tels que vous les voyez, furent traînés au pied du grand mât.

« J'allais vous informer de cette pénible affaire, lorsque votre retour me fut signalé. J'ajoute, commandant, que si nous avons à sévir, vous aurez aussi à récompenser ceux qui ont bravement secondé leurs officiers.

— Certes, et je n'oublierai personne en rendant à chacun la justice que je dois à tous. Dans un instant je donnerai des ordres concernant le service du *Sussex*, mais je veux d'abord causer avec mes hôtes inattendus. »

S'approchant aussitôt du groupe qui se tenait à l'écart, Surcouf s'inclina profondément devant les dames, et salua simplement les hommes du geste. Une seule dame, la plus jeune, rendit le salut avec une grâce parfaite ; puis, faisant un pas en avant, elle dit en bon français :

« Capitaine Surcouf, je vous tends la main en toute confiance. M. de Grainval nous a vanté votre générosité, égale, affirme-t-il, à votre bravoure, et j'accorde une pleine confiance aux paroles d'un gentilhomme, qui n'a point hésité à risquer sa vie pour sauver la mienne. »

Durant ce petit discours, la mine irritée de Surcouf s'était peu à peu détendue, et il répondit en souriant :

« Cette confiance ne sera pas déçue, mademoiselle ou madame, car j'ignore comment je vous dois nommer. »

La jeune personne repartit : « Appelez-moi miss Howell, Harriet Howell. Voici mon oncle, sir James Howell, naguère banquier à Madras, et ma tante, lady Mary Howell; ces quatre gentlemen sont mes cousins, Archibald, Richard, Jack et Arthur Howell ; l'autre gentleman, c'est le professeur Charles Hobson, un ami de mon oncle, et l'autre dame, c'est miss Julia Smith, mon institutrice ; puis, là-bas encore, prête à mourir de frayeur, voilà notre femme de chambre. Oncle James, tante Mary, mes chers cousins, M. Hobson, le capitaine Surcouf désire vous serrer les mains. N'est-il pas vrai, capitaine Surcouf, que vous le voulez bien ?

— Certes, miss Howell, je le veux, et le voudrais quand même une aussi jolie bouche ne me le demanderait point. Vous étiez donc passagers à bord du *Sussex*?

— Oui, capitaine Surcouf, passagers de ce navire armé en guerre par la Compagnie des Indes et dont le capitaine, un imbécile, se vantait de vous avaler en quatre temps et deux bouchées. Il est mort bravement, Dieu ait son âme !

— En quel lieu vous rendiez-vous?

— En Angleterre, où mon oncle vient d'hériter d'un baronnetage. Je suis orpheline depuis le berceau. Sir James, le frère de mon père, est mon tuteur, et un excellent tuteur.

— Eh bien, miss Howell, je vous dirai qu'en qualité de passagers, vous et les vôtres ne serez point rançonnés, et qu'on vous déposera au premier pays où il vous sera loisible de reprendre la route de votre patrie, en emportant tous vos bagages. Si, d'ici là, l'on vous avait dérobé la moindre chose, je m'engage à vous en restituer l'équivalent en or anglais. »





Le professeur Hobson mit ses mains derrière son dos.

CHAPITRE XXIII

OÙ PLUSIEURS AMIS SE SÉPARENT

Lorsque miss Howell eut traduit ces paroles à ses compagnons, ceux-ci, sauf deux, s'approchèrent, et, chacun à leur tour, secouèrent, à la démancher, la main du « captain Surcouf, a true gentleman indeed, ought to be born in England, indeed! »

Quant au professeur Hobson, il mit ses deux mains à l'abri derrière son dos et murmura : « I should dirt myself if I shook hands with such a thief ».

Et cachant les siennes dans ses poches, lady Mary Howell ajouta en mauvais français :

« Je donné point le main à ioune pirate. D'abord sur ioune bateau anglais, je me mettai sous le protection de la Angleterre et point sous celui de ioune équioumeur de mer. To act as you do, sir James, my husband and you my sons Archie, Dick, Arthur, Jack and you Harriet you are nothing but a pack of cowards, that's my opinion. »

« Ah! auntie, » s'écria Harriet d'un air indigné.

A demi-voix le baronnet reprit : « Mary, dear, how dare you affront that man? »

That man avait compris et, toujours impassible, il répliqua en souriant : « Mon cher monsieur, les dames jouissent de grandes immunités, et ce sont créatures toutes de premier mouvement. Quant au professeur, peut-être est-il encore ébranlé mentalement par le combat; mais soyez assuré que des mots fâcheux ne changeront pas mes résolutions. Il m'est indifférent d'être méconnu lorsque je suis l'impulsion de ma conscience. » Puis, s'adressant aux officiers de son bord :

« Messieurs, leur dit-il, vous veillerez aux besoins de vos passagers et vous traiterez les dames comme vous voudriez qu'en semblable occurrence on traitât vos mères et vos sœurs. Ce soir j'accorderai des récompenses à qui de droit; ce soir aussi, j'assemblerai un conseil de guerre pour juger les mutins. Demain nous procéderons aux funérailles de tous les braves morts au feu. Demain je résoudrai la marche à suivre quant à notre capture. Demain enfin, nous nous remettrons en route. Millieu, montrez-moi le chemin de l'hôpital, où je veux encourager indifféremment Anglais et Français. J'entends qu'ils soient soignés pareillement. Grainval, faites jeter à fond de cale ces misérables indignes de me servir davantage. Que mon canot soit paré dans un quart d'heure. Je retournerai à bord sitôt ma visite en bas terminée. Maître Alain et maître Alexandre, vous m'accompagnerez tous deux sur le *Revenant*. Au revoir, messieurs, mesdames, je suis votre très obéissant serviteur. »

Les Anglais saluèrent, le professeur lui-même et lady Mary ébauchèrent une très digne révérence; mais la dernière regretta sa condescendance quand elle entendit sa nièce dire à haute voix pendant que le capitaine s'éloignait :

« I've never seen such a brave and nice man, I like him, yes, I like very much captain Surcouf, I like his officiers too. — Auntie, don't make such a face because I told the truth. »

La tante réprimanda aigrement la nièce, que cela ne parut impressonner en aucune façon, quoique le professeur approuvât les reproches de lady Mary et répétât à plusieurs reprises :

« Shocking, miss Harriet, shocking! improper!... »

Quant aux autres messieurs, appuyés sur le montant d'une écoutille, ils suivaient anxieusement les préparatifs du souper, et bientôt leurs cinq paires d'yeux brillèrent de plaisir en voyant des matelots disposer très proprement une table sur laquelle ils étalèrent un jambon, un énorme morceau de bœuf rôti, de la bière anglaise, des bouteilles au ventre rebondi. Qu'il fût Français ou Anglais, pour les cinq gentlemen, le véritable amphitryon était, à cette heure, l'amphitryon où l'on... soupe.

Comme ils n'avaient pas déjeuné ni lunché, ils mangèrent triple à ce repas, dont miss Harriet et sa gouvernante prirent leur bonne part. Le professeur et lady Mary firent beaucoup de façons pour avaler énormément de bœuf, de jambon, de gâteaux, ou pour boire sec nombre de rasades de bière anglaise et de vins français. L'appétit aidant, ils s'étaient décidés, en déclarant toutefois qu'ils seraient morts de faim s'ils avaient dû manger ou boire d'autres provisions que celles du défunt capitaine Revington qui, lui, n'était point un pirate.

Sans prêter l'oreille aux insultes de ces deux personnes, Jean de Grainval servait les étrangers tout en causant avec miss Harriet et l'institutrice, les seules qui parlassent le français. MM. Fournier et Millieu prirent aussi part à la conversation.

Les deux officiers et le chirurgien déployèrent tant de courtoisie qu'au dessert, après s'être un instant creusé l'esprit pour découvrir une politesse à rendre à ses hôtes, miss Harriet s'écria en trempant ses lèvres roses dans un verre plein de vin du Cap :

« Messieurs les Français, je bois à la santé de votre commandant. Uncle James, cousins Archie, Dick, Jack, Arthur, Julia dear, please a toast for captain Surcouf ! »

En entendant une aussi « shocking improper proposition », lady Mary et le professeur Hobson mirent les bras sur la tête et poussèrent des cris d'horreur ; mais, sans écouter ces cris, les bravant même, car ils avaient déjà la tête lourde, sir James et ses fils remplirent leurs verres et crièrent d'une seule voix :

« Hurrah for captain Surcouf ! Hurrah for Mr. Guérinval, for Mr. Fiourniai, and Mr. Mileu. »

Les Français firent raison aux Anglais. Ensuite ils s'empressèrent de porter les santés des dames, tandis que, de leurs deux serviettes, le professeur et lady Mary voilaient leurs faces.

Et le soir, les derniers déclarèrent que jamais plus ils ne s'assoiraient à une table présidée par des pirates.

On les servit donc à part. Les repas en devinrent encore plus agréables jusqu'à l'Ile de France, où Surcouf avait expédié le *Sussex* pour y être vendu, ainsi que la cargaison qu'il renfermait, sauf toutefois les bagages de la famille Howell.

Jusqu'à l'Ile de France, le navire anglais fut commandé par Drieux, le lieutenant du corsaire, avec Jean de Grainval comme second ; M. Fournier et un équipage fort restreint complétèrent l'armement, car, ainsi qu'on le pense, les hommes du *Sussex* ne faisaient pas de service, et il fallait même que les capteurs les surveillassent activement.

Cependant, quoique très fatigante, la traversée laissa à tous un souve-

nir des plus charmants, et en se disant adieu à Port-Napoléon, passagers et état-major éprouvaient un vif regret, lady Mary toujours exceptée. En montant sur le bâtiment neutre affrété pour Lisbonne, la dame disait avec orgueil à Jean de Grainval, qui escortait les Howell : « Je parté sans avoir serré la main d'auquioune Français, d'auquioune équioumeur de mer, et je le dirai avec pride à la Angleterre entière.

— Oh ! Mary dear », murmura sir James....

Sans même entendre l'irascible lady, Jean écoutait la douce voix de miss Harriet, tandis que celle-ci essayait de lui exprimer une dernière fois sa profonde gratitude ; miss Julia essuyait ses yeux, et les quatre cousins se demandaient si à bord du portugais ils seraient aussi « confortables » que sur le *Sussex*.... Quant à la femme de chambre irlandaise, elle sanglotait bruyamment.

En proie à une grande émotion qu'il eût voulu ne pas laisser paraître, Jean s'apprêtait déjà à quitter le bateau, lorsque miss Harriet tendant les deux mains, et lui dit, sous les yeux courroucés de sa tante :

« Monsieur de Grainval, au jour, prochain, j'espère, où nos deux nations seront enfin d'accord, venez me voir à Londres, et soyez sûr qu'en moi vous retrouverez une amie. D'ici là, si jamais cette amie pouvait vous rendre service, comptez sur Harriet Howell. Uncle James, please give your card to M. de Grainval. »

Oncle James donna au jeune officier sa carte avec son adresse, cela malgré les signes de tête de lady Mary tout à fait exaspérée.

Une minute après, l'embarcation poussait au large, et, assis à l'arrière, Jean regardait miss Harriet, qui, penchée sur le bastingage du portugais, agitait son mouchoir. Elle souriait quoiqu'elle eût les yeux pleins de larmes. Quand elle vit le canot français prêt à mettre à la voile, elle se fit un porte-voix de ses deux mains, et cria : « Au revoir, au revoir, cher monsieur de Grainval. God bless you, my dear friend. »

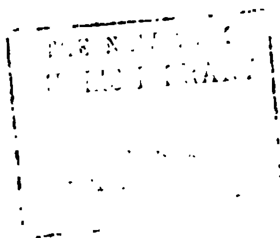
C'en était trop : la tante arracha sa nièce de ce lieu de perdition, puis, l'entraînant dans une cabine, elle l'accabla de reproches amers. Voyant Harriet pleurer sans répondre, lady Mary s'adoucit finalement, puis elle déclara que le mieux était de passer sous silence une aussi funeste aventure, car sûrement Harriet ne trouverait jamais à s'établir en Angleterre si l'on apprenait qu'elle avait été prisonnière d'un pirate, se disant même l'amie dudit pirate et des officiers équioumeurs de mer.

Revenons au lendemain du dernier combat. Ce jour-là et avant que les deux bâtiments ne se remissent en route, il fallut ensevelir les victimes de la lutte. En conséquence, dès la veille, les ordres nécessaires avaient été donnés à l'anglais comme à l'équipage français.

A l'instant où le soleil parut à l'horizon, les couleurs furent hissées



Lady Mary et le professeur poussèrent des exclamations d'horreur.



(c'est-à-dire le pavillon national), et une salve d'artillerie partit du *Revenant*. La cérémonie funèbre commença aussitôt.

Durant la nuit, avec ceux qu'ils renfermaient, des sacs de toile bise, informes, étroits, avaient été apportés sur les deux ponts et bien alignés en porte-à-faux sur les bastingages entre les mâts de misaine et d'artimon, trente bâbord, trente tribord pour le *Sussex*, six bâbord, sept tribord pour le corsaire.

Les deux équipages, officiers en tête, sabre au poing, les prisonniers anglais et la famille Howell assistaient aux funérailles. A côté de chaque sac, un homme se tenait prêt à larguer un cordage.

Au premier coup de sifflet, lancé par un quartier-maître, d'une voix mal assurée, et de sa place sur la dunette, le professeur Hobson récita les prières de la liturgie anglicane. A la même minute, sur le pont de son bateau, Surcouf lisait le service catholique des funérailles. Un vieux maître du *Revenant* récita ensuite le *De profundis*, auquel tous répliquèrent : « Amen », et l'officier de manœuvre cria : « Feu ». Un coup de canon part, il est immédiatement suivi d'un trille strident, cela veut dire : Larguez les amarres. Les hommes de garde près des sacs obéissent, et ouvrent la main d'ensemble. Les sacs glissent, basculent et disparaissent. Un court instant après on les entend frapper l'eau, et ceux qui regardent les voient s'engouffrer, les uns après les autres, au milieu d'un grand tourbillon. Lestés par des boulets de canon, ils descendent avec une extrême vitesse dans les profondeurs glacées. Le remous n'était déjà presque plus sensible, lorsqu'un nouveau trille appela les hommes au service journalier.

La corvée envoyée à bord du *Sussex* regagna bientôt le *Revenant*, et les prisonniers furent de nouveau mis sous clef.

Au mât de signaux du corsaire, un pavillon monta et se déploya vers dix heures. C'était l'ordre d'établir les voilures.

A midi, profitant d'une jolie brise solaire, les deux navires se mettaient en route. On touchait à la fin d'octobre ; la mousson allait bientôt se renverser et devenir favorable à ceux qui redescendaient vers le sud de l'Ile de France, où le corsaire désirait convoyer le *Sussex*. Cependant il le perdit souvent de vue, parce qu'il faisait d'autres prises sur son chemin et, du même coup, un tort incalculable au commerce anglais.

A Madras, à Calcutta, on s'épouvantait des étonnants coups d'audace du Malouin. Les bâtiments marchands osaient à peine se rendre d'un point à l'autre du littoral, et la Compagnie des Indes offrait une somme fabuleuse à qui lui prouverait que « le pirate Robert Surcouf était mort, plus encore, à qui s'emparerait du *Revenant* et dudit pirate, pour conduire celui-ci à Madras afin qu'il y fût pendu haut et court ».

A bord d'un brick anglais, chargé de riz, et qu'il venait d'amariner, puis de laisser poursuivre sa route, non sans l'avoir lourdement rançonné, Surcouf avait mis la main sur un paquet de journaux; dans l'une de ces feuilles imprimées à Madras, il lut d'atroces calomnies sur son compte. Les calomnies l'irritèrent, mais il se sentit flatté, quand même, de la valeur exorbitante où il se vit coté. Ensuite il passa la nuit entière à parcourir les journaux de la colonie, puis d'autres arrivant d'Angleterre; ceux-ci, fort anciens, lui apprirent les nouvelles victoires, les nouvelles gloires du conquérant : c'était la campagne de Prusse, c'était Auerstædt, c'étaient Iéna et Tilsit.

D'abord transporté d'admiration, il éprouva bientôt une légère angoisse et il murmura : « Va-t-il se reposer enfin? Voudra-t-il, pourra-t-il s'arrêter, laissera-t-il respirer la France et se former les jeunes recrues? Les rangs des vieux soldats doivent s'être terriblement éclaircis. Que de sang a dû coûter chaque bataille! Quelle haine aussi chez tous ces souverains, chez tous ces peuples humiliés, vaincus! L'Angleterre saura exploiter de telles rancunes. » Puis, voyant l'aube blanchir les vitres de la fenêtre, Surcouf se dit en souriant : « Il est trop tard, ou plutôt, non, trop tôt; je ne dois pas me coucher quand le soleil va paraître. » Il procéda donc à sa toilette; mais bientôt il pâlit en se rappelant que tout à l'heure, si ce n'était déjà fait, il devait y avoir une exécution à son bord. Au point du jour, deux hommes allaient être pendus à la basse vergue du mât d'artimon, et jusqu'à ce que mort s'ensuivit.

Ces deux hommes avaient été condamnés une semaine auparavant, et à l'unanimité, par le conseil de guerre du *Revenant*. L'un des deux, Degoff, étant très malade de ses blessures, on lui avait laissé courir la chance de mourir de sa belle mort, mais il s'était guéri : « A dire, s'était écrié Alain à ce propos, qu'un honnête matelot y aurait pas eu la chance de voir une plaie, large comme deux hublots, se cicatriser, et encore, par la satanée chaleur humide qu'il fait. Le pauvre Tzerko n'a point eu ce bonheur-là. A dire quéquefois que le bon Dieu y s'occupe pas des marins.... »

En effet, Tzerko s'éteignait lentement, malgré les soins que le docteur et Alexandre lui prodiguaient.

Le chirurgien avait déclaré, la veille au soir, qu'il ne vivrait plus à minuit. Cependant, à l'aube, il luttait encore contre son ennemie, et il luttait sans se plaindre, ses grands yeux bruns, sa seule beauté physique, levés tantôt sur un crucifix, tantôt sur le visage de l'ami qui ne l'avait pas quitté depuis le commencement de l'agonie.

A six heures, par un sabord largement ouvert, car il faisait calme et l'on étouffait, un grand soleil rouge dardait ses rayons sur la petite

couchette : « Ah ! murmura Tzerko, je suis content de... sentir encore.... une fois... le soleil du... Seigneur Dieu.... Au revoir, ami Alex,... tu as... été bon... pour le... petit Roma.... Embrasse-moi.... »

Tandis qu'Alex appuyait ses lèvres sur un front déjà glacé, les paupières du mourant battirent à plusieurs reprises, et enfin s'abaissèrent pour ne plus se relever.

Alors Alexandre pleura, et d'autres l'imitèrent, qui étaient de vieux matelots bien endurcis aux émotions. Prêt à sangloter, Alain murmura : « A dire qu'on a autant de chagrin qu'on peut en avoir ; à dire aussi que vous autres vous n'aviez pas honte autrefois de faire des misères à cette bête du bon Dieu.... »

Un instant après, laissant le corps de son humble ami dans un lit bien arrangé pour attendre l'heure de l'immersion, Alexandre monta sur le pont, et là il dit au timonier de service de demander au commandant s'il pouvait le recevoir.





Alex fut introduit chez Surcouf.

CHAPITRE XXIV

L'AVEU

Depuis le départ du *Sussex*, Alexandre remplaçait comme enseigne un des officiers manquants, et chacun à bord se louait de son zèle et de ses aptitudes. Il n'avait pas encore dix-sept ans, mais il paraissait plus âgé à cause de sa taille élevée et de sa physionomie sérieuse.

Dès qu'il l'eut salué, Alexandre informa le commandant du décès de Tzerko. Surcouf donna quelques paroles de regrets sincères au bohémien « tellement bon, tellement dévoué, une belle âme que Dieu avait déjà sûrement reçue en son Paradis ».

Puis, voyant que le jeune officier demeurait les yeux baissés, Surcouf le questionna. Avait-il quelque autre chose à communiquer ?

D'une voix mal assurée, Alex répondit : « Oui, commandant, j'ai une communication bien pénible, un aveu plutôt à vous faire, ainsi qu'à M. de Grainval. Depuis longtemps j'aurais dû parler. Maintenant j'ai juré à Tzerko mourant de rompre le silence. »

Très surpris d'un tel préambule, Surcouf répliqua : « Parlez donc sans crainte, et comptez sur mon indulgence ».

Alors, tout d'une haleine, Alexandre raconta brièvement ce que nous savons déjà au sujet de son enfance vagabonde et des mauvaises leçons données par Cyprien Vatteville.

Ensuite ce fut l'histoire de l'assassinat des contrebandiers anglais, assassinat dont Alexandre avait été le témoin, puis la complicité de Le Bœuf et les menaces de Cyprien.

En entendant prononcer le nom de Le Bœuf, l'attention de Surcouf redoubla; il commençait à comprendre, et il demanda :

« Qui était cet homme?

— Je ne sais, mais il arriva un jour au souterrain; alors Cyprien me défendit d'en jamais parler chez nous. Cyprien me flattait, me récompensait, et je gardais fidèlement ses secrets. »

Ayant rappelé les détails de sa fuite et ce qui l'avait suivie, sa séquestration dans la cage à l'ours, sa vie chez les bohémiens, enfin dévoilé le séjour de Le Bœuf parmi ces mêmes bohémiens, qu'il poussait au vol et au meurtre, Alexandre ajouta :

« Après que vous nous eûtes sauvés et tirés des mains de Hirko, et quand nous pûmes nous rendre compte de ce qui se passait à bord du *Revenant*, en y retrouvant Le Bœuf, notre épouvante fut grande. Tzerko voulait immédiatement tout vous avouer.... Je le décidai à attendre, car Le Bœuf m'avait parlé en cachette, en me menaçant de me perdre auprès de vous, de me calomnier si habilement, que vous me mépriseriez, comme M. de Grainval me mépriserait si l'on apprenait que, tout enfant, je mentais déjà et aidais les contrebandiers.

— Grainval, qui savait une partie de la vérité, vous excusait à cause de votre jeune âge et des exemples de Vatteville. Cependant il ignorait même l'existence de ces deux Anglais, assassinés, dites-vous?

— Oui, j'assistai au crime, garrotté moi-même, et ensuite ce souvenir me rendit bien malheureux.

— Grainval ignorait aussi que vous eussiez été mêlé à l'existence de Le Bœuf. Nous ne connaissions rien des antécédents de ce misérable, embarqué au dernier instant, et sur des papiers faux très probablement. Grainval espérait qu'un jour le jeune homme se déciderait à parler des fautes de l'enfant. En vous voyant irréprochable ici, il s'étonnait parfois de votre silence.

— D'abord, c'était sûrement une crainte puérile, car j'ignorais tout de la vie. Ensuite, ayant attendu autant, je n'osais plus, je déplorais ma faiblesse, je remettais toujours au lendemain, j'endormais ma conscience en me disant que Le Bœuf était peut-être converti. Ah! je savais trop le contraire. Cependant je n'avais nulle crainte des menaces de cet homme, souvent même je le bravais ouvertement. Non, je vous jure, monsieur,

que je reculais seulement l'aveu parce que l'aveu me coûtait. Lorsque vous m'avez donné un emploi d'officier, j'allais enfin me décider,... puis survint la condamnation de Le Bœuf; alors une fausse générosité m'empêcha de jeter la dernière pierre à un homme près de mourir. Tzerko m'a démontré l'étendue de ma faute.

— Et maintenant vous dites tout, absolument tout?

— Oui, monsieur, sur l'honneur, sur l'Évangile, je dis tout. Ne voudriez-vous pas interroger Le Bœuf, qui est aux fers? En ma présence, s'il ment, je saurai le confondre.

— Je le veux bien. Timonier, appelez le capitaine d'armes. »

Cet ordre s'adressait à un timonier qui entrait dans le salon.

Le timonier répliqua : « Oui, commandant, mais d'abord je venais vous prévenir justement, de la part du capitaine d'armes, que les prisonniers qui allaient être pendus, y sont sauvés....

— Sauvés, s'écria Surcouf, impossible!

— Sauvés! » répéta Alexandre. Il était atterré, et en imagination il embrassait déjà les conséquences de cette fuite.

« Oui, commandant, tout à l'heure, comme il entrait pour les apprêter quant à la pendaison, le capitaine d'armes a plus vu les oiseaux; seulement à leur place les fers limés et le plancher défoncé, avec un trou allant jusqu'à la cale, et je dis la vraie vérité, commandant! Et puis on a fouillé tous les coins et recoins du bateau sans y rien découvrir, que des rats par exemple.

— Mais sauvés où? Il n'existe aucune terre avant cinq lieues d'ici. Ah! voici Fournier qui nous expliquera. »

Alexandre demeurait immobile, la mort dans l'âme; le visage de Surcouf confirmait ses appréhensions. Évidemment Surcouf l'accusait d'avoir favorisé cette fuite étrange.

Oui, Surcouf l'accusait, mais il pensait : « S'il craignait que Le Bœuf ne m'apprît sur lui des actions autrement coupables, la fuite de Le Bœuf assurait tout son secret. Pourquoi donc pas cet aveu? »

Le lieutenant Fournier et le capitaine d'armes, qui survinrent bientôt, répétèrent les dires du timonier. A l'heure prescrite, le capitaine d'armes et un matelot muni d'un fanal, en ouvrant la porte de la prison, l'avaient trouvée vide, les chaînes brisées, le plancher défoncé. Une hache gisait sur le sol. Dans la cale, quelque désordre. Ensuite, nulle trace des fugitifs ; tous les coins et recoins du bateau inutilement fouillés, il ne restait aucun doute quant à la manière dont ils étaient partis : c'était la nage....

Interrogés les uns après les autres, tous les matelots jurèrent leurs grands dieux n'avoir point procuré aux condamnés la hache avec laquelle

ils avaient brisé fers et plancher. Ils jurèrent également qu'aucun bruit insolite n'avait éveillé leur attention.

Le capitaine d'armes répétait sans cesse : « Je leur ai porté du pain et une cruche d'eau hier au soir. Ils paraissaient fort tranquilles. Le pain a disparu, la cruche était renversée. »

Surcouf se demandait : « Comment pouvaient-ils espérer d'atterrir en vie ? Ah ! peut-être un navire. Oui, celui que nous avons rançonné hier. Mais, au coucher du soleil, il se trouvait déjà hors de vue. » Puis tout haut il ajouta : « J'ordonne de nouvelles recherches, une enquête à bord. Retirez-vous maintenant. »

Les recherches eurent lieu, suivies d'une minutieuse enquête, mais sans éclaircir le mystère. Le bâtiment en question n'avait plus été aperçu après l'heure où le capitaine d'armes s'était assuré de la présence des prisonniers. Finalement on s'arrêta à l'idée que, supplice pour supplice, les deux condamnés avaient préféré la noyade à la pendaison.

Dans la soirée, après avoir assisté à l'immersion de Tzerko, Alexandre se sentait triste à mourir, il enviait le sort de son ami, il se rappelait les nombreux mauvais jours de sa jeunesse : prêt à accuser la Providence, il pensa tout à coup : « J'étais né pour le bien ; dès ma plus tendre enfance, je me rappelle que ma conscience me reprochait durement mes plus légères fautes, et que j'en comprenais la portée d'une façon extraordinaire, pour mon âge. Donc, le mal que je faisais, je le faisais sciemment, et j'aimais à écouter le tentateur. Chez les bohémiens, tout en abhorrant ces misérables, j'aurais peut-être fini par les imiter, sans l'exemple de Tzerko. Ici, afin d'éviter un aveu humiliant, je volais l'estime de mes chefs. A présent, je suis presque un enfant encore, mais un enfant mûri par l'expérience, qui, Dieu aidant, réparera et expiera. »

Il en était là de ses réflexions, quand, surgissant à ses côtés, Surcouf lui dit à brûle-pourpoint :

« Savez-vous ce que je pense de vous ?

— Je crois le savoir, commandant, car dès ce matin j'ai compris que vous doutiez de ma sincérité.

— Cela est vrai ; cependant je cherche en vain le motif qui vous poussait à cet aveu. Alexandre, les doutes sont choses bien pénibles. Que comptez-vous faire pour lever les miens ?

— Vous rendre mes galons d'officier, commandant, et ensuite regagner votre estime, puis mes galons.

— Comment?

— Je ne sais, mais je trouverai. »

En considérant la physionomie énergique et la belle prestance du jeune

officier encore imberbe, mais aussi grand que son capitaine, Surcouf souriait malgré lui, et il reprit, déjà demi-gagné, quoi qu'il en eût :

« Gardez les galons, je vous défends, entendez-vous, je vous défends de parler de tout cela à un être humain ; j'en instruirai moi-même Grainval, dès qu'il reviendra à mon bord. Si vous êtes innocent de cette évasion bizarre, prenez mes soupçons en expiation de votre trop long manque de sincérité.

— Commandant, j'expierai davantage encore, et je me réhabiliterai. Une voix crie cela en mon âme.

— Nous autres Bretons, nous croyons aux voix et aux pressentiments. Allez donc, et bon courage. »

Tandis que l'officier s'éloignait, son chef murmurait entre ses dents : « Une noble figure et une riche nature. Je ne doute plus du tout. D'ailleurs, ou je me trompe fort, ou bien cet enfant sera un jour un homme très remarquable. Brave, il l'est, et trempé comme l'acier ! Je l'ai vu au feu ! Souriant tranquillement sous la mitraille, il époussetait légèrement ses bas tachés durant l'escalade du *Sussex*. »

.... A la fin du mois de novembre, le corsaire revenait à l'Ile de France. Sans avoir jamais louvoyé, bâbord amures toujours, il avait reconnu les Maldives, et franchi l'équateur avec bonne brise de nord-est,. puis de nord et enfin d'est. Il se trouvait maintenant à la hauteur du groupe des Seychelles, par très beau temps, et à environ une demi-lieue marine de l'île du groupe la plus rapprochée.

Des hunes, officiers et matelots se passaient les lunettes pour regarder cette terre au sol volcanique ; à l'heure même, Surcouf achevait de déjeuner avec son lieutenant, et continuant une conversation commencée :

« Vous avez raison, disait-il, et puisque, grâce au beau temps, nous pouvons mettre en panne, rien n'empêche que l'on accède à votre désir. De mon côté, j'aurai grand'joie à manger quelques fruits et à boire de l'eau fraîche.

— Eh bien, sera-ce pour aujourd'hui, n'est-il pas trop tard ?

— Non, faites descendre la chaloupe à l'eau, je la monterai tandis que vous garderez le bord.

— Quel équipage ?

— Un équipage restreint. Je connais l'atterrissage, il est désert, et à peu de distance coule un ruisseau très potable, ombragé par des arbres fruitiers. Pourtant jamais les naturels ne viennent sur ce point, parce qu'une montagne pelée, aride, les en sépare. Six hommes suffiront, Alain parmi eux. Quel est l'officier de corvée aujourd'hui ?

— Alexandre.

— Qu'il m'accompagne donc. Avec lui et moi dans la chambre, six hommes aux avirons ou aux écoutes, il restera encore une place suffisante pour des barriques, des fruits, si l'on en trouve, etc.

— Très bien. Mais hier n'aviez-vous pas mal aux dents? Votre joue me semble fort enflée, le grand soleil peut vous être mauvais.

— Non, non, ami Fournier, je saurai me garantir du soleil, grâce à mon casque, puis j'envelopperai ma fluxion d'un foulard. Allez promptement transmettre mes ordres. Le navire en panne et le canot paré dans une demi-heure. »

Le lieutenant s'éloigna, tandis que le capitaine riait malicieusement, à la pensée qu'il avait découvert le jeu de son second. En effet, celui-ci désirait fort se dégourdir les jambes à terre. De là, sa sollicitude pour la fluxion de Surcouf (on sait que les deux commandants d'un bateau bien tenu ne quittent jamais le bord ensemble).

Les divers ordres furent exécutés avec la rapidité voulue. Une demi-heure ne s'était pas écoulée que la grande chaloupe poussait au large. Le *Revenant* demeurait alors en panne, presque immobile sur la mer unie et sous les rayons d'un soleil de feu.

La brise traversière ayant permis d'établir la voile de la chaloupe, une large voile brune triangulaire, en moins d'une heure on gagna la petite baie, naguère visitée par Surcouf, où l'embarcation mouilla sans encombre.

Lorsqu'il eut mis pied à terre « sur le plancher des vaches », Surcouf dit à Alexandre : « Promenez-vous sur le rivage, sans perdre de vue le canot, qu'un homme gardera. Alain et les quatre autres m'accompagneront, munis des barriques et des corbeilles.

« Le ruisseau potable est-il près d'ici?

— A environ un quart de lieue, peut-être un peu davantage. Pourquoi cette question?

— Excusez-moi, commandant, je pensais à une mauvaise rencontre....

— Je vous ai dit que cette côte est déserte.

— Du moins elle était déserte autrefois.

— En cette contrée, les coutumes des naturels ne changent guère ; d'ailleurs ils ne sont pas méchants, puis nous avons des armes. Allons, amusez-vous de votre bord, tout à l'heure nous vous rapporterons de succulentes choses. »

Et riant, animé, heureux d'avance de sa promenade, Surcouf s'éloigna en fredonnant un air d'opéra.

Alexandre regarda la petite troupe tant qu'il put l'apercevoir, puis, lorsqu'il la vit disparaître, il murmura : « Je suis absurde aujourd'hui. Tzerko croyait aux pressentiments, et il m'a appris à les écouter. Je ferais

mieux d'imiter le pauvre garçon en tout autre chose. Je vais donc suivre le conseil du commandant. Mais sans perdre de vue la chaloupe, je monterai sur cette petite colline verte, on doit y avoir une jolie vue du côté opposé : Goël, mon garçon, ne bouge pas du canot.

— Oui, capitaine, je vas y dormir un brin.

— Non, ouvre l'œil plutôt.

— Je vas y tâcher, capitaine. »





Alexandre se crut le jouet d'un mirage.

CHAPITRE XXV

COMMENT LE CAPITAINE GREEN COMPTE GAGNER LA PRIME

Tandis qu'il gravissait la colline, Alexandre en évoqua scudainement une autre : celle-ci conduisait d'Yport à Grainval, avec le souterrain dans ses flancs. Ah! l'odieux souvenir! Serait-il donc toujours présent ? Ne le chasserait-on jamais? A mi-côte, il poussa une sourde exclamation. Sa mémoire revivait-elle ce lieu maudit jusqu'à lui donner l'apparence de la réalité? Non, car le souterrain dont il voyait tout à coup l'ouverture béante à deux ou trois pieds de l'espèce de sentier qu'il suivait, ce souterrain était infiniment plus étroit que l'autre, et percé sans doute des deux côtés, puisque le jour luisait au bout.

Après avoir jeté un rapide coup d'œil sur la chaloupe immobile et sur le matelot décidément assoupi dans la chambre, Alexandre, n'écoutant que son désir de voir, s'engouffra dans le trou en se disant : « Affaire d'un quart d'heure au plus. Il ne peut arriver rien de fâcheux durant un quart d'heure, lorsque, aussi loin que la vue s'étend, les environs paraissent déserts. »

Il marcha d'abord facilement. Bientôt, le sol s'élevant, il fut obligé de se baisser et même de ramper pour ne pas se heurter aux parois d'en haut. Parfois, subitement réveillées, d'immenses chauves-souris le frôlaient, et l'une d'elles accrocha un instant ses griffes aux cheveux de l'intrus.

Très soulagé, quand il atteignit l'orifice opposé, il commença par se relever, puis il regarda en avant. Le paysage ressemblait tellement à celui qu'il venait de laisser en arrière, qu'il crut être en présence de ce phénomène appelé le mirage, dont l'avaient entretenu ses camarades du *Revenant.*

Ici et là, au pied de la colline rocailleuse, une étroite baie avec une chaloupe que gardait un matelot assoupi. Au large, un navire en panne; en amphithéâtre, une colline....

Tout à coup il tressaillit : des voix se faisaient entendre sous ses pieds; il n'en reconnaissait pas le timbre, et il se convainquit promptement qu'aucune d'elles ne lui était familière.

L'ouverture du souterrain faisait probablement saillie; cependant Alexandre eut beau se pencher, il ne découvrit rien; seulement il entendit mieux et bientôt il fut sur le point de pousser un cri, que fort heureusement il étouffa. Puis, au risque de se précipiter, il demeura penché, et il prêta l'oreille.

Des phrases brèves, saccadées, s'échangeaient dans un baragouin souvent incompréhensible. Mais Alexandre en saisit vite assez pour ne plus douter qu'un marché se traitât entre Le Bœuf et le capitaine du *Gange.* Or le *Gange* était précisément le dernier bateau amariné et rançonné par Surcouf.

En se sauvant à la nage, Le Bœuf avait sans aucun doute abordé le *Gange*, dont le capitaine, reconnaissant aussi les Seychelles et imitant Surcouf, venait de conduire sa chaloupe à terre, en emmenant Le Bœuf avec lui. Aperçu de son ex-commandant, et probablement par l'effet du hasard, Le Bœuf avait vu atterrir le capitaine du corsaire et il le désignait ainsi :

« Il dépasse tous les hommes qui l'accompagnent, de la tête presque entière, et puisque vous ne voulez pas vous embarrasser d'autres prisonniers, rappelez-vous bien ceci : il est très grand, il a une veste écarlate, un jabot de dentelle, il est blond, et il ne porte ni barbe ni moustache; d'ailleurs vous le reconnaîtrez facilement, à un mouchoir de soie noire qui couvre une partie de sa joue droite. »

Un autre reprenait : « Gros, big, tall, red waistcoat, handkerchief on the face noir black,... je comprenais, et vous, ayez pas crainte, j'attraperai loui, et nous nous ferons moitié pour prime ensemble, quand prime

payée pour loui vivant. Oh! il faut prendre vivant : You understand you men, we must catch him alive and safe. If we succeed you'll have fifteen guineas each. Nothing if the man is spoilt.

— Don't be afraid, captain Green, we'll succeed. Let us go. »

Transporté de colère, le pistolet déjà armé, le couteau entre les dents, Alexandre était déjà prêt à se laisser couler sur les traîtres et à se battre avec eux : heureusement il comprit la sottise d'une telle action.... Il fallait avant tout savoir de quel côté ces hommes allaient essayer de surprendre la petite troupe, ensuite, en les gagnant de vitesse, avertir Surcouf. On serait alors sept à se défendre. Les autres n'étaient peut-être pas davantage, puisqu'ils arrivaient dans une seule chaloupe. Mais fussent-ils deux contre un, sept Français valaient bien quinze Anglais. Oh! ce Le Bœuf, toujours lui ! Quelle punition de le retrouver encore!

On imagine que dans l'esprit d'Alex, ces diverses pensées se croisèrent plus rapidement que je ne les décris.

Cependant Le Bœuf parlait de nouveau, disant qu'il suivrait de loin pour ne pas donner trop tôt l'éveil. De cette façon, Surcouf pourrait croire à une rencontre pacifique, et se laisser approcher sans la moindre défiance. La veille, il avait traité de la rançon avec le seul lieutenant du capitaine Green, il ne connaissait donc pas plus le capitaine du *Gange* que les matelots anglais.

Les autres acquiescèrent, pourtant l'un d'eux s'écria en désignant Le Bœuf : « That man is a coward, mark my word ? »

Puis des bruits de pas, de terres éboulées. Ah! ils voulaient enfiler le souterrain dont ils allaient gagner l'entrée.

En rampant de nouveau, Alex commença sa course rétrograde. Tout en se traînant, il vit plusieurs grosses pierres à demi arrachées des parois ; une à une, derrière lui, il les fit tomber sur le sol, pour en semer la route de l'ennemi, qui perdrait sûrement du temps à lever cet obstacle imprévu. Ah! s'il avait eu assez d'avance pour tenter de boucher l'orifice !

Dès qu'il eut quitté le souterrain, dégringolant la colline rocailleuse, Alex courut comme il n'avait jamais couru. Il atteignit promptement le rivage, où il cria au matelot qui le regardait d'un air ahuri :

« Pousse au large sans sortir de la baie, ouvre l'œil jusqu'au retour du capitaine, et, sur la vie, ne réponds à personne qu'au capitaine. »

Et, reprenant aussitôt sa course folle, il remonta le long du ruisseau.

Aux flancs de la colline, personne encore : les pierres avaient donc utilement rempli leur rôle.

Tandis que le jeune officier courait, Surcouf dormait du sommeil du juste, et Alain regardait distraitement serpenter le ruisseau clair sur des pierres très blanches.

Un instant auparavant, voyant les barriques pleines, et les bondes remises en place, Surcouf avait dit aux quatre matelots : « Descendez au rivage en poussant vos tonnes, emportez aussi vos corbeilles, et afin d'aller plus vite, enfilez, tribord à vous, cette coulée qui aboutit sans doute au rivage d'où nous venons. Là, en m'attendant, amusez-vous à pêcher des tortues de mer, elles foisonnent dans cette saison. Je vous donne une demi-heure pour cette chasse. »

Ravis de la perspective, les matelots partirent au plus vite. Bientôt ils disparurent et longtemps on entendit leurs éclats de rire parce que les barriques les entraînaient plus vite qu'ils n'eussent voulu.

Alors, s'adressant à Alain : « Je vais dormir, reprit Surcouf, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, à cause de mon mal de dents. Tu me réveilleras dans une demi-heure. »

La demi-heure n'était pas encore écoulée et Alain regardait toujours le ruisseau, lorsqu'une masse informe vint tomber à ses pieds.

L'exclamation du maître d'équipage réveilla le capitaine, qui ouvrit les yeux à l'instant où la masse se déployait et prenait un visage humain.

« A dire que c'est Alexandre », s'écria Alain. Et Surcouf ajouta d'un air irrité : « Qui vous a permis d'abandonner votre poste ? »

Alexandre s'expliqua, et bientôt s'engagea une très orageuse discussion ; Surcouf s'emportait, refusant d'écouter ceux qui le suppliaient.

Cependant l'ennemi remontait le cours du ruisseau, et bientôt il se montra aux trois hommes, qui, groupés sur un petit monticule, le regardaient venir. Surcouf, en arrière, le maître d'équipage et l'enseigne en avant, tous, pistolets armés d'une main, couteaux ouverts de l'autre, paraissaient résolus à vendre chèrement leur vie. A cette vue, les Anglais — ils étaient pourtant dix, sans compter le capitaine — hésitèrent, et même se montrèrent disposés à rétrograder, car la joie qu'ils avaient d'abord éprouvée à voir les adversaires si peu nombreux se changeait en une grande frayeur. Mais, le capitaine les menaçant, ils se décidèrent à avancer. Comme il était convenu, ils voulaient envelopper Surcouf afin de le prendre entier et point abîmé (*not spoilt*).

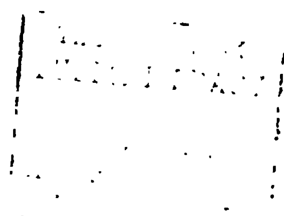
Alors, le capitaine en tête, les onze Anglais se précipitèrent à l'assaut, mais, au pied du monticule, une triple décharge abattit trois d'entre eux. Puis, durant la confusion qui suivit, tandis que Green criait : « Forward, Forward ! » on vit Surcouf sauter en bas du monticule et courir, avec une vitesse prodigieuse, dans la coulée du ruisseau.

Sans hésiter, puisqu'ils ne tenaient à faire qu'un seul prisonnier, le capitaine Green ordonna à ses hommes de laisser les deux autres Français, pour l'aider à prendre Surcouf « not spoilt ».

Et, sauf deux blessés gisant sur le sol, tous, emboîtant le pas, se pré-



Ils regardaient venir l'ennemi.



cipitèrent derrière leur chef, qui s'était jeté sur la piste du fugitif. Ce dernier avait déjà pris de l'avance et il garda cet avantage jusqu'aux environs de la baie. Là, saisi d'une sorte de vertigo, au lieu de gagner les abords de la chaloupe, où, très affairés à leur pêche, et assourdis par le bruit des lames, les matelots ne se doutaient de rien, sans même songer à interpeller ces mêmes matelots, le fugitif rebroussa chemin pour gravir la colline au souterrain, et bientôt, enfilant ce souterrain, il ne s'arrêta qu'à l'extrémité opposé. La meute le rejoignit promptement.

Si la résistance de l'un fut vive, elle dura peu contre six hommes avec le vide en perspective. Alors, sans s'arrêter à relever deux des siens qui gisaient à terre inanimés et sanglants, sans donner un seul regret aux deux autres demeurés près du ruisseau, le capitaine et les cinq hommes valides garrottèrent puis baillonnèrent leur proie, en essayant toutefois de ne pas l'abîmer. Ensuite, avec des précautions quasi maternelles, ils l'emportèrent jusqu'à la chaloupe. Immobile et silencieux, le chapeau très enfoncé sur le front, le prisonnier se laissait faire ; il paraissait résigné, tout en faisant de grands efforts pour apercevoir l'autre baie, que ses yeux cherchaient en vain à découvrir derrière la muraille rocailleuse qui la cachait entièrement.

D'ailleurs la nuit arrivait tout d'un coup, sans crépuscule, comme elle arrive aux pays situés entre les tropiques.

Au moment de pousser au large, le capitaine parut se rappeler Le Bœuf, qu'il héla à deux ou trois reprises. Le Bœuf ne répondant pas, et ne se montrant ni en haut ni en bas, Green donna vivement l'ordre de mettre à la voile.

Il paraissait transporté d'aise, le digne capitaine, il se frottait les mains : la prime miroitait devant ses yeux, sans compter l'honneur d'une telle capture. Il s'applaudissait de son *luck* (chance). En effet, quatre hommes restés sur le carreau, c'était quatre fois quinze guinées de moins à déduire de la fameuse prime, et, ce coquin de matelot français disparu, on n'aurait plus à partager ladite prime. Quant à la rançon, payée la veille à Surcouf, c'était affaire aux armateurs du *Gange*. Désormais riche et honoré, il se moquerait bien des armateurs. Il fallait seulement atteindre sans encombre Madras avec Surcouf en bon état. Oh ! il le nourrirait à merveille, il y avait générosité à bien traiter les captifs. En vérité, celui-ci était un fort bel homme, grand, admirablement découplé. Cependant, à voir sa jeune figure imberbe, on n'eût pas imaginé qu'il eût déjà tant navigué, déjà tant pris de bateaux. Lorsqu'il n'aurait plus ce vilain mouchoir autour du visage, il serait superbe, et, ma foi, il ferait, ou plutôt il fera un superbe pendu. Et l'on irait voir l'exécution.

La chaloupe avait vent arrière pour longer, sans en approcher de trop

près, les récifs dont l'île est entourée au sud-est. Le brick fut donc promptement atteint. Alors, soutenu, enlevé avec de grands égards, le prisonnier arriva sur le pont « not spoilt at all » (point abîmé du tout,) et, sans hésiter, le capitaine lui donna l'hospitalité dans sa propre cabine.

Le *Gange* était en panne à l'abri d'un promontoire avancé, c'est ce qui explique pourquoi du *Revenant* on ne l'avait plus aperçu depuis la veille.

La nuit même, tribord amures et perdant beaucoup de route, puis en louvoyant, car il naviguait à contre-mousson, le brick commença de remonter le golfe du Bengale. Dans cette saison, c'était entreprendre une longue et pénible traversée ; mais le capitaine n'avait cure de ce retard. Il soignait son cher Surcouf, il l'engraissait même, et il lui permettait, en sa compagnie, de prendre sur le pont l'exercice nécessaire à sa santé. Un jour, dans son méchant français, il expliqua au prisonnier qu'un matin ayant vu deux corps s'en aller en dérive, ballottés par la lame, lui Green les avait fait repêcher. L'un des hommes rendit le dernier soupir dès qu'on l'apporta à bord du *Gange* ; l'autre, bientôt ranimé, raconta que son capitaine, pour les punir d'une légère désobéissance, les avait fait jeter à l'eau, et que, grâce à une planche rencontrée par hasard, ils s'étaient longtemps maintenus à flot.

« Il mentait, et vous sauviez un scélérat : ce Le Bœuf était pire encore que son compagnon. »

Sur quoi Green déclara qu'il remerciait Dieu d'avoir laissé ledit scélérat aux Seychelles....

Le digne capitaine parlait sincèrement, mais, s'il se réjouissait de cet abandon, c'était seulement à cause de la prime.

Un après-midi, le prisonnier dit à Green : « Les journées sont bien longues, vous devriez m'enseigner la langue et la grammaire anglaises, cela tuerait le temps, et nous pourrions causer plus agréablement ensemble ».

Green accéda à cette demande. Les leçons commencèrent le soir même, et l'élève s'y mit avec une telle ardeur que le maître en éprouvait parfois une sorte de remords.

Vraiment le pauvre diable se donnait bien du tracas. Ne travaillait-il pas nuit et jour ? Pour être finalement pendu, savoir par cœur les verbes irréguliers anglais, rendra-t-il le corps du pirate moins pesant à son col cravaté de chanvre ?

Le soir de l'embuscade, quand la chaloupe du *Revenant* reçut l'ordre de pousser au large de l'île, il n'y avait pas de lune, et les étoiles paraissaient à peine au milieu d'un brouillard tiède qui s'élevait du rivage surchauffé.

La brise était contraire, et les matelots nageaient d'un air accablé. Dans la chambre, l'officier et Alain demeurèrent longtemps aux aguets, espérant, contre toute espérance, entendre une voix héler le canot. A leurs pieds, deux hommes étendus se plaignaient dans une langue étrangère; un troisième blasphémait ou injuriait les autres en français. Parfois un matelot secouait rudement ce dernier, pour obliger, disait-il, « le sale coquin à être sage ».

On atteignait enfin le *Revenant*, où, contre l'usage établi à bord, brillaient plusieurs fanaux accrochés de çà et de là, afin de signaler le corsaire à la chaloupe, peut-être égarée dans la brume; aussi l'équipage poussa-t-il un immense soupir de soulagement quand l'homme de vigie cria :

« La chaloupe va accoster par tribord. »

Les officiers coururent à la coupée, et les matelots se penchèrent sur les bastingages.

Dès que le grappin eut mordu la chaîne, la voix du maître d'équipage s'éleva d'abord :

« Aussitôt le capitaine sur le pont, à dire qu'on m'envoie une corvée : y a des blessés et un coquin à hisser. »

La corvée descendait au moment où Surcouf gagnait l'arrière du bateau. Alors les plus rapprochés virent le front du chef noir de nuages et ses yeux très rouges. Avait-il donc reçu un paquet de mer ou bien quelque coup sur la figure. Sans même répondre au salut des officiers, sans adresser un mot à personne, Surcouf gagna son appartement; le lieutenant suivit le capitaine. Puis la porte se referma sur les deux officiers.

La curiosité, déjà très éveillée, atteignit son paroxysme quand, à la lueur des fanaux encore accrochés, on aperçut la corvée de matelots qui, au moyen de palans, hissait d'abord deux hommes, couverts de sang et inanimés, ensuite un troisième, qu'on entendait blasphémer : c'était Le Bœuf.

On s'approcha d'Alain, on l'interrogea, mais le lieutenant reparut sur ces entrefaites et un trille prolongé appela bientôt : « Tout l'équipage en haut. »

Lorsqu'il vit chacun en rang prêt à l'écouter, M. Fournier monta sur la dunette et dit :

« Messieurs et mes amis, un camarade, un homme de cœur dont personne dorénavant ne prononcera jamais le nom sans éprouver une grande admiration, Alexandre, l'enseigne du détail, vient très probablement de donner sa vie pour sauver la tête de son chef. Sachez que, grâce à un changement d'habit, et par un habile subterfuge, Alexandre a été pris pour notre capitaine qui, tombé dans une embuscade, et ayant

déjà abattu deux ennemis, allait succomber sous le nombre. Un traître l'avait vendu et désigné à un Anglais. Le maître d'équipage vous apprendra quelle peine on a éprouvée avant de démontrer à votre capitaine que sa vie ne lui appartenait pas, mais qu'elle appartenait à son pays et à ses matelots.

« Messieurs et mes amis, nous allons tous demander à Dieu qu'il nous rende notre camarade, ou, s'il est mort, qu'il le reçoive en sa miséricorde. Maintenant rompez les rangs en silence, parce que votre commandant est plongé dans la douleur »





« Je m'empare du particulier. »

CHAPITRE XXVI

DEUX RÉAPPARITIONS DU PASSÉ

Un instant après, sur le gaillard d'avant, Alain mettait quantité de matelots au courant de cette triste histoire. Les hommes interrompaient parfois le narrateur pour pousser des exclamations peu parlementaires. Lorsqu'il eut raconté ce que l'on sait déjà, Alain ajouta :

« A dire qu'après avoir fouillé tous les environs, quand il nous fut prouvé que les chiens d'English étaient partis, emmenant le pauvre jeune homme, quand aussi nous eûmes ramassé les deux blessés anglais, que le capitaine ne voulut pas laisser mourir dans un trou ousqu'ils étaient à hurler, et juste au moment où je dévalais pour rejoindre la chaloupe, je vois le pied d'un individu qui se cachait dans un tas de brousses ; je m'empare du particulier, même qu'il m'a mordu tandis que je le traînais, et à dire que ce particulier c'était Le Bœuf, la sale vermine que l'on peut même point dire son nom sans lui cracher à la figure. »

Après quoi Alain cracha, non à la figure de Le Bœuf, déjà remis aux fers à fond de cale, mais par-dessus le bastingage. Tous les matelots présents crachèrent aussi ensemble en répétant: « Ah oui! on le peut pas, sale chien de mer va! Il vous soulève les entrailles! »

« Écoutez encore : Après que j'ai eu très solidement amarré le traître dans la chaloupe, nous avons quitté cette baie de malheur, et vous me croirez si vous voulez, quand je vous dirai que le capitaine Surcouf y pleura tout le long de la traversée de retour, et je pleurais de mon bord en voyant pleurer ces yeux-là, puis en me remémorant le pauvre garçon si beau, si grand.... Ah! s'il n'avait été ni beau, ni grand, même avec les habits du capitaine, Alexandre aurait jamais pu faire croire aux English qu'ils couraient après le capitaine et non point après un jeune enseigne du détail. Maintenant, vous autres, si vous riez dans votre barbe parce qu'un vieux maître d'équipage pleure encore, je m'en... moque joliment, vous savez. »

En effet, Alain pleurait, et un camarade qui pleurait aussi répliqua : « Y a pas de honte à pleurer le pauvre Alexandre, qu'était un camarade fini, pas fier non plus quand il passa officier ! »

Puis ils essuyèrent leurs yeux et se mouchèrent bruyamment, sans mouchoir de poche.

Quelqu'un demanda ensuite :

« Et ce gredin, que va-t-on faire de lui? »

Le maître d'équipage répliqua : « Le Bœuf aura reculé pour mieux sauter, car le lieutenant y m'a dit comme ça : « Qu'on le pende avant le « lever du soleil. Arrange-toi seulement pour que la chose soit terminée « lorsque le commandant sortira de son appartement ».

« Et j'ai répondu : « On s'arrangera, lieutenant, et ousqu'il vous plaît « de faire accrocher l'individu? »

« Et le lieutenant m'a répondu : « Ça, ça m'est fort égal ».

« Et j'ai répondu au lieutenant : « Y vaut pas d'être accroché à la grand' « vergue du grand mât, mais plutôt à la barre du perroquet de misaine, « qu'est encore trop jolie pour lui ».

« Et le lieutenant y a fait signe que c'était bien. Qu'en pensez-vous les enfants? »

Les matelots répliquèrent d'une seule voix : « Sûr et certain qu'y mérite pas mieux que la barre du perroquet de misaine ».

Ainsi fut fait le lendemain avant le lever du soleil. Alors à la barre de perroquet on accrocha le misérable qui, tantôt criait grâce, tantôt insultait l'officier de service et les hommes présents.

Pourtant, à l'écart, Alain avait invité quelques Bretons, bon chrétiens, à dire un *De profundis* pour l'âme de celui qui allait mourir. La dernière parole de Le Bœuf fut : « Mon Dieu ». Des gabiers l'entendirent très bien en larguant l'amarre.

Une heure après, les mêmes gabiers avaient déjà nettoyé la place. Et, lesté d'un boulet de canon, Le Bœuf était allé rejoindre « de meilleures

gens dans l'estomac des poissons ». Telle fut l'oraison funèbre de ce criminel endurci.

Mais, auparavant, tandis qu'il ensevelissait Le Bœuf dans son sac de toile bise, le matelot de corvée venait de découvrir un dessin bleuâtre autour de l'avant-bras gauche du mort, « une machine très drôle, puis de l'écriture ».

Or, ne sachant pas lire, et voulant en avoir le cœur net, le matelot alla chercher un enseigne qui déchiffra, au milieu d'un tatouage admirablement conservé, ces mots : « An II de la République, une et indivisible, fraternité, égalité ou la mort, Anthyme Duclot, porte-clefs à la prison Lazare ». La machine très drôle était simplement une minuscule guillotine.

L'enseigne fit part de la découverte au lieutenant ; à son tour celui-ci en instruisit le capitaine du *Revenant*. Surcouf ordonna de relater le fait dans ses moindres détails au livre du bord, ajoutant qu'un jour peut-être il serait curieux de fouiller le passé de cet homme.

Environ une semaine après l'exécution de Le Bœuf, le *Revenant* mouillait devant l'Ile de France, où l'avait précédé de quarante-huit heures le *Sussex*, commandé par M. Drieux.

A Port-Napoléon l'enthousiasme touchait au délire, l'île entière était en liesse. On acclamait le hardi corsaire, on vantait ses exploits, on en racontait d'improbables même en le comparant à La Bourdonnais et au bailli de Suffren, de glorieuse mémoire.

Surcouf se montra fort touché, fort reconnaissant, et il donna de nombreuses fêtes à son bord, afin de rendre les politesses qu'il recevait à terre. Cependant sa joie était gâtée par un souvenir, celui d'Alexandre, et dès qu'il était seul, ou durant ses nombreuses insomnies, il croyait voir le malheureux enseigne tantôt expirant, délaissé aux Seychelles, tantôt murmurant encore à son oreille, pour ne point être entendu d'Alain : « Voilà l'occasion de me racheter vis-à-vis de vous et de moi-même. Qu'importent les risques, si j'expie et si je vous sauve ! »

Surcouf avait cédé, mais depuis lors quels regrets amers ! Ces regrets influèrent peut-être sur son caractère, qui, de très vif, devint extrêmement irascible. Aussi, lorsque surgirent entre lui et le général Decaen, gouverneur de l'île, des difficultés concernant ses propriétés coloniales et ses futures croisières, Surcouf se montra-t-il très cassant, très emporté. Le général s'entêta à donner des ordres qui parurent arbitraires. Bref, après quelques heureuses sorties et quelques nouvelles prises, le capitaine Surcouf rentrait en France avec ses officiers et son équipage, à la fin de l'année 1809.

A Paris, le ministre de la marine, Decrès, fit droit aux justes récla-

mations de Surcouf, quant à ses parts de prises et à celles de ses compagnons. Cependant, dégoûté d'un métier qu'à son gré l'on entravait trop souvent, il brisa son épée de corsaire avant d'avoir accompli la tâche qu'il s'était d'abord assignée. La joie de nos ennemis, en apprenant cette résolution, donna la preuve du tort que leur eût encore causé l'héroïque marin.

Redevenu armateur, il nargua encore avec une chance inouïe les croisières anglaises tant que dura la guerre, et, grâce au succès de ses entreprises, il devint colossalement riche. De vieux Malouins que j'ai connus autrefois me racontèrent mille traits à propos de son esprit de repartie, de sa générosité et de sa brusquerie, sous laquelle se cachait une grande bonté.

Quelques-uns de ses officiers, et presque tous ses matelots suivirent sa nouvelle fortune. Plusieurs cependant, et parmi ceux-là MM. de Grainval, Alain et d'autres maîtres entrèrent ou rentrèrent dans la marine impériale.

Au mois de juillet de l'année 1812, Jean de Grainval, alors lieutenant de vaisseau, commandait l'une des canonnières chargées de défendre les passes de l'Escaut, et nous le retrouvons logé à terre dans une petite maison de Flessingue, ville forte de la Zélande dans l'île de Walcheren. Flessingue, un excellent port militaire et marchand, possède des chantiers de construction, des bassins pour cinquante vaisseaux.

Devenue française après le traité de Tilsit, Flessingue fut bombardée en 1809 par les Anglais. Un merveilleux hôtel de ville en ruine, des maisons effondrées rappelèrent cet événement pendant nombre d'années.

Après le bombardement, Napoléon, qui l'avait cru impossible, accabla de reproches amers et son ministre de la marine, et l'amiral qui commandait la flottille de l'Escaut, et surtout le général chargé de défendre la ville : il taxait même ce dernier de lâcheté.

Cependant nous occupions de nouveau Flessingue et les îles Walcheren depuis le commencement de l'année 1810, où la nécessité de porter secours à l'armée de Portugal avait obligé les Anglais de retirer leurs forces de la mer du Nord.

Déjà l'empereur avait ordonné de relever les édifices, et d'un point ou l'autre il écrivait à son ministre de la marine, Decrès, et à l'amiral hollandais Verhuel pour que le premier renforçât l'escadre qui croisait d'Anvers à Flessingue, et que le second rendît Flessingue imprenable par tels et tels moyens.

La Hollande réunie à l'Empire français formait alors sept départements. Conquise en 1795 et devenue République Batave, elle avait été érigée

en royaume (en 1806) et octroyée au troisième frère de Napoléon, Louis; ce dernier abdiquait volontairement au bout de quatre années de règne.

En 1812, l'amiral hollandais Verhuel était président de la Junte administrative, et une nombreuse flottille, que montaient des équipages et des capitaines appartenant aux deux nations, croisait aux bouches de l'Escaut et d'Anvers à Flessingue, surveillant les passes, accentuant les rigueurs du blocus continental.

Les matelots devaient apprendre vite tout ce qui concernait leur métier, puis, à peine instruits, ils s'en allaient combler les vides aux quatre points cardinaux de l'immense empire. De nouvelles recrues arrivaient toujours, de plus en plus jeunes; il en était de même pour l'armée de terre. Maintenant les recrues étaient presque des enfants, que leurs mères voyaient partir avec épouvante, et dont elles apprenaient ensuite la mort déjà ancienne; mais on n'entendait pas encore les clameurs des mères.

Expédiées des ports insuffisamment armés, des escadres croisaient aux Antilles, aux Indes, dans l'Atlantique, presque constamment malheureuses lorsqu'elles livraient combat. Cependant du camp de Boulogne, du palais de Saint-Cloud, de Vienne, de Berlin, de Flessingue, partout enfin où il promenait son génie et sa dévorante activité, et toujours possédé de son idée fixe, Napoléon écrivait au ministre Decrès des lettres claires, brèves, autoritaires, dans lesquelles il blâmait tel amiral, telle croisière, commandait tel mouvement des escadres, décrétait la construction immédiate, puis l'armement de telle nouvelle division navale : « En abattant quatre mille arbres dans ma forêt de Compiègne, en levant une nouvelle classe de jeunes gens, dans deux ans nous aurons une flotte avec des matelots aguerris qui feront trembler notre ennemie. » Ou encore : « Mon intention est que vous me présentiez un projet de décret, pour faire sur-le-champ 8 équipages à Flessingue, 6 à Brest, 3 à Lorient, 3 à Cherbourg, 3 à Rochefort, 3 à Toulon et 10 à Boulogne; quatre ou cinq mille conscrits monteront mes nouveaux vaisseaux, quinze mille marins les conduiront, je compte faire une expédition en Égypte, en Algérie, simultanément avec celle d'Angleterre, afin d'attirer au loin la flotte britannique lors de notre descente sur la côte anglaise [1]. »

Les marins, que la gloire militaire n'éblouissait plus, commençaient à prévoir non pas la déroute, mais la défaite et de mauvais jours pour le pays.

J'ai déjà fait entrevoir à mes jeunes lecteurs combien l'homme extra-

1. Correspondance de Napoléon Ier avec le ministre Decrès.

ordinaire qui donna son nom à notre siècle, qui fut peut-être le premier capitaine du monde, qui connut si bien l'esprit du soldat, et dont la vaste intelligence embrassait tant de choses diverses, administration, finances, justice, combien, dis-je, cet homme ignora les choses de la mer. Sans jamais vouloir s'instruire, dès qu'il s'agissait de marine, il avait parfois des colères et des illusions enfantines.

D'ailleurs la marine devait fatalement jouer un rôle secondaire et sacrifié, lorsque toutes les forces vitales d'un pays s'épuisaient à soutenir des guerres incessantes. Quand, après les désastres d'Aboukir et de Trafalgar, elle dut entrer en lutte avec la flotte anglaise bien entretenue, bien exercée, munie d'un personnel discipliné et renouvelé à mesure, c'était chose fatale qu'elle ne fût plus à la hauteur de sa tâche.

Surcouf disait peut-être vrai : « Sur mer, les corsaires seuls pouvaient faire aux ennemis de l'empereur tout le mal que leur souhaitait celui-ci ».

Après que Napoléon eut amené le roi d'Espagne (mai 1808) et son fils à signer leur déchéance, la péninsule ibérique devint le théâtre d'une guerre qui paraissait devoir être longue et terrible. Alors un grand malaise, une sombre tristesse envahirent l'esprit d'hommes éclairés, naguère pleins d'enthousiasme et de confiance. Ces hommes ne se laissèrent plus aveugler après quelques victoires chèrement achetées au cours de cette lutte où la défense et l'attaque se poursuivirent, acharnées et meurtrières. Durant plus de quatre années, sans comprendre l'étendue de sa faute, sans prévoir que, soutenus par l'or de l'Angleterre, les Espagnols ne se lasseraient pas de résister, Napoléon envoya mourir, de l'autre côté des Pyrénées, ses troupes et les troupes de ses alliés. On évalue à 400 000 les victimes de l'invasion des Français en Espagne.

Entre temps, la guerre s'était rallumée en Allemagne, et l'Angleterre avait réussi à former une cinquième coalition contre nous. Dès lors, la France n'eut plus d'autre alliée que la Russie. Le génie militaire de Napoléon se révéla plus magnifiquement que jamais durant une campagne où il ne commit pas une faute, où il ne laissa rien au hasard. Après la sanglante journée d'Essling, le bombardement de Vienne et l'occupation de l'île de Lobau, la grande victoire de Wagram terminait cette guerre, l'empereur entrait une seconde fois dans Vienne, et une nouvelle paix était signée avec le souverain, qui bientôt accordait à son vainqueur la main de sa fille l'archiduchesse Marie-Louise.

L'héritier si ardemment désiré naquit au milieu des fêtes et des cris d'allégresse. De nouveau éblouis, les Français ne voulaient plus jeter les yeux vers les contrées où grondait l'orage, vers l'Espagne toujours soulevée, vers l'Angleterre à la veille de former une sixième coalition, vers

Rome enfin.... Napoléon nomma son fils roi de Rome, après qu'il eut définitivement spolié le pape Pie VII, et Pie VII excommunia l'empereur des Français....

L'année suivante, Napoléon se fit un ennemi du tsar, le seul allié qui lui permît encore d'« effrayer l'Angleterre ».

Malgré les très vives sympathies que, depuis l'entrevue sur le Niémen, lui avait inspirées Napoléon, le tsar Alexandre ne pouvait méconnaître l'intérêt de ses peuples que ruinait le blocus continental, et, en conséquence, il essaya d'obtenir des concessions « de son bon frère ». Le bon frère déchira le traité d'alliance et se mit à rêver d'en écrire un autre, ou plutôt d'en dicter un autre à Moscou, lorsqu'il y entrerait en triomphateur comme il était entré à Milan, à Berlin et deux fois à Vienne.

Au soir de Borodino, la sanglante journée sur la Moskova, 7 septembre 1812, où nous gardâmes le champ de bataille, à trente lieues seulement de Moscou, Napoléon se crut sans doute à la veille de cette triomphale entrée, et il dut s'endormir après avoir regardé la route qui le lendemain devait le conduire jusqu'à la ville sainte des Russes. Koutouzoff, le général du tsar, serait impuissant à défendre Moscou, qu'on épargnerait cependant, en faveur de l'ancienne amitié des deux empereurs, et ce jour-là on enverrait à la France un bulletin signé du Kremlin, mais :

Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume
La nuit comme un flambeau,
Demain, c'est votre garde au loin jonchant la plaine,
Demain, c'est Waterloo, demain c'est Sainte-Hélène,
Demain, c'est le tombeau!

Moscou en flammes devait éclairer les premières étapes de l'épouvantable retraite.

Pour le moment on n'était qu'au lendemain du départ de cette armée de 450 000 hommes, lorsque dans une maison vernie, proprette, brillante, semblable à un superbe joujou tout neuf, et dans sa petite chambre bien en ordre, près d'une fenêtre ouverte sur un jardin plein de fleurs, Jean écoutait le rapport du premier maître Alain, son second sur la canonnière qu'il commandait.

Surcouf ayant renoncé au métier, Alain n'avait point voulu entendre les propositions d'autres capitaines corsaires ; mais, faisant fi de la marine marchande et s'ennuyant au logis, quoiqu'il fût relativement riche, il suivit Jean de Grainval. Après une campagne aux Antilles, sous l'amiral Missiessy, une autre dans la Méditerranée sous l'amiral Gantheaume, tous deux se trouvaient maintenant à Flessingue.

Alain venait d'entrer ; après son rapport quotidien à son capitaine au sujet de la canonnière, qu'on réparait, et où Jean n'avait pas encore été ce matin-là, le maître ajouta tout d'une haleine : « Y a des fièvres ici, à dire que Laloë il faut qu'il entre à l'hôpital, j'apporte son billet à signer, et pour Hérouville aussi, celui qu'est natif de Fécamp, presque votre pays, capitaine, et à dire aussi que voilà les billets à signer s'il vous plaît.

— Très bien, donne-moi encre et plume. »

Alain obéit. Quand il eut signé, jetant machinalement les yeux au verso de l'un des papiers, Jean lut en belle ronde : « Martine d'Yport demande à être reçue par M. le baron de Grainval ».

Au comble de l'étonnement, l'officier s'écria : « Martine à Flessingue ! L'as-tu vue ? Quand donc a-t-elle écrit ceci ?

— A dire que tout à l'heure j'ai rencontré cette dame, et elle m'a poliment demandé : « Monsieur, puisque vous êtes marin, pourriez-vous « m'apprendre où demeure le baron de Grainval, un officier de marine? » Et j'ai répondu : « C'est mon capitaine et je m'en vas chez lui, voulez- « vous m'accompagner ? » Et elle m'a accompagné, et je l'ai laissée en bas, dans la cuisine, auprès de Pléneuf, qu'est en train de vous mijoter un ragoût qui sent très bon.

— Bavard, fais monter cette dame, et dis à Pléneuf qu'il s'arrange pour faire le déjeuner double.

— Alors c'est une vraie payse ! A dire que v'là une drôle d'affaire tout de même, une payse à Flessingue ! Si on aurait jamais cru ça ! »

Parlant ainsi à demi-voix, Alain avait déjà dégringolé l'escalier. Il rentra bientôt, précédant la visiteuse, qu'il annonça de la sorte : « A dire que v'là madame vot' payse, capitaine, et que je m'en en vas à l'hôpital pour régler l'entrée des hommes ». Puis il referma la porte derrière lui. tandis que Jean courait à la rencontre de Martine, à laquelle il serrait les deux mains.

« Ma chère amie, quelle joie de voir un visage d'autrefois et qui me rappelle ma jeunesse ! Asseyez-vous et expliquez-moi. Cette robe noire d'abord? »

Martine s'assit, et après avoir fixé ses honnêtes yeux bleus sur ceux de son interlocuteur, elle répliqua :

« Mon oncle Vatteville est mort repentant, Dieu en soit loué, il y a trois mois. Je vous l'écrivis alors.

— Les lettres n'arrivent pas toujours, je n'ai jamais reçu celle-là, mais seulement une, l'an dernier, où vous me priez de continuer mes recherches, bien infructueuses, hélas! au sujet de votre fils adoptif.

— Il est retrouvé, monsieur Jean.

— Bonté divine, quelle joie ! Le capitaine Surcouf aura donc enfin découvert ses traces ?

— Non, Alexandre lui-même m'a fait parvenir de ses nouvelles. Ah ce sont de tristes nouvelles. Écoutez, depuis qu'à votre retour de l'Ile de France vous m'apprîtes tout ce que j'ignorais, je n'eus plus qu'une pensée : savoir où les Anglais avaient envoyé Alexandre.

— Oui, Martine, vous ne vouliez jamais vous résigner à croire qu'il était mort.

— Non, une voix me répétait qu'il vivait et que je le reverrais; cependant les années s'écoulaient, et nous ne savions rien, quoique par l'Inde et l'Ile de France M. Surcouf espérât longtemps apprendre quelque chose. Or, il y a juste une semaine, voilà que je reçus une lettre portant nombre de surcharges. Cette lettre m'avait cherchée pendant près de deux mois. Tenez, lisez-la, je vous prie. »

Jean prit une grossière feuille de papier qu'on avait dû cacheter avec de la mie de pain, et ensuite plier d'une main fort inhabile. Elle en refermait une autre très petite, proprement pliée, couverte d'une écriture courante et nette. Quant à l'adresse de l'enveloppe, elle était tracée en caractères inégaux et bizarrement séparés :

« A Mam'zelle Martine, chez le sieur Vat Ville à Y, port de Normandie. »

Cela expliquait les longues pérégrinations de la missive. Tout en s'étonnant qu'elle eût fini par rencontrer sa destinataire, Jean lut :

« Portsmouth, Angleterre, 19 mai 1812.

« Ma chère mam,

« Si ceci te parvient jamais, c'est que mon pauvre camarade Louis Ravenac, un marin de Bordeaux, aura réussi à s'évader du ponton où nous souffrons ensemble.

« Il est probable, ma chère mam, que le capitaine Surcouf ou M. Jean de Grainval t'aura appris tous les événements de ma vie, depuis que je te quittai à Yport, endormie auprès de ta tante morte, jusqu'au moment où un certain Green me fit prisonnier, en me prenant pour notre capitaine.

« J'ai été désobéissant, méchant, menteur, je t'ai accablée de chagrin, et je suis sûr, malgré cela, que tu n'as cessé de pleurer, de regretter, d'aimer l'enfant pour lequel tu avais enduré les peines de toutes sortes.

« Ma chère mam, cet enfant devenu un homme, purifié par l'épreuve, espère avoir racheté les fautes passées. Il t'aime et il espère aussi te revoir.... Il n'est pas un jour qu'il ne pense à celle qui avait remplacé sa mère.

« Je suis moins malheureux ici que beaucoup, parce que l'enfant d'un officier m'a pris en amitié.

« Sans comprendre que la parole d'un officier est sacrée, Ravenac désirerait m'entraîner dans son évasion, ou sinon, déclare-t-il, il demeurera ici avec moi. J'espère réussir à lui persuader qu'il doit, quand même, tenter la chance, parce qu'au pays il a une femme et de petits enfants. Pour moi, je subirai la destinée de mes compagnons, auxquels je suis utile, grâce à l'enfant dont je t'ai parlé plus haut. Oh! Martine, si tu savais les misères qu'endurent la plupart des Français sur les pontons anglais!

« Au revoir, bonne, chère mam, au revoir où Dieu voudra, prie pour ton petit Alex d'autrefois. »





Martine expliqua pourquoi elle était venue à Flessingue.

CHAPITRE XXVII

ALAIN A UNE IDÉE

La lecture terminée, en rendant le papier à Martine, dont la figure était inondée de larmes, Jean avait les yeux brouillés, et il était profondément ému. Un bruit le fit tressaillir. « Hein, qu'est-ce? » s'écria-t-il. En se retournant, il aperçut Alain qui venait de pousser un énorme sanglot.

« C'est moi, répliqua le maître, c'est moi, capitaine, j'arrivais vous prévenir que les deux ils sont à l'hôpital, et puis j'ai écouté. Oh ! que ça me fait de peine. A dire qu'on ne peut pas en avoir davantage. Pauvre, pauvre Alexandre ! »

Jean reprit en s'adressant à Martine : « Ce brave homme est mon lieutenant, et vous pouvez parler devant lui, car il aimait beaucoup votre fils adoptif. Alain, voici la dame dont Alexandre te parlait souvent, mais j'entends Pléneuf sonner le déjeuner. Vous allez le partager avec moi, Martine, et durant le repas vous m'apprendrez le but de votre voyage. Alain, as-tu fait ajouter un couvert?

— Oui, capitaine, à dire que je vous servirai ; comme ça, Pléneuf,

qu'est un bavard fini, n'ouvrira pas ses grandes oreilles pour écouter votre entretien. »

En déjeunant, Martine expliqua le but de son voyage, qu'elle avait simplement entrepris afin de prier M. Jean de l'aider à passer en Angleterre. Maintenant qu'elle savait à peu près où vivait Alexandre, elle n'aurait plus une minute de repos qu'elle ne l'eût vu, consolé, aidé de son argent, de son amitié.

Jean s'imagina d'abord que Martine ignorait les difficultés, pour ne pas dire les impossibilités, d'une telle entreprise, et ce qu'était la guerre actuelle, et la rigueur avec laquelle on gardait au secret les prisonniers des pontons.... Il commençait à s'étendre au sujet de ces diverses choses, mais Martine l'arrêta d'un geste :

« Je sais cela, fit-elle ; M. le curé d'Yport, qui lit toutes les gazettes, m'a déjà mise au courant ; mais j'irai tout de même en Angleterre, j'irai, oui, et je suis sûre d'arriver.

— Par quelle voie ? Il vous faudrait avoir des ailes comme une mouette pour traverser la mer, et ensuite pour aborder en Angleterre, sans être emprisonnée, maltraitée, si même vous trouviez un moyen de partir. Avez-vous une idée à ce propos ?

— Non, aucune. Après avoir reçu la lettre d'Alex, vieille de deux mois, voyez la date, je l'ai apportée à M. le curé, et M. le curé a compris mon désir ; seulement, ne pouvant m'aider, il m'a dit : « Je crois que « M. le baron de Grainval serait peut-être dans le cas de vous tirer « d'affaire, il est marin, et il doit connaître d'autres marins. Il vous a « écrit dernièrement de Flessingue en Hollande. Allez donc en Hollande, « ma fille. Par une longue expérience j'ai appris que Dieu bénit tou- « jours les entreprises des âmes dévouées. Je le prierai pour la vôtre, « et j'ai foi en son succès. »

« Je suis donc partie le soir même, en poste jusqu'à Amiens, puis dans le coche, car je ne pouvais plus me procurer de chevaux. Il paraît que tous les chevaux sont sur la route de la Russie avec la Grande Armée.

— Oui, tous ou presque tous. Vous êtes partie en poste, en coche, sans hésiter, vous qui n'avez aucune habitude des voyages. Et il ne vous est rien arrivé de fâcheux ?

— Rien du tout ; au contraire, d'Amiens à Anvers j'ai eu d'excellents compagnons. Mais nous perdons un temps précieux. Voyons, que dois-je faire afin d'arriver vite à Portsmouth ? Est-ce loin d'ici, Portsmouth ? Des bateaux hollandais y vont-ils tous les jours ?

— Bonté divine, vous disiez savoir ce qui se passe, et vous ignorez le blocus ?

— Non, je sais que c'est une chose pour empêcher les Anglais qui nous font la guerre d'avoir nos vins, nos blés, enfin nos marchandises.

— Oui, c'est en effet une chose comme cela, et elle a pour conséquence d'empêcher tout commerce, toute communication directe ou indirecte entre l'Angleterre et nous. Un seul homme, Surcouf, vous eût peut-être aidée efficacement. Moi, à mon grand chagrin, je ne le puis en aucune façon.

— Combien de jours me faudrait-il pour aller d'ici à Saint-Malo? M. Surcouf m'écrit tous les trois mois de Saint-Malo.

— Au bas mot, deux semaines.

— Mon Dieu, que c'est long! Enfin, je partirai ce soir même. Au revoir, monsieur Jean. »

Martine s'était déjà levée; le cœur très gros, elle essayait de ne pas pleurer, mais elle était horriblement désappointée et un peu fâchée. Elle avait espéré autre chose de M. Jean, qui, évidemment, ne se souciait plus de ses amis d'enfance.

Jean l'arrêta et lui prenant les deux mains, il la força à se rasseoir en s'écriant :

« Voyons, Martine, ne me quittez pas ainsi. D'abord, si vous voulez réellement partir pour Saint-Malo, je vais prendre des renseignements. Votre voyage serait plus rapide et moins fatigant en poste. Je chercherai une voiture, un courrier, et avec de l'argent ce courrier se procurerait toujours des chevaux. J'ai bien plus d'argent que je n'en dépense, grâce à mes parts de prises sur le *Revenant*.

— Merci, monsieur Jean, moi aussi j'ai de l'argent et des économies.

— Le vieux Vatteville en avait donc? Je l'ai toujours pensé, quoiqu'il criât misère.

— Oui, il a laissé une assez grosse somme, et à moi, par testament, la moitié de son bien, disant que c'était pour compenser le dommage qu'il m'avait causé. Mais j'ai refusé la succession, et Noël a fait de même, quand il est venu au pays, le mois dernier, car, dans cet héritage, ni l'un ni l'autre nous ne pouvions démêler et séparer ce qui était bien ou mal acquis. Ah! les gens d'Yport nous ont assez traités de sots à cause de ce refus.

— Alors votre argent provient...?

— Des deux vieux bateliers d'abord; ceux-là l'avaient honnêtement acquis, et M. Surcouf a bien voulu se charger de le placer. Il m'en fait l'intérêt, qui augmente tous les ans. L'année dernière, j'ai touché mille écus, que j'ai là, dans ma ceinture, en beaux napoléons d'or. Vous le voyez, monsieur Jean, je suis assez riche pour me payer un voyage, même coûteux. Ah! mon Dieu! que je voudrais être arrivée!

— En admettant que vous abordiez la rive anglaise, comment obtiendriez-vous la permission de monter sur un ponton, d'entretenir librement un prisonnier français ?

— Je ne sais, monsieur Jean ; mais laissez faire que j'arrive, et tout marchera droit, oui.... »

Interrompant Martine, et narguant la politesse, Alain reprit alors :

« A dire que j'ai une idée.

— Laquelle, monsieur ?

— Je ne suis pas un monsieur, mam'zelle, je suis Alain pour vous servir, et à dire qu'à ça je suis prêt, au moyen de mon idée.

— Explique-toi. Qui t'arrête ? Parle donc », repartit Jean, très étonné de voir Alain rougir, se gratter le nez, se dandiner comme se dandinent les ours et les marins à terre, lorsque ces derniers sont embarrassés ou intimidés, sur une jambe, puis sur l'autre. Enfin, baissant les yeux et faisant craquer les phalanges de ses dix doigts, Alain répliqua :

« Ces affaires-là, on n'aime pas à les dire à son capitaine, parce que c'est des affaires concernant la contrebande.

— Ah ! fit Martine, chez laquelle le mot contrebande éveillait de pénibles souvenirs.

— Ah ! » répéta Jean en fronçant les sourcils.

Alain reprit : « Oui, capitaine, et si vous ne deviez pas vous fâcher, mais là, du tout, je vous conterais l'affaire.

— Conte toujours, je ne te mangerai pas.... Seulement je serai peiné de savoir qu'un brave homme comme toi entre dans de telles fraudes.

— Ah ! j'y entre pas, c'est Carneville qui y entre.

— Le pilote ?

— Oui, le pilote de l'*Escaut*, un digne marin et un fin pilote, allez ! Eh ben, il déteste les Anglais ; alors, quand ça se trouve, il va chez eux en Tamise, et il leur vend des bières hollandaises et des vins français à un prix salé, je vous en réponds, et ça l'amuse tout plein de plumer ces gens-là ; mais il ne rapporte rien de chez eux, oh non ! il aurait conscience à enrichir quelque marchand english.

— Comment as-tu connu le joli métier qu'il fait ?

— Oh ! les matelots savent un tas de choses que les officiers y savent pas. On cause, et de fil en aiguille on accepte quelques livres de tabac anglais.

— Il rapporte donc parfois du tabac, cet honnête pilote ?

— Seulement pour lui et ses amis.

— Maître Alain, je vous découvre des vices dont je ne me doutais guère.

— Oh ! capitaine, au fond, vous n'êtes pas si fâché que ça. A dire que ce n'est point vous ni moi qu'avons imaginé ce blocus de malheur, n'est-ce pas ? »

Jean sourit malgré lui, et reprit : « Enfin Carneville ?

— A dire que si la brise de nord-est continue, il pense à aller voir, la nuit prochaine, s'il n'y aurait pas quelques bâtiments français à piloter sur la côte, et peut-être bien qu'il poussera au large. On peut jamais savoir avec ce diable de Normand-là. »

Martine avait compris, et joignant les mains :

« Oh ! monsieur Alain, mon ami Alain, mettez-moi en rapport avec ce pilote ; je lui donnerai ce qu'il voudra, pourvu qu'il me transporte en Angleterre.

— Oh ! que nenni, je vas faire le marché moi-même, si toutefois le capitaine m'y autorise. »

Jean ne sut pas refuser la permission, toutefois il comptait que le pilote n'accepterait pas de passagère à son bord. Il fut cependant déçu dans son espérance, car Alain revint une heure après en s'écriant :

« Carneville prendra mam'zelle Martine avec lui pour 500 francs, mais, dame ! il ne répond ni de la mer, ni de la douane anglaise.... En tout cas, si l'on échoue, il ne veut pas de reproches, et même pour un rien, il demanderait un écrit,... à dire que c'est un Normand, et que les Normands, c'est pas des Bretons, et ça prend des précautions que les Bretons rougiraient de prendre. V'là mon opinion sur les Normands.

— Et où dois-je le retrouver ? demanda Martine.

— Ce soir, au bout de la grande île Walcheren, avec votre malle, il vous embarquera à une place qu'il m'a expliquée, et où je vous conduirai, toujours avec l'autorisation du capitaine.

— Oui, Alain, je t'autorise si Martine persiste dans ce projet qui me paraît insensé et dont je vais essayer de la dissuader. Retourne donc à bord pour m'y attendre.

— Je serai toujours ici à huit heures, et je me mettrai au service de mam'zelle Martine. »

Le maître s'en alla aussitôt, et en cheminant, le long des quais, il paraissait tout réjoui. Martine et son projet l'intéressaient outre mesure, il jugeait l'une point sotte et digne d'être Bretonne.... Quant à la traversée, le vieux corsaire lui trouvait une saveur exquise, et il enviait Martine, qui allait faire la « nique à l'english ». « Les femmes, c'est malin en diable, et celle-là me paraît capable de ramener Alexandre. Non, ce que je serai content de revoir la belle figure et les grands yeux bleus du pauvre gars ! »

Le pilote de l'*Escaut* dérâpa seulement le lendemain, et jusqu'à la dernière heure Jean essaya de dissuader Martine. Celle-ci laissait dire et faisait les préparatifs nécessaires. Elle acheta un gros châle, des sabots, un manteau de matelot en toile goudronnée, un capuchon, quelques provisions de bouche, puis elle attendit fiévreusement l'heure du départ.

Entre temps, Jean et elle causèrent du passé, d'Yport, du manoir, dont il ne restait plus un pan de mur, et aussi des bohémiens et de leurs crimes. Cela rappela tout à coup à Jean la mort de Le Bœuf et le tatouage minutieusement décrit au livre de bord du *Revenant*. Ni lui ni Surcouf n'avaient jamais songé à instruire Martine de ces particularités, car ils ignoraient absolument l'intérêt que la jeune fille pourrait y trouver. Aussi Jean parut-il tomber des nues lorsque Martine s'écria :

« Anthyme Duclot, c'était mon beau-père. On me donna longtemps son nom, et je me croyais la fille de ce misérable, le second mari de ma mère, morte quand nous habitions Saint-Lazare.

— Mais à Yport on vous appelait Vatteville, ainsi que votre oncle, si j'ai bonne mémoire.

— Oui, comme je vivais chez les Vatteville, on avait pris cette coutume dont j'étais bien aise, car le nom de Duclot me faisait horreur. C'est seulement à son lit de mort, que mon oncle me révéla mon véritable nom, Martine Vasseur. Je suis la fille d'un brave pêcheur, mort dans un naufrage, et qui habitait Fécamp, où ma mère s'était mariée, puis remariée, et où j'ai été baptisée. Duclot martyrisait ma mère, et il était aussi très cruel aux prisonniers. C'est de ses mains qu'autrefois je sauvai Alexandre. J'ai longtemps pleuré ma naissance. A Yport on ignorait le second mariage de ma mère, et par conséquent personne ne m'apprit la vérité. Ma tante, terrorisée par son mari, n'osait parler, et quant à mon oncle Vatteville, le frère de ma mère, il croyait me tenir sous sa dépendance en me menaçant de mon soi-disant père, qui me forcerait, affirmait-il, à le suivre, et me séparerait d'Alexandre. J'ignorais la loi, et je ne songeais pas à m'en informer. Puis, une fois Alexandre disparu, mon oncle tomba en enfance, et je ne pensai plus jamais au passé. Pauvre Noël, quel chagrin il éprouva lorsqu'il sut l'indignité de son père !

— Votre cousin est un digne garçon. L'an dernier, il continuait à faire son chemin.... Capitaine depuis quelque temps, décoré à Wagram....

— Oui, avec des blessures un peu partout, et une grande balafre sur le visage. D'ailleurs plein d'enthousiasme. A Yport, le mois dernier, il se consolait du chagrin présent, en pensant aux batailles et à la gloire

de son empereur. Il disait qu'avant la fin de l'été, nous aurions conquis la Russie.... Ça me paraît pourtant un gros morceau.

— Vous avez donc appris la géographie? Je vous retrouve bien savante, Martine, et je m'étonne que votre instruction ait aussi vite marché, commencée si tard, et dans un village.

— D'abord, j'apprenais avec le magister, pour encourager Alex, ensuite avec M. le curé, pour me consoler.

— Martine, vous valez gros, savez-vous? je vous admire beaucoup pour ma part.

— Allons donc, vous voulez rire, monsieur Jean, je ne suis qu'une pauvre paysanne.

— Avec un cœur d'élite et une vraie intelligence. Ne rougissez pas d'entendre la vérité. Pour en revenir à Noël, il est donc toujours plein de foi en son empereur, et le voilà sur le chemin de la Russie.

— Oui, et il m'a écrit en route; mais, moi, je n'aime plus du tout l'empereur, il fait trop pleurer les mères. Chez nous, presque pas une femme qui ne soit en deuil.... A ce propos vous avez souvenance de nos proches voisins les Hauville?

— Le père était charpentier, ils avaient nombre d'enfants ?

— C'est cela : sept garçons, cinq filles. Eh bien, les garçons ont dû partir à la guerre les uns après les autres, et, soit en Espagne, soit en Allemagne, ils sont tous morts au feu ! N'est-ce point horrible? »

Après un instant où tous deux demeurèrent silencieux, Martine reprit : « Je reçois de temps en temps des nouvelles du général Raimbaud.

— Moi également; les dernières arrivaient d'Espagne et me semblaient très inquiétantes quant à la politique. A présent il doit faire aussi partie de la Grande Armée.

— Noël me le marque en effet. Le général Raimbaud et lui sont dans le corps d'armée du roi Murat....

— Ah ! voilà Alain de retour. Eh bien?...

— Eh bien, mam'zelle, Carneville vous embarquera, si ça vous va toujours, ce soir, à la tombée de la nuit, à l'extrémité de l'île de Kadsand, où je vous conduirai avec un canot,... pas un canot du bord, soyez tranquille, capitaine,... et je m'habillerai comme un pêcheur, pour que vous n'ayez pas de désagrément, capitaine, si la douane nous interrogeait. Mais la douane nous verra pas, comptez-y. A dire que la douane hollandaise c'est une drôle de douane et qu'elle ressemble aux taupes, qu'ont pas du tout de zieux.... Et encore d'aucuns disent que les taupes elles y voient très bien sous terre. Oui, un jardinier qu'est devenu matelot y m'a conté cette chose-là.

— Très bien, Alain; merci, Alain. Je serai prête avec mon petit bagage à l'heure où vous viendrez me querir.

— Oh! Martine, c'est insensé.... J'espérais vous avoir convaincue....

— Monsieur Jean, c'est très sage au contraire, et je réussirai, Dieu aidant; or Dieu m'aidera, j'en suis convaincue. »





Plusieurs personnes étaient assises.

CHAPITRE XXVIII

MISS HARRIET HOWELL

A Londres, dans le plus vaste salon d'une grande maison construite en briques rouges et située Harlay Street, plusieurs personnes étaient assises près d'une fenêtre ouverte.

Ces personnes, que nous avons laissées à l'Ile de France quelques années auparavant, causaient, ou plutôt l'une d'elles parlait tandis que les autres l'écoutaient, il faut l'avouer, d'une oreille assez distraite.

Plus maigre et plus couperosée que par le passé, lady Mary Howell tenait le dé de la conversation.

Sir James Howell, qui avait beaucoup engraissé, sommeillait d'un air béat, en digérant un copieux lunch (repas de l'après-midi) et en dodelinant sa bonne tête carrée. Toutes fraîches et toutes luisantes, ses joues n'avaient pas une ride et ses cheveux blond gris étaient légèrement poudrés.

Un peu à l'écart, les quatre fils du baronnet, devenus des hommes faits, très grands et très vigoureux, jetaient à chaque instant les yeux sur la porte du fond, et chacun d'eux se disait : « Si je pouvais sortir inaperçu, j'irais fumer un cigare dans le hall, où nos père et mère ne mettent jamais les pieds ». Puis, tous ensemble, ils regardaient miss Harriet, et

celle-ci répliquait à ces regards par un geste de la main, accompagné d'un haussement d'épaules qui pouvait se traduire ainsi :

« En vérité, mes chers garçons, je n'ose vous le conseiller ; mieux vaut attendre une occasion favorable. »

Cependant Harriet paraissait donner toute l'attention requise au sermon de sa tante, dont la péroraison fut la suivante :

« En deux mots, ma chère, vous finirez vos jours dans la peau d'une vieille fille, et vos amis se réjouiront avec moi de voir enfin votre entêtement châtié. Répondez maintenant ; pourquoi ne répondez-vous pas? Ah! vous lasseriez la patience d'un bienheureux. »

En souriant, et d'une voix posée, harmonieuse, où un observateur eût certainement découvert une pointe d'ironie, Harriet répliqua :

« Chère tante, à vingt-trois ans on n'est pas encore classée parmi les vieilles filles. Il me semble d'ailleurs qu'à la dernière assemblée de la Cour personne n'a paru me regarder comme telle. Quant à répondre, ne m'avez-vous point ordonné de vous écouter sans ouvrir la bouche?

— Absolument vraies les deux assertions », reprirent en chœur les quatre jeunes gens ; en quoi ils eurent tort, car leur mère remit sévèrement chacun d'eux à sa place, puis elle ajouta :

« Vraiment, Archie, votre partialité vis-à-vis de Harriet est plus que sotte ; la vôtre également, Arthur. Ne vous a-t-elle point refusé sa main à tous deux, disant que pour rien au monde elle n'épouserait l'un de ses cousins? »

Arthur repartit (c'était généralement lui qui était le porte-parole) :

« On ne peut reprocher à une femme de ne point vous épouser ; Harriet nous aime comme une sœur, et nous lui rendons l'affection d'un frère. »

« Oh yes, that we do », firent les trois autres.

Harriet envoya collectivement à ses défenseurs un baiser de ses jolis doigts roses, et l'irascible lady s'apprêtait à gronder de nouveau quand un butler en culotte courte, vêtu de noir et poudré, entra dans le salon, et dit à miss Harriet, à laquelle il présentait une lettre sur un plateau :

« S'il vous plaît, madame, la dame qui vous envoie ceci attend votre bon plaisir dans le hall, madame. »

Harriet regarda la suscription avant d'ouvrir une assez grossière feuille de papier fermée par un pain à cacheter. Lorsqu'elle eut parcouru les quelques lignes écrites à l'intérieur de la missive, elle dit au butler :

« Simpson, introduisez cette personne dans mon boudoir, où je me rends moi-même. » Comme Harriet se préparait à suivre le butler, sa tante l'interrogea :

« Une de vos pratiques, sans doute, qui se dispose à vous tromper.

Ce papier vient sûrement d'un mendiant. Montrez-le-moi, voulez-vous ? Je m'y connais, moi : on ne me dupe jamais, moi. D'ailleurs vous avez juste le temps nécessaire pour votre toilette. »

En parlant, la dame jetait des regards curieux sur la feuille, à moitié dissimulée dans la poche de Harriet, qui répliqua :

« Chère tante, je ne vous montrerai pas le papier, et je suis assurée qu'il ne vient pas d'une mendiante. Laissez-moi passer, je vous prie, et soyez tranquille, je serai prête à temps. » Là-dessus, Harriet quitta le salon sans se préoccuper de l'air courroucé de lady Mary ; mais, une fois dehors, songeant à ses cousins demeurés en arrière et sans défense, elle rétrograda ; puis, passant la tête entre deux portières de tapisserie :

« Archie, Dick, William, Arthur, fit-elle, venez ici, j'ai un service à vous demander. »

Les jeunes gens se précipitèrent aussitôt, tellement vite, que leur mère n'eut pas le temps d'intervenir, et si lourdement, que plusieurs magots placés çà et là se mirent à remuer, en agitant la langue en cadence comme pour se moquer de lady Mary.

Alors, n'ayant plus personne à quereller, la dame réveilla son époux afin de lui reprocher l'impertinence des enfants au siècle présent. Ah ! c'était la faute du baronnet.

Cependant, après avoir entraîné ses cousins hors du premier salon et jusque dans l'escalier, Harriet leur disait :

« Mes chers garçons, c'était une frime ; prenant en pitié votre air misérable, je vous ai simplement tendu la perche. Sauvez-vous, allez fumer, et méfiez-vous ensuite du parfum révélateur. »

Les quatre gentlemen se hâtèrent de suivre le conseil de Harriet, ils se sauvèrent, et on les entendit dans le hall qui s'écriaient en chœur :

« What a nice girl and no mistake. »

La *nice girl* se trouvait déjà dans son boudoir particulier, où attendait la visiteuse annoncée par la lettre.

Cette visiteuse était une femme d'une trentaine d'années au moins, habillée très modestement, mais très proprement, à la mode des petites bourgeoises anglaises de l'époque ; elle avait des joues fraîches, de grands yeux bleus, clairs et candides, la bouche, le nez un peu forts, comme ses mains et ses pieds. Une abondante chevelure blond cendré repoussait son petit chapeau noir. En la dévisageant rapidement, Harriet pensa : « Voilà une personne qui ne va pas essayer de me tromper, et dont la physionomie me plaît infiniment ». Puis, tout haut en français :

« Asseyez-vous, madame, et contez-moi hardiment quel service je puis vous rendre, et le nom de celui qui vous adresse à moi. Seriez-vous une ancienne émigrée?

— Non, pas cela, reprit l'étrangère, et point une dame, mais une humble paysanne, et je me nomme Martine Vasseur. J'arrive d'Yport, en Normandie. L'ami qui a bien voulu me donner cette lettre de recommandation vous a connue dans l'Inde.

— Ah! » fit Harriet en se penchant en avant comme pour chercher un objet sur une table, mais en réalité pour cacher son visage, tandis que Martine ajoutait :

« Il s'appelle Jean, baron de Grainval, il est lieutenant de vaisseau et il commande un bateau à Flessingue, en Hollande. »

Harriet releva la tête, puis, regardant de nouveau l'étrangère, elle lui dit d'une voix très douce :

« Continuez, ma chère, et soyez assurée de mon intérêt. »

Martine reprit : « C'est un long récit qu'il me faudra faire, et j'ai peur de vous fatiguer.

— Du tout. M. de Grainval va-t-il bien? Il ne m'a donc pas oubliée? Quand vous a-t-il parlé de moi ? Comment a-t-il su que je demeure encore chez mon oncle? Êtes-vous en état de m'éclairer sur ces deux points?

— Oui, madame. M. Jean — je l'appelle ainsi, l'ayant connu très jeune, — M. Jean m'a dit qu'il savait votre adresse depuis qu'il vous avait quittée à l'Ile de France, et qu'il savait aussi que vous habitiez encore chez M. Howell. Un officier anglais prisonnier de guerre l'en avait informé à Paris au commencement de la présente année. Il me parla de vous la semaine dernière. Alors, après avoir employé tous les raisonnements pour m'empêcher de m'embarquer à Flessingue, il m'accompagna dans une auberge où j'attendais le pilote de l'Escaut, et là, d'un air tout bouleversé, il s'écria à brûle-pourpoint : « Martine, puisque vous « êtes une entêtée, allez donc, et peut-être vais-je vous aider à réussir « si vous arrivez en Angleterre, ce dont je doute fort. »

« Puis M. Jean demanda du papier, une plume, de l'encre, qu'on eut grand'peine à trouver — il a même fallu déchirer la première page blanche d'une Bible, — et il écrivit la lettre que j'ai apportée. Vous l'avez sans doute lue, madame.

— Oui, répliqua Harriet, et s'il n'a pas signé cette lettre, c'est évidemment afin de ne pas vous compromettre au cas où l'on vous eût arrêtée, car aujourd'hui un nom français provoque chez nous une véritable colère. Écoutez ce qu'il me marque :

« Un ami de l'océan Indien supplie miss Harriet Howell d'être non « point bonne, elle ne saurait se montrer autrement, mais serviable à la « très digne personne qui lui remettra ce billet. » Or, continua Harriet. dans l'océan Indien j'ai eu, ainsi que ma famille, nombre d'amis ou de



Harriet trouva la visiteuse.



soi-disant amis; cependant, mademoiselle Vasseur, j'ai tout de suite imaginé que vous m'étiez envoyée par M. de Grainval. Il pense donc encore à nous, à mon oncle, à ma tante?

— S'il songe à vos parents, je ne saurais le dire, mademoiselle, puisqu'il ne les a point mentionnés; en revanche, je crois qu'il pense beaucoup à vous, et tandis que nous attendions le bateau, il paraissait très heureux de me raconter tout ce qui se rapportait à votre rencontre sur mer autrefois.

— Répétez un peu ce dont vous vous souvenez, ma chère amie.

— Il me disait : « Si vous avez le bonheur d'arriver auprès de miss « Howell, vous verrez qu'elle est belle autant que bonne et spirituelle. « Vous lui répéterez que depuis quatre ans je n'ai jamais passé une « heure sans la regretter, et que jamais je n'adresse une prière à Dieu « sans y mêler son nom.... Vous lui direz encore que j'ai eu de ses nou- « velles par un officier anglais prisonnier de guerre sur parole à Paris. » M. Jean me nomma alors cet officier, mais il m'a été impossible de me remémorer ce nom, difficile à retenir pour une Française.

— N'importe, continuez, ma chère amie, répliqua Harriet, dont le visage était devenu tout rose et qui avait les yeux très humides.

— M. Jean fut à même de rendre service à cet officier, votre ami, et il put adoucir les rigueurs de son exil. Je crois, mademoiselle, que M. Jean allait me charger d'une commission pour vous, quand le pilote est arrivé.

— Eh bien, ma chère, vous pouvez compter sur Harriet Howell, à laquelle M. de Grainval a eu raison de vous adresser, et lorsque vous retournerez en France, vous lui direz que, moi non plus, je ne l'ai point oublié, et que je suis infiniment touchée et de son souvenir et de sa confiance. Maintenant je vais vous offrir quelque rafraîchissement. Avez-vous faim, soif? Je suis très confuse, en vérité, de ne point y avoir déjà songé!

— Merci, mademoiselle, je n'ai ni faim ni soif.

— En ce cas, parlez, et soyez sûre de mon vif intérêt. »

Encouragée de la sorte, Martine raconta, aussi succinctement qu'elle le put, l'histoire de sa vie, en tant que cette histoire avait été mêlée à celle d'Alexandre, depuis le jour où le geôlier de Saint-Lazare avait apporté l'enfant étranger dans leur petit logement, jusqu'à l'heure où la lettre d'Alexandre lui était parvenue à Yport.... Ensuite ce fut le tour du voyage à Flessingue et de la visite à Jean. Là, quoique très absorbée dans son récit, Martine crut s'apercevoir que l'attention de miss Howell redoublait, et que ses yeux se mouillaient à plusieurs reprises.

En terminant, Martine parla de sa traversée comme de la chose la plus simple du monde, et pour qu'elle avouât les rigueurs de cette traversée,

il fallut que miss Howell l'y obligeât en quelque sorte, par des questions répétées.

Un coup de vent très fort avait emmené le bateau au large, fort loin des côtes anglaises, et là un brick de guerre lui avait quelque temps donné la chasse. On éprouva ensuite beaucoup de difficultés, à cause d'une mer démontée, pour toucher en deçà de Gravesend, à l'entrée de la Tamise. Là un pavillon rouge fut hissé au mât du brick; sur ces entrefaites un Anglais habillé comme un pêcheur était alors monté à bord, pour y rester jusqu'à Londres.

Enfin, quand on se trouva près de Londres, le pilote dit à Martine : « A présent je ne puis vous garder plus longtemps, payez-moi si vous êtes contente, mais je ne réclame rien, car moi je suis content de vous, parce que vous avez été brave et tranquille ; j'aurais jamais imaginé qu'une femme serait aussi brave et aussi tranquille, sans même avoir le mal de mer. »

« Je l'ai payé, ajouta Martine, et même un peu au delà de ce que nous étions convenus, parce qu'il avait été très bon pour moi ; cependant je me voyais bien embarrassée de mon chemin. Alors l'homme de Gravesend parla quelque temps au pilote, puis le pilote m'expliqua que cet Anglais m'offrait pour deux livres, c'est-à-dire pour 50 francs, de me conduire où je voudrais à Londres, et, par-dessus le marché, de me loger à une livre par jour, si, de mon côté, je m'engageais à ne pas prononcer une parole dans ma langue native et même à faire semblant d'être muette.

— Oui, interrompit Harriet, mes compatriotes englobent tous les Français dans leur haine pour Napoléon; mais cet homme vous demandait un prix exorbitant.

— Je le jugeais ainsi, tout en m'estimant heureuse d'avoir rencontré une personne capable de me montrer le chemin et de répondre de moi. J'acceptai donc, et durant deux jours je vécus sous le toit de cet individu, qui était marié à une femme très sale et très grossière. Soit avec la femme, soit avec le mari, j'ai parcouru beaucoup de rues où ces gens faisaient exprès de m'égarer, je m'en suis aperçue à la fin de la deuxième journée. Alors, comme j'avais remarqué des messieurs tous habillés de même, avec un bâton à la main....

— Cela s'appelle des policemen. Eh bien?

— Eh bien, ce matin, après que l'homme et sa femme m'eurent réclamé de l'argent, et plus que le prix convenu, je pris mon parti, et, profitant d'un instant où j'étais seule, je quittai vite la maison. Par bonheur je retrouvai le chemin d'une grande rue où j'avais vu quantité de boutiques, de voitures, etc. Là j'arrêtai le premier des policemen

qui me parut avoir une honnête figure, et en montrant l'adresse écrite sur l'enveloppe de ma lettre je lui fis signe que je ne pouvais parler.

« Il me comprit heureusement, et il se mit à marcher devant moi, tout en regardant si je le suivais de près. Enfin, arrivé devant votre porte, il sonna, puis causa un moment avec le domestique qui nous ouvrit. Et mon guide répétait à plusieurs reprises : « Letter, respectable oumane ».

« Ces mots parurent décider le domestique à m'introduire. Je voulais d'abord donner une pièce d'argent au bon monsieur, qui refusa, en disant : « No, no », et puis il s'en alla. Oh ! mademoiselle, en vous attendant, mon cœur battait bien fort. Si vous ne m'aviez pas reçue, que serais-je devenue? Cependant, au fond, je pressentais que cela tournerait bien; n'avais-je pas raison ?

— Oui certes, ma chère amie, et maintenant vous voici hors des mains de ces coquins rapaces, auxquels je voudrais dire ce que je pense de leur conduite. Où logent-ils ?

— Loin d'ici, près du fleuve, dans une sorte de champ où il y a des maisons très laides: voilà tout ce que je sais.

— N'avez-vous rien laissé chez eux?

— Oui, mes effets, et je n'en avais guère apporté ; quant à mon argent, par gestes la femme me le demandait à chaque instant, et l'homme, qui pouvait écorcher quelques mots de français, m'assurait que dehors on me dévaliserait si je ne lui confiais pas ma bourse. Cependant je disais : « No, no », et il paraissait furieux.

— Eh bien, vous sachant étrangère et inconnue, je m'étonne qu'ils ne vous aient pas assassinée. Ils comptaient probablement vous dépouiller en détail, et ensuite vous jeter à la porte. Ici vous serez protégée et traitée comme mon amie.

— Oh ! mademoiselle, vous me rendez confuse : moi, une paysanne, être l'amie d'une noble demoiselle....

— Votre héroïsme est une noblesse,... mais je m'oublie quand ma toilette n'est pas commencée. Nous dînons chez lord Castlereagh. Je vais donc vous laisser dans mon appartement, où ma femme de chambre restera à vos ordres. Ne refusez pas de vous laisser servir, puisqu'il vous faut jouer le rôle d'une dame émigrée qui aurait été liée autrefois avec ma mère.

— Mademoiselle, je me conformerai à tous vos désirs, tant que je serai chez vous, pourtant je n'y puis demeurer que peu d'heures.

— Peu d'heures? et où iriez-vous donc ?

— A Portsmouth, mademoiselle ; je ne veux pas perdre un jour, pour aller consoler mon fils adoptif; je partirai donc demain. Le pilote m'a appris que Portsmouth est seulement à trente lieues de Londres ; en

poste, il me faut donc compter sur un voyage de huit heures, neuf s'il y a de nombreuses côtes. J'ai assez d'argent pour payer les chevaux, le courrier, enfin le nécessaire. Peut-être l'un de vos domestiques voudra-t-il me conduire au bureau de poste? Quel regret j'éprouve d'ignorer votre langue! Je l'apprendrai si, par malheur, je n'obtiens pas vite la liberté d'Alexandre. »

Tandis qu'elle écoutait, Harriet pensait à la phrase de l'Evangile : « La foi transporte les montagnes. » Cependant, son esprit pratique l'obligea à développer les difficultés presque insurmontables que Martine rencontrerait avant d'obtenir la permission — elle, Française, qui n'était ni la sœur, ni la mère d'un prisonnier — d'être admise à bord des pontons. Serait-elle même reçue par l'officier commandant? Et puis Harriet savait le sort malheureux des détenus ; mais à ce sujet elle garda charitablement le silence, et elle s'applaudissait déjà d'avoir convaincu Martine, lorsque celle-ci répliqua :

« Vous semblez avoir raison, pourtant je partirai quand même demain. Ah ! ne soyez pas fâchée ; écoutez-moi plutôt. M. de Grainval avait aussi l'air d'avoir raison, et je l'ai persuadé. L'homme de Gravesend et sa femme voulaient m'égarer, sans doute me voler : je suis sortie de leurs mains, et je vous ai trouvée.... Si j'ai pu arriver jusqu'ici, c'est que Dieu, daignant exaucer mes prières, m'aidera encore. Je le crois fermement. Mademoiselle, vos yeux me disent maintenant que vous m'approuvez.

— Certes oui, je vous approuve ; embrassons-nous et comptez sur moi. J'ai une idée. »

Là-dessus, ayant tendrement embrassé Martine, confuse d'un tel honneur, Harriet sortit de la chambre et courut à son cabinet de toilette, où l'attendait une pimpante caméristе, à laquelle elle dit :

« Harty, dans mon boudoir il y a une dame que j'aime beaucoup, c'est une Française, une noble victime de la guerre. Vous la traiterez comme si elle était ma propre sœur et vous veillerez à ses moindres besoins.

— Parle-t-elle anglais, miss?

— Non, mais elle est fort intelligente, vous l'êtes aussi, par conséquent vous vous comprendrez sans peine. »

Très flattée du compliment, Harty promit de faire son possible pour satisfaire la noble étrangère, puis elle ajouta : « Lady Mary est sans doute avertie de cette visite?

— Non, Harty, elle l'ignore complètement, et je ne compte lui en parler que demain, ainsi ne bavardez pas avec la femme de chambre de milady.

— Oh ! miss, je n'ai nullement envie de causer avec la vieille Robard, acariâtre et grognon.

— Allons, Harty, ne dites pas de mal du prochain et dépêchez-vous de me coiffer ; je veux être belle et bien à mon avantage ce soir. »

A minuit, lady Mary, sir James Howell et miss Harriet, de retour au logis, prenaient le thé en compagnie de quelques personnes qu'ils avaient ramenées après un dîner suivi d'un raout chez lord Castlereagh, alors premier ministre de S. M. le roi George III. Le régent assistait au souper, où la compagnie était des plus *select*.

Fort animée, causant, riant gaîment avec chacun, Harriet faisait gracieusement les honneurs du salon de sa tante.

Par hasard, la tante semblait d'excellente humeur, sa vanité ayant été délicieusement flattée parce que S. A. R. le régent, le premier ministre et plusieurs personnages de marque s'étaient entretenus avec miss Howell.

Au moment de quitter les salons du ministre, le régent avait même dit à lady Mary : « Milady Howell doit s'estimer heureuse de chaperonner une jeune personne aussi spirituelle que jolie ».

Maintenant, pensait la dame, Harriet ne saurait plus refuser la main de lord Heathfield, un favori du régent.

Cependant, les intimes avaient pris congé, à l'exception d'une vieille dame, d'un vieux monsieur et de deux jeunes filles. Une de ces dernières s'écria bientôt :

« Harriet dear, je serais curieuse de savoir ce que vous disaient Son Altesse Royale et milord Castlereagh ; je dois vous avouer qu'une phrase entendue en passant m'intrigue encore. »

Tout en chiffonnant son mouchoir, Harriet répliqua d'une voix un peu tremblante :

« Je demandais une grâce, d'abord à milord Castlereagh, et, comme il me la refusait assez brutalement, je m'adressai en plus haut lieu.

— Quelle grâce, Harriet ? Ah ! parlez.

— Celle d'un... prisonnier de guerre ; celui-là se trouve... sur l'un de nos pontons, à Portsmouth.

— Gracious godness, Harriet, et cette faveur, l'avez-vous obtenue ?

— Hélas seulement une très petite partie, qui nous obligera, mon oncle et moi, à quitter Londres demain matin. »

Sir James Howell tressauta, ouvrit des yeux effarés et, du même coup, la bouche pour se récrier. Mais finalement il attendit avant de manifester sa surprise, parce qu'il voulait connaître d'abord l'opinion de « Mary ». Une des jeunes filles reprit alors :

« Et demain où vous rendrez-vous, Harriet dear ?

— A Portsmouth, dearest Maud », fit Harriet dont les yeux n'osaient pas encore affronter ceux de sa tante.

Étouffée par la surprise et l'indignation, la tante demeurait sans voix. Pressentant alors un orage domestique, la vieille dame s'écria :

« Oh ! qu'il est tard. Adieu, lady Mary; bonsoir, sir James. Louisa, Maud, John, my dears, nous sommes obligés de prendre congé de nos hôtes. »

Ainsi fut-il fait, au grand déplaisir des jeunes misses, qui eussent désiré rester et en savoir davantage.

Dès qu'elle se vit seule avec son mari et sa nièce, lady Mary éclata :

« Quelle était cette nouvelle lubie? La prenait-on pour une sotte tante de comédie, la traitait-on de zéro dans sa propre maison? Et que prétendait-on faire à Portsmouth, s'il vous plaît? »

Sans le moindre trouble apparent, Harriet répliqua :

« Je prétends aller consoler ce pauvre prisonnier dont je vous parlais tout à l'heure. En me refusant la grâce du malheureux officier, après qu'il en eut causé avec milord Castlereagh et avec le premier lord de l'Amirauté, S. A. R. le régent me demanda s'il ne pourrait pas m'être agréable d'une autre façon. A quoi je répondis : « Son Altesse Royale « voudrait-elle au moins me donner l'autorisation de conduire sur le « ponton la parente de l'officier en question ? » Sir James, mon oncle, « nous accompagnera sûrement. Ensuite je ne désespère pas d'obtenir « autre chose de l'aimable régent d'Angleterre. »

« Et l'aimable régent, que je n'aime guère, par parenthèse, repartit :

« — Je vais signer l'autorisation nécessaire, et j'envie le bonheur du « prisonnier qui va recevoir une aussi charmante visite. »

« Et, continua Harriet, Son Altesse Royale me remit bientôt le papier. Tenez, oncle James, le voici, pour Mme Vasseur, sir James et miss Howell; c'est signé, timbré, paraphé.

— Et, s'il vous plaît, reprit lady Howell, ce Français est-il un marin? Je gage que oui.

— Un officier de marine, chère tante : c'est vous qui l'avez dit et je n'essayerai pas de vous donner le change.

— Elle ose me narguer! Harriet, miss Harriet, vous êtes une..., une..., la langue anglaise n'a pas de mots assez vifs pour qualifier votre conduite; mais un baronnet ne sanctionnera point une telle conduite, et je défends à ce baronnet, vous entendez, sir James? je vous défends d'accompagner une telle effrontée... et, si elle part, ma maison lui sera fermée à jamais, entendez-vous? à jamais,... à jamais....

— Parfaitement, madame, j'entends bien. J'irai donc habiter la demeure de mes chers parents, trop longtemps déserte. Rappelez-vous, en

tout cas, qu'au jour de ma majorité vous me priâtes instamment de continuer à résider sous votre toit.

— Savais-je que vous vous afficheriez avec un Français ? Car vous désirez vous afficher! Maintenant je lis dans vos pensées. Quelle récompense pour mes soins, pour mes sacrifices ! Oh! James, James, défendez-moi donc contre les insultes de votre nièce.... »

« Pauvre cher oncle », pensait Harriet en regardant du coin de l'œil le baronnet dont l'embarras était visible. En effet, sir James, qui adorait sa nièce, avait aussi une atroce frayeur de sa femme ; cependant, au vif étonnement de l'une, et à la grande indignation de l'autre, il prit le parti de la première.

« Non, Mary, s'écria-t-il, non, je ne vous défendrai pas, d'ailleurs vous n'êtes nullement attaquée, c'est vous, au contraire....

— James !

— Il n'y a pas de James.... Harriet, je vous accompagnerai, je vous soutiendrai; mais laissez-moi vous dire que, si j'estime le caractère du baron de Grainval, autrefois votre sauveur, je ne puis être très satisfait de vous voir compromettre votre réputation, en allant le visiter sur le ponton de Portsmouth. Cette visite équivaut à une promesse de mariage. Y avez-vous assez réfléchi, ma chère enfant?

— Cher oncle, vous êtes un trésor. Rassurez-vous cependant. A Portsmouth je ne verrai pas M. de Grainval, parce que, grâce à Dieu, M. de Grainval n'est point prisonnier, mais il commande un bâtiment en Hollande ; et je n'en avais reçu aucune nouvelle depuis l'Inde, lorsque ce matin une digne femme vint de sa part réclamer mon assistance. Cette femme est la mère adoptive d'un jeune officier que je n'ai jamais aperçu de ma vie.

— Ah! c'est différent. Mary, vous voyez combien vous vous trompiez dans vos appréciations. Allons, faites la paix, embrassez-vous toutes deux, chère Mary, chère Harriet.

— Je le veux bien, cher oncle. Tante, un baiser, voyons, décidez-vous puisque vous étiez à ce point dans l'erreur. »

La tante tendit ses joues. Cependant on la sentait encore frémissante, et Harriet pensa que la paix était, d'un côté au moins, une paix très fourrée.

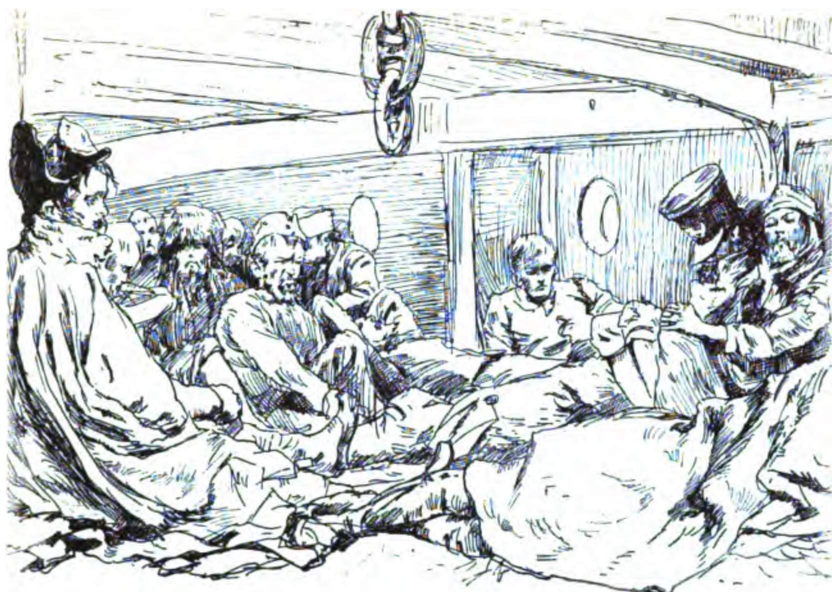
En effet, une fois seule avec son digne époux, la dame reprit la discussion et comme elle ne parvenait pas à dissuader sir James, elle employa d'autres arguments. Il allait pleuvoir, les routes seraient détrempées.... Qui donc alors aurait son accès de goutte? le pauvre baronnet victime de sa sotte indulgence.

Le baronnet fit la grimace et regarda le baromètre d'un air navré.

Cependant il persista dans sa résolution.... Alors lady Mary lui prédit non seulement la goutte, mais une bonne fluxion de poitrine.... puis elle se retira en répétant : « Une bonne fluxion de poitrine, et ce sera bien fait ».

Le lendemain matin, lady Mary boudait enfermée dans sa chambre, d'autant plus irritée que le vent avait tourné et que le soleil brillait dans un ciel sans nuages. Dans la cour une excellente chaise de poste attendait tout attelée. Sir James, Harriet et Martine montèrent bientôt dans la chaise, Harty sur le siège ; puis les quatre cousins, qui avaient mis les voyageurs en voiture, leur crièrent : « A good journey and good luck ! (Bon voyage, bonne chance !) »





La batterie basse et le faux pont étaient devenus une geôle.

CHAPITRE XXIX

LE Nº 309

En rade de Portsmouth, à l'entrée de la rivière de Porchester, plusieurs prisons flottantes étaient ancrées à la file.

L'une de ces prisons, la *Junon* (*Juno*), naguère un noble vaisseau à trois ponts, avait sillonné toutes les mers du globe et glorieusement bataillé dans l'Inde sous l'amiral Hughes, puis naguère à Aboukir, sous Nelson. Maintenant, trop vieux pour naviguer, rasé, démâté, masse noire informe, il achevait de pourrir à côté d'autres navires de guerre, dont les annales maritimes racontaient aussi les gloires évanouies.

Les marins bretons affirment que les bateaux ont une âme. En ce cas, les âmes de la *Junon* et de ses sœurs en infortune devaient pleurer sur leurs présentes destinées.

Quelques mots au sujet de ces tristes prisons dont la batterie basse et le faux pont, consacrés au logement des captifs, représentaient une longueur de 30 pieds sur une largeur de 40 environ.

Se figure-t-on 700 hommes dormant, mangeant, grouillant, dans cet

espace où le jour et l'air n'arrivaient que par les sabords pour la batterie, et que par d'étroits hublots pour le faux pont. Le gaillard d'avant et le carré de la drome servaient d'unique promenoir aux prisonniers, et encore pas tous les jours. Le caprice du lieutenant seul décidait si les malheureux Français respireraient librement un peu d'air pur pendant un temps toujours mesuré. Parfois on envoyait les prisonniers en haut quand il pleuvait. Alors, transpercés, ils se séchaient ensuite comme ils pouvaient.

La nourriture, insuffisante, était toujours détestable. Des marchands tolérés à bord y vendaient les denrées, comme les habits, à un prix exorbitant. Sur les pontons régnait une égalité absolue devant le malheur, et l'on y traitait sans nulle différence les officiers, les matelots ou les soldats.

Aigris par le chagrin et par le mal physique, désespérant après avoir longtemps espéré, les prisonniers aggravaient encore leurs souffrances en se querellant, en injuriant les gardiens. Les rixes succédaient aux disputes, les punitions corporelles suivaient, qu'on distribuait au hasard. Il faut avoir lu des récits absolument authentiques pour s'imaginer une telle barbarie de la part des Anglais et surtout une barbarie persistante, calculée, sans un jour de détente ou de pitié durant des années.

A cette époque, les soldats de marine, les gardiens, les officiers anglais, à quelques rares exceptions près, semblèrent rivaliser, les uns à qui serait le plus brutal, les autres à qui témoignerait le plus d'indifférence envers ces gens, parfaitement innocents de la guerre et du blocus, dont le peuple britannique se montrait tous les jours plus exaspéré. En conséquence, aux malheureux prisonniers de guerre, la réclusion devenait plus insupportable chaque jour.

Sur le gaillard d'arrière, un détachement de marins (soldats d'infanterie de marine) se tenait prêt à tirer à la moindre alerte; il en était de même dans le faux pont et la batterie, où la plus étroite surveillance ne se relâchait jamais. Le fond, à claire-voie, d'une galerie extérieure, ajoutée, depuis la transformation du navire, empêchait les prisonniers de se glisser à l'eau par un moyen quelconque, car ils auraient été vite découverts.

Cependant d'audacieuses évasions réussissaient de temps en temps, mais les malheureux qu'on reprenait étaient toujours effroyablement châtiés, comme d'autres, pourtant demeurés à bord, mais soupçonnés d'avoir favorisé les fuyards.

Afin de mieux garder le troupeau, on n'ouvrait les sabords ou les hublots qu'au grand jour. A ce moment, l'atmosphère était tellement viciée, que parfois les gardiens s'évanouissaient dès l'entrée.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce triste sujet, dont il a déjà été question dans maints ouvrages. Les ignorants et les curieux n'ont qu'à se procurer un livre intitulé « *Mes pontons* », par Garneray, qui fut prisonnier de guerre de 1806 à 1814.

Chaque ponton était généralement commandé par un lieutenant de vaisseau. Un master et des premiers-maîtres y remplissaient les fonctions de second et d'officiers. La garnison se composait de cinquante soldats, sous les ordres d'un lieutenant de marine. Officiers et sous-officiers n'embarquaient jamais d'office, mais sur leur demande. Il n'y avait, comme on le pense, pour briguer un tel emploi, que des gens ne faisant point partie de l'élite de la marine.

Le capitaine de la *Junon*, Peter Hare, vieux lieutenant de vaisseau arrivé par les rangs, nourrissait pour les Français la haine irraisonnée d'un animal ou d'un sauvage, et cela par l'unique raison que ses deux fils avaient péri dans deux combats livrés aux Français : l'aîné, enseigne sur le *Royal Sovereign*, avait succombé à Trafalgar; un boulet de canon décapitait le cadet, midship embarqué sur la *Proserpine*, un instant avant que cette frégate n'amenât son pavillon à la suite d'un combat livré au large de Toulon.

Dès lors, le père n'eut plus qu'une pensée, venger ses fils. Bientôt, congédié de la marine active à cause de son détestable caractère, il demanda et obtint le poste de capitaine de pontons-prisons. Et malheur à ceux qu'il gardait! Envers ces infortunés, il se montrait dix fois pire que ses collègues, car en se livrant à des actes de férocité il s'imaginait remplir un devoir sacré. Il était d'ailleurs dur à lui-même comme à ses subordonnés : c'était à qui n'embarquerait pas avec lui. Veuf depuis longtemps, brouillé avec tous ses parents, il n'avait pas même un ami.

Les gamins de Portsmouth fuyaient lorsque le capitaine Bull-Dog (ils le surnommaient ainsi) marchait sur eux, en fronçant ses sourcils broussailleux.

Cependant cet homme aimait passionnément un enfant, sa fille, frêle créature dont la vie ne tenait qu'à un fil. Bull-Dog se pliait à tous les caprices d'Elsie : pour elle il adoucissait sa rude voix, pour elle il faisait semblant d'avoir pitié des mendiants, des pauvres Français prisonniers, et Elsie croyait son père très bon, car personne n'osait détromper cette petite plante marquée par la mort.

Un matin, dans une très vaste pièce, autrefois le salon d'un amiral, située à l'arrière du bateau sous la dunette, Hare lisait des rapports et signait des feuilles de punitions. Sa plume, qui courait vite, empruntait à sa physionomie un air méchant et cruel.... Tout à coup la plume tomba

de ses doigts courts et velus, tandis que ses yeux changeaient subitement d'expression, en se levant vers une pâle fillette qui entrait au bras d'une vieille bonne.

« Elsie, cria le père, Elsie, ah ! quelle imprudence ! Le vent est si âpre ! Janet, comment avez-vous laissé sortir Elsie ce matin ! »

Janet répliqua : « Je n'ai pas su l'empêcher, capitaine, elle pleurait, et le médecin dit que rien n'est mauvais pour miss Elsie comme de pleurer longtemps.

— Pourquoi pleurait-elle ? vous l'avez donc contrariée ? »

Sans laisser à la bonne le temps de se justifier, Elsie reprit : « Janet n'a pas été méchante, c'est moi au contraire, mais je voulais voir mon ami ; depuis trois jours je ne l'ai pas vu, j'ai peur qu'il ne soit malade. »

Le capitaine repartit : « Il n'est pas malade, et il pourrait être très heureux ici, s'il le voulait ».

Les joues toutes rouges et les yeux brillants, Elsie s'écria : « Non, il ne le pourrait pas,... comment voulez-vous qu'un prisonnier soit heureux au milieu de tant de criminels et de réprouvés ? Oh ! père, faites-le venir, j'ai vraiment besoin de le voir pour respirer librement.

— Très bien, Elsie, on va vous satisfaire. » Le capitaine agita aussitôt une sonnette, et, l'instant d'après, un timonier recevait l'ordre suivant :

« Conduisez le n° 309 dans la petite chambre de la dunette, et prévenez-le que miss Elsie le demande.

— Oui, capitaine », répliqua le matelot, qui ajouta : « Capitaine, le lieutenant vous fait avertir que deux visiteurs sont à bord, munis de permission régulière pour voir un prisonnier : voici la carte du gentleman. »

Hare prit la carte et lut tout haut : « Sir James Howell, baronnet, et miss Vasseur, avec une permission de l'Amirauté pour voir librement, mais sous la surveillance de qui de droit, le prisonnier de guerre Alexandre, ex-enseigne du corsaire français Surcouf. »

Une visite à un prisonnier était chose qu'on autorisait bien rarement ; aussi le capitaine retournait-il en tous sens la carte du baronnet, tandis que, les mains jointes Elsie, reprenait :

« Père, oh ! père, il va être bien content ; faites entrer ce gentleman et la dame, dites, père, je vous en prie ! Oh, je veux les voir. Père, j'ai mal dans le cœur aujourd'hui. »

Jamais le père ne résistait à semblable argument ; d'ailleurs il fallait recevoir le baronnet et s'assurer, mieux que ne l'eût fait le lieutenant, si la permission était réellement valable. Elsie fut donc reléguée derrière le rideau de la galerie, et le timonier reçut l'ordre d'introduire les étran-

gers. Ceux-ci pénétrèrent bientôt dans le vaste salon, où, après les saluts d'usage, sir James Howell présenta au capitaine la dépêche officielle, naguère obtenue par Harriet.

Rien n'y manquait, Hare s'en assura d'un coup d'œil, et s'adressant au maître qui avait accompagné les étrangers, il lui dit : « Conduisez ces deux personnes dans la chambre de la dunette.

— Et moi, père, et moi, ne le verrai-je donc pas aujourd'hui ? » s'écria Elsie sortant de sa cachette, prête à pleurer, et tout son petit corps tremblant.

Comme ils n'avaient pas encore aperçu la fillette, cachée derrière le rideau demi-tiré, sir James et Martine la regardaient d'un air surpris.

Répondant à ce regard, le père repartit :

« Ma fille Elsie est souffrante et, j'en ai peur, très gâtée. Le prisonnier que vous désirez voir lui a sauvé la vie, un jour qu'elle était tombée à l'eau en jouant sur la galerie extérieure ; depuis lors elle a pris ce prisonnier en amitié, et, tout à l'heure, elle devait le rencontrer là-haut. Maintenant elle attendra....

— Oh ! mon père, oh ! monsieur, oh ! madame, je vous en prie, laissez-moi monter avec vous, je resterai dans un coin, je ne dirai pas un mot. Il semblait si triste, si fatigué l'autre jour, je vous en supplie, dites oui. »

Lorsque son compagnon lui eut traduit les paroles d'Elsie, Martine fut saisie de compassion pour cette enfant malade, et elle ajouta : « Emmenons mademoiselle, j'y consens de grand cœur ».

Elsie comprit et se jeta au cou de Martine. Bientôt, à la suite du maître, les deux étrangers et la petite fille quittèrent le salon, pour gravir l'escalier de la dunette. Ils gagnèrent une très petite chambre devant laquelle, arme au bras, deux soldats montaient la garde.

Dans la chambre un individu attendait, assis sur un grand coffre. Sordidement vêtu, très grand, très maigre, les cheveux blonds rasés, la barbe également blonde, mais démesurément longue, cet individu se redressa subitement, et sans répondre à l'affectueux bonjour d'Elsie, il se mit à trembler, à balbutier, tandis que le maître disait : « Lady and gentleman, that's the man you asked for ».

Tout à coup Alexandre, c'était bien lui, poussa un cri, et s'agenouilla devant Martine, alors secoué par un immense sanglot, il balbutia : « Oh ! mam ! oh ! Martine, oh ! chère, chère bien-aimée mam, ne me reconnaissez-vous plus? Vous êtes donc venue me consoler, oh ! chère mam ! »

Oui, maintenant qu'il parlait, et que ses grands yeux bleus se levaient sur les siens, juste avec l'expression d'autrefois, Martine reconnaissait son Alex, et en pleurant elle le releva, le serra sur son cœur, puis murmura à son oreille des doux mots que les cœurs de mère seuls trouvent à dire

aux enfants chéris. Elsie paraissait bouleversée ; sir James, resté un peu à l'écart, essuyait ses yeux pleins de larmes ; afin de ne pas gêner de tels épanchements, il emmena bientôt la petite fille sur la dunette, et là, il l'occupa en causant avec elle durant une demi-heure.

Lorsqu'ils furent plus calmes, Martine et Alexandre s'assirent, et causèrent d'abord à bâtons rompus, ensuite raisonnablement. En peu de mots, Martine mit son fils adoptif au courant des événements de sa vie depuis qu'il l'avait abandonnée, et Alex raconta toute son histoire telle que nous la savons, et très simplement ; après être revenu sur ses fautes d'enfant, de jeune homme, il ajouta : « Mes dernières épreuves et ma prison, je les regarde comme l'expiation ! Le sentiment du devoir accompli m'a souvent consolé, cependant, mam, j'avais trop besoin de vous revoir. Oh ! que Dieu vous bénisse d'être venue. Quand vous serez de retour au pays, le souvenir de cette joie me donnera le courage d'attendre, patient et résigné, l'heure de la délivrance. »

Martine répliqua : « Je ne partirai qu'avec toi ; si je ne puis t'emmener, là où je pourrai t'apercevoir, ne fût-ce que de loin, je resterai.... Ne refuse pas, chér enfant : ma résolution est inébranlable. »

A ce moment, sir James, qui s'était rapproché, s'écria en assez méchant français :

« Mon nièce peut réussir ; miss Vasseur, contez au prisonnier le bijou.

— Ah ! reprit Martine, la joie et l'émotion me l'avaient fait oublier. Écoute, mais il me faut d'abord remonter un peu haut :

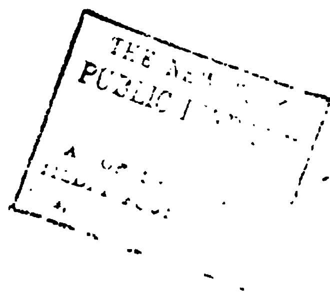
« Dans tes vêtements, lorsque nous nous échappâmes de Saint-Lazare, je trouvai un petit bijou. Ta mère, dont j'ai toujours ignoré le nom, tu le sais, t'en avait attaché un autre au cou ; mon beau-père s'empara de celui-là, je l'entrevis seulement, et il me parut magnifique ; mais je ne t'en parlai jamais, non plus que du plus petit ; pourquoi éveiller chez toi des désirs, des espérances ? Tu étais si indocile déjà !

— Mam, vous aviez mille fois raison.

— Au reçu de ta lettre, quand je me mis en route pour Flessingue, j'emportai la croix ornée de pierreries, cousue dans ma robe avec mon argent. Et ensuite je dois avouer que je n'y songeai plus, mais hier, tandis que la chaise de poste nous emmenait, Mlle Harriet m'interrogea encore à ton sujet ; alors, tout à coup me rappelant le bijou, je le lui montrai. Mlle Harriet l'admira fort, et en l'admirant elle crut y apercevoir une petite soufflure, dont elle chercha la raison. Enfin, à force de le palper, de le presser, elle découvrit un secret au moyen duquel la croix s'ouvrait en deux, et elle me montra quelques mots en caractères français, que sir James a copiés.



Un individu était assis sur un coffre.



— Oui », ajouta sir James. Et tirant un portefeuille de sa poche, puis un papier du portefeuille, il reprit : « Oui, je havé copié la inscription, et la voici, lisez, monsieur Alexandre ».

Alexandre lut, gravés en très fins caractères, parfaitement conservés d'ailleurs :

« Alexandre, fils du prince Serge Paulovitch Vorzof et de Marfa Mirovitch, épouse du prince Serge, a été baptisé à Saint-Roch le 13 avril 1791. »

« Ah! fit le jeune prisonnier, ah! mam, qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire que tes parents, sûrement guillotinés à Paris, car on ne sortait de Saint-Lazare que pour aller à l'échafaud, avaient cousu ce bijou dans ta robe : aussi, en découvrant ton vrai nom, Mlle Harriet a-t-elle rebroussé chemin avec sa femme de chambre.

— Oui, elle fit cela malgré moa, lorsque nous relayâmes à Tiverton, en disant qu'elle allait voir le ambassadeur de Russie. Oh! c'était une jeune personne très entêtée, mais très intelligente. »

En souriant, Alexandre répliqua en anglais : « Je parle votre langue, sir James Howell, je l'ai apprise ici, pour servir d'interprète à mes pauvres compagnons. Oh! qu'avez-vous, ma petite Elsie? »

Elsie pleurait la tête dans ses mains, et au travers de ses sanglots elle eut grand'peine à expliquer que, son ami étant un prince, un fils de prince, il partirait, qu'elle ne le verrait plus.... Ah! elle était trop, trop malheureuse de penser à cela !

Tandis que le baronnet et Martine regardaient avec compassion l'enfant malade qui, si jeune, manifestait un chagrin de grande personne, Alexandre avait pris Elsie sur ses genoux et lui disait :

« Consolez-vous, Elsie, je ne quitterai jamais mes compagnons d'infortune. Si je pars, ce sera lorsqu'ils seront libres comme moi. »

Alors Martine éprouva un terrible serrement de cœur. Il n'était pas sage de tromper un enfant, à moins qu'Alexandre ne fût sincère....

Cependant Elsie souriait de nouveau, et sans se douter combien était cruel le désir qu'elle exprimait, elle reprit : « Papa dit que la guerre durera longtemps encore, et pour moi, j'espère que les Français resteront longtemps prisonniers ».

A cet instant, un matelot vint assez grossièrement avertir le n° 309 que c'était fini de la permission, et que les visiteurs devaient se retirer, quitte à revenir tous les jours à la même heure, si ça leur plaisait.

Alexandre serra la main du baronnet, auquel il exprima chaudement sa gratitude, puis il embrassa Elsie et Martine.

« Dieu vous bénisse, dit-il à la dernière, moi, je vous vénère pour tout le passé et le présent. A demain, chère, chère mam. »

Martine allait répondre, lorsque deux soldats entraînèrent Alexandre jusque sur le pont et, de là, vers le carré de la drome.

Elsie rejoignit sa bonne, et, sans revoir le capitaine, les deux visiteurs regagnèrent la galerie; là s'offrit à eux un spectacle affreux qui hanta leurs nuits pendant bien longtemps.

Sur le pont, une centaine de prisonniers, à la figure hâve, aux yeux enfoncés, maigres comme des gens près de mourir de faim, déguenillés, sordides, étaient brutalement repoussés par une vingtaine de gardiens qui, sabre au poing, les forçaient à s'engouffrer dans un grand trou béant. Malmené comme les autres, Alexandre courait au milieu du troupeau.

Une fois retirée dans sa chambre, après avoir soupé en compagnie du digne baronnet, Martine passa la soirée en prières, demandant à Dieu de permettre que Mlle Harriet réussît dans son entreprise, afin qu'Alexandre quittât promptement cet horrible enfer.





Elsie pleurait.

CHAPITRE XXX

DÉCEPTION ET ATTENTE

La prière de Martine fut exaucée, car, au bout de huit jours, Harriet rapportait la grâce entière, sans restriction ni condition, d'Alexandre Sergevitch Vorzof, dit Alexandre, prisonnier de guerre à bord de la *Junon*.

Cette grâce était due à un très grand seigneur russe, le comte de Lieven, alors ambassadeur de Russie à Londres. Autrefois commensal de la famille Vorzof, M. de Lieven avait été mis au courant de tout ce qui concernait le jeune prince Serge.

Au moyen d'amis communs, et en dépit des objurgations de sa tante, Harriet était arrivée auprès de l'ambassadrice, qu'elle sut intéresser au plus haut degré. L'ambassadrice intéressa à son tour l'ambassadeur, et celui-ci, estimant l'histoire au moins plausible, jugea qu'il fallait d'abord obtenir la grâce du prisonnier qui, russe ou non, prince ou non, semblait digne de pitié. D'ailleurs une charmante personne plaidait trop bien en sa faveur, pour que sa prière ne fût pas exaucée.

Bref, au bout d'une semaine, l'ambassadeur du tsar avait si bien sollicité, que la grâce pleine et entière d'Alexandre, autrefois enseigne sur le bateau corsaire français le *Revenant*, maintenant prisonnier de guerre à bord de la *Junon*, était signée par S. A. R. le Régent, puis contresignée par le premier lord de l'Amirauté.

Dès qu'elle eut témoigné sa gratitude au comte et à la comtesse de Lieven, Harriet courut organiser son voyage. Elle partit le soir même, accompagnée de sa femme de chambre et dédommagée des reproches de sa tante par la chaude admiration de ses quatre cousins, qui déclarèrent en chœur à leur mère que Harriet était la fille la plus *clever* (habile) qu'ils eussent jamais connue *indeed* (en vérité) ; il va sans dire que lady Mary prit fort mal la déclaration et appela ses fils « un paquet d'oies ».

Ravie de son succès, se figurant déjà la joie qu'elle allait causer à sa chère Vasseur et à M. de Grainval, Harriet arriva dans une charmante disposition d'esprit à l'hôtel des Armes d'Angleterre, à Portsmouth. Là, quelle ne fut pas sa déception, quand, au lieu de se montrer aussi enchantés qu'elle-même, Martine, après l'avoir beaucoup remerciée, ajouta : « J'ai peur que toute votre peine n'ait été inutile. Hélas ! je crains que la grâce obtenue ne demeure sans effet.

— Expliquez-vous ? »

Sir James reprit : « Ma chère enfant, Alexandre met son devoir à demeurer prisonnier, et chaque fois que miss Vasseur ou moi, nous lui parlons d'espérance, de liberté, de vos démarches, il secoue la tête et répond invariablement ceci :

« La Providence m'a assigné une mission que je n'abandonnerai « point. »

— Comment ? Quelle mission ? Je ne saisis pas.

— Vous allez comprendre. Cet héroïque jeune homme sert de tampon entre ses compatriotes et le capitaine, une espèce d'animal féroce qui voit rouge dès qu'il aperçoit un Français. Hare est d'ailleurs le maître absolu à son bord, grâce à l'indifférence des autorités maritimes de Portsmouth.

— En quoi Alexandre sert-il de tampon ?

— Parce qu'Alexandre ayant sauvé la fille dudit Hare, celui-ci lui témoigne une certaine reconnaissance, et surtout parce que la petite Elsie Hare, une malheureuse enfant, phtisique au dernier degré, et que son père adore, adore elle-même son sauveur. Alexandre profite de deux circonstances pour adoucir, autant que possible, l'affreuse position de ses compagnons de misère.

— Folie, folie de générosité ! Il faut démontrer cela à Alexandre Vorzof ; comptez sur moi pour le décider. »

Martine répliqua : « Chère mademoiselle, voici l'heure de ma visite au ponton, venez avec moi, vous joindrez vos instances aux miennes, et peut-être, Dieu aidant, réussirons-nous.

— Certainement, chère amie, pour moi, je suis sûre du succès. »

Sir James ajouta : « Allez donc seules, car je vous avoue que la vue de ces infortunés me rend malade, elle m'empêche de digérer. Tenez, Harriet, voici cinq guinées, que vous chargerez Alexandre de distribuer à son gré.

— Merci, cher oncle, je joindrai mon obole à la vôtre. »

En se dirigeant, en voiture, vers la rivière où étaient mouillés les pontons, Martine dit à Harriet :

« Faites attention qu'on ne vous voie pas glisser cet argent dans les mains d'Alexandre.

— Le lui prendrait-on?

— Non, pas ouvertement, mais des gardiens avertiraient les prisonniers, dont plusieurs s'arrangeraient pour voler Alexandre. Le malheur, la misère, la faim, oui, la faim, ont rendu quelques-uns d'entre eux pires que des forçats. »

Alexandre attendait à la place ordinaire. Martine le présenta à miss Howell, qu'il sut remercier comme il le devait. De son côté, dès qu'elle eut causé quelques instants avec Alexandre, Harriet fut saisie de respect pour ce jeune homme, à peine son aîné cependant.

En effet, épuré par la souffrance, par le sacrifice, par la prière, par la charité, Alexandre, loin de se plaindre, parlait de lui comme on parle d'un indifférent. C'était sans se douter de sa grandeur morale, qu'il accomplissait la tâche qu'il s'était donnée. Par exemple, il était irrévocablement résolu à accomplir cette tâche jusqu'au bout.

Voilà ce qu'il expliqua très simplement à Harriet, puis il ajouta :

« Je sais que mam m'approuve.

— Oui, je t'approuve, mais je suis transpercée de chagrin », fit Martine en pleurant.

Très indignée, Harriet repartit : « Vous pleurez, Martine, quand vous devriez protester. Vous allez donc l'abandonner ici, au milieu de ces hommes féroces et de ces prisonniers qui récompensent son dévouement en le volant.

— Pas tous, mademoiselle, dit Alexandre; il en est qui m'aiment comme je les aime, et nous nous consolons ensemble, nous souffrons ensemble, nous espérons, nous prions ensemble. »

Après un moment de silence, Harriet reprit :

« Mais vos compagnons vous sauront-ils gré du sacrifice?

— Chère mademoiselle, faut-il donc essayer de faire le bien pour en

être remercié? Allez, je lis dans les yeux de mam qu'elle m'approuve. »

Harriet lisait aussi cela sur la physionomie de Martine; cependant elle ne voulut pas encore se rendre, et elle essaya de raisonner Alexandre : une fois libre, il pourrait solliciter d'autres grâces; son nom, sa qualité lui donneraient beaucoup de poids à Londres.

Alexandre répliqua : « En admettant que ce nom et cette qualité soient réels, chose très problématique, au milieu de la guerre qui bouleverse l'Europe, la reconnaissance de mes droits traînerait en longueur, et pendant ce temps, livrés à eux-mêmes, et à ces espèces de bêtes enragées qui sont omnipotentes ici, sept cents hommes souffriraient plus encore qu'ils ne souffrent. Les bons douteraient de la Providence, les mauvais deviendraient pires. »

A bout d'arguments, Harriet regardait avec une profonde admiration ce grand jeune homme, dont les yeux brillaient, illuminés par une flamme intérieure, celle de la charité.

Ainsi que les jours précédents, les gardiens abrégèrent la visite, et repoussèrent brutalement Alexandre jusqu'au gaillard d'avant. Puis un maître invita *the ladies* à quitter le bateau *directly*.

Désolée de son insuccès, indignée aussi de se voir traitée si peu courtoisement, Harriet traversa bientôt l'espace compris entre la dunette et la coupée de tribord; là elle aperçut un officier portant les épaulettes de lieutenant de vaisseau. « Est-ce le capitaine Hare? » fit-elle à l'oreille de Martine, qui répliqua affirmativement.

Alors, s'approchant de l'officier, Harriet le salua et dit : « Je suis miss Howell, la nièce de sir James Howell, baronnet.

— Ah !

— J'ai apporté la grâce pleine et entière de l'un de vos prisonniers, Alexandre, sujet russe.

— Ah! vous deviez d'abord vous adresser à moi.

— Non. Mais en tout cas, par un dévouement insensé, Alexandre refuse d'accepter cette faveur, parce qu'il veut suivre la destinée de ses malheureux compagnons.

— Cela le regarde. Bonjour, miss Howell, et comme je n'ai que faire à mon bord des belles de Londres, je vous avertis qu'à partir d'aujourd'hui, miss Howell, le bateau sera consigné à tous les visiteurs, tenez-vous-le pour dit. Master Herby, accompagnez les dames, et dorénavant rappelez-vous la consigne. »

La pauvre Harriet s'éloigna l'âme bourrelée de remords pour avoir ainsi parlé. Ensuite elle demanda humblement pardon à Martine. Celle-ci avait le cœur bien gros en pensant qu'elle n'aurait même plus la consolation de visiter quelquefois son pauvre enfant; mais elle était décidée

à demeurer aussi près que possible d'Alexandre, et dès ce jour elle prit ses mesures en conséquence.

D'abord, elle loua un petit logement meublé, moins dispendieux que celui de l'hôtel. Mis au courant de son histoire par Harriet et sir James, de braves gens la reçurent à leur modeste table, et l'entourèrent de soins assez désintéressés. Elle avait, disait-elle, suffisamment d'argent pour vivre ainsi un an, peut-être davantage, et elle s'engageait à puiser dans la bourse de miss Harriet, si elle se trouvait à court.

Avant de quitter Portsmouth, sir James essaya inutilement de faire revenir le capitaine Hare sur sa défense. Hare refusa même de recevoir le baronnet, qui, alors, s'adressa aux autorités maritimes du port ; là encore, il se heurta contre une irrévocable décision.

Les capitaines des pontons, lui fut-il répondu, devaient être maîtres à leur bord, sans quoi, la position deviendrait insoutenable et l'on ne trouverait plus un officier disposé à remplir une telle corvée.

A Londres, en haut lieu, la réponse fut identique, et l'on ajouta que « puisque le prisonnier avait été assez sot pour refuser sa grâce, il fallait qu'il subît la loi commune ».

Dès lors, se reprochant cette aggravation à la peine qu'au contraire elle eût voulu alléger, Harriet refusait toute distraction mondaine ; et chaque mois elle allait passer deux ou trois jours à Portsmouth, cela à la complète exaspération de lady Mary, qui en prit une attaque de jaunisse.

Miss Howell retrouvait toujours sa chère Vasseur très triste, mais courageuse et résignée, s'occupant à soigner les pauvres malades des environs de son logis. Tous les jours, munie d'une lunette d'approche, Martine se rendait en vue des pontons, sur les bords de la rivière de Porchester, pour suivre des yeux les prisonniers français de la *Junon* au moment où ils arrivaient soit sur le carré de la drome, soit sur le gaillard d'arrière. Au milieu de l'un des groupes, un des prisonniers faisait alors un signal convenu.

Avec de l'argent, on corrompait aisément les gardiens des pontons, qui se chargeaient de messages entre le bord et la terre.

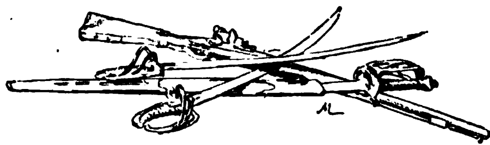
Par ce canal, Martine adressait à son enfant des communications verbales, quelques vivres, un peu d'argent. Elle sut, plus tard, que jamais Alexandre ne reçut que le quart, et encore, soit des vivres, soit de l'argent, et qu'il en donnait la plus grosse partie à ses compagnons. Craignant de voir leur supercherie découverte, les gardiens refusaient de se charger d'aucun message écrit par le prisonnier.

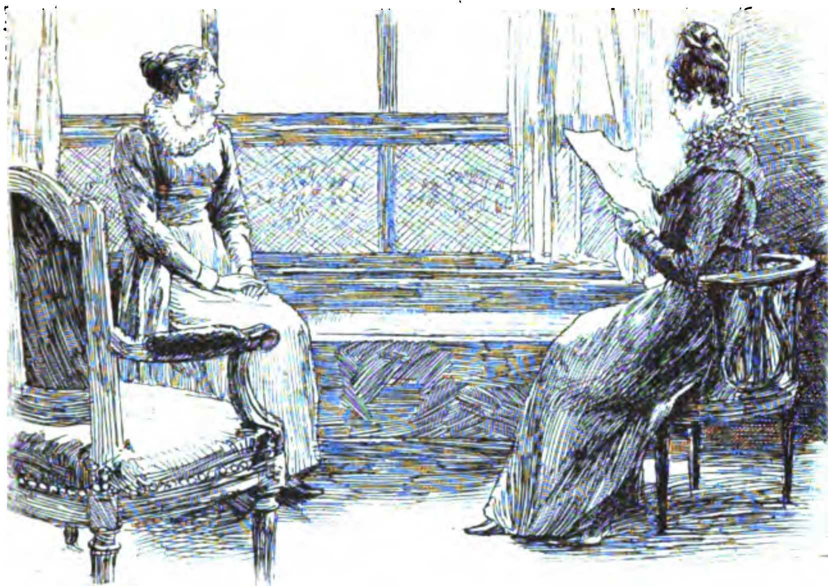
Bientôt, quoiqu'elle se privât presque de tout elle-même, Martine dut accepter un secours de ses amis anglais ; elle n'hésita pas, sûre de pouvoir rendre un jour ce qu'elle empruntait.

Aucune lettre n'arrivait de France, pour donner des nouvelles de Jean de Grainval, de Noël et du général Raimbaud. Les gazettes de Londres qu'apportait Harriet ne parlaient que de batailles, et s'étendaient à l'infini sur nos désastres, sans mentionner les noms d'autres morts que ceux des personnages célèbres.

Martine apprit ainsi les horreurs de la retraite de Russie, le passage de la Bérésina et la terrible bataille de Leipzig, où l'on disait nos armées anéanties ou prisonnières.... Cependant ces armées renaissaient de leurs cendres, de nouvelles recrues remplissaient les vieux cadres, et les combats continuaient de succéder aux combats. Maintenant c'était la campagne de France, dont un journal français, que miss Howell s'était procuré, racontait les triomphes. Au dire de cette feuille, la campagne défensive que faisait alors l'empereur Napoléon était aussi magnifique et serait couronnée d'autant de succès que celle d'Italie. En trois jours, du 10 février au 14 mars 1814, l'empereur avait vaincu à Champaubert, à Montmirail, à Château-Thierry, à Vauchamp, puis rejeté Blücher et les Prussiens sur Châlons.

D'un autre côté, une feuille anglaise, qui sonnait le glas de la défaite, disait : « Les Français sont épuisés, las de batailles, las de victoires ; d'ailleurs si Napoléon témoigne d'un talent de stratégiste plus grand que jamais, s'il sait encore entraîner la vieille garde et les jeunes troupes, en revanche, ses lieutenants se font battre partout où le maître ne peut les soutenir ; puis les défections s'accentuent jusque dans la famille impériale. Les Anglais seront demain les maîtres de Bordeaux ; les Autrichiens vont entrer à Lyon. L'Empire s'écroule, c'est une question de jours, d'heures peut-être, et l'Europe va enfin respirer, après vingt ans de guerres incessantes. »





Martine achevait de lire la dernière gazette.

CHAPITRE XXXI

1814

Assise dans le petit parloir de la maison qu'elle habitait, Martine achevait de lire la dernière gazette, tandis que, accoudée à la fenêtre, Harriet regardait les nuages gris et bas que chassaient les rafales de nord-est. Miss Howell pensait alors aux navires qu'avaient déjà atteints ces mêmes rafales, aux soldats fauchés par la mitraille. Elle avait plusieurs parents à l'armée anglaise, et un ami, français et officier de marine, à la mer. Où était en ce moment Jean de Grainval? « Ah! s'écria-t-elle tout haut, ces luttes entre peuples chrétiens sont choses abominables. Martine, parlez-moi, dites, à quoi songez-vous?

— A mon cousin Noël Vatteville.... S'il vit encore, il doit se battre, comme aussi le général Raimbaud, et probablement M. Jean.

— M. Jean! Dieu veuille au moins qu'il soit à l'abri. On ne se bat plus sur mer en ce moment.

— Non, je ne le crois pas, mais lisez là, au bas de la première colonne du *Moniteur*. »

Harriet prit le journal français, et à la page indiquée elle lut :

« Tous les officiers, tous les marins de la division du nord et de la flottille de l'Escaut et de Boulogne, avaient rejoint le corps d'armée du prince Eugène, et ils ont pris part aux dernières affaires. »

Sans parler davantage, les deux femmes restèrent tristement absorbées. Un coup frappé à la porte les fit tressaillir, puis un matelot anglais, qui pénétra dans le parloir, dit en leur tendant un pli cacheté :

« From captain Hare of the *Juno* for miss Vasseur. »

Martine savait l'anglais maintenant ; après qu'elle se fut nommée, le matelot lui remit le papier, et quitta la chambre.

En brisant le cachet, Martine se prit à trembler, elle n'attendait rien de bon du brutal capitaine de la *Junon*.

A l'intérieur du billet il y avait seulement ces mots :

« Miss Vasseur is requested to come directly on board of the *Juno*.

« Lt. Peter Hare. R. N.

« April 4 th. »

Suivait une permission en règle pour entrer et sortir librement de la *Junon*.

Cinq minutes n'étaient pas écoulées que les deux amies quittaient ensemble la maison. Elles se perdaient en conjectures, mais au fond elles étaient mortellement inquiètes. La veille, le gardien que Martine soudoyait avait bien dit que le n° 309 se portait à merveille, qu'il engraissait même. Cet homme ne mentait-il point ? Justement, depuis trois jours, des giboulées constantes avaient empêché d'apercevoir les prisonniers, casernés dans l'intérieur du bateau.

Lorsqu'elle eut quitté Martine, non loin de la rivière, Harriet grimpa sur une petite éminence, et là elle braqua sa longue-vue sur le pont de la *Junon*, espérant vainement y apercevoir le signal convenu, un mouchoir blanc qui serait agité en l'air, si rien de fâcheux n'était arrivé à Alexandre. Enfin, elle se décida à rentrer en ville, car la nuit tombait ; sept puis huit heures sonnèrent à la grosse horloge de l'Arsenal et point de nouvelles. Au moment où, très sérieusement en peine de son amie, Harriet allait sortir de nouveau, afin de s'enquérir au hasard, elle entendit des pas dans l'escalier, et, la figure bouleversée, Martine entra dans le parloir ; là, répondant au regard anxieux de Harriet, elle s'écria :

« Non, ce n'est pas Alexandre, bien souffrant et changé cependant, c'est la fille du capitaine Hare.

— De ce méchant coquin, indigne de la moindre pitié.

— Hélas ! oui, de cet homme, bien à plaindre, et bien puni. La pauvre

Elsie est morte tout à l'heure dans mes bras. Le père est tellement déses-péré que vous en auriez compassion.

— Non, non, je n'en aurais aucune pitié.

— Si fait, car vous êtes bonne, et vous n'imiteriez point un ramassis de misérables, qui ont eu le cœur d'insulter le malheureux au moment où, lui et moi, nous quittions la galerie derrière l'enfant sans vie, que l'on emportait sur une civière.

— Martine, la loi ancienne disait: Dent pour dent.

— Et l'Évangile miséricorde: Pardon. Oh! si vous aviez vu Alexandre agenouillé, priant avec moi ou bien essayant de soulager la malade durant les spasmes de son agonie; puis, quand tout fut fini, si vous l'aviez entendu consoler ce père qui avait été si cruel aux prisonniers! Vous répéteriez après moi : Oubli et pardon.

— Mais pourquoi vous avait-on appelée?

— Écoutez : Ce matin, la petite Elsie Hare était arrivée à bord du ponton pour y déjeuner. Elle ne paraissait pas plus malade que les autres jours, pourtant Alexandre la sentit encore moins pesante que d'habitude lorsqu'il la porta du pont sur la dunette, et de la dunette sur le pont.

« En déjeunant, Elsie toussa, et une hémorragie ne tarda pas à se déclarer. Des médecins appelés dirent que l'enfant allait s'éteindre. Bientôt, pourtant, elle reprit toute sa connaissance; aussitôt elle réclama Alexandre et la mère d'Alexandre en ajoutant : « Dieu me punit, j'ai été « méchante, je ne demandais jamais à papa de faire venir cette dame, « parce que j'avais trop peur qu'elle n'emmenât son fils loin, loin... », et sans cesse elle répétait : « Dieu me punit, j'ai été méchante ». Il faut vous dire, miss Harriet, que je m'étais à plusieurs reprises placée sur le chemin de la petite Elsie, et chaque fois je la suppliais d'intercéder auprès de son père afin qu'il m'accordât l'autorisation de visiter mon fils. J'appelle Alexandre mon fils, il me semble qu'à présent j'en ai le droit.

— Oui, chère perfection, vous en avez le droit; eh bien?

— Eh bien, sans me répondre, Elsie détournait la tête et passait, tandis que sa bonne m'insultait et m'appelait : Vicked french woman.... Pour achever ce pénible récit, je vous dirai que je suis parvenue à consoler la petite mourante en lui parlant de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui chérissait tous les repentants. Elle s'est éteinte en souriant. Alors le père devint comme fou. Il hurlait, il battait les murs de sa tête. Alexandre et le médecin l'ont entraîné hors de la pièce, où la bonne sanglotait sans force et sans courage pour rendre les derniers devoirs à sa petite maîtresse. J'accomplis donc seule cette triste tâche, puis dans une immense corbeille on a couché la morte sur des pavillons blancs, et j'ai accompagné le capitaine. A cet instant, des prisonniers lui ont crié :

« Dent pour dent, œil pour œil, tu es puni, bandit ». Ils ont aussi couvert d'injures Alexandre parce qu'il pleurait. Après-demain auront lieu les funérailles ; vous y assisterez, n'est-ce pas, ma chère amie?

— Certes, fit Harriet, certes, et je me repens bien fort de mon premier mouvement. Et Alexandre, croyez-vous qu'il soit libre de se joindre à nous ?

— Je ne sais. Le capitaine va peut-être redevenir plus féroce que par le passé, à moins que la grâce ne le touche. Dieu peut tout. »

On ne sut jamais si Bull-Dog serait devenu pire ou meilleur après cette cruelle épreuve, car, la nuit suivante, une attaque foudroyante l'emportait en quelques secondes. Pour enterrer ensemble le père et l'enfant, on retarda de vingt-quatre heures les funérailles d'Elsie. Quelques rares collègues du capitaine de la *Junon* suivirent seuls, avec trois étrangers, les deux cercueils, dont l'un était recouvert de draperies blanches.

Le cortège passa d'ailleurs bien inaperçu au milieu d'une effervescence générale. Des crieurs hurlaient les nouvelles de la guerre, des affiches collées aux murs étaient lues, discutées ; on en réfutait le contenu. Chacun attendait anxieusement le courrier de Londres. On aurait cru être dans le Midi et point en Angleterre, tant le peuple se montrait bruyant, bavard, excité.

Cependant le lieutenant du bateau-prison avait autorisé Alexandre à se rendre au convoi, mais quatre gardiens surveillaient de près le captif.

Au cimetière, des croix furent dressées devant les deux fosses. Sur la plus petite on lisait simplement :

« Jane Elsie Hare, eleven years old. »

Sur l'autre, les nom, prénoms, qualités du capitaine défunt, âgé de cinquante-cinq ans.

Les assistants s'étaient retirés, et, la tête inclinée devant la seconde croix, Alexandre priait encore, quand les soldats préposés à sa garde le tirèrent assez brusquement de sa prière, en lui intimant l'ordre de les suivre. Ramené ainsi au sentiment de l'heure présente, Alexandre tendit les bras à Martine, tous deux s'embrassèrent, puis on quitta le champ de la mort ; dès la porte, les cris, les vociférations retentirent de nouveau, et une bande d'hommes passa en courant. Tous étaient débraillés, les uns même à peine vêtus. On répétait ces mots de vingt côtés différents : Liberté..... Liberté ! On s'embrassait, on montrait le poing aux pontons, aux soldats, aux gardiens d'Alexandre. Ceux-ci détalèrent bientôt, sans s'inquiéter de leur ex-prisonnier. N'osant ajouter foi à ce qu'ils croyaient entrevoir, Martine et ses compagnons restaient immobiles, tremblants. Bon Dieu, si c'était une fausse joie !

Tout à coup, avisant une figure de connaissance dans un gentleman tout de noir vêtu qui passait, le nez en l'air, Harriet se précipita vers lui, le salua et l'interrogea.

Le gentleman répliqua : « Bonjour, miss Howell; je m'étonne de vous rencontrer en semblable compagnie, miss Howell.

— Qu'importe la compagnie ! Je viens de rentrer en ville après un enterrement et j'ignore la raison de ce bruit insolite. Mettez-moi au courant, je vous en prie, monsieur Hobson. »

Hobson répondit : « Ne savez-vous pas, miss Howell, que les armées alliées bivouaquent à Paris, que Buonaparte vaincu est captif, en attendant qu'il soit pendu, et que le premier lord de l'Amirauté a envoyé, ce matin même, un exprès au gouverneur de Portsmouth, avec l'ordre de libérer tous nos prisonniers de guerre. Oh! dans cette occurrence, la nation britannique agit en généreuse ennemie, car les prisonniers ne méritaient point l'extrême sollicitude qu'elle leur témoigne avant même d'avoir signé un traité avantageux avec les Français.

— Eh bien, digne professeur Hobson, je ne suis nullement de votre avis ; au contraire, j'ai parfois honte d'être Anglaise, à cause de l'indigne traitement que les autorités de mon pays ont fait subir à ces innocents prisonniers de guerre. Quant à être pris et pendu ensuite, Buonaparte, comme vous dites, l'Empereur Napoléon, comme je continuerai, moi, à le nommer, vous fera peut-être encore trembler. Bonsoir, monsieur Hobson. »

Harriet avait parlé si vite, que le professeur Hobson retrouva la parole trop tard et, avec la parole, des phrases ironiques destinées à confondre l'impertinente.... L'impertinente et ses compagnons étaient déjà loin. Tous trois arrivèrent en courant devant le palais du gouverneur, et là des affiches immenses, collées aux murailles, confirmèrent la nouvelle donnée par le professeur, moins ses exagérations toutefois.

Après la bataille de Charonne, et en vertu de la capitulation de Marmont et de Mortier, les alliés étaient entrés dans Paris le 31 mai 1814. Le 3 août suivant, donnant le signal de la défection, le Sénat avait déclaré « Napoléon déchu, le droit d'hérédité aboli dans sa famille, et, en conséquence, l'armée et le peuple français déliés de leurs serments de fidélité ».

Une autre dépêche du lord chancelier de l'Amirauté disait que, dès ce jour, les prisonniers de guerre captifs sur les pontons des cinq ports, devenus libres de droit, pouvaient quitter l'Angleterre.

Quelques officiers et Alexandre de ce nombre, furent les seuls dont la joie fut mêlée d'une angoisse terrible lorsqu'ils apprirent combien cette liberté avait été chèrement payée. Les autres parcouraient les rues en

chantant, en embrassant ceux qu'ils rencontraient et qui provenaient d'autres pontons : cela, sans même faire un retour sur nos défaites, sans même se sentir humiliés de l'orgueilleux mépris avec lequel, oubliant volontairement nos vingt années de triomphe et de gloire sans précédent, les soldats et les matelots anglais regardaient les enfants du pays envahi par les armées des souverains coalisés.

Deux jours après, Martine et Alexandre montaient sur le paquebot de Southampton, à destination du Havre. Harriet, sir James et ses quatre fils accompagnèrent les deux Français jusque sur le pont du navire. Sir James avait chaudement recommandé les passagers au capitaine, les jeunes gens s'étaient montrés pleins d'égards et de délicatesse vis-à-vis de l'ex-prisonnier. Quant à lady Mary, elle était restée à Londres, occupée à dire beaucoup de mal des Français en général, et de sa nièce en particulier.

Harriet avait dit à son amie :

« Je vais m'employer en faveur de votre fils adoptif, maintenant qu'il peut faire reconnaître ses droits en Russie ; le comte de Lieven devra nous aider.

— Chère Harriet, comment vous remercier ?

— Ne me remerciez jamais, si vous ne voulez pas que nous nous brouillions ensemble. Mais tenez-moi au courant, et donnez-moi des nouvelles de tous vos amis de France.

— Certainement, aussitôt que j'en aurai, et puisque vous comptez vous rendre bientôt à Paris, je m'arrangerai pour vous y rejoindre, en informant d'abord M. Jean de ce voyage. Ah ! Dieu veuille que M. Jean ait traversé sain et sauf les derniers combats !

— Ah oui ! Dieu le veuille », répéta miss Harriet avec ferveur.





Un peu à l'écart, deux jeunes gens causaient.

CHAPITRE XXXII

ÉPILOGUE

L'année suivante, ce fut le retour de l'empereur, et la guerre rallumée, et Waterloo, et la deuxième invasion des armées alliées, et le départ de Napoléon, captif des Anglais, pour l'île perdue au milieu de l'océan, où il devait souffrir six ans, avant d'être couché sous la terre de cet « îlot battu par la vague plaintive ».

La seconde invasion suivit Waterloo. Alors réellement vaincus, et réellement humiliés, la France et les cœurs vraiment français souffrirent d'amères douleurs.

Vers le commencement de l'automne de cette année terrible, plusieurs personnes attendaient dans une vaste galerie de l'hôtel de l'Infantado[1], où le tsar Alexandre avait accepté l'hospitalité du prince de Talleyrand.

Un peu à l'écart, deux jeunes gens causaient, accoudés sur l'appui d'une fenêtre ouverte, et parfois les mains tendues d'Alexandre et celles

1. Rue Saint-Florentin, à l'angle de la rue de Rivoli.

de Jean de Grainval s'étreignaient avec force. Après de longues années de séparation, ils étaient également heureux de se retrouver. Cependant, que de tristes cendres ils remuaient ce jour-là, en parlant des amis tombés à l'ennemi, et des défections plus tristes que la mort, et de la patrie en deuil ! Quelle amertume aussi, lorsqu'ils se penchaient au dehors, d'apercevoir dans le jardin des Tuileries quantité d'officiers aux uniformes étrangers, puis des escadrons anglais, prussiens, allemands, qui, au galop, parcouraient la place Louis XV ! Jean se rappelait, comme si c'eût été hier, l'aspect de cette même place lorsqu'il avait traversé Paris au lendemain d'Austerlitz. Alors, par une belle matinée d'hiver, le prince Eugène de Beauharnais y passait une grande revue. Les troupes, enthousiasmées, saluaient les drapeaux victorieux troués de balles, et les Parisiens, ivres d'orgueil, battaient des mains en criant : « Vive l'empereur ! vive le prince Eugène ! »

Parmi les souverains coalisés, Alexandre seul avait défendu la France, et seul il s'était montré généreux au Congrès de Vienne, où tous demandaient un morceau du pays qui venait de déposer les armes.

Seul aussi, après Waterloo, Alexandre n'avait point témoigné d'une joie insolente. Au contraire, souvent triste et découragé, il regardait l'avenir sans confiance, le présent sans illusion.

Lorsqu'ils eurent parlé des événements récents, Jean de Grainval demanda à son ami de l'informer de ceux qui le concernaient lui-même, et il ajouta : « J'ai éprouvé un bien grand bonheur, parce que miss Howell a été l'instrument indirect de la reconnaissance de vos droits ».

Alexandre répliqua : « Je regarde miss Howell comme une véritable sœur, et je lui ai voué l'affection d'un frère. Cher Grainval, l'Empereur Alexandre a désiré vous recevoir aujourd'hui, afin de vous témoigner sa gratitude pour la bienveillance accordée jadis à l'enfant inculte que j'étais, lorsque j'arrivai à bord du *Revenant*. Mais revenons à miss Howell : Je suppose que vous êtes au courant de toutes ses démarches auprès du comte de Lieven, et ensuite auprès du comte Capo d'Istria, auquel elle dépêcha son oncle, sir James, durant le Congrès de Vienne. Le comte Capo d'Istria se montra tout de suite très intéressé par cette romanesque histoire, qu'il rapporta mot pour mot à son souverain. Celui-ci me fit promptement appeler à Saint-Pétersbourg. Il paraît que je ressemble beaucoup à mon grand-père. Le tsar se rappelle avoir très souvent rencontré le vieux prince Vorzof auprès de la grande Catherine, dont il était le conseiller intime. Le bijou révélateur fut produit; l'intendant Étienne Ivanitch, un excellent homme, fut mandé. Grâce à Étienne, mes parrain et marraine encore vivants se présentèrent : ce sont d'honorables Français, autrefois négociants, qui avaient beaucoup aimé

ma mère. Ils fournirent des renseignements indéniables à propos du mariage de mes parents, de ma naissance, de mon baptême.

« Il se trouva que, depuis peu, l'héritage des Vorzof était retourné à la couronne, le seul neveu de mon grand-père étant mort sans postérité. Cependant, retardée par le nouvel embrasement de l'Europe, au retour de l'empereur Napoléon, ma reconnaissance en qualité de prince Vorzof n'a été définitivement réglée et signée que depuis une semaine. J'ai dû suivre toute l'affaire en Russie, d'où je suis revenu avant-hier. Je correspondais avec ma chère Martine, qui m'avait mis au courant et de vos blessures reçues à Montmirail, et de votre belle conduite aux Quatre-Bras.

— Peut-être aussi de ma mise en demi-solde.

— Quelle indignité, mon cher Grainval !

— Je ne m'en plains pas, car ma fiancée se réjouit à l'idée que je ne naviguerai plus.

— Votre fiancée n'est-elle point miss Howell ?

— Oui, et elle veut bien partager ma modique fortune en adoptant aussi ma patrie. Nous désirons vivre en Bretagne, où le capitaine Surcouf cherche en ce moment, pour nous, une terre et une habitation.

— Il va bien, notre ancien capitaine?

— Très bien, il prospère, et sa fortune prend un merveilleux essor, mais il a passé des heures réellement désespérées depuis l'invasion.

— J'irai certainement lui rendre visite à Saint-Malo, avant de retourner en Russie.

— Alexandre, parlez-moi davantage de Martine, que je n'ai pas vue depuis longtemps.

— Volontiers. Elle vient de passer plusieurs mois au chevet de Noël Vatteville, qui, après Champaubert, avait dù garder la chambre, puis le lit. Une blessure mal traitée sur le champ de bataille, et mal soignée ensuite, avait fini par nécessiter l'amputation d'un bras. Maintenant Noël se porte très bien, mais il va me causer une grosse déception.

— Laquelle ?

— J'avais espéré entraîner Martine chez moi, en Russie, avec le titre d'intendante. Grâce à son intelligence, à ses instincts droits, et à sa profonde bonté, elle m'eût aidé, soutenu dans une œuvre qui ne peut être brusquée ni hâtée, l'affranchissement de mes serfs.

— Ah! vous y pensez déjà.

— Je ne pense qu'à cela depuis que je me vois à la tête d'une immense fortune et le maître d'un petit peuple. Il y a tant de bien à faire, tant de mal à empêcher, tant de réformes à tenter !

— Alex, je vous admire de n'être point grisé par les grandeurs.

— Cher ami, je n'ai aucun mérite à garder mon sang-froid. Après

cinq ans de captivité sur un ponton, il faudrait n'avoir ni cœur, ni âme, pour perdre la tête parce que l'on devient subitement prince et riche. Je vous dirai donc que ce digne commandant Vatteville désirait épouser sa cousine, qu'il admire comme elle mérite d'être admirée ; seulement il n'osait en parler à l'intéressée, à cause des blessures qu'il a reçues à la bataille, et de son bras droit perdu. Le digne commandant est la droiture et la modestie même.

— Martine mariée, à son âge?

— Elle n'est pas déjà si vieille.

— Au fait, c'est vrai; je la regarde toujours avec mes yeux d'enfant. Alors elle me paraissait tout à fait âgée, et peut-être n'a-t-elle que..., voyons.

— Trente-sept ans, pas plus; c'est d'ailleurs à peu près l'âge du commandant Vatteville, un brave, bon et beau Normand, avec cela un cœur d'or. Après l'avoir confessé, ce qui n'a pas été difficile, je me suis décidé à ne jamais parler de mes projets à Martine, que je voyais prête à se dévouer à moi comme par le passé. Elle sera plus heureuse, après tout, dans une position modeste, avec un honnête mari et des enfants, si Dieu veut bien lui en donner. Je vais donc employer mon influence dans le sens de cette union. Il ne faut pas être égoïste, n'est-il pas vrai?

— Non, cher ami, d'ailleurs vous ne courez aucun danger de ce côté-là. Quand je pense à l'enfant d'autrefois et à l'homme d'aujourd'hui, quelle transformation!

— Si elle est telle que vous la croyez, attribuez-la à Martine, à ses exemples, à ses leçons, qui fructifièrent peu à peu, puis aussi à Tzerko. Pas un jour je n'ai oublié les enseignements du pauvre petit bossu, celui-là possédait une âme d'élite. »

Jean resta un moment songeur, il se rappelait à peine le bohémien difforme. Puis il demanda encore si Noël et Martine avaient quelques nouvelles d'un ami très cher, compté parmi les disparus de Waterloo.

« Le général Raimbaud? Oui, il a été retrouvé tout récemment parmi les morts, ramassés pêle-mêle, après la déroute qui suivit l'écrasement de la garde impériale.

— C'était un homme excellent et très distingué, qui avait été le protecteur de Noël.

— Aussi Noël le pleure-t-il et j'eusse été très heureux vraiment de le connaître, car, sans sa mère et sans lui, Martine n'aurait sans doute pas réussi à se sauver, et à me sauver. »

A ce moment, un jeune page de l'empereur Alexandre traversa la galerie, précédant deux dames élégamment habillées, l'une en bleu, l'autre en gris. Les dames s'avancèrent et, toujours précédées du page,

elles arrivèrent près de cette même fenêtre où attendaient les anciens officiers de Surcouf.

« Mam ! » dit l'un des jeunes gens, tandis que l'autre s'écriait : « Miss Harriet ! Est-ce possible ? »

Le page salua, puis, s'adressant à Alexandre, il lui dit : « S. M. le tsar avait fait prier ces dames de se rendre en cette galerie où il les recevra, et il m'a délégué pour les introduire au palais. Il les verra en même temps que vous, monsieur le baron de Grainval, et que vous, prince Alexandre Sergevitch. Ah ! voici l'empereur. »

En effet, la porte du fond de la galerie venait de s'ouvrir à deux battants, pour livrer passage à un chambellan qui annonça :

« L'empereur. »

Et derrière le chambellan on vit paraître le tsar Alexandre Ier qui, lentement, traversa la galerie dans toute sa longueur. Parfois il adressait un sourire à l'un, ou bien il s'arrêtait pour donner sa main à baiser à un autre, et tous s'inclinaient très bas devant lui.

Alors âgé de trente-huit ans, Alexandre était très grand, très bien fait, très beau, de la beauté des hommes du Nord, blond avec des yeux bleus très doux et très expressifs. Regards, démarche, traits harmonieux, formaient un ensemble extrêmement séduisant, et personne, après avoir approché Alexandre, n'échappait au charme répandu dans ses moindres gestes, dans ses moindres paroles.

Ce jour-là il portait le grand uniforme de général de division russe, avec le pantalon de peau blanche collant, les bottes molles, et sur sa poitrine la plaque de la Légion d'honneur. Le choix qu'il avait fait de cet ordre à ce moment-là parut à toutes les personnes présentes une délicate attention vis-à-vis des Français auxquels il donnait audience.

Arrivé près d'un immense divan circulaire, le tsar s'assit et parut donner un ordre à un chambellan.

Celui-ci s'approcha aussitôt du groupe demeuré immobile à côté de la fenêtre ouverte, et en très bon français :

« Mesdames, prince Alexandre Sergevitch, monsieur le baron de Grainval, Sa Majesté l'empereur vous demande d'approcher. »

Tous obéirent et s'approchèrent du divan, tandis que le chambellan s'effaçait rapidement. L'Empereur quitta son siège, salua les dames, donna sa main à baiser à Alexandre, puis, une fois rassis, d'une voix bien timbrée, aux inflexions graves et douces, avec un très léger accent russe, s'adressant d'abord à Alexandre, il lui dit :

« Mon fils Alexandre Sergevitch, j'ai voulu te donner le plaisir de voir réunis, devant ton souverain, les personnes auxquelles tu dois tant de reconnaissance. Monsieur le baron de Grainval, je comprends trop bien ce

que souffrent les cœurs véritablement français, en ces jours de deuil, pour essayer de vous offrir une récompense honorifique. Dieu sait, monsieur le baron, que j'eusse donné beaucoup afin d'épargner votre patrie, dont j'aime tous les enfants. Peut-être la destinée nous rapprochera-t-elle encore, mais aujourd'hui je veux vous assurer de la profonde estime que votre caractère m'inspire. Sur terre et sur mer, je sais que vous avez fait noblement votre devoir, de marin, de gentilhomme et de soldat.

« Miss Howell, croyez que je suis très heureux de vous connaître, parce que votre dévouement et votre intelligence ont été aussi remarquables l'un que l'autre. Je ne l'oublierai jamais, miss Howell. En souvenir de cette visite, voulez-vous bien accepter ce médaillon. Pierre Nareskine offre à miss Howell l'écrin que tu sais. »

Le chambellan remit alors à Harriet un écrin ouvert, où il y avait un médaillon représentant l'empereur Alexandre. Le médaillon était entouré de magnifiques brillants.

Comme Harriet essayait de balbutier des remerciements, Alexandre l'interrompit en souriant :

« Non, fit-il, non, c'est moi votre obligé, et je ne mérite nullement les remerciements d'une aussi jolie bouche. Maintenant je veux m'adresser à une personne qui est le dévouement en personne. Martine Vasseur, la tsarine Élisabeth Alexeievna et moi, nous avons pleuré à plusieurs reprises lorsque Alexandre Sergevitch, sur nos instances, nous raconta l'histoire de sa vie, où tu as joué le rôle d'un ange gardien. Martine Vasseur, le tsar Alexandre est fier de te connaître et.... »

Narguant l'étiquette des cours et prête à sangloter, Martine interrompit le tsar en s'écriant :

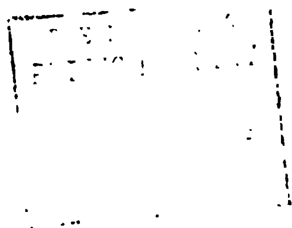
« Sire, Majesté, monsieur, ah ! pardon, je ne sais comment vous parler, mais moi, humble paysanne, m'entendre dire de telles choses, c'est trop, trop.... »

Souriant toujours, l'empereur reprit, tandis que ses lumineux regards s'attachaient avec une ineffable douceur sur la figure bouleversée de Martine :

« Tu étais née de paysans, mais tu avais reçu du ciel les dons que des souveraines pourraient t'envier. Que Dieu daigne donc te récompenser d'avoir mis ta vie entière au service du bien et de la charité : accepte de ma main ce que les plus nobles dames reçoivent seules à ma cour. C'est la décoration de Sainte-Catherine, avec le brevet qui t'octroie la noblesse et toutes les prérogatives de la noblesse. Mon fils Alexandre m'a dit que tu es sur le point d'unir ta destinée à celle d'un brave officier français. Comptez tous deux sur l'amitié du tsar Alexandre Paulovitch, et sur celle de la tsarine Élisabeth. Monsieur le baron de Grain



L'empereur quitta son siège et salua les dames.



val, miss Howell, Martine Vasseur, je vous salue, et prie Dieu de permettre que nous nous rencontrions encore ici-bas. Alexandre Sergevitch, tu peux accompagner tes amis. »

L'audience était terminée. Précédés du chambellan, les deux dames, Jean et Alexandre quittèrent le salon, après s'être profondément inclinés devant l'empereur, qui leur sourit encore une fois.

Au passage, les grands seigneurs russes, les chambellans, les pages, saluèrent très bas ceux que venait de distinguer exceptionnellement le tsar de toutes les Russies, et ils se montraient les uns aux autres la nouvelle dame de l'ordre de Sainte-Catherine qui, maintenant, appuyée sur le bras de son fils Alexandre, lui disait, les yeux humides : « Je ne méritais pas cette faveur, mais je suis très heureuse parce qu'elle vient de toi. Je prierai pour ton empereur. »

... A présent nos héros sont au port, où nous les laisserons.

Jean et Harriet mariés, et heureux, autant qu'on peut l'être en ce monde, habitèrent surtout en Bretagne, dans une belle terre où ils se firent aimer de leurs voisins, riches ou pauvres. Seulement, tout en adorant Harriet, les paysans s'étonnaient qu'une Anglaise pût avoir autant de charmes et autant de bonté, et pour s'expliquer le phénomène ils se répétaient :

« Peut-être bien qu'au fond c'est point une vraie Anglaise. »

Car la haine de l'Anglais resta longtemps vivace et souvent irraisonnée sur les côtes normandes ou bretonnes.

Sir James visitait souvent sa nièce avec l'un ou l'autre de ses fils. Quant à lady Mary, elle ne prononça jamais plus le nom de la « créature qui avait consenti à épouser un Français ».

Alexandre, dans son œuvre d'émancipation, se heurta à bien des difficultés, à du mauvais vouloir, il désespéra souvent du succès, mais il la poursuivit quand même. Après la mort de l'empereur Alexandre, qui s'éteignit à Taganrog, en Crimée, et pour obéir aux dernières volontés de son souverain, il épousa une jeune Polonaise d'une grande famille, très peu fortunée, qui, en partageant la tâche de son époux, rendit cette tâche moins pénible. Tous les ans, l'un et l'autre passaient un mois en France. Alors la jeune princesse Vorzof témoignait autant d'amitié à Martine que son mari en témoignait lui-même à sa chère mam.

Les Vatteville vivaient dans une jolie propriété, présent d'Alex. D'ailleurs Martine était relativement riche, grâce à l'intérêt, toujours croissant, que Surcouf lui servait pour le petit héritage des pêcheurs de Seine, Brochet et Zéphyr, héritage que l'ancien corsaire avait placé dans sa maison de commerce.

On citait les Vatteville comme étant le plus heureux couple du pays :

jamais une querelle chez eux, jamais le mari ne paraissait attristé d'être mutilé, jamais la femme ne témoignait une impatience vis-à-vis de ses domestiques ou des malheureux qui abusaient de sa bonté.

Ils n'eurent qu'une fille, dont Alexandre fut le parrain et Harriet la marraine.

La petite Alexandra Henriette, que sa mère nommait Alex, était une jolie enfant à laquelle son père racontait cent histoires, passées déjà à l'état de légendes, à propos de l'épopée napoléonnienne, des gloires, des victoires, des vertus du grand empereur. Je vous réponds que dans ces légendes, les fautes et pire, hélas! demeuraient dans l'ombre, et que les défaites s'appelaient des trahisons.

En écoutant son mari, qu'elle ne voulait jamais contrarier, Martine enrageait *in petto*, et son robuste bon sens la faisait se réjouir, parce que l'enfant unique que Dieu lui avait envoyé n'irait point aux batailles et ne donnerait pas son sang à un autre empereur, dont l'ambition insatiable ferait peut-être encore couler tant de larmes aux mères!

D'ailleurs, croyant comme article de foi tout ce que lui racontait le commandant à propos des armées toujours triomphantes, puis des trahisons, seules causes de la chute de l'Empire, Alexandra n'en était pas moins la plus douce et la plus tendre des petites filles vis-à-vis de Martine. Elle avait composé la prière suivante, qu'elle répétait chaque soir dans ses oraisons accoutumées :

« Mon Dieu, protégez mon père bien-aimé et ma bien-aimée mère, puis mes amis russes, et aussi mes amis français. Sainte Vierge, je vous demande d'intercéder pour le salut de l'âme des pêcheurs de Seine, Brochet et Zéphyr, et encore pour l'âme de l'empereur Napoléon, qui était l'ami de papa, et pour le repos éternel de l'empereur Alexandre, qui était l'ami de maman, parce que l'empereur de papa est mort à Sainte-Hélène, et l'empereur de maman est mort en Crimée. »



TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE	I.	Au cabaret de la *Pure Tricoteuse*	1
—	II.	L'enquête	11
—	III.	Course nocturne	17
—	IV.	A la ferme Raimbaud	27
—	V.	Dénonciation	35
	VI.	La fuite	47
—	VII.	Sur le coche d'eau	55
—	VIII.	Chez les Vatteville	65
—	IX.	Où les jeunes gens montrent de la tête	75
—	X.	Nuit de tempête	83
—	XI.	De l'étable à la chambre mortuaire	97
—	XII.	Capture manquée	107
—	XIII.	Le capitaine Robert Surcouf	115
—	XIV.	Le secret du souterrain	123
—	XV.	Les bohémiens	137
—	XVI.	Tzerko et Alex	145
—	XVII.	Le trésor de Roïna	155
—	XVIII.	Où le capitaine Surcouf rentre en scène	163
—	XIX.	A bord du *Revenant*	177
—	XX.	Première relâche	187
—	XXI.	A l'abordage	195
—	XXII.	Les passagers du *Sussex*	203
—	XXIII.	Où plusieurs amis se séparent	211
—	XXIV.	L'aveu	221
—	XXV.	Comment le capitaine Green compte gagner la prime	229
—	XXVI.	Deux réapparitions du passé	239
—	XXVII.	Alain a une idée	249
—	XXVIII.	Miss Harriet Howell	257
—	XXIX.	Le n° 309	271
—	XXX.	Déception et attente	281
—	XXXI.	1814	287
—	XXXII.	Épilogue	203

26305. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.



